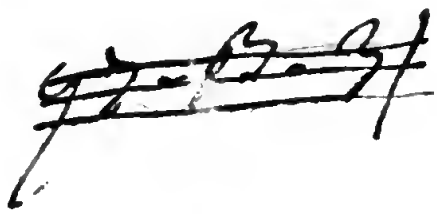
BIBLIOTECA NAZ
142
B
31
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EM. III
142
B
31
NAPOLI



HISTOIRE D'IRLANDE.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE D'IRLANDE,

DEPUIS L'INVASION D'HENRI II,

Avec un Discours préliminaire sur l'ancien état de ce Royaume.

Par THOMAS LELAND, Docteur en Théologie, ancien Membre du College de la Trinité, & Prébendaire de l'Eglise de St. Patrice de Dublin.

Traduite de l'Anglois.

TOME QUATRIEME.

A MAESTRICHT,
Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.

B. R. NAPOLÉON

HISTOIRE D'IRLANDE,

*Depuis l'invaſion d'*HENRI SECOND.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE I.

Avénement d'Eliſabeth au Trône. — Suſſex, Vice-Roi. — Etat de l'Irlande dans ce période. — Mouvements d'Henri Sidney contre Jean O'Nial. — Artifices de ce Capitaine. — Leur conférence. — O'Nial ſe juſtifie avec beaucoup d'adreſſe. — Projet pour le rétabliſſement de la Réformation. — Parlement convoqué en Irlande la 2e. an-

née de la Reine Eliſabeth. — Caractere de cette aſſemblée. — Ses loix. — Comment reçues du peuple. — Les Papiſtes ſonnent l'allarme. — Nouveaux excès de Jean O'Nial. — Son inſolence & ſes boutades. — Suſſex marche contre lui. — Ils ſe raccommodent. — O'Nial prête ſerment de fidélité. — Accompagne le Vice-Roi à Dublin. — Se rend à la Cour de la Reine Eliſabeth. — Son cortege. — Se réconcilie avec la Reine. — Témoigne beaucoup de zele pour ſon ſervice. — Sa conduite toujours ſuſpecte. — Henri Sidney, Vice-Roi. — O'Nial trouve mauvais qu'on mette garniſon dans Derry. — Son obſervation ſur la promotion de Mac-Arthy. — Il provoque les hoſtilités des Anglois. — Il propoſe une conférence au Vice-Roi. — Et ne s'y rend point. — Rompt ouvertement avec le Gouvernement d'Angleterre, & pourquoi. — Ses irruptions. — Ses menées en Irlande, & dans les pays étrangers. — Il tâche d'amuſer le Vice-Roi. — Sages meſures que prend Sidney pour ſoumettre Jean O'Nial. — Détreſſe de ce Général. — Ses ſoldats l'abandonnent. — Il prend la réſolution de

ſe ſoumettre, & on l'en détourne. — Il s'adreſſe aux Ecoſſois. — Sa mort tragique. — Réglemens que Sidney fait à Tirowen. — Craintes & ſoupçons d'Eliſabeth. — Caractere du Comte de Deſmond. — Ses querelles avec la Maiſon de d'Ormond. — Obſervation ſpirituelle qu'il fait lorſqu'il eſt bleſſé & fait priſonnier. — Sidney ſoupçonné de favoriſer ce Seigneur. — Il le fait arrêter & conduire à Dublin. — Deſmond & autres Lords accompagnent Sidney à la Cour d'Eliſabeth. — Ce Lord & ſon frere ſont envoyés à la Tour. — Déſordres occaſionnés par l'abſence de Sidney. — Il retourne. — Convoque un Parlement. — Eſprit de la chambre des Communes. — Clameurs & mécontentements. — Actes de cette Aſſemblée.

NOUS voici arrivé au période de cette Hiſtoire dans lequel les circonſtances de l'Angleterre, & les dangers compliqués de la Princeſſe régnante, exigerent une attention extraordinaire aux intérêts de la Couronne d'Irlande; où une ſuite continuelle de troubles dans ce pays, aug- A. D. 1558.

menterent les anxiétés de ſon regne, & l'obligerent à s'oppoſer aux factions, aux révoltes, & aux invaſions étrangeres : mais ayant enfin dompté les rebelles, elle affermit l'autorité du Gouvernement d'Angleterre, elle força ſes ennemis à ſe ſoumettre, & jetta les fondements de la paix & de la tranquillité dont l'Iſle jouit pendant ſon regne.

Camden. Eliſabeth, étant montée ſur le Trône, conçut pour le Comte de Suſſex, l'eſtime qu'il méritoit pour avoir rétabli la paix & le bon ordre dans l'Irlande, avec des forces auſſi modiques que les ſiennes ; mais quelle que fût la tranquillité dont ce Pays jouiſſoit, eu égard aux troubles qui l'avoient agité, aucune de ſes Provinces n'étoit exempte de déſordre.

Hooker. Ann. MSS. Mac-Arthy, Chef de Munſter, vivoit, à la vérité, paiſiblement avec le Gouvernement d'Angleterre ; mais Daniel O'Brien ne ceſſoit d'harceler le Comte de Thomond, & de lui ſuſciter des querelles au ſujet de ſes prétentions ſur la ſouveraineté de North-Munſter. Les Comtes de Deſmond & d'Ormond vivoient dans

un état de rivalité & d'inimitié funeſte au repos public. La Province d'Occident ſouffroit, depuis quelque temps, des querelles qui régnoient entre le Comte de Clanricard & la tribu de de Burgho, appellée par les Irlandois, Mac-William Oughter. Dans Leinſter, les deſcendants des familles de Leix & d'O'Fally, conſervoient un reſſentiment implacable des maux qu'on leur avoit faits. Ils ſe regardoient comme chaſſés des poſſeſſions de leurs ancêtres par un ſyſtême inique de fraude & de trahiſon, ſoutenu par la violence & la cruauté (*); &

(*) Quoiqu'on ait lieu de ſoupçonner les Irlandois de partialité dans ce qu'ils diſent du traitement que l'on fit aux habitants d'Irlande, il y a cependant un paſſage d'une lettre que le Primat Dowdal écrivit la derniere année de Marie ſur l'état de ce Royaume, & que l'on trouve parmi les manuſcrits du College de la Trinité de Dublin, qui, bien qu'écrite avec ménagement, prouve que les familles d'O'-Moore & d'O'Connor avoient été très-maltraitées. Il conſeille de leur pardonner, & de leur reſtituer une partie de leur ancien patrimoine. » On me dira peut-être, qu'il n'eſt pas „ de l'honneur de la Reine de faire la paix „ avec des gens qui ont ſi ſouvent manqué „ à leurs promeſſes, & contre leſquels on a „ *déja donné des ordres.* J'ignore ſi cela eſt vrai

provoqués, plutôt qu'intimidés, par la mort de pluſieurs de leurs alliés, ils épioient une occaſion favorable pour ſortir de leurs retraites, & aſſaillir les nouveaux habitants auxquels on avoit diſtribué leurs terres, prêts à ſe retirer à la moindre apparence de danger dans des bois & des montagnes inacceſſibles, & à retourner à la charge après qu'il étoit paſſé.

La Province du Nord offroit un tableau encore plus effrayant. Jean O'Nial étoit revenu de ſon trouble, & avoit rallié ceux de ſes partiſans qui avoient ſurvécu à la défaite de Tirconnel. On l'avoit reconnu Chef de ce vaſte diſtrict; il aſpiroit à la ſouveraineté de tout Ulſter, & il avoit captivé l'affection de ſes ſujets en affectant les plus hautes idées de l'ancienne grandeur de ſon Pays. Il avoit témoigné vouloir vivre en paix avec la Couronne d'Angleterre, & le Vice-Roi l'avoit pris ſous ſa pro-

---

„ ou faux; mais quand cela ſeroit, il con-
„ viendroit d'avoir égard à l'ignorance & à la
„ groſſiéreté de ces gens, --- *& aux raiſons*
„ *qui les ont portés à faire la guerre*, &c.".

tection ; mais en prenant le titre de Chef de Tirowen, il brava le Gouvernement qui avoit créé ſon pere Pair du Royaume, qui l'avoit inveſti de ſes terres à titre de fief de la Couronne d'Angleterre, & décidé la ſucceſſion en faveur de Matthieu & de ſes enfants. On le dépeignit avec des couleurs ſi odieuſes à Henri Sidney, qui gouvernoit pendant l'abſence de Suſſex, qu'il ſuivit l'avis de ſon Conſeil, & marcha vers le Nord dans le deſſein de l'intimider. Etant arrivé à Dundalk, il le ſomma de comparoître, pour lui rendre compte de ſa conduite, & donner des aſſurances de ſa fidélité. On nous dépeint O'Nial comme un homme abandonné aux excès les plus honteux, & entr'autres, à l'ivrognerie, & qui s'enterroit dans la terre pour corriger ſon mauvais tempérament ; mais la rudeſſe de ſes mœurs n'empêchoit point qu'il ne fût prudent, circonſpect & pénétrant. Il ſavoit que l'attachement de ſes ſujets étoit fondé ſur l'opinion qu'ils avoient de ſa puiſſance & de ſa dignité, & que c'eût été s'abaiſſer & reconnoître la ſupériorité de Sidney, Hooker.

que de ſe rendre dans ſon quartier. L'orgueil & la politique le déterminerent donc à éluder ſes ordres; mais voulant maintenir ſes compatriotes dans l'opinion qu'ils avoient de ſon autorité, & perſuader le Vice-Roi de ſes diſpoſitions pacifiques & amiables, il lui fit une réponſe pleine de reſpect pour la Reine & le Gouverneur; le priant de vouloir l'honorer de ſa viſite, & ſervir de parrain à ſon enfant; ce qui leur fourniroit l'occaſion de conférer enſemble ſur ce qui concernoit l'honneur & les intérêts du Gouvernement. Le Vice-Roi ſentit tout l'orgueil de ſa propoſition; mais il crut devoir y acquieſcer, & il fut trouver Jean O'Nial, qui le reçut avec un appareil tel qu'on devoit l'attendre d'un homme auſſi groſſier que lui. Le cérémonial fini, il fut queſtion d'en venir au ſujet de leur entrevue, & voici ce que Jean allégua pour juſtifier ſa conduite.

Hooker. Il avoua, ſans ſe déconcerter, qu'il s'étoit oppoſé à ce que les enfants de Matthieu ſuccédaſſent à la ſouveraineté de Tirowen; mais, ajouta-t-il, perſonne n'ignore que ce Mat-

thieu, qu'Henri VIII a eu l'imprudence de créer Baron de Dungannon, étoit le fils de la femme d'un Forgeron de Dundalk, & qu'il fut reconnu pour tel durant seize ans, au bout desquels le Comte Conn l'adopta pour son fils sur la parole de cette femme adultere, & le préfera, par une partialité honteuse, à son fils légitime. Que quand même il voudroit se désister de ses prétentions en faveur de quelqu'un de ses enfants, plus de cent personnes qui portoient le nom d'O'-Nial, soutiendroient l'honneur de leur famille contre les usurpations d'une race bâtarde. Que les lettres-patentes sur lesquelles ils fondoient leurs prétentions, étoient vaines & frivoles, parce que Conn, par les anciennes institutions de son Pays, n'avoit de droit sur Tirowen que sa vie durant, & ne pouvoit ni céder ni aliéner son domaine sans le consentement des Seigneurs & des habitants de son territoire. Que si l'on s'en rapportoit à la loi d'Angleterre, on ne pouvoit faire aucune concession par lettres-patentes, qu'on n'eût au préalable pris connoissance des

terres qu'on vouloit céder; qu'on n'avoit point fait de pareille inquiſition dans Tirowen, où les loix d'Angleterre n'étoient point reçues, & qui n'avoit point été réduite en Comté Anglois. Que ſi l'on inſiſtoit ſur ce que l'héritage appartenoit à l'héritier légitime, c'étoit lui qui l'étoit, comme l'aîné des enfants légitimes de Conn; mais que ſa prééminence étoit fondée ſur un titre plus glorieux; ſavoir, ſur le choix de ſes compatriotes, qui, après la mort de ſon pere, l'avoient élu pour leur chef, à cauſe de ſa vertu & de ſa bravoure; & qu'une pareille élection avoit toujours eu lieu dans ſon Pays, ſans que la Couronne d'Angleterre s'en fût jamais mêlée. Qu'ayant été ainſi inveſti de la ſouveraineté de Tirowen, il ne réclamoit que les droits & les privileges dont ſes prédéceſſeurs avoient joui, & qui étoient ſi bien établis, qu'ils ne ſouffroient aucune diſpute, & n'exigeoient point l'entremiſe du Gouvernement d'Angleterre.

Hooker. Un diſcours ſi ſpirituel & ſi ſolide ne ſe ſentoit nullement de la bêtiſe & de la ſtupidité d'un homme

adonné au vin. Sidney consulta ses Conseilliers, & ils ne surent que lui répondre, tant ils furent étonnés du bon sens & de la fermeté du Chef Irlandois. Il lui répondit que les points dont il s'agissoit, étoient trop importants pour qu'il pût se décider avant d'avoir consulté la Reine; mais il lui conseilla de vivre en paix, l'assurant que Sa Majesté lui accorderoit tout ce que la justice exigeroit d'elle. Le Chef lui promit de suivre ses conseils, & ils se séparerent, après s'être donnés réciproquement des témoignages d'amitié.

Le Comte de Sussex reprit le gouvernement d'Irlande avec un ordre formel d'établir la Religion Réformée, & d'obtenir du Parlement des statuts pareils à ceux qui avoient déja paru en Angleterre. Personne n'ignoroit les sentiments de la Reine par rapport à la Religion; & les Seigneurs & les Communes s'assemblerent le 11 de Janvier de l'an 1560, pleinement instruits du sujet de leur convocation, mais non pas avec les mêmes dispositions pour les nouveaux réglements qu'on avoit dessein de

Rymer, Tom. XV, p. 33.

Ware. faire. Les établiſſements religieux avoient tellement varié ſous les regnes d'Henri, d'Edouard & de Marie, que les partiſans de la Cour de Rome, qui étoient très-nombreux, affecterent de déplorer les troubles qu'avoit occaſionnés l'abandon de l'ancien ſyſtême, & prétendirent qu'il convenoit pour tranquilliſer les eſprits & les conſciences, de s'oppoſer à quelque innovation que ce fût.

Rot. Can. H. 2 Eliſ. Il paroît par le catalogue de ce Parlement, que la plupart des Seigneurs temporels étoient les mêmes dont les deſcendants ſont encore attachés aujourd'hui à la communion Romaine; mais que le plus grand nombre des Prélats jouiſſoient paiſiblement de leurs Evêchés, en ſe conformant par occaſion aux différents modes de Religion, & que de dix-neuf qu'ils étoient, il n'y en eut que deux, ſavoir, Welsh de Meath, & Levereux de Kildare, qui perſiſterent opiniâtrement dans l'ancienne Religion. Il n'y eut, dans la chambre des Communes, que dix repréſentants de la part des Comtés (*). Les autres, qui

(*) Ces Comtés étoient Dublin, Meath,

ſe montoient à ſoixante-ſeize, étoient citoyens & bourgeois des Villes, dans leſquelles l'autorité royale étoit prédominante. On ne doit donc pas s'étonner, que malgré les clameurs & les oppoſitions qu'on éprouva pendant quelques ſemaines que dura la ſeſſion, tout le ſyſtême eccléſiaſtique de la Reine Marie ait été renverſé par une ſuite de ſtatuts conformes à ceux de la légiſlation Angloiſe.

La juriſdiction eccléſiaſtique fut reſtituée à la Couronne, & l'on dreſſa une nouvelle formule de ſerment touchant la ſuprématie. On annulla les loix portées contre les Hérétiques; on établit (*) l'uſage des prieres pu- Ir. Stat. 2 Eliſ. c. 1, 2, 3.

Weſt-Meath, Louth, Kildare, Catherlow, Kilkenny, Warterford, Tipperary, Wexford. Les Comtés non-repréſentés, furent Cork, Kerry, Limerick, Connaught, Clare, Antrim, Arde, Down, King's county, Queen's county.

(*) Il y a dans cet acte une clauſe remarquable, qui, à en juger par le ſtyle, paroît avoir été inſérée par le Parlement, après le premier envoi du bill, & peut-être même par ceux qui s'y étoient oppoſés. Elle porte que, comme dans pluſieurs endroits du Royaume, on ne trouve point de Miniſtres Anglois, que la langue Irlandoiſe eſt difficile à imprimer, & que peu de gens peuvent la lire, on prie

bliques avec les changements qu'on y avoit faits en Angleterre, & l'on obligea tous les ſujets à aſſiſter à l'office
Ir. Stat. 2 Eliſ. c. 4. divin. On rendit à la Couronne les prémices & le vingtieme des revenus eccléſiaſtiques, & l'on abolit entiérement en Irlande la formalité futile d'élire les Prélats par le moyen des Doyens & des Chapitres, en vertu de la permiſſion appellée *Congé d'élire*, comme ſujette à des délais, à des dépenſes, & injurieuſe aux prérogatives de la Couronne. On ordonna que la Reine & ſes héritiers, par lettres-patentes ſous le grand ſceau d'Angleterre & d'Irlande, où le Gouverneur en chef, duement autoriſé, nommeroit, en vertu de ſes lettres-patentes, à tous les Sieges vacants; que les perſonnes ainſi nommées, ſeroient ſacrées & inveſties de leurs

---

la Reine d'ordonner que dans les cas où les Miniſtres ne ſauroient point l'Anglois, il leur ſera permis de célébrer l'office en Latin. -- Si ce moyen ne contribua point à l'édification du peuple, il ſervit du moins à adoucir l'aigreur de ſes préjugés contre le culte Réformé, vu qu'on célébroit le ſervice divin dans une langue en uſage dans leurs Egliſes.

droits, & que les Prélats, chargés de les ſacrer, obéiroient à l'ordre du Roi dans le terme de vingt jours, ſous les peines portées par les ſtatuts de *premunire*, ou d'empriſonnement & de confiſcation de biens. Ces ordonnances furent ſuivies d'un acte par lequel on reconnoiſſoit le droit de la Reine à la Couronne d'Irlande ; d'un ſecond, qui étendoit à la Reine régnante celui du dernier regne touchant les crimes de trahiſon ; & d'un troiſieme qui reſtituoit à la Couronne le Prieuré de St. Jean de Jéruſalem, & révoquoit toutes les diſpoſitions qu'avoit faites des revenus de cette Maiſon le feu Prieur Meſſingberd, zélé partiſan de Rome, lequel, pour avoir été ſous des prétextes frivoles dans les diſtricts voiſins, s'étoit rendu ſuſpect d'exciter des révoltes, & de les fomenter. Il s'enfuit, ſoit qu'il fût convaincu de ſon crime, ſoit par crainte de la puiſſance royale, de maniere que le Parlement ordonna qu'on le ſommeroit de comparoître dans l'eſpace de quarante jours, ſous peine d'être déclaré coupable de haute trahiſon.

Ir. Stat. 2 Eliſ. c. 5, 6, 7.

Ibid. c. 9.

Suſſex fut ſi effrayé de l'oppoſition qu'il rencontra dans ce Parlement, qu'il l'obligea de ſe ſéparer au bout de quelques ſemaines. Il ſe rendit auprès de la Reine, & remit par ſon ordre le Gouvernement d'Irlande à William Fitz-William, perſonnage trop peu conſidérable pour faire valoir ſon autorité chez un peuple qui ne pouvoit être gouverné que par un homme de poids, d'autant plus qu'il étoit provoqué par la violence que l'on faiſoit à ſes préjugés religieux. Les partiſans de Rome invectiverent contre la Reine Hérétique & ſes Miniſtres impies. Les Eccléſiaſtiques qui refuſerent de ſouſcrire à ſes ordres, abandonnerent leurs Cures, & l'on ne trouva aucun Miniſtre Réformé pour les remplir. Les Egliſes tomberent en ruine, & le peuple ſe trouva ſans culte & ſans inſtruction. On éluda & l'on négligea les derniers ſtatuts, même dans les endroits les plus civiliſés (*). On apprit aux igno-

(*) Nous avons un exemple frappant de la foibleſſe du Gouvernement de ce temps-là, de la répugnance avec laquelle les ſtatuts du der-

rants à déteſter un Gouvernement dévoué à tous les fléaux de la vengeance céleſte ; on les exhorta à défendre la cauſe de la Religion, & on leur fit eſpérer un prompt ſecours de

---

nier Parlement furent reçus, & de l'indulgence que la Reine fut obligée d'avoir pour ſes ſujets d'Irlande, dans une lettre au Conſeil-Privé. *Rot. Can. Hib. 4 Eliſ. Dorſo.*

„ Vous me marquez par vos autres lettres „ du 2 de Septembre, que l'abſence de quel- „ ques membres du Chapitre d'Armagh eſt cauſe „ que le Doyen ne peut procéder a l'élection „ de M. Adam Loſthowſe à cet Archevêché, „ conformément à l'ordre que je lui ai don- „ né, & que, pour y ſuppléer, vous avez deſ- „ ſein de nommer une commiſſion pour régler „ les affaires eccléſiaſtiques de ce Dioceſe. Vous „ me marquez encore, qu'il ſeroit à propos „ de lui adjuger le revenu de cet Archevêché, „ ſans qu'il ſoit tenu d'en rendre compte à „ compter du jour de ſa nomination. J'appron- „ ve votre deſſein, & j'autoriſe mon Député, „ mon Chancelier, & tels autres Officiers à „ qui il appartiendra, de faire exécuter votre „ ordre ſous notre grand ſceau, ou autrement, „ ſelon que le cas le requerra, de lui adju- „ ger ledit revenu à compte des ſommes que „ nous lui avons accordées, & de le lui con- „ tinuer juſqu'à ce qu'il ſoit établi dans cet „ Archevêché, à la maniere accoutumée".

Il paroîtroit par-là qu'on avoit oublié le ſtatut qui aboliſſoit le *Congé d'élire*, ou qu'on ne pût, ou ne voulût l'exécuter généralement & à la rigueur.

la part du Pape, dont on avoit profané l'autorité, & de celle du Roi
Ware. d'Eſpagne, qui étoit irrité contre Eliſabeth.

Dans ces entrefaites, le Chef turbulent de Tirowen prêta l'oreille aux flatteurs qui lui rappelloient les honneurs dont ſa famille avoit autrefois joui. Enivré par l'orgueil & l'ambition, il entra dans les territoires d'un Seigneur Irlandois voiſin, nommé O'Reily, qu'il obligea à reconnoître ſa ſupériorité, & à lui donner des
Ir. St. 11 Eliſ. Seſſ. 3, c. 1. ôtages comme ſon vaſſal. Animé par le deſir de la vengeance, il ſe rendit avec ſes partiſans dans les domaines de Tirconnel, ſurprit ſon ancien ennemi Calvagh, le chargea de chaînes, & ne le relâcha qu'après qu'il lui eut cédé tous ſes biens; & encore eut-il le déplaiſir de voir retenir ſon fils priſonnier, & ſa femme deſtinée à ſervir de concubine à ce conquérant féroce. Pendant qu'O'Nial aſſuroit ainſi ſes droits ſur la ſouveraineté d'Ulſter, il manifeſta le mépris & l'averſion qu'il avoit conçue pour les Anglois. Il donna à un fort qu'il fit bâtir dans une de ſes Iſles,

le nom de *Foogh-ne-Gall*, c'eſt-à-dire *l'Abomination des Anglois.* Il fit pendre un de ſes adhérents, ſur le ſimple ſoupçon qu'il ſervoit d'eſpion au Gouvernement d'Angleterre. Un autre eut le même ſort, pour avoir mangé du biſcuit à l'Angloiſe. Ces excès furent d'autant plus effrayants, que les habitants du diſtrict avoient déja beaucoup ſouffert de ſes irruptions. Suſſex, à ſon retour en Irlande, eut ordre de le ſoumettre, & ordonna à tous les ſujets de prendre les armes. Jean raſſembla ſes forces; Suſſex ſe rendit dans le Nord; & après quelques hoſtilités de part & d'autre, on propoſa un accommodement. Le Comte de Kildare repréſenta à O'Nial ſon allié la folie & le danger qu'il y avoit à lutter contre la Couronne d'Angleterre. O'Nial témoigna les intentions les plus pacifiques. Il dit qu'il avoit à la vérité pris les armes contre ceux de ſes vaſſaux qui s'étoient révoltés; mais que ne s'étant jamais oppoſé au gouvernement de la Reine, il eſpéroit qu'on ne s'oppoſeroit non plus à ce qu'il fît uſage de ſon autorité. Que s'il avoit atta-

Rot. Can. H. 3 Eliſ. Dorſ.

Cox. Pat. 6. Eliſ.

qué quelque établiſſement des Anglois, il ne l'avoit fait que pour ſe défendre. Que ſes voiſins ne s'étoient point bornés à ravager ſes domaines, mais encore formé des deſſeins contre ſa perſonne, de maniere qu'il vivoit continuellement dans la crainte qu'on ne l'aſſaſſinât; & les preuves qu'il allégua, parurent aſſez plauſibles.

Suſſex inſiſta de ſon côté à ce qu'il s'en rapportât à l'équité de la Reine, & à ce qu'elle décideroit au ſujet de ſes prétentions; & ſur la promeſſe qu'il fit de ſe ſoumettre, on convint qu'il ſeroit reconnu Prince de Tirowen, & qu'il jouiroit des droits & des prérogatives attachées à ce titre, juſqu'à ce que le Parlement eût examiné la validité des lettres-patentes qu'on avoit accordées au Comte Conn, & au feu Baron de Dungannon. Qu'au cas qu'elles fuſſent déclarées nulles, il ſeroit créé Comte de Tirowen, il releveroit de la Couronne d'Angleterre, & conſerveroit ſur ſes vaſſaux l'autorité attachée à ce titre; qu'on examineroit ſans partialité les torts qu'il diſoit avoir reçus, & qu'on lui donneroit

Rot. Can. H. 6 Elif.

la ſatisfaction qui lui ſeroit due. Le traité ayant été ainſi conclu à des conditions, auſſi équitables qu'avantageuſes à O'Nial, il ſuivit le Vice-Roi à Dublin; il prêta ſerment de fidélité, & promit d'aller trouver la Reine, pour renouveller la ſoumiſſion qu'il lui devoit au pied de ſon Trône.

Suſſex lui fit un très-bon accueil; mais pendant qu'O'Nial différoit de tenir la promeſſe qu'il avoit faite d'aller trouver la Reine, quelques-uns de ſes partiſans lui firent entendre que le Vice-Roi avoit formé le deſſein de s'aſſurer de ſa perſonne, & de l'envoyer priſonnier en Angleterre. Ces ſuggeſtions piquerent ſon orgueil & réveillerent ſes craintes. Il réſolut de ſe rendre en Angleterre, avec une ſuite proportionnée à ſa dignité. Il hâta ſon départ, & ſe mit en route accompagné de quantité d'Irlandois. Il arriva à Londres avec une garde de *Gallow-glaſſes*, magnifiquement habillés, armés d'une hache d'armes, la tête nue, les cheveux flottants ſur leurs épaules, leurs veſtes de couleur de ſafran, avec de lon-

Ware.

Camden. A. D. 1562.

gues manches ouvertes, par-deſſus leſquelles étoient leurs harnois militaires. Les Anglois, étonnés de ce ſpectacle, s'imaginerent que ces gens venoient de quelque contrée éloignée du globe. La Reine reçut ſes ſoumiſſions avec bonté, & écouta tranquillement les raiſons qu'il allégua pour juſtifier la conduite qu'il avoit tenue. Il réitéra ſes objections contre la ſoumiſſion des enfants de Matthieu; il prouva que ſes droits à la ſouveraineté de Tirowen étoient fondés ſur les loix d'Angleterre, & ſur les anciennes conſtitutions d'Irlande; il offrit de prouver le droit & la ſupériorité qu'il avoit ſur les Seigneurs voiſins; il repréſenta d'une maniere pathétique les injures qu'il avoit reçues, & les tentatives qu'on avoit faites pour le détruire; il ſe plaignit amérement de l'injuſtice de ſes ennemis, qui l'avoient obligé à pourvoir à ſa ſûreté, en l'accuſant fauſſement de s'être oppoſé à l'autorité Royale. Ce diſcours, ſimple & naturel, joint aux raiſons plauſibles qu'il allégua pour ſa juſtification, produiſit tant d'effet ſur Eliſabeth, qu'elle

l'assura de sa protection, & le renvoya comblé de présents.

Les Anglois regarderent cet événement comme une preuve du repentir d'un Chef rebelle; les Irlandois, sur-tout les partisans d'O'Nial, comme un traité de paix entre deux potentats; & la réception que la Reine lui avoit faite, & dont il se vanta à son retour, comme un aveu de sa souveraineté. Ce nouvel allié, voulant donner à la Reine des preuves de son attachement, marcha contre les habitants des Isles Hebrides qui infestoient la Province d'Ulster, & qui, malgré les pertes & les défaites qu'ils avoient essuyées, s'étoient emparés de plusieurs Villes sur lesquelles les Anglois avoient des prétentions. Il les attaqua, les battit, & tua le Général qui les commandoit; & l'on fit un rapport si avantageux de sa conduite à la Cour d'Angleterre, que Thomas Cusack, membre du Conseil-Privé, eut ordre d'exécuter les articles du traité qu'on avoit conclu avec lui, & que la Reine les ratifia par ses lettres-patentes, dans des termes qui marquoient le cas qu'elle

Rot. Can. H. Pat. 6 Elis. A. D. 1563.

faiſoit des ſervices qu'il venoit de lui rendre.

Cet accommodement procura au Vice-Roi le loiſir de veiller pendant quelque temps à l'adminiſtration des
Ware. autres Contrées de l'Iſle ; mais comme le Chef du Nord continuoit de diſcipliner ſes ſujets, & d'augmenter ſes forces, Suſſex écrivit à la Reine qu'O'Nial méditoit quelque entrepriſe contre le Gouvernement. » Ne » craignez rien, lui répondit Eliſa» beth, & dites à mes amis, que s'il » ſe révolte, ce ſera un bien pour » eux : parce que j'aurai des terres » à donner à ceux qui en manquent. » Je ne lui ferai certainement aucune » grace ". Cette réponſe ne calma point les craintes du Vice-Roi. Il demanda à O'Nial la raiſon des préparatifs militaires qu'il faiſoit. Il lui répondit, qu'ils étoient deſtinés contre les Ecoſſois : ce qu'il regarda comme un ſubterfuge ; de maniere qu'il prit les précautions néceſſaires pour mettre les frontieres du Nord à couvert de toute invaſion.

Hooker. Un Chevalier Anglois, nommé Arnold, qui lui ſuccéda, fut auſſitôt

tôt rappellé à cauſe de ſon incapacité. Les circonſtances affligeantes dans leſquelles ſe trouvoit l'Irlande à cauſe des jalouſies & des révoltes des anciens naturels, des factions & des querelles des Anglois, de la mauvaiſe adminiſtration de la Juſtice, & de la négligence totale de la Religion, déterminerent le Conſeil d'Angleterre à confier les rênes du Gouvernement à Henri Sidney, qui avoit déja rempli ce poſte avec honneur, qui joignoit à la connoiſſance du Pays celle des mœurs & du caractere de ſes habitants, & de l'adminiſtration duquel on avoit conçu les eſpérances les plus flatteuſes. Pour lui alléger le fardeau du Gouvernement, on envoya Saintléger dans Munſter avec le titre de Préſident de cette Province, pour juger les procès, faire exécuter les loix, & maintenir la tranquillité publique. Pour contenir les mécontents d'Ulſter, & particuliérement O'Nial, dans leur devoir, un Officier Anglois, nommé Randolph, fut poſté à Derry avec une forte garniſon. On donna ordre au nouveau Conſeil-Privé d'Irlande de ſeconder

le Vice-Roi dans toutes les meſures qu'il prendroit pour affermir l'autorité de la Reine & des loix, & pour faire fleurir la véritable Religion. Le déſordre régnoit également dans l'Egliſe & dans l'Etat; mais on craignoit ſur-tout l'eſprit inquiet & turbulent de Jean O'Nial.

Hooker. La garniſon de Derry étoit un obſtacle qui s'oppoſoit non-ſeulement à ſes entrepriſes, mais qui mortifioit encore ſon orgueil. On ne l'avoit établie que parce qu'on ſe méfioit de ſa fidélité; & voyant que l'on connoiſſoit ſa mauvaiſe foi, il ne ſe mit plus en peine de déguiſer ſes ſentiments. Ayant appris que Mac-Arthy, Chef de Deſmond, s'étant ſoumis à la Reine, en avoit été gracieuſement reçu, qu'elle lui avoit rendu ſes domaines, & l'avoit créé membre du Parlement ſous le nom de Comte de Clancarthy. » Voilà un Comte bien » précaire, dit O'Nial aux Commiſ- » miſſaires Anglois qu'on avoit en- » voyés pour traiter avec lui. J'ai » un laquais d'auſſi bonne maiſon que » lui. Qu'il jouiſſe de cet honneur, » O'Nial ne le lui envie point. J'ai

» fait, il eſt vrai, la paix avec la
» Reine pour lui complaire; mais je
» n'ai point oublié que mes ancê-
» tres ont porté la couronne. Ulſ-
» ter leur appartenoit, & je l'au-
» rai. Ils l'avoient conquis avec leur
» épée, & je le conſerverai avec la
» mienne ".

Son orgueil le tranſporta ſi fort, qu'il chercha adroitement l'occaſion de provoquer les hoſtilités des Anglois. Il ſe préſenta devant Derry à la tête de ſes troupes, non point dans l'intention de l'attaquer, mais pour avoir le plaiſir de braver la garniſon. Randolph, qui la commandoit, & qui probablement avoit plus de courage que de prudence, fit une ſortie, tomba ſur un de ſes détachements & le repouſſa; mais il perdit la vie dans cette rencontre. O'Nial n'avoit commis aucune hoſtilité qui pût juſtifier cette démarche, & il s'en plaignit hautement, ſans manquer cependant au reſpect qu'il devoit à ſes ſupérieurs. Il pria le Vice-Roi de vouloir lui accorder une entrevue à Dundalk, pour qu'il pût lui expoſer ſes griefs, & prendre avec lui les me-

ſures néceſſaires pour rétablir la paix dans le Nord, & Sidney ſe rendit ponctuellement dans l'endroit qu'il lui avoit indiqué. Dans ces entrefaites, O'Nial eut avis que le feu avoit pris au magaſin à poudre de Derry, & que la garniſon avoit été obligée d'évacuer la ville. Les ignorants & les ſuperſtitieux regarderent cet accident comme l'effet de la vengeance de Saint Kolum-Kil, qui avoit puni les profanateurs ſacrileges de ſa réſidence. Ils firent courir le bruit qu'un loup d'une groſſeur énorme étoit ſorti de la forêt avec un tiſon allumé dans ſa gueule, & avoit été le jetter dans l'Egliſe, que les hérétiques avoient convertie en un arſenal. Ce miracle produiſit ſon effet ſur le Chef du Nord; & n'ayant plus rien à craindre de ſon ennemi, il négligea de ſe trouver à la conférence qu'il avoit propoſée à Sidney; il déploya ſes étendards, & réſolut de ſe venger de tous ceux qui oſeroient lui diſputer le titre de Prince d'Ulſter.

Sullivan. Hiſt. Cath.

Ses excurſions furent rapides & violentes : il raſa pluſieurs châteaux ſitués ſur les frontieres du diſtrict An-

glois ; & pour montrer ſon averſion pour l'héréſie, il brûla l'Egliſe d'Armagh, où Henri Loftus, qui venoit d'être promu à cet Archevêché, ſe propoſoit d'établir le culte Réformé. Il entra dans Fermanagh, ravagea le diſtrict, & en chaſſa le Chef qui avoit refuſé de reconnoître ſa ſupériorité. Il envoya des émiſſaires à Munſter, pour engager le Comte de Deſmond à ſe liguer avec lui ; il ſollicita les Seigneurs Irlandois de Connaught, de prendre ſa défenſe ; & envoya, en qualité de Souverain, des Ambaſſadeurs à Rome & en Eſpagne, pour y demander du ſecours contre l'ennemi commun. En attendant, il chercha à amuſer le Vice-Roi par des proteſtations d'amitié, & lui propoſa une ſeconde entrevue. Sidney ſe rendit à ſon invitation, & O'Nial manqua de nouveau à ſa parole. Il profita de l'éloignement des troupes Angloiſes pour attaquer la garniſon de Dundalk ; mais il fut honteuſement repouſſé ; & lorſqu'il apprit que le Vice-Roi étoit en marche, il ſe retira dans des lieux inacceſſibles.

Hooker.

Ir. Stat. 11 Eliſ. Seſſ. 3, c. 1.

La réputation de ce dangereux inſurgent ſe répandit dans toute l'Iſle, & ſes progrès devinrent un objet d'attention intéreſſant. Les amis du Gouvernement prirent l'allarme, s'attendant à tout moment à un embraſement dans les autres cantons, & à être opprimés par une confédération générale; mais Sidney connoiſſoit le moyen de réduire le Chef du Nord, & ne le perdit point de vue. Il commença par en gagner un autre, qui avoit à ſe plaindre d'O'Nial. Il s'aboucha avec Calvagh de Tirconnel; il le rétablit dans la pleine poſſeſſion de ſon territoire, & ſut tellement l'intéreſſer par ſes politeſſes, qu'il reconnut la Reine pour ſa maîtreſſe, & pour ſouveraine d'Irlande dans *toutes les cauſes eccléſiaſtiques & temporelles.* Il promit d'obéir au Député; & qu'au cas qu'il plût jamais à Sa Majeſté de changer les coutumes de ſon Pays, d'y introduire ſes loix, & de conférer quelque titre honorifique à quelqu'un de ſes ſujets, il ſeconderoit ſes bonnes intentions. Il s'obligea ſur-tout à s'oppoſer de tout ſon pouvoir au rebelle Jean O'Nial.

Rot. Can. H. 8 Elif.

Il rétablit pareillement Macwire, Seigneur de Fermanagh, dans ſon territoire, & l'engagea au ſervice de la Reine, avec pluſieurs Seigneurs Irlandois de Connaught. Telle fut la maniere dont Sidney s'y prit pour ſuſciter à O'Nial pluſieurs ennemis qu'il avoit provoqués par ſes injuſtices, & qui n'attendoient que l'occaſion de ſe déclarer contre lui. Il fut ſe poſter avec un corps conſidérable de troupes ſur les frontieres du Nord. Hooker.

O'Nial ſe trouva pris dans le piege. Il ne reçut aucun ſecours des Pays étrangers. Deſmond, ſur lequel il comptoit, s'étoit ligué avec le Vice-Roi pour défendre le diſtrict : il fut tout-à-coup attaqué dans différents endroits, & ſes troupes furent défaites dans différentes eſcarmouches. Les malheurs qu'il éprouva ne ſervirent qu'à irriter ſon orgueil & à l'indiſpoſer contre ſes partiſans, qu'il traita avec une ſévérité barbare. Pluſieurs déſerterent, & laiſſerent leurs camarades en proie aux horreurs de la guerre & de la famine. Il perdit dans l'eſpace de quelques mois plus Ir. Stat. 11 Eliſ. Seſſ. 3, c. 1.

de trois mille cinq cents hommes de ſes troupes ; & après avoir erré d'un lieu à l'autre ſans aucune eſpérance de ſecours, il réſolut enfin d'aller ſe jetter aux pieds du Vice-Roi, pour implorer ſa miſéricorde.

Comme il étoit à la veille d'exécuter ſon deſſein, un de ſes Officiers favoris qui lui ſervoit de Secretaire, lui témoigna l'inquiétude que lui cauſoit la démarche qu'il alloit faire. Il lui repréſenta que le Gouvernement d'Angleterre étoit trop irrité pour lui pardonner ſon opiniâtreté. Que puiſqu'il étoit réſolu de ſe mettre à la merci de ſon ennemi, il valoit mieux ſe réfugier chez les Ecoſſois d'Ulſter, dont une partie campoit actuellement à Clan-huboy. Que quelque ſujet qu'ils euſſent de ſe plaindre de ſa conduite paſſée, ils continuoient de haïr les Anglois, & qu'il lui ſeroit par conſéquent aiſé de les mettre dans ſes intérêts. Qu'il pourroit, avec leur ſecours, continuer la guerre, juſqu'à ce qu'il pût obtenir des conditions plus avantageuſes que celles qu'il pouvoit eſpérer dans cette conjoncture critique. Cet avis rani-

ma les eſpérances d'O'Nial. Il remit en liberté un fils du Général Ecoſſois qu'il avoit fait priſonnier ; & lui ayant fait prendre les devants, il ſe rendit au camp de Clan-huboy, pour conférer avec les Officiers Ecoſſois.

Il y avoit alors dans ce Pays un Officier Anglois nommé Piers, qu'on avoit probablement chargé d'épier la conduite des habitants du Nord. Ayant appris qu'O'Nial étoit à la veille d'arriver, & le motif de ſon voyage, il s'aboucha avec les Ecoſſois, il leur rappella ſes actions paſſées, & ménagea les choſes avec tant d'adreſſe, qu'il enflamma leur reſſentiment contre O'Nial, & principalement celui de leur Commandant, dont il avoit attaqué & tué l'oncle. Il encouragea Alexandre Oge (c'eſt ainſi qu'on l'appelloit) à ſaiſir cette occaſion de ſe venger ; & il prévalut ſi fort ſur ſon eſprit, qu'il s'en remit entiérement à ſa conduite. Ses agents furent au-devant d'O'Nial, lui dirent que les Ecoſſois avoient réſolu d'épouſer ſa querelle, & l'inviterent à ſe rendre à leur camp. Il y fut accompagné de ſon Secretaire, de la Hooker.

femme de Calvagh de Tirconnel, & d'environ cinquante Cavaliers, & le Commandant le reçut dans ſa tente avec beaucoup d'hoſpitalité. Pendant qu'ils étoient dans la débauche, les ruſés Ecoſſois chercherent querelle au Secretaire, & l'accuſerent d'avoir fait courir le bruit, que la veuve du feu Général Ecoſſois avoit promis à O'Nial de l'épouſer. Le Secretaire avoua le fait, & ajouta que ce ſeroit beaucoup d'honneur à la Reine d'Ecoſſe d'épouſer un Seigneur auſſi diſtingué que ſon maître. On répondit à cette inſulte par une autre. O'Nial prit le parti de ſon Secretaire; & la diſpute s'étant échauffée, les ſoldats entrerent à un ſignal qu'on leur fit, maſſacrerent les malheureux convives, & percerent O'Nial de mille coups.

Telle fut la fin de ce Chef, qui jugeoit de ſon crédit par les flatteries groſſieres de ſes adhérents, & ſe faiſoit honneur de tenir le Gouvernement d'Angleterre dans des allarmes continuelles par une vie turbulente, qui fut terminée par un aſſaſſinat. Piers donna avis de ſa mort au Vice-

Roi, envoya ſa tête à Dublin, & reçut mille marcs pour récompenſe du ſervice qu'il venoit de rendre. Sidney ſe rendit auſſi-tôt à Tirowen, pour appaiſer les troubles qui régnoient dans ce diſtrict; & les Irlandois, ſur-tout ceux qui aſpiroient à la Principauté, le reçurent avec les plus grands témoignages de zele & d'attachement. Il leur recommanda la paix, le bon ordre, & la politeſſe, & les aſſura de ſa protection. Par ordre de la Reine, il donna pour ſucceſſeur à Jean, Tirlough Lynnogh O'Nial. Il étoit petit-fils de cet O'Nial qui s'étoit marié dans la famille de Kildare, & extrêmement porté pour la paix. Il s'obligea par un acte public à être fidele à la Couronne, à renoncer à la ſouveraineté que ſon prédéceſſeur prétendoit avoir ſur les Seigneurs Irlandois voiſins; à ne point inquiéter les fils de Matthieu dans la poſſeſſion de leurs domaines, & à d'autres conditions néceſſaires à la tranquillité du Pays, & aux intérêts du Gouvernement de la Reine. Pour empêcher qu'on ne changeât ces diſpoſitions, Sa Majeſté

Rot. Can. H. 9 Eliſ. dorſ.

donna ordre d'enfermer dans le château de Dublin le fils de Jean O'-Nial, qu'on avoit autrefois donné en ôtage.

Cette guerre, quoique parfaitement bien conduite, ne fut accompagnée d'aucune de ces circonſtances brillantes par leſquelles les perſonnes éloignées ont coutume de juger des ſervices d'un Général; & de-là vint que l'on regarda la deſtruction de ce dangereux rebelle, plutôt comme l'effet du haſard, que de la bravoure de Sidney. Cela eſt ſi vrai, que la Reine, loin d'approuver la conduite qu'il avoit tenue dans le Nord, le blâma de n'avoir pas appaiſé plutôt les troubles qui y régnoient. Elle ne craignoit pas moins les Seigneurs de race Angloiſe que les Irlandois, & elle ne fut pas plutôt montée ſur le Trône, qu'elle écrivit à Suſſex d'engager le Comte de Kildare à ſe rendre en Angleterre, & de s'aſſurer de ſa perſonne, en cas qu'il refuſât de le faire. Les ſervices que ce Comte lui rendit, calmerent ſes craintes; mais elle eut tout lieu de ſe plaindre de la conduite de Deſmond ſon allié.

Cox, ex MSS. Lamb.

Gerald, Comte de Deſmond, étoit un Gentilhomme qui, pour me ſervir des expreſſions de la Reine, » n'a» voit point été élevé dans un en» droit où l'on connût la juſtice & » les loix ". Son pere ne fut pas plutôt mort, qu'il profita de l'attachement que ſes partiſans avoient pour lui, pour défendre ſes droits à la ſucceſſion, contre un frere qui les lui diſputoit. Il s'engagea inſenſiblement dans le genre de vie que les Chefs Irlandois avoient coutume de mener. Il devint orgueilleux & hautain; il vexa ſes ſujets, empiéta ſur ſes voiſins, & intenta pluſieurs procès au Comte d'Ormond. Il revendiqua les terres, les franchiſes & les revenus qui appartenoient à ce dernier; & ſe fiant ſur ſes propres forces, il tenta de s'en emparer par la voie des armes. Ormond raſſembla ſes troupes, repouſſa ſes outrages, & la guerre ſe termina par la défaite de Deſmond, qui fut bleſſé & fait priſonnier. Comme les ſoldats d'Ormond le tranſportoient ſur un brancard, ils s'écrierent dans un tranſport de joie : » Où eſt » maintenant le Chef ſouverain de

Rot. Pat. Can. H. 6 Eliſ.

Davis.

Cox, ex MSS. Lamb.

» Deſmond "? — Là où il doit être, » repliqua-t-il avec beaucoup de fer- » meté : ſur le dos des Butlers ".

Rot. Pat. ut ſup. Ormond, dont les mœurs étoient plus polies, conſentit de renvoyer la déciſion de ce différend à la Reine. Elle écouta leurs raiſons, & leur propoſa un accommodement qu'ils accepterent. Deſmond promit en outre de faire exécuter les loix qu'elle donneroit, de faciliter la levée des ſubſides dans Munſter, d'abolir la juriſdiction de Brehon, & d'autres coutumes Irlandoiſes contraires au bon ordre & à la politeſſe. Il eut ordre de ſe rendre à Dublin, & de ne point en ſortir juſqu'à ce qu'on lui permît de retourner dans ſon Pays. Lorſqu'il fut arrivé, il conſentit à quelques autres conditions qu'on lui propoſa. Il promit entr'autres choſes, de ne point ſe mêler de la Religion, parce qu'il n'*étoit point lettré, & qu'il ignoroit ce dont il s'agiſſoit;* mais qu'il appuyeroit tout ce que feroient les Commiſſaires prépoſés pour cet effet. On le renvoya ſur ces aſſurances; & quoique ſon empreſſement à lever des troupes l'eût rendu ſuſpect,

il ne laiſſa pas, lors de la révolte d'O'Nial, d'obéir aux ordres d'Henri Sidney, & de concourir avec lui à la défenſe du diſtrict. Hooker.

Il s'éleva bientôt de nouvelles difficultés & de nouvelles diſputes, relativement aux articles dont il étoit convenu avec Ormond; & ſon orgueil le porta à des extravagances qui allarmerent ſes voiſins. Ormond porta ſes plaintes à la Reine, accuſa Sidney de partialité pour ſon rival, & la prévint ſi fort contre ſa conduite, qu'elle tança ſon Député pour avoir négligé de s'oppoſer à l'inſolence de Deſmond. Il ſe rendit par ſon ordre à Munſter; & après avoir écouté les plaintes des deux parties, il condamna le Comte de Deſmond, & lui ordonna de dédommager Ormond des torts qu'il lui avoit faits. Le Comte refuſa d'obéir; mais avant qu'il eut raſſemblé ſes forces, Sidney le fit arrêter, & conduire à Dublin. Voyant que la Reine étoit toujours mécontente de ſa conduite, il ſe rendit à la Cour d'Angleterre avec le fils du feu Baron de Dungannon, O'Connor de Sligoe, & d'autres Chefs Irlan- Camden.

dois, qui avoient prêté ſerment de fidélité avec le Comte de Deſmond & Jean ſon frere. Elle renvoya les Seigneurs Irlandois, mais elle retint Deſmond & ſon frere, & les envoya priſonniers à la Tour ; ce qui leur inſpira une haine pour le Gouvernement d'Angleterre, qui ne finit qu'avec leur vie.

L'abſence de Sidney fournit une occaſion aux mécontents des différents diſtricts, de retomber dans leurs premiers excès. Edmond Butler, frere du Comte d'Ormond, qui étoit à la tête de ſes troupes, prit les armes ſur certains prétextes frivoles contre quelques Geraldins de Munſter. James Fitz-Morris de Deſmond, tira l'épée contre le Seigneur de Lixnaw ſon allié. Les O'Moores & les O'Connors, ſe rendirent dangereux dans Leinſter ; & Tirlough Lynnogh de Tirowen engagea mille Ecoſſois d'Ulſter à le ſeconder dans une expédition contre quelques Seigneurs voiſins, pendant que le Comte de Clancarthy, autre Chef Irlandois, qui avoit depuis peu embraſſé la réformation, reprenant ſes mœurs natu-

Hooker.

relles, revendiqua la ſouveraineté de Munſter, & déclara la guerre à ſes voiſins. Tout ce que put faire Sidney à ſon retour, fut d'obliger Tirlough à une prétendue ſoumiſſion. Butler, à qui il avoit ordonné de venir le joindre, allégua un prétexte pour éluder ſes ordres, & continua ſes outrages. Le Député ne voyant par-tout que déſordre, mécontentement & cabales, obéit aux ordres de la Reine, & convoqua un Parlement.

L'objet de cette aſſemblée fut non- Hooker.
ſeulement de remédier aux beſoins du Gouvernement, mais encore d'abolir les impôts & les exactions qui avoient cauſé tant de maux au public, de faire fleurir les loix d'Angleterre, & de réformer l'Egliſe & l'Etat. La paix & les bonnes mœurs étoient ſi étroitement liées avec les intérêts de la Couronne, qu'on ne pouvoit trop s'en occuper pour l'avantage de la nation. Les ennemis de la Religion Réformée, dont le nombre étoit conſidérable, ceux qui craignoient la diminution de leur autorité dans les diſtricts qu'ils avoient accoutumé de vexer, qui s'étoient

enrichis par des exactions, d'autres qui étoient jaloux des graces qu'on accordoit aux ſujets d'Angleterre, que l'adminiſtration avoit négligés, ou dont on ſe méfioit, ſe rendirent au Parlement dans la réſolution de s'oppoſer aux meſures du Trône. Comme on avoit prévu leurs intentions, on fit tous les efforts poſſibles pour affermir les intérêts du Gouvernement; on uſa de beaucoup de ménagement, & l'on commit même pluſieurs irrégularités dans l'élection des Communes. Stanihurſt, Greffier de Dublin, & Chriſtophe Barnewal, que l'on favoriſoit beaucoup, furent propoſés pour Orateurs par leurs partiſans; & l'élection de Stanihurſt, à laquelle la Cour contribua, ne ſervit qu'à irriter les oppoſants. Barnewal, que tout le monde eſtimoit à cauſe de ſes connoiſſances politiques, prétendit que la chambre des Communes n'étoit point compoſée comme les loix l'ordonnoient, & s'oppoſa à tous les bills qu'elle paſſeroit. Il fut appuyé par Edmond Butler. On allégua pour prouver ce qu'il avançoit, que pluſieurs avoient été élus

membres pour des Villes qui ne formoient aucun corps ; que pluſieurs Shériffs & pluſieurs Magiſtrats des corporations s'étoient nommés eux-mêmes ; & que nombre d'Anglois avoient été élus comme bourgeois de certaines Villes qu'ils n'avoient ni vues, ni connues, quoiqu'ils euſſent dû y réſider conformément aux loix.

Quatre jours ſe paſſerent dans des conteſtations. Les membres mécontents déclarerent qu'ils ne recevroient aucun bill, & ne traiteroient d'aucune affaire. L'Orateur communiqua au Vice-Roi & au Conſeil leurs objections contre la conſtitution de la chambre des Communes. Les Juges que l'on conſulta là-deſſus, déclarerent que les membres des Villes qui n'étoient point incorporées, & les Magiſtrats qui s'étoient nommés eux-mêmes, ne pouvoient ſiéger au Parlement. Que les membres qui ne réſidoient point dans les Villes pour leſquelles ils avoient été nommés, n'étoient point dans le même cas, & que c'étoit aux Shériffs à répondre de leur nomination. Cette déciſion

laiſſa au Gouvernement la majorité des partiſans, qu'il s'étoit efforcé d'acquérir; ce qui irrita le parti oppoſé, dont les clameurs ne ceſſerent qu'après que les Juges eurent communiqué eux-mêmes leur opinion à la chambre des Communes. Barnewal & ſon parti furent obligés d'y acquieſcer; mais ils réſolurent de s'oppoſer vivement aux meſures de ceux qu'ils regardoient comme les partiſans des Anglois.

Parmi les bills que l'on fit paſſer au Parlement, il y en eut deux ſur-tout qui choquerent extrêmement les membres du diſtrict. Le premier accordoit à la Reine un nouvel impôt ſur le vin; ce qu'on regarda comme une innovation tyrannique. Le ſecond ſuſpendoit la loi de Poynings, & autoriſoit tous les actes du Parlement actuel, ſans qu'il fût beſoin de les communiquer à la Cour. Ce dernier éprouva encore plus d'oppoſition que l'autre. On prétendit qu'il ſapoit les fondements de la ſûreté publique, & qu'il livroit le Royaume à la merci d'un Vice-Roi, qui, avec le ſecours de ſes bourgeois Anglois, pouvoit

faire les loix qu'il jugeoit convenables à ſes vues particulieres. Hooker, bourgeois d'Athunree, à qui nous ſommes redevables de ces particularités, avoit accompagné Pierre Carew dans le voyage qu'il fit en Irlande, pour réclamer la Baronnie d'Hidrone, dans le Comté de Catherlow, & d'autres terres qu'on avoit cédées à ſes ancêtres, mais qu'ils avoient abandonnées, & dont les naturels du Pays jouiſſoient depuis pluſieurs ſiecles. Il étoit membre du Parlement d'Angleterre, & par conſéquent au fait de ſes procédés, & il fut ſcandaliſé du déſordre & de la conduite irréguliere des Communes d'Irlande. Il s'oppoſa vivement à Barnewal & à ſon parti; il leur reprocha leur ingratitude envers la Reine & ſon Député; il leur repréſenta l'injuſtice de leurs ſoupçons, au ſujet de la ſuſpenſion de l'acte de Poynings, qui tendoit à leur honneur & à leur avantage, vu qu'elle leur laiſſoit la liberté de juger des choſes par eux-mêmes, & de remédier aux beſoins publics. Quant au nouvel impôt ſur le vin, il leur dit, que

quoique la Reine eût pu l'établir de ſa propre autorité, elle avoit cependant voulu ne le devoir qu'à leur attachement & à leur obéiſſance. Cette doctrine étoit familiere en Angleterre ; mais non pas chez les Irlandois. Ils ne connoiſſoient que les principes de l'ancienne conſtitution ; ils n'étoient ni éblouis par la ſplendeur d'une Cour, ni intimidés par les déciſions péremptoires d'un Monarque impérieux : & elle cauſa un embraſement ſi violent, que l'aſſemblée s'ajourna confuſément, & que l'on fut obligé de donner des gardes à Hooker, de crainte qu'on ne l'inſultât.

Un délai de quelques jours, joint à l'entremiſe de quelques perſonnes modérées, calma tellement l'emportement des deux partis, qu'ils conſentirent de vaquer aux affaires publiques. Le bill de ſubſide paſſa le premier, & on loua la Reine d'avoir délivré le Royaume de l'exaction onéreuſe des impôts connus ſous le nom de *coyne* & de *livery*, & le Député, de la vigueur & de l'intégrité de ſon adminiſtration. On confirma à la Couronne les terres confiſquées, & l'on

Ir. Stat. 11 Eliſ. Seſſ. 3, c. 1.

fit quelques ſtatuts pour prévenir les déſordres qu'occaſionnoient les perſonnes attachées au ſervice des Grands, & pour défendre à ces derniers de tenir aucun enfant Irlandois ſur les fonts de baptême. Après une courte prorogation, on paſſa le bill qui ſuſpendoit la loi de Poynings; mais pour calmer la jalouſie & les ſoupçons des chefs de l'oppoſition, on fit un autre ſtatut qui portoit, qu'on ne paſſeroit en Angleterre aucun bill pour révoquer cette loi, à moins que la plus grande partie des Seigneurs & des Communes d'Irlande n'y conſentiſſent. La troiſieme ſeſſion commença par un acte d'atteinte contre le feu Jean O'Nial. Il contient une énumération de ſes excès & de ſes révoltes; & pour montrer la futilité des prétentions de cette famille à quelque ſouveraineté que ce ſoit en Irlande, on y établit le droit de la Reine à la Royauté dans un long détail hiſtorique, à commencer par Gurmonde, fils du Roi Belinus. Il ordonne, indépendamment de l'atteinte, que le nom d'O'Nial, & toutes les cérémonies de ſa création, ſeront

Ir. Stat. 11 Eliſ. Seſſ. 3, c. 1.

éteintes & abolies ; & que quiconque prendra ce titre, ſera puni comme coupable de haute trahiſon. Il exempte Ulſter de la juriſdiction d'O'-Nial, & annexe à perpétuité à la Couronne les terres de Jean & de ſes adhérents ; mais cependant avec cette clauſe particuliere en faveur de Tirlough Lynnogh, & de ſes partiſans, qu'on leur pardonnera en faveur de leur ſoumiſſion, & qu'on leur accordera quelque portion de leur pays, à titre de fief de la Couronne d'Angleterre. Il eſt ordonné par un autre ſtatut, que qui que ce ſoit ne prendra le nom & l'autorité de Chef ou de Capitaine de ſon Pays, dans aucun territoire qui eſt actuellement, ou ſera dans la ſuite érigé en Province, qu'il n'ait obtenu pour cet effet des lettres-patentes de la Couronne. On donna pouvoir au Chancelier de nommer des Commiſſaires pour reconnoître tous les territoires qui n'étoient point encore réduits en Comtés ; & au Député, de les ériger en Provinces d'après leurs certificats. L'acte au ſujet de l'impôt ſur les vins, paſſa enfin dans la quatrie-

me

me ſeſſion ; & l'on fit au ſujet de la réformation des Communes, un autre acte que je ne puis paſſer ſous ſilence. Il donna pouvoir au Vice-Roi & au Conſeil d'accorder des lettres-patentes, en vertu deſquelles tous les Irlandois ou Anglois abâtardis, qui étoient diſpoſés à céder leurs terres, pourront les conſerver, à condition qu'ils releveront de la Couronne d'Angleterre. Seſſ. 5. c. 4.

Le réglement le plus remarquable par rapport à la Religion, fut celui de la quatrieme ſeſſion, lequel autoriſe le Gouverneur de nommer, pendant dix ans, aux dignités de Munſter & de Connaught, à cauſe des abus qui regnent dans ces Provinces, » où l'on nomme aux dignités eccléſiaſtiques des ſujets indignes, ſans naiſſance, ſans ſavoir, qui ignorent les mœurs & la langue Angloiſe, iſſus d'Abbés, de Prieurs, de Doyens & de Chantres concubinaires, leſquels obtiennent leurs dignités par force, par ſimonie, & par d'autres moyens illicites ". Dans le catalogue des bills que l'on paſſa ſous le grand ſceau Seſſ. 4. c. 6.

d'Angleterre, avant la tenue de ce Parlement, il y en a deux, dont l'un a pour titre, Acte pour la réparation des Egliſes paroiſſiales, & l'autre, Acte pour l'établiſſement des écoles gratuites. Ce dernier ne fut donné que dans la cinquieme ſeſſion; ce qui n'eſt pas une preuve que l'on eût deſſein de s'oppoſer à l'établiſſement de la Religion Réformée: mais le premier ne fut ni reçu, ni rejetté, malgré l'utilité apparente de ſon objet. Un autre bill intitulé, Acte pour la confirmation de certains actes donnés dans le Royaume d'Angleterre, eut le même ſort.

Rymer, T. XV, P. 676.

CHAPITRE II.

On ne peut effectuer la réformation civile de l'Irlande. — Obſtacles qui s'y oppoſent. — Révoltes. — Edmond Butler attaqué par Carew. — Hoſtilités de James Fitz-Maurice. — Sa vanité. — Il compte ſur les Cours de Rome & d'Eſpagne. — Le Comte d'Ormond calme les craintes de la Reine. — Aide Sydney à pacifier Munſter. — Ses freres ſe ſoumettent. — On empêche les Comtes de Clancarthy & de Thomond de ſe révolter. Ils obtiennent leur pardon. — Les menées de Fitz-Maurice n'ont aucun ſuccès. — Il ſe ſoumet à Jean Perrot. — Activité & ſuccès de ce Gouverneur Provincial. — Fitz-William Vice-Roi. — Thomas Smith propoſe d'envoyer une colonie en Irlande. — Son fils eſt aſſaſſiné. — Projet de Walter, Comte d'Eſſex. — William Fitz-William jaloux de ce Seigneur. — Ses mauvais ſuccès. — Pratiques ſecretes du Comte de Leiceſter. — Eſſex détenu en Irlande. — Retour du Comte

de Deſmond & de ſon frere. — Ils ſe ſauvent dans les Provinces méridionales. — On intercepte une lettre que le Pape écrit aux Irlandois pour les exciter à la révolte. — Eſſex ſeconde le Vice-Roi. — On ſoumet les rebelles. — Eſſex perſiſte dans le projet d'établir des colonies en Irlande. — Ses ennemis le harcelent. — Il meurt de chagrin. — On ſoupçonne Leiceſter de l'avoir empoiſonné. — Henri Sydney retourne dans ſon Gouvernement. — Ses ſuccès. — Drury, Lord Préſident de Munſter. — Son aventure à Tralee. — Sidney propoſe un accommodement, — qui cauſe un mécontentement général. — Son projet blâmé. — Réception que lui fait la Reine. — Les ſuppliants Irlandois traités avec beaucoup de ſévérité. — Réſultat de cette querelle. — Sydney ſe démet de ſon Gouvernement. — Ennemis étrangers d'Eliſabeth. — Leur deſſein ſur l'Irlande. — Menées de Stukely & de Fitz-Maurice dans les Cours de Rome & d'Eſpagne. — Bulle en faveur de Fitz-Maurice. — Zele de Saunders & d'Allen. — On ſe précautionne contre une invaſion. — Mort de Stukely. — Fitz-Maurice &

les Eſpagnols font une deſcente à Smerwick. — Duplicité du Comte de Deſmond. — Barbarie horrible de Jean de Deſmond. — Mort de Fitz-Maurice. — Expédition de Drury. — Succès de Malby. — Diſſimulation & hoſtilités de Deſmond. — Pelham Gouverneur en chef. — Deſmond déclaré traître. — Son meſſage inſolent à Pelham. — Etat malheureux de ſes clients. Sévérité exercée par l'armée de la Reine. — Il offre de ſe ſoumettre, mais on rejette ſa propoſition. — Le Lord Grey Gouverneur en chef. — Action funeſte à Glendalagh. — Arrivée des troupes Eſpagnoles. — Reddition & exécution de leur garniſon. — Révoltes. — Conſpiration contre le Lord Grey. — Son gouvernement odieux. — Sévérité des Officiers de la Reine. — Jean de Deſmond eſt tué. — Etat déſeſpéré du Comte de Deſmond. — Son genre de mort.

IL paroît par les procédés du Parlement que convoqua Henri Sidney, que la réformation avoit fait dans ce temps-là des progrès aſſez conſidérables en Irlande. Par le bill A. D. 1570.

d'atteinte contre Jean O'Nial & ſes aſſociés, la Reine fut inveſtie de plus
Davis. de la moitié d'Ulſter, pour en diſpoſer de la maniere qu'elle jugeroit la plus convenable à l'intérêt & à la ſûreté de ſon Gouvernement. L'autorité que s'étoient arrogée les principaux Chefs Irlandois de fouler leurs ſujets, fut déclaré illégale, & l'on enjoignit à ces derniers de n'en point reconnoître d'autre que celle du Trône d'Angleterre. En vertu du pouvoir dont jouiſſoit le Vice-Roi, le diſtrict d'Annaly fut réduit en une Comté Angloiſe; & la Province de Connaught, diviſée en ſix, ſavoir, Clare, (laquelle comprenoit Thomond, que l'on décida appartenir à Connaught) Galway, Sligo, Leitrim, Mayo, Roſcommon; ce qui ouvrit un vaſte champ aux loix d'Angleterre. Jean Davis a trouvé beaucoup de défauts dans ces procédés. Quoique Connaught eût été diviſé comme on vient de dire, Sidney n'établit aucune Cour de juſtice dans cette Province, & ſe contenta d'y envoyer Edouard Fitton, avec la qualité de Préſident, dont l'adminiſtration, comme dit l'Auteur,

fut en partie militaire, & en partie civile. La loi qui aboliſſoit les Chefs Irlandois, fut contraire à ſes vues, en ce qu'elle exceptoit ceux qui obtiendroient des lettres-patentes, & qu'on les accordoit trop aiſément. Quoique les terres d'Ulſter euſſent été confiſquées au profit de la Couronne, on ne fit cependant aucune ſaiſie, & les Irlandois continuerent d'en jouir ſans aucune redevance; de maniere que le Clergé conſerva les terres & les maiſons attachées aux Abbayes, & que le Pape nomma à l'ordinaire aux trois Evêchés du Nord, ſavoir, Clogher, Derry & Raphoe.

Si ces loix ne furent point obſervées, on doit moins s'en prendre à l'indolence & à l'incapacité du Gouverneur, qu'aux troubles continuels qui régnoient en Irlande, & qui prouvoient qu'elle n'étoit point encore ſuſceptible d'une adminiſtration réguliere. Ceux que le rétabliſſement de la puiſſance Angloiſe avoit attirés dans ce Royaume, y vinrent l'eſprit rempli des préjugés les plus déſavantageux contre les nationaux, qu'ils avoient intérêt de faire paſſer pour

des gens mal intentionnés. Ces derniers furent outrés de la partialité que l'on témoignoit à ces aventuriers. On les traitoit comme des étrangers & des ennemis, ainſi que l'obſerve l'Annaliſte d'Eliſabeth; on les excluoit des charges, & l'on ne doit par conſéquent pas être ſurpris qu'ils haïſſent le Gouvernement. Les moins civiliſés, qui étoient accoutumés à vexer leurs inférieurs, & à ſoutenir leur état barbare par des extorſions tyranniques, ne pouvoient ſouffrir un ſyſtême qui avoit la liberté & l'équité pour objet. Les partiſans de Rome abhorroient les ennemis de la foi; & comme le Pape venoit de fulminer la ſentence d'excommunication contre Eliſabeth, les ignorants ſe prévinrent aiſément contre une uſurpatrice, que ſon Souverain avoit dépoſée & condamnée à la damnation éternelle. Il ne paroît pas que ceux qui gouvernoient l'Irlande ſe ſoient oppoſés à l'influence de ces principes de mécontentement, ni que leur conduite ait été auſſi équitable & auſſi modérée qu'elle auroit dû l'être pour concilier les eſprits.

Pendant que le Parlement étoit aſſemblé, il s'éleva dans le Midi des troubles qui allarmerent Sidney. Edmond Butler s'étoit rendu odieux au Député, par la conduite qu'il avoit tenue dans la chambre des Communes. Celui-ci invectiva contre lui avec plus de zele que de prudence; il affecta d'attribuer ſa conduite à ſa déloyauté, & lui fit même quelques menaces. Butler, orgueilleux de ſon pouvoir & de ſa naiſſance, ne diſſimula point ſon reſſentiment. Etant retourné chez lui, & ſe voyant appuyé de ſes créatures, il ſe laiſſa aveugler par ſa paſſion au point de juſtifier les ſoupçons de Sidney, & de braver le Gouvernement. Pierre Carew avoit des prétentions ſur quelques-unes de ſes terres; il avoit obtenu une ſentence en ſa faveur, & il voulut en prendre poſſeſſion; mais Butler fit prendre les armes à ſes adhérents, & s'y oppoſa. Pluſieurs de ſes voiſins, qui avoient ſouffert de ſes violences, porterent leurs plaintes au Député, qui nomma des Commiſſaires pour examiner leur cauſe. Butler refuſa de comparoître, ſous

prétexte qu'il n'avoit aucune juſtice à attendre de ſon ennemi. Cette inſolence donnoit d'autant plus à craindre, que l'on ſavoit que le Roi d'Eſpagne avoit envoyé Jean Mendoza en Irlande pour y exciter une révolte; que James Fitz-Maurice, frere du Comte de Deſmond, & d'autres Geraldins de Munſter, outrés de l'empriſonnement du Comte & de ſon frere Jean, & affectant un zele extraordinaire pour la communion Romaine, avoient pris les armes contre un Gouvernement hérétique, engagé le Comte de Clancarthy & d'autres Seigneurs dans leur révolte, & envoyé leurs émiſſaires au Roi d'Eſpagne, pour lui demander du ſecours. On prétendit que Butler s'étoit ligué avec ces ennemis invétérés de ſa Maiſon; ſur quoi on donna ordre à Pierre Carew, qui commandoit à Leighlin, de le réduire; & il ſe chargea avec empreſſement de cette commiſſion.

Il emporta d'aſſaut un de ſes châteaux, & ravagea ſes terres. Etant arrivé à Kilkenny, il apprit qu'un parti des Butlers campoit à quelque diſtance de là. Ceux qui le compo-

ſoient, s'étoient probablement aſſemblés par ordre de leur Chef, comme cela ſe pratiquoit en Irlande, & ignoroient ſon crime & ſes mauvais deſſeins; car ils n'obſerverent aucun ordre dans leur campement, & ils ne paroiſſoient même pas avoir deſſein d'en vouloir à la Ville. Carew, qui les regardoit comme des rebelles, ſe mit à la tête de ſa garniſon, fondit ſur eux à l'improviſte, les défit, les pourſuivit, & en fit un carnage horrible. Hooker nous repréſente ſon patron attaquant avec un ſimple détachement un corps de deux mille hommes bien armés & bien diſciplinés, dont il tue quatre cents, ſans perdre un ſeul de ſes ſoldats. Cette circonſtance dément ſon récit, & prouve que le parti qu'il attaqua n'étoit point ſur la défenſive. Il ajoute mal-à-propos, que les habitants de Kilkenny, loin de ſe réjouir de la défaite d'un ennemi, eurent horreur du carnage qu'il fit.

James Fitz-Maurice & ſes partiſans ſe mirent en campagne. Ils ſortirent avec plus de férocité que de forces de leurs retraites, & inveſtirent la

ville de Kilkenny. Ayant été repouſſés par la garniſon, ils exercerent leur fureur ſur les villages voiſins & ſur le plat pays, pillant, ravageant & maſſacrant tout ce qu'ils rencontrerent ſur leurs pas. Leurs outrages s'étendirent ſur les diſtricts les plus civiliſés, & ils trouverent ſi peu d'oppoſition, que leur Chef oſa ſe flatter d'anéantir la puiſſance Angloiſe. Il engagea le Comte de Thomond à épouſer ſa cauſe. Il envoya un émiſſaire à Tirlough O'Nial, pour lui conſeiller de prendre les Ecoſſois à ſon ſervice, & de faire une diverſion ſur les frontieres ſeptentrionales du diſtrict. Il dépêcha en même-temps de nouveaux meſſagers aux Cours de Rome & d'Eſpagne, pour les aſſurer que les ennemis d'Eliſabeth s'étoient révoltés dans toute l'Irlande, que leurs efforts avoient eu un ſuccès conſidérable, & qu'il ne falloit plus qu'un ſecours étranger, pour exterminer tous les ennemis du Saint Siege.

Cette révolte fut beaucoup moins dangereuſe qu'on ne l'avoit cru. Le Comte d'Ormond, qui réſidoit à

la Cour d'Angleterre, s'efforça de calmer les inquiétudes de la Reine, lui offrit de rétablir la paix dans Munſter, & de faire rentrer ſon frere dans ſon devoir. Il ſe rendit pour cet effet en Irlande, où le Député étoit occupé à ſoumettre les rebelles du Midi. Il engagea Edmond Butler à aller trouver le Député à Limerick; il fut mis en priſon; mais ayant trouvé le moyen de ſe ſauver, lui & ſes deux freres conſentirent enfin de s'en rapporter à la juſtice. Le Député ne ſe fut pas plutôt montré avec ſes troupes, que Fitz-Maurice & ſes aſſociés prirent la fuite, & ne reparurent qu'après que l'ennemi ſe fut retiré. Ils avoient appris cette ruſe des Irlandois. Une courſe que fit Sidney dans les Provinces méridonales & occidentales, encouragea les amis, & intimida les ennemis du Gouvernement. Pluſieurs Seigneurs de Munſter renouvellerent leur ſerment de fidélité, & ſe liguerent contre les rebelles; ce qui effraya leurs adhérents, & obligea les autres qui n'avoient encore commis aucun outrage, à ſe ſoumettre. Le Comte de Rot. Can. H. 13 Elif.

Clancarthy ſe rendit à un Officier Anglois, nommé Gilbert, qui commandoit dans Munſter, & qui l'envoya à Sidney; il ſe ſoumit de la maniere la plus humiliante devant le Conſeil, il donna ſon fils pour ôtage de ſa fidélité, & il obtint ſon pardon. Le Comte de Thomond ne tarda pas à ſe repentir des démarches dans leſquelles l'avoient engagé l'inſolence & la ſévérité d'Edouard Fitton, Gouverneur de Connaught. Ormond, s'étant plaint de lui, eut ordre de l'aller trouver, & de s'accommoder; mais Fitton s'apperçut bientôt qu'il avoit à faire avec un rebelle, & qu'il falloit le traiter comme tel. Il fut tellement effrayé de ſes premieres hoſtilités, qu'il s'enfuit en France, où il eut le bonheur de captiver l'amitié de Norris, Ambaſſadeur de la Reine, qui lui fit obtenir ſon pardon.

Hooker. Cox, ex MSS. Lamb. Camden.

Les intrigues de Fitz-Maurice n'eurent pas un meilleur ſuccès dans Ulſter. Tirlough, cédant à ſes inſtances, & ſecondé de quelques troupes Ecoſſoiſes qu'il avoit priſes à ſon ſervice, ſe préparoit à attaquer les frontieres du Nord, lorſqu'une bleſ-

ſure penſa le priver de la vie, & faire avorter ſon deſſein. Cet accident occaſionna une confuſion extrême dans Tirowen. Il s'éleva des factions & des diſputes touchant la ſucceſſion à la ſouveraineté. Les Ecoſſois ſe débanderent faute de paye, & Tirlough, ſe trouvant abandonné après ſa guériſon, fut obligé de ſe ſoumettre au Vice-Roi. Les troupes de la Reine réprimerent les ennemis de Leinſter, de maniere que les inſurgents du Midi ne purent ſoutenir leur révolte faute de ſecours. Pour mettre le comble à leur confuſion, Jean Perrot, Officier ſévere, hardi & courageux, fut nommé Préſident de Munſter. Il paſſoit pour être fils naturel d'Henri VIII, & il avoit hérité de l'orgueil, de l'activité & de l'inflexibilité de ce Monarque. Il pourſuivit les rebelles ſans relâche, leur enleva leurs forts, les chaſſa de leurs repaires, & les réduiſit à une ſi grande détreſſe, que Fitz-Maurice & quelques-uns de ſes adhérents, furent obligés, pour ne pas périr de faim & de miſere, de venir ſe jetter à ſes pieds. Les agents ſubalternes de cette révolte furent

à l'inſtant condamnés à toute la rigueur des loix militaires ; & leur Chef, comme le plus coupable, réſervé pour ſubir le ſort que la Reine lui deſtinoit.

Perrot, après avoir appaiſé cette révolte, s'efforça de rétablir la paix dans Munſter. Les mécontents furent effrayés de ſa ſévérité ; les bien intentionnés vinrent ſe mettre ſous ſa protection, & l'aiderent à éteindre les dernieres étincelles de la révol-
Hooker. te. Il tint ſa Cour dans différents cantons ; il écouta les plaintes des ſujets, & redreſſa leurs griefs ; il fit exécuter les loix d'Angleterre, réforma les mœurs, encouragea l'induſtrie, & rétablit la paix dans toute la Province. La Reine comptoit ſi fort ſur les talents & la capacité de cet Officier, qu'auſſi-tôt après lui avoir donné le commandement de la partie de l'Irlande, qui étoit la plus expo-
A. D. 1571. ſée au danger, elle permit à Henri Sidney de retourner en Angleterre, & confia le Gouvernement de ce Royaume à William Fitz-William, ſon frere. On conçut en Angleterre de ſi grandes eſpérances de la ſup-

preſſion des derniers troubles, qu'on forma de nouveaux projets pour faire fleurir l'Irlande, & établir des colonies Angloiſes dans les parties d'Ulſter qu'on avoit confiſquées, ou cédées à la Couronne.

On étoit ſi fort porté pour les colonies, que Thomas Smith, Secretaire de la Reine, conçut le premier le deſſein de procurer à ſon fils naturel un établiſſement en Irlande. Ce jeune homme fut chargé d'en fonder une dans une péninſule appellée Ardes, dans la partie orientale d'Ulſter, que ſa ſituation rendoit ſuſceptible de défenſe. On y aſſigna des terres à ceux qui le ſuivirent, moyennant une redevance d'un ſol par acre, dont on donna cent vingt à chaque fantaſſin, & cent quarante à chaque cavalier. On ſe promettoit les plus grands avantages de cette colonie, lorſque le jeune Smith fut aſſaſſiné par une créature d'O'Nial. Camden. Hooker.

Un autre aventurier, d'une naiſſance plus diſtinguée, loin d'être effrayé de cet accident, conçut le projet d'une colonie plus étendue. Sur l'avis qu'on eut de quelques troubles Camden. Cox, ex MS. Lamb.

qui s'étoient élevés dans la partie d'Ulſter, appellée Clan-hu-boy, Walter Devereux, qu'on venoit de créer Comte d'Eſſex, offrit de conquérir ce diſtrict, & d'y fonder une colonie Angloiſe. On convint de lui céder la moitié du diſtrict; de tenir ſur pied douze cents hommes, & de faire conſtruire les forts néceſſaires aux fraix communs de la Reine & du Comte; de donner, à chaque cavalier qui s'engageroit volontairement pour deux ans, quatre cents acres de terre, & deux cents à chaque fantaſſin, moyennant une redevance de deux ſols par acres; que le Comte commanderoit en chef pendant ſept ans, & continueroit, conjointement avec la Couronne, d'augmenter la colonie, juſqu'à ce qu'elle fût compoſée de deux mille Anglois. Eſſex ſe prépara pour cette expédition avec tant de zele, & de ſi grandes eſpérances, qu'il engagea ſes biens à la Reine pour la ſomme de dix mille livres ſterling. Les Lords Dacre & Rich, Henri Knowles & ſes quatre freres, trois fils du Lord Norris, & pluſieurs Anglois de diſ-

tinction, conſentirent à l'accompagner.

Fitz-William, qui prévit que la préſence d'un Gentilhomme, revêtu d'une autorité indépendante, & accompagné d'une force auſſi conſidérable, ne pouvoit qu'affoiblir ſon crédit & ſon autorité, repréſenta le tort qu'on avoit eu de donner une pareille commiſſion au Comte, & de vouloir former un nouvel établiſſement dans Ulſter, pendant les troubles qui y régnoient; mais les ennemis d'Eſſex, qui connoiſſoient ſon génie, & qui l'avoient engagé dans cette entrepriſe, ne négligerent rien pour l'éloigner de la Cour d'Angleterre. Leiceſter, qui étoit à la tête, engagea la Reine à calmer la jalouſie de Fitz-William, en conſentant qu'Eſſex tînt ſa commiſſion du Vice-Roi d'Irlande, comme s'il n'eût agi que par ſon autorité. On retarda à deſſein ſa commiſſion, de maniere que lorſque le Comte débarqua avec ſa troupe, les habitants du Nord, qui lui avoient promis de l'aſſiſter, mépriſerent ſes forces, & ſuivirent le conſeil qu'on leur avoit donné, de s'op- A. D. 1573.

poſer à ſon établiſſement. Brian Mac-Phelim, un des principaux Chefs de la tribu d'O'Nial ; Hughes, fils de Matthieu, Comte de Dungannon, & Tirlouhg, Seigneur de Tirowen, ſe liguerent contre lui, & harcelerent ſes troupes par des eſcarmouches continuelles, ſelon la coutume de leur pays. On s'apperçut alors que ſon embarquement avoit été trop long-temps retardé, que la Reine lui avoit fourni de mauvaiſes troupes, que leur nombre n'étoit point complet, qu'on les laiſſoit manquer de vivres, & que le peu qu'on leur en envoyoit étoit mauvais. Les aſſociés ſe repentirent de s'être engagés dans une entrepriſe que l'on s'efforçoit de faire échouer, & s'en retournerent ſous divers prétextes les uns après les autres dans leur pays. Eſſex repréſenta à la Reine, dans les termes les plus pathétiques, la détreſſe de ſa ſituation ; & elle étoit à la veille de le rappeller, lorſque ſes ennemis trouverent un nouveau prétexte pour le retenir en Irlande.

Fitz-William avoit éprouvé divers troubles durant ſon adminiſtration.

Leinſter étoit en proie aux déſordres que le génie turbulent des O'Moores, & le reſſentiment d'un Chef de l'ancienne tribu de Mac-Murchad y avoit excités. Il avoit pris les armes pour ſe venger de quelques injures que ſes voiſins lui avoient faites, & battu un corps de troupes de Wexford qui avoient voulu lui diſputer le terrein. Dans Connaught, les fils du Comte de Clanricard, provoqués par la ſévérité d'Edouard Fitton, ſe révolterent (*), & leur pere manqua à la parole qu'il avoit donnée de le faire rentrer dans l'obéiſſance. Pour comble de malheur, la Province de Munſter, que Perrot s'efforçoit de réformer, fut menacée de nouveaux

(*) Ces enfants illégitimes du Comte & leur race avoient tellement dégénérés, que leur averſion pour les Anglois excédoit celle de leurs ennemis les plus invétérés. Leur fureur fut telle, qu'ils brûlerent la ville d'Athunree, où il y avoit une garniſon Angloiſe. On conſeilla à un d'entr'eux d'épargner l'Egliſe, parce que ſa mere y étoit enterrée. „ Fût-elle vivante, repliqua ce Sauvage, je la brûlerois, elle, „ l'Egliſe, & tout ce qui eſt dedans, plutôt que „ de ſouffrir une Egliſe Angloiſe dans cet endroit-ci ". *Cox.*

troubles. Le Comte de Deſmond & ſon frere, après avoir été long-temps détenus priſonniers en Angleterre, furent enfin renvoyés au Gouverneur de Dublin, comme priſonniers d'Etat. Le Maire de la ville, à la garde duquel on les avoit confiés, leur accordoit tant de liberté, que, ſous prétexte d'aller à la chaſſe, ils trouverent moyen de s'évader & de retourner dans leur pays, réſolus de ſe venger des mauvais traitements qu'ils avoient reçus. Pour augmenter l'allarme générale, Fitz-William fit intercepter des lettres de Rome, adreſſées aux Irlandois, par leſquelles le Pape les exhortoit à s'oppoſer toujours au gouvernement de la Reine, les aſſurant qu'ils ne manqueroient ni d'argent, ni de troupes, & leur promettant l'abſolution pour eux & leurs deſcendants, juſqu'à la troiſieme génération.

Ware. Ann.

Les ennemis d'Eſſex ſe prévalurent du danger préſent, pour engager la Reine à donner ordre au Comte de reſter en Irlande, & d'aſſiſter le Vice-Roi contre les ennemis du Gouvernement. Brian Mac-Murchad, trou-

Camden.

vant plus de réſiſtance qu'il n'avoit cru, ſe rendit enfin à la douceur, conſentit à mettre bas les armes, & perſévéra dans ſon attachement pour la Couronne, avec un zele & une ſincérité extraordinaire. Il fut redevable de ſon changement à Pierre Carew, & conçut tant d'affection pour ſon protecteur & ſon ami, qu'il mourut de chagrin lorſqu'il le perdit. Les fils de Clanricard ſe ſoumirent auſſi, & obtinrent leur pardon; & la Reine fut tellement perſuadée de la juſtice de leurs plaintes contre Edouard Fitton, qu'elle lui ôta, peu de temps après, la Préſidence de Connaught. Deſmond, cet inſurgent dangereux, qui avoit raſſemblé ſes forces, dans le deſſein de ſe révolter, fut vigoureuſement pourſuivi par les Comtes d'Eſſex & de Kildare, obligé d'abandonner ſon deſſein, & de renouveller ſon ſerment de ſoumiſſion & de fidélité. Hooker.

Eſſex reprit le projet de ſa colonie d'Ulſter (*); mais la perfidie des Camden.

(*) Les annales manuſcrites d'Irlande de ce

Irlandois, & les menées inſidieuſes de Leiceſter & de ſes partiſans, lui attirerent une foule de perplexités. Rébuté à la fin des dégoûts & des obſtacles qu'il éprouvoit, il ſe démit de

---

regne, rapportent une action infâme que commit ce Seigneur, à ſon retour à Ulſter. La voici telle qu'elle eſt rapportée dans une traduction littérale de l'Irlandois, que M. O'Connor a communiquée à l'Auteur. Anno 1574. „ Le „ Comte d'Eſſex venoit de conclure la paix „ avec Felim O'Nial. Il invita ce Chef à un „ repas; mais à peine fut-il achevé, qu'il fit „ arrêter O'Nial & ſa femme, & égorger à „ leurs yeux tous ceux qui les avoient accom- „ pagnés. Felim, ſa femme & ſon frere, furent „ conduits à Dublin, où *on les coupa par quar-* „ *tiers*". Cette action inſpira de l'horreur à tout le monde, & occaſionna un mécontentement général.

Ces mêmes annales rapportent encore, que les Anglois inviterent, quelques années après, les Chefs Irlandois de King's & de Queen's-County à un accomodement; mais qu'ils ne furent pas plutôt arrivés au rendez-vous, qu'ils furent inveſtis & maſſacrés par des ſoldats qu'on avoit apoſtés. -- On auroit lieu de ſe méfier de ces relations, ſi ces Annaliſtes témoignoient de l'animoſité contre le Gouvernement d'Angleterre; mais elles ne different des Hiſtoires imprimées que dans quelques légeres circonſtances; & quelquefois mêmes, elles blâment leurs compatriotes de *s'être révoltés contre leur Prince.*

de ſon autorité ; mais on lui ordonna de la reprendre. Il obéit, & on l'obligea de nouveau de s'en démettre, ſans égard pour les ſuccès qu'il avoit eus. Il obtint enfin la permiſſion de retourner en Angleterre ; mais il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'on le renvoya en Irlande, avec le vain titre de Maréchal du Royaume. Il y mourut de chagrin ; l'on accuſa Leiceſter de l'avoir fait empoiſonner, & il confirma lui-même ce ſoupçon, en épouſant la Comteſſe d'Eſſex.

William Fitz-William pria ſi ſouvent la Reine de le décharger du fardeau du gouvernement d'Irlande, qu'elle acquieſça enfin à ſa demande, & confia l'adminiſtration de ce Pays à Henri Sidney, dont elle connoiſſoit les talents & l'expérience. Il avoit éprouvé tant de difficultés dans l'exercice de ſon emploi, on avoit ſi mal reconnu ſes ſervices, qu'il refuſa d'abord de l'accepter ; mais on vainquit ſa répugnance, en lui accordant des pouvoirs plus honorables & plus étendus, & lui promettant une remiſe annuelle de vingt mille livres ſterling pour ſuppléer

A. D. 1576. aux revenus ordinaires d'Irlande. Il arriva dans ce Royaume, dans un temps où la peſte ravageoit le diſtrict Anglois; ce qui l'empêcha de ſe rendre dans le ſiege du Gouvernement. Les avis qu'il reçut des déſordres du Nord, & particuliérement des actes d'hoſtilité que les colons Ecoſſois avoient exercés contre la garniſon Angloiſe de Carrickfergus, le déterminerent à marcher dans la Province d'Ulſter. Il appaiſa les troubles par ſa préſence; & parcourant les différentes Provinces, à la tête de ſix cents hommes, il vint à bout, ſans tirer l'épée, & ſans éprouver le moindre danger, d'étouffer les querelles, qui paſſent ordinairement pour des révoltes, & de faire exécuter les loix avec la derniere ſévérité. Beaucoup de Seigneurs d'extraction Angloiſe, & pluſieurs Chefs Irlandois vinrent le joindre, & s'efforcerent de le convaincre de leur zele & de leur attachement. Les fils du Comte de Clanricard furent les ſeuls qui oſerent retomber dans leurs excès, après qu'il eut quitté la Province; mais il ne fut pas plutôt retourné dans Con-

naught, qu'ils s'enfuirent dans leurs bois. Il prit leurs châteaux; & leur pere, qu'on ſoupçonnoit de favoriſer leur rébellion, fut enfermé dans une étroite priſon.

Sidney ne perdit point de vue le Gouvernement du Midi, & engagea la Reine à nommer William Drury, Préſident de Munſter, à la place de Perrot, qui étoit retourné en Angleterre. Drury avoit ſervi avec beaucoup d'honneur & de réputation pendant qu'il étoit Gouverneur de Berwick, & réſolut, en entrant dans cette place, de ſuivre les traces de ſon prédéceſſeur. Il tint réguliérement ſes aſſiſes; il adminiſtra la juſtice ſans partialité, & fit exactement obſerver les mœurs & les loix d'Angleterre. Le Palatinat de Kerry étoit le ſeul endroit de Munſter, où les malfaiteurs trouvaſſent un aſyle. Edouard III avoit accordé la ſouveraineté de ce Comté au Comte de Deſmond; mais Drury, ſans égard pour les anciennes patentes, réſolut d'étendre ſa juriſdiction juſqu'à Kerry. Deſmond allégua l'ancien privilege & l'exemption dont ſes terres jouiſ-

ſoient ; voyant que le Préſident perſiſtoit dans ſon deſſein, il réclama la juſtice du Vice-Roi : mais il écrivit à Drury, qu'il le recevroit à Kerry avec le reſpect & la ſoumiſſion qui lui étoit due, & lui offrit même la maiſon qu'il avoit à Tralee. Le Préſident accepta ſon offre, & ſe mit en chemin ſous l'eſcorte de cent & vingt ſoldats. Comme il approchoit de la ville, il vit venir à lui un corps de ſept cents partiſans de Deſmond, dont l'appareil le ſurprit. L'ignorance dans laquelle il étoit des coutumes de ce diſtrict, jointe aux ſoupçons & aux préjugés dont il étoit imbu comme Anglois & étranger, lui fit conclure qu'il étoit trahi, & qu'on alloit le tailler en pieces. Il exhorta ſes ſoldats à prévenir l'ennemi, & à l'attaquer le premier ; ce qu'ils firent avec tant de promptitude, que les Deſmoniens s'enfuirent ſans avoir eu le temps de ſe reconnoître, tant ils furent étonnés de cette attaque bruſque & imprévue. La Comteſſe de Deſmond aſſura le Préſident, que ſes gens n'avoient point eu deſſein de commettre aucune hoſtilité ; que leur

fuite avoit été bien moins l'effet de leur poltronnerie, que de l'étonnement qu'ils avoient eu de ſe voir traités comme ennemis, lorſque leur unique deſſein étoit de lui faire honneur. Que ſon époux ne les avoit aſſemblés que pour lui procurer le plaiſir de la chaſſe, dans laquelle ils étoient très-experts. Drury feignit d'être ſatisfait de ces raiſons, & fit exécuter les loix dans le Comté de Deſmond, ſans que perſonne s'y oppoſât.

Dans le temps que les affaires de Munſter paroiſſoient entiérement rétablies, que les de Burghos de Connaught, dont les révoltes avoient été ſi fréquentes, étoient ſoumis; que Nicholas Malby gouvernoit cette Province avec toute la prudence poſſible, & que tout le Royaume jouiſſoit d'une tranquillité apparente, les ſujets d'Irlande firent éclater un mécontentement, qui donna lieu de croire que l'adminiſtration d'Henri Sidney leur étoit odieuſe. Hooker.

Le cabinet d'Angleterre avoit coutume de juger du mérite des Vice-Rois d'Irlande, par les avantages bril- A. D. 1577.

lants qu'ils procuroient à la Couronne, ſans s'embarraſſer du mérite de ceux à qui l'on confioit cet emploi ; ce qui les rendoit beaucoup moins attentifs aux beſoins des ſujets, qu'aux intérêts de leur Souverain. La diſproportion énorme qu'il y avoit entre le revenu de l'Irlande, & la dépenſe qu'exigeoit l'entretien des troupes, fourniſſoit à l'Angleterre un ſujet continuel de plainte ; & Sidney crut ne pouvoir lui rendre un ſervice plus agréable, que de le faire ceſſer. On avoit coutume, depuis pluſieurs années, d'exiger des diſtricts Anglois une certaine quantité de proviſions pour l'entretien des garniſons royales & de la maiſon du Vice-Roi. Les principaux habitants de chaque diſtrict ſe rendoient chez le Député & au Conſeil, convenoient de ce qu'ils devoient fournir, & ſe cotiſoient eux-mêmes. Sidney conçut le deſſein de convertir ce ſubſide en un revenu régulier & permanent, au moyen d'un impôt qu'on exigeroit de tous les ſujets. Il communiqua ſon deſſein à la Cour d'Angleterre, qui lui ordonna de l'exécuter.

Sidney's Papers, Vol. I, p. 84.

Il commença par abolir les franchiſes, en vertu deſquelles les ſujets étoient diſpenſés de fournir des proviſions, ou du moins de diminuer les privileges de ceux auxquels on ne pouvoit les diſputer légitimement; enſuite de quoi il impoſa la nouvelle taxe, par la ſimple autorité du Conſeil, & en vertu de la prérogative de la Reine.

Cette démarche hardie du Gouvernement, occaſionna à l'inſtant un mécontentement général dans le Royaume. Ceux non-ſeulement à qui l'on avoit ôté leurs franchiſes, mais ceux encore qui avoient conſenti à l'ancienne cotiſation, les mal-intentionnés, & ceux dont la fidélité étoit ſuſpecte, furent outrés d'une taxe ſi onéreuſe & ſi contraire aux loix, & firent à ce ſujet des remontrances très-vives au Vice-Roi & au Conſeil. Leur nombre & leur condition leur aſſuroient une audience favorable. Ils ſe plaignirent de l'abrogation arbitraire des franchiſes & des privileges qui leur avoient été accordés par des lettres-patentes, & dont ils jouiſſoient depuis pluſieurs ſiecles; de l'illégalité Hooker.

de la taxe qu'on leur impoſoit ſans aucune autorité, & de la ſévérité avec laquelle on l'exigeoit. Ils dirent qu'à la vérité ils avoient autrefois conſenti à une cotiſation par un pur effet de leur bienveillance; mais qu'ils trouvoient mauvais qu'on la convertît en une impoſition péremptoire, qui ſe montoit pour le moins à dix ou douze livres pour chaque ferme ou cenſe, & qui étoit un fardeau d'autant plus inſurportable, qu'il étoit contraire aux loix & à la raiſon. Ils réclamerent les droits dont ils jouiſſoient en qualité de citoyens, & les privileges de la conſtitution Angloiſe, ajoutant qu'il n'appartenoit qu'au Parlement d'impoſer une taxe; & qu'ils ne pouvoient renoncer aux droits des ſujets Anglois, ni ſe ſoumettre à une taxe, à laquelle leurs repréſentants n'avoient point conſenti, & que le Parlement n'avoit point accordée en vue du bien public.

Sidney & ſes Conſeillers, après avoir délibéré quelques jours là-deſſus, répondirent qu'ils n'avoient aboli que les franchiſes qu'ils avoient trouvées nulles, ou qui étoient ex-

pirées ; qu'à l'égard de la taxe, Sa Majeſté vouloit qu'elle n'excédât pas la valeur de cinq marcs pour chaque ferme ou cenſe ; & que quant à l'autorité, elle avoit été impoſée par celle de la Reine, & que perſonne ne pouvoit la lui diſputer. Qu'elle étoit d'ailleurs fondée ſur la coutume qu'avoient le Vice-Roi & le Conſeil, conjointement avec la Nobleſſe des différents Comtés, de cotiſer les ſujets, & que cet uſage n'avoit jamais varié depuis le regne d'Henri IV. La différence entre l'ancienne cotiſation & la nouvelle impoſition étoit ſi évidente, la maniere de lever de l'argent de pure autorité, parut ſi nouvelle aux ſujets d'Irlande, & ſi contraire aux loix & à la juſtice, & ils étoient tellement aſſurés de leur bon droit, qu'ils demanderent au Vice-Roi la permiſſion de ſe rendre à la Cour d'Eliſabeth, pour lui expoſer leurs raiſons. Sidney, irrité & allarmé de leur oppoſition, repliqua froidement qu'il ne pouvoit conſentir à cette démarche ; mais qu'ils étoient, au reſte, les maîtres de s'adreſſer à la Reine.

Cette oppoſition, dans une cauſe

qui intéreſſoit tout le peuple, augmenta de jour à autre, & fut généralement approuvée. Les principaux Seigneurs du Royaume refuſerent d'obéir à l'édit du Conſeil, & défendirent à leurs fermiers & à leurs vaſſaux de payer la taxe. Les habitant du diſtrict s'aſſemblerent, délibérerent, & réſolurent enfin de confier leurs intérêts à trois Agents parfaitement verſés dans la connoiſſance des loix, qui étoient du nombre de ceux qui s'oppoſoient à la taxe. Ils les chargerent de lettres pour la Reine & le Conſeil d'Angleterre, ſignées des Lords Baltinglaſs, Delvin, Hoath, Trimbleſton, Bellew, Nangle, de quelques familles de Plunket & de Nugent, & d'autres habitants diſtingués des Comtés de Meath & de Dublin, au nom de tous les ſujets du diſtrict Anglois. Ils ſe plaignoient du tort que leur cauſoit la taxe, & du déni de juſtice qu'ils avoient eſſuyé de la part du Vice-Roi; ils inſiſtoient ſur l'illégalité du fardeau qu'on vouloit leur appoſer, & ſur les abus que l'on commettoit dans la levée de la taxe. Les Agents ſe pré-

ſenterent à la Cour d'Angleterre, dans la ferme confiance d'avoir gain de cauſe; mais comme Sidney avoit eu ſoin de prévenir la Reine & le Conſeil contre eux, ce dernier l'examina avec la partialité qu'on devoit en attendre. Quatre Seigneurs Irlandois, ſavoir, Kildare, Ormond, Gormanſtown & Dunſany, qui ſe trouvoient dans ce temps-là à la Cour, eurent ordre de dire leur avis touchant ce qu'alléguoient leurs compatriotes. Ils déclarerent qu'on avoit toujours cotiſé les habitants pour ſubvenir à l'entretien des garniſons de la Reine, & de la maiſon du Vice-Roi; ils éviterent ſoigneuſement de toucher à la prérogative, & ſe bornerent ſimplement aux beſoins de leurs compatriotes, à l'énormité de la taxe qu'on vouloit leur impoſer, & prierent le Conſeil de vouloir bien la modérer. C'eſt ce que le Conſeil & la Reine avoient intention de faire. Sa Majeſté parut touchée de leurs plaintes, & l'on prétend même qu'elle s'écria: » Hé-» las! je crains bien qu'on ne me » faſſe le même reproche que Bato

Lett. de Sidney.

Hooker.

Camden.

» fit à Tibere au ſujet des troubles » de la Dalmatie. *C'eſt vous qui avez » tort, d'avoir livré vos ſujets à des » loups, au-lieu de les confier à des » bergers*".

Mais cette Princeſſe impérieuſe céda bientôt aux conſeils que lui donnerent ſes Miniſtres, de ſoutenir ſes prérogatives. Les Agents Irlandois, qui avoient eu l'imprudence de compter ſur la loi & la juſtice, furent envoyés à Fleet (*), comme des gens qui s'oppoſoient à l'autorité royale. La Reine écrivit à Henri Sidney & au Conſeil, pour les réprimander de ce qu'ils avoient négligé de punir ceux qui avoient oſé nier la légalité de la taxe; elle leur ordonna de mander tous ceux qui avoient ſigné la requête, & de les tenir en priſon, s'ils s'opiniâtroient à nier ſon autorité, juſqu'à ce qu'ils euſſent avoué leur crime. Dans le temps même qu'elle leur recommandoit de modé-

(*) C'eſt le nom d'une priſon de Londres, ſituée près du pont auquel elle communique ſon nom.

rer la taxe, & d'empêcher les abus que l'on commettoit dans la levée, elle leur ordonna de dépoſer les Officiers & les Juriſconſultes attachés à ſon ſervice, qui avoient eu connoiſſance de la requête, & qui avoient négligé de ſoutenir ſa prérogative royale.

Cette ſévérité apparente ne produiſit aucun effet ſur les Seigneurs & les Gentilshommes du diſtrict. Ils ſe préſenterent au Conſeil, ils perſiſterent dans leurs premieres déclarations; ils nierent qu'on pût impoſer aucune taxe ſans l'aveu du Parlement: ſur quoi on les envoya en priſon au château de Dublin. Les agents qu'ils avoient en Angleterre, ayant également perſiſté à leur ſecond interrogatoire, furent envoyés à la Tour, comme coupables de trahiſon. Tous les ſujets d'Irlande furent allarmés de cette ſévérité; ils l'imputerent aux menées de Sidney, & l'accablerent de mille invectives. Leurs clameurs furent ſi violentes, que la Reine, quoiqu'impérieuſe, & ſes Conſeillers obéiſſants, en furent allarmés. Ils craignirent les ſuites d'un méconten-

tement général, dans un pays où le Gouvernement avoit beaucoup d'ennemis cachés : leurs menaces ſe terminerent à accepter la ſoumiſſion équivoque des agents Irlandois, qui avouerent que la maniere dont ils avoient préſenté leur requête, étoit contraire au reſpect qu'ils devoient à la Reine, mais qu'ils n'avoient jamais prétendu s'oppoſer à ſon autorité. Ils promirent, ſous caution, d'aller rejoindre le Vice-Roi, & on les renvoya en Irlande, où ils renouvellerent leur ſoumiſſion. Quelques Seigneurs & Gentilshommes Irlandois, obtinrent leur liberté par la même voie. Le mécontentement ayant continué, Sidney eut ordre de terminer cette diſpute violente & dangereuſe, par un prompt accommodement (*). Le Député & le Conſeil, de concert avec les Seigneurs & les Gentilshommes du diſtrict, fixerent ce que les ſujets ſeroient tenus

(*) Cela paroît par une lettre que le Conſeil d'Angleterre écrivit aux Juſticiers d'Irlande, le 30 d'Avril 1584.

de fournir pendant ſept ans, & les mécontents furent déchargés. Toute la rage de l'indignation & du reſſentiment tomba ſur le Vice-Roi. On l'accuſa d'aliéner, par ſon imprudence, l'affection des ſujets d'Irlande; de gouverner ſans modération, ſans politique & ſans jugement; de diſſiper les revenus publics; de décourager & de mépriſer les perſonnes bien intentionnées, & de faire grace pour de l'argent aux rebelles & aux criminels les plus notoires. Sidney fut ſenſible à ces reproches. Il ſe laſſa de gouverner un peuple qui prenoit toutes ſes actions en mauvaiſe part, & pria pluſieurs fois la Reine, de vouloir bien le rappeller.

On ne doit attribuer la facilité avec laquelle cette diſpute ſe termina, & qui s'accordoit ſi peu avec le caractere emporté & impérieux de la Reine, qu'à la crainte qu'elle eut de ſes ennemis étrangers, & aux nouvelles que l'on reçut du Continent. Les jalouſies & les ſoupçons mutuels qui régnoient depuis longtemps entre l'Eſpagne & l'Angleterre, éclaterent enfin en une guerre

ouverte, à cauſe des ſecours qu'Eliſabeth envoya dans les Pays-Bas. Le Roi Philippe profita de la ſituation de l'Irlande, pour ſe venger d'elle, en excitant une révolte dans ce Royaume. La Reine Hérétique d'Angleterre, étoit devenue un objet d'horreur pour la Cour de Rome; & tous les proſcrits qui lui propoſoient quelque moyen pour la détruire, étoient ſûrs d'y être bien accueillis, & d'y trouver des protecteurs. Il y avoit un aventurier Anglois, nommé Thomas Stukley, dont la vanité & la perfidie avoient été découvertes ſous le regne d'Edouard VI, & qui avoit été obligé de ſe réfugier en Irlande. Il y acquit quelque crédit par ſon génie entreprenant, & il trouva même le moyen de s'inſinuer dans les bonnes graces de Sidney; mais n'ayant pu obtenir l'emploi de Sénéchal de Wexford, qu'on lui avoit promis, il tint pluſieurs mauvais propos ſur la Reine, & paſſa dans le Continent, avec une averſion décidée pour le Gouvernement d'Angleterre. Il ſe rendit à Rome, qui étoit le centre de la conſpiration

Camden.

Sidney's, Lett. Vol. I, p. 38.

contre Eliſabeth, où les Eccléſiaſtiques Irlandois lui firent un très-bon accueil, & le préſenterent au Pape, comme un zélé partiſan de la cauſe Catholique. Il exagéra à Pie V les forces & le courage des ennemis qu'Eliſabeth avoit en Irlande, & lui promit, ſi on vouloit lui donner trois mille Italiens, de chaſſer les Anglois de ce Royaume. Son projet ne fut point immédiatement adopté; mais il trouva le ſecret de gagner la confiance de Grégoire XIII, ſucceſſeur de Pie, auquel il inſinua adroitement qu'il lui ſeroit facile d'établir Jacomo Boncompagno ſon fils, Roi d'Irlande. Le vieillard ambitieux goûta ſon avis; il concerta avec l'Eſpagne, amuſa Philippe de l'eſpérance de brûler la flotte Angloiſe, par le moyen de Stukley, & de chaſſer Eliſabeth de tous ſes domaines, dès la premiere invaſion que l'on feroit en Irlande. Philippe prit huit cents Italiens à ſon ſervice; & Stukley, qui les commandoit, s'embarqua comblé d'honneurs par le Pape, lequel s'arrogea l'autorité de le créer Marquis de Leinſter, Comte de Wexford & de

Carlow, Vicomte de Murrogh, & Baron de Roſs.

Un autre fugitif Irlandois menaça ſon Pays d'une autre invaſion. James Fitz-Maurice, que Jean Perrot avoit réduit, après avoir été détenu quelque temps en priſon, avoit enfin obtenu ſon pardon de la Reine avec les freres du Comte d'Ormond. Les Butlers reconnurent ce bienfait par leur fidélité & leur attachement au Gouvernement. Fitz-Maurice paſſa dans le continent, animé d'une haine implacable contre la Reine, & dans la réſolution de lui ſuſciter de nouveaux troubles. Il s'adreſſa pluſieurs fois au Roi de France, & le preſſa de faire une invaſion en Irlande, lui repréſentant la facilité avec laquelle il pouvoit dépouiller Eliſabeth de ce Royaume. Après deux ans d'attente & de contre-temps, le Roi le renvoya avec mépris, lui conſeilla de faire ſa paix avec Eliſabeth, & lui promit de le recommander à ſa ſœur. Il fut reçu avec plus d'attention en Eſpagne. Philippe l'adreſſa au Pape Grégoire, qu'un fameux Eccléſiaſtique Anglois, nommé Saunders, & Allen, Prêtre

Irlandois, engagerent à ſeconder le projet de cette invaſion. Il adreſſa une bulle aux Prélats, aux Princes, aux Nobles & aux habitants d'Irlande, par laquelle il les exhortoit à ſeconder le deſſein qu'avoit Fitz-Maurice de leur procurer leur liberté, & à défendre la Sainte Egliſe; & promettoit à tous ſes adhérents les mêmes indulgences ſpirituelles qu'à ceux qui faiſoient la guerre aux Turcs. On bénit avec beaucoup de ſolemnité une banniere, que l'on remit à ce champion de la foi; & comme Saunders & Allen avoient conſenti à accompagner Fitz-Maurice en Irlande, le premier fut inveſti de la dignité de Légat. Les conſpirateurs ayant reçu la bénédiction du Saint Pere, & une ſomme d'argent, ſe rendirent auprès de Philippe, qui devoit leur fournir les forces néceſſaires pour l'exécution de leur entrepriſe.

Wilkins; Conc. T. IV, p. 296. O'Sulliv. T. II, Liv. IV, c. 17.

Camden.

Eliſabeth ne fut pas plutôt informée de ce deſſein, qu'elle prit les meſures néceſſaires pour le faire échouer. Elle envoya des troupes en Irlande, elle poſta des vaiſſeaux le long de ſes côtes, & donna ordre à

Hooker.

Sidney de pacifier le Royaume. Stukley étoit celui qu'on avoit le plus à craindre ; mais les inquiétudes qu'on avoit à ſon ſujet, furent bientôt diſſipées. S'étant embarqué à Civita-Vecchia, il arriva en Portugal à l'embouchure du Tage, dans le temps que Dom Sébaſtien alloit ſe rendre en Afrique, à la ſollicitation de Mahomet, fils d'Abdalla, Roi de Fez. Le Roi ayant ſu ſon deſſein, l'engagea à l'accompagner dans cette expédition, lui promettant de le ſuivre en Irlande, lorſqu'il ſeroit de retour. Le Roi d'Eſpagne ayant appris les intentions du Pape en faveur de ſon fils, lui permit d'accompagner Sébaſtien. Stukley & ſes Italiens furent ſe ranger ſous l'étendard du Portugal, & eurent la gloire de périr avec ce Prince. Philippe, ayant appris ſa mort, renonça au deſſein qu'il avoit formé contre Eliſabeth, & tourna ſes vues ſur le Portugal. L'orage qui menaçoit ſes domaines s'étant diſſipé, elle fit revenir ſes vaiſſeaux d'Irlande, & permit à Henri Sidney de réſigner le Gouvernement de ce Royaume à William Drury, qui avoit été Préſident de Munſter.

Camden.

A. D. 1578.

Philippe Second, en abandonnant le projet de conquérir les domaines de la Reine, ne perdit point de vue le deſſein qu'il avoit de faire révolter ſes ſujets. Fitz-Maurice étant retourné en Eſpagne, n'y trouva point à la vérité le ſecours qu'il s'étoit promis; mais il obtint un corps de quatre-vingts Eſpagnols, auxquels ſe joignirent quelques fugitifs d'Angleterre & d'Irlande. Il s'embarqua ſur trois vaiſſeaux, comptant que ſes compatriotes viendroient le joindre, & débarqua à Kerry, dans la baye de Smerwick. Saunders & Allen bénirent la place, & promirent la victoire aux uſurpateurs qui prenoient la défenſe de l'Egliſe; mais le commencement de leur entrepriſe fut accompagné d'un incident malheureux. Un vaiſſeau de guerre qui mouilloit dans le port de Kinſale, ayant eu avis de leur arrivée, doubla le cap, & intercepta leurs vaiſſeaux de tranſport, de maniere qu'ils ne ſurent d'où tirer des vivres, ni où ſe retirer. On s'attendoit à leur arrivée, & l'on n'en eut pas plutôt avis, que Jean & Jacques, freres du Comte de Deſ- Hooker.

mond, furent les joindre avec leurs adhérents. Le Comte lui-même, quoiqu'auſſi mal intentionné, ſe conduiſit avec plus de précaution. Il feignit d'aſſembler ſes troupes pour le ſervice du Gouvernement, & écrivit au Comte de Clancarthy de venir le joindre. La promptitude avec laquelle ce dernier obéit, ne fut nullement agréable à Deſmond. Il traîna l'affaire en longueur, & fit naître pluſieurs objections; de maniere que Clancarthy, outré de ſa mauvaiſe foi, ſe retira.

Les uſurpateurs furent très-mécontents de cette duplicité de Deſmond. Ils avoient eſpéré qu'il ſe déclareroit ouvertement en leur faveur; & Fitz-Maurice ne put diſſimuler le chagrin que lui cauſoit ce contre-temps. Il fit part de ſes ſoupçons à Jean Deſmond, & lui parla dans des termes qui lui donnerent à entendre qu'il le croyoit diſpoſé à ſe ſoumettre au Gouvernement d'Angleterre, & à chercher ſon ſalut aux dépens de ſes aſſociés. Jean, piqué de ce reproche, dont il ſentoit la vérité, conçut le deſſein horrible de ſe laver de ces

ſoupçons par un acte qui ne lui laiſſât aucun eſpoir de pardon.

Henri Davels, Gentilhomme de Devon, qui avoit ſervi quelque temps en Irlande, s'étoit attiré, par ſa probité & ſa bonne conduite, l'eſtime & l'amitié des Anglois & des Irlandois. Il avoit rendu pluſieurs ſervices à la famille de Deſmond; il avoit ſouvent prêté de l'argent à Jean dans ſes beſoins, & l'avoit pluſieurs fois tiré de priſon en ſe rendant caution pour lui. Leur attachement étoit tendre & ſincere. Ils ſe traitoient réciproquement de pere & de fils. Le Vice-Roi, qui ignoroit la perfidie de Deſmond & de ſes freres, le chargea, pendant qu'il raſſembloit ſes forces, d'aller les trouver pour leur dire qu'il ne tarderoit pas de les joindre, & de tenir leurs troupes prêtes. Voyant que Deſmond l'avoit prévenu, il fut reconnoître le fort que les uſurpateurs conſtruiſoient; il inſtruiſit le Comte de leur foibleſſe, & lui conſeilla de l'attaquer; mais ſes remontrances ne produiſirent aucun effet. Davels, ignorant, ou feignant d'ignorer le parti que Jean Deſmond avoit

pris, le preſſa d'engager ſon frere à ſe charger de cette opération, ou à lui permettre d'attaquer le fort lui-même. Mais voyant que ſes ſollicitations étoient infructueuſes, il fut rejoindre le Vice-Roi.

Il prit le chemin de Tralee, avec quelques Anglois qui l'avoient accompagné, & Jean Deſmond le ſuivit en cachette avec une bande de partiſans connus par leur ſcélerateſſe, & capables des actions les plus criminelles & les plus atroces. Ayant ſu la maiſon où il logeoit, ils l'inveſtirent, & engagerent le portier à laiſſer la porte ouverte. Ces ſcélerats, profitant de l'obſcurité de la nuit, entrerent dans ſa chambre l'épée à la main. Davels ſe réveilla en ſurſaut; & ayant apperçu Jean : » D'où » vient, mon fils, ce vacarme" ? lui dit-il. A peine eut-il achevé ces mots, que ce ſcélerat plongea ſon épée dans le ſein de ſon bienfaiteur. Ceux qui l'avoient ſuivi coururent de chambre en chambre, & égorgerent ſans miſéricorde tous ceux qui y étoient. Il n'y eut qu'un ſeul laquais de Davels qui échappa à ce carnage, après avoir

avoir fait tous ſes efforts pour défendre la vie de ſon maître. L'aſſaſſin fut rejoindre les uſurpateurs, & leur fit valoir un exploit qui ne leur permettoit plus de douter de ſon attachement pour leur cauſe. On ſouffre à raconter une action auſſi déſhonorante pour l'humanité : & cependant le bigot Sullivan (*) en parle

(*) --- *Johanni vero ſe fidem non habiturum, priuſquam facinus aliquod dignum committat, quo hæreticorum iram atque indignationem provocet, ſibique illum fidum fore intelligat. Illico Johannes Traliam oppidum invadens, Daverſium Juſticiæ Miniſtrum, Arthurum Carterem momoniarum caſtramentorem, Anglos hæreticos, Miachum Judicem, Raymondum Nigrum, cum aliis occidet, cæteroſque Anglos ex oppido fugat, quo facto laudatus, &c.* Hiſt. Cath. O'Sullivan, T. II, L. IV, p. 95.

C'eſt-à-dire :

--- Il n'auroit point, *diſoit-il*, de confiance à Jean, tant que celui-ci n'auroit point fait quelqu'action éclatante qui provoquât la colere & le reſſentiment des hérétiques, & qui lui prouvât que lui-même pouvoit compter ſur ſon attachement. --- Auſſi-tôt Jean ſe jetta dans la ville de Tralee, fit mourir Davers, Miniſtre de la Juſtice, Arthur Carterem, Anglois hérétiques, le Juge Miach, Raymond le Noir, & pluſieurs autres, & chaſſa de la ville le reſte des Anglois. Cet exploit lui mérita des louanges, &c.

avec une complaiſance qui donne tout lieu de croire qu'il l'approuvoit. Hooker nous aſſure que Saunders pouſſa le blaſphême juſqu'à l'appeller un *ſacrifice agréable à Dieu.* Fitz-Maurice, moins corrompu par une ſuperſtition odieuſe, condamna cette lâche trahiſon; & le Comte de Deſmond invectiva hautement contre la perfidie, l'ingratitude, & la cruauté de ſon frere.

Les étrangers attendoient des ſervices plus eſſentiels. Ils ſe plaignirent de la lenteur du Comte de Deſmond, & s'impatienterent de ne point voir arriver cette foule d'Irlandois mécontents qui avoient promis de venir ſe ranger ſous leurs étendards.
Hooker. Fitz-Maurice fut également fâché de ce contre-temps; il diſſimula cependant ſon chagrin, il leur conſeilla de garder leur poſte, & leur fit eſpérer qu'ils recevroient du ſecours avant qu'il fût revenu du voyage qu'il alloit faire à un lieu de dévotion appellé la Sainte-Croix de Tipperary, pour s'acquitter d'un vœu qu'il avoit fait en Eſpagne. Il uſa de ce prétexte pour cacher le deſſein qu'il avoit d'engager les mécontents de Connaught

& d'Ulſter à ſe liguer avec lui. Il prit ſa route par le Comté de Lymerick ; & étant arrivé dans celle de de Burghos, il prit quelques chevaux de charroi dont il avoit beſoin pour conduire ſon bagage. William de Burgho, Chef de la tribu voiſine, les réclama ; & Fitz-Maurice tâcha non-ſeulement de calmer ſon reſſentiment, mais encore de l'engager dans ſa révolte. De Burgho lui repliqua froidement, qu'il n'avoit point oublié ce qu'il lui en avoit coûté pour s'être oppoſé au Gouvernement d'Angleterre, & qu'il n'étoit pas d'humeur de retomber dans la même faute. Ils s'échaufferent de paroles, & leur diſpute fut ſuivie d'une eſcarmouche, dans laquelle Fitz-Maurice fut tué par un des fils de William. Ce fut ainſi que ſe terminerent, avec ſa vie, les projets ambitieux de ce Geraldin hardi & turbulent, dans une querelle indigne d'un ſoldat. Sa mort parut d'une conſéquence ſi importante, que la Reine écrivit une lettre de remerciment à William de Burgho, & le créa peu de temps après Pair du Royaume.

A. D. 1591. William Drury, ayant levé autant de forces que la foibleſſe & la pauvreté de l'Etat pouvoient le lui permettre, marcha contre l'ennemi du Midi. Sa troupe étoit compoſée de quatre cents fantaſſins, & de deux cents cavaliers, auxquels ſe joignirent deux cents autres & quelques fantaſſins que leverent le Comte de Kildare & d'autres Seigneurs du diſtrict. Bagnal, Wingfield, Malby & autres Officiers Anglois qui avoient ſervi dans les guerres d'Irlande, vinrent auſſi le joindre. Etant arrivé à Kilmallock, il écrivit aux Seigneurs & aux Gentilshommes de Munſter, de venir ſe ranger ſous ſes drapeaux avec leurs adhérents. Ils obéirent ſur le champ, & le Comte de Deſmond lui-même ſe rendit à ſon camp avec un corps de cavaliers & de fantaſſins très-bien équipés. On connoiſſoit ſi bien ſa duplicité, & il donna lieu à tant de ſoupçons par ſes diſcours & ſa conduite, qu'on le mit en priſon; ce qui l'effraya tellement, qu'il donna les aſſurances les plus ſolemnelles de ſa loyauté & de ſa fidélité : au moyen de quoi il obtint ſa liberté.

Il quitta le camp, & refuſa d'accompagner le Député ; mais malgré l'attachement qu'il continua de témoigner pour la Couronne, & quoique la Comteſſe ſon épouſe eût donné ſon fils en ôtage pour ſûreté de ſa conduite, il paſſa toujours pour favoriſer les uſurpateurs.

Les Eſpagnols, qui étoient débarqués dans la ferme confiance que toute la Province méridionale prendroit les armes contre la Reine, furent étonnés d'apprendre la mort de Fitz-Maurice. Ils ne pouvoient ſe ſauver par mer, & ils avoient à lutter contre les forces réunies de l'Etat. Il ne leur reſta donc d'autre reſſource que de s'en rapporter à la conduite de Jean Deſmond, qui avoit pris la place de Fitz-Maurice. Ils abandonnerent leur poſte à Smerwick ; & pour n'être point pris au dépourvu, ils ſe répartirent dans différents quartiers parmi les mécontents de Kerry, & ſur-tout dans le Palatinat du Comte de Deſmond, qui avoit donné ordre à ſes partiſans & à ſes fermiers de pourvoir à leur ſubſiſtance. Le Député fut donc obligé de faire la guerre à la

maniere des Irlandois, & d'aller chercher les rebelles juſques dans leurs retraites; ce qui l'expoſa à beaucoup de fatigue & de danger. Il fut pendant neuf ſemaines entieres en quête de Deſmond, qui ſuivit continuellement l'armée Royale, & la tint dans des allarmes continuelles, ſans qu'on pût l'attaquer. Un parti de deux cents hommes, ayant voulu ſurprendre un de ſes détachements, fut inveſti à ſon retour & taillé en pieces. Cet avantage anima les rebelles, & leur fit concevoir les eſpérances les plus extravagantes. Leur nombre augmenta de jour à autre; les Eccléſiaſtiques exhorterent le peuple à ſoutenir la cauſe de l'Egliſe; le Pape inveſtit, par une nouvelle bulle, Jean Deſmond de toute ſon autorité, & renouvella ſes indulgences à tous ceux qui le ſeconderoient; on preſſa le Roi d'Eſpagne d'envoyer le ſecours qu'il avoit promis. Drury, de ſon côté, fut dédommagé de la perte qu'il avoit faite, par un renfort de ſix cents hommes qu'on lui envoya d'Angleterre. Jean Perrot fut ſe poſter ſur la côte avec ſix vaiſſeaux de guerre, pour

Wilkin's Conc.

empêcher que les rebelles ne reçuſſent aucun ſecours. Le Vice-Roi ne ſe trouvant pas en état de ſupporter plus long-temps les fatigues de la guerre, ſe retira à Wexford, dans un état très-languiſſant, & donna le commandement de l'armée à Nicholas Malby.

L'armée (c'eſt ainſi qu'on l'appelloit) étoit compoſée de neuf cents fantaſſins, & de cent cinquante cavaliers. On mit à Kilmallock une garniſon de trois cents fantaſſins & de cinquante cavaliers; & ſur l'avis qu'on reçut que Jean Deſmond campoit à quelques milles de Lymerick avec un corps conſidérable, Malby ſe mit en marche pour l'attaquer avec les troupes qui lui reſtoient. Il trouva les rebelles dans une plaine voiſine de l'Abbaye de Monaſter Neva, au nombre de deux mille hommes, & préparés à lui livrer bataille. On avoit déployé l'étendard du Pape, & Allen, Jéſuite Irlandois, parcouroit les rangs, diſtribuant ſes bénédictions aux ſoldats, & leur promettant la victoire. Les Officiers Eſpagnols rangerent leurs troupes avec Hooker.

une régularité inconnue aux Irlandois, & leur attaque fut ſi vigoureuſe & ſi opiniâtre, que la victoire fut quelque temps douteuſe. Les Anglois eurent enfin le deſſus : ils battirent les rebelles, & en firent un carnage affreux. Allen, qui, non content de ſes exhortations, avoit tiré l'épée pour la cauſe de Rome, fut trouvé parmi les morts.

Malby campa ſur le champ de bataille, où il reçut une lettre du Comte de Deſmond, par laquelle il le félicitoit de ſa victoire, & lui conſeilloit de décamper ; mais comme on avoit trouvé dans le bagage du malheureux Allen pluſieurs papiers qui démontroient l'attachement de ce Seigneur pour les rebelles, Malby lui répondit par une ſévere réprimande. Il lui rappella les engagements ſolemnels qu'il avoit pris pluſieurs fois avec la Reine, & l'exhorta à prévenir la ruine de ſa famille en rentrant au plutôt dans l'obéiſſance qu'il lui devoit. Voyant que ſes remontrances ne produiſoient aucun effet, il ſe rendit au bout de quelques jours à Rathkeal, ville qui appartenoit au

Comte, comme s'il eût eu deſſein de le forcer à rentrer dans ſon devoir. Deſmond feignit de regarder cette démarche comme une invaſion à laquelle il avoit droit de s'oppoſer. La tentative qu'il fit pour ſurprendre le camp des Anglois, ne ſervit qu'à montrer ſes mauvaiſes intentions, & qu'à irriter leur Commandant. Malby ayant encore eſſayé une fois de le gagner par la douceur, ſe diſpoſoit à attaquer ſes châteaux, lorſque la mort de William Drury mit fin à ſon autorité. Il diſtribua ſes troupes dans différentes garniſons, & s'en retourna dans ſon Gouvernement de Connaught.

Pendant que l'ennemi triomphoit de cet événement, & ne ceſſoit de harceler les garniſons Angloiſes, le Conſeil de Dublin élut pour Gouverneur William Pelham, lequel ſe diſpoſa à recommencer la guerre dans Munſter, pendant que le Comte de Kildare défendoit les frontieres du Nord. La premiere démarche qu'il fit, en arrivant dans le Midi, fut de profiter d'un renfort qu'il reçut, pour ſoumettre le Comte de Deſmond,

dont il connoiſſoit le crédit & l'autorité. Il le ſomma pluſieurs fois de comparoître. Celui-ci allégua divers prétextes pour s'en diſpenſer, & lui renouvella les aſſurances de ſa fidélité, pendant qu'il ſe donnoit tous les mouvements poſſibles pour ſeconder les rebelles, & qu'il expoſoit ſes biens, ſa vie & ſon honneur au haſard, à la ſollicitation de Saunders. Quoique ſon crime fût manifeſte, Pelham crut devoir ménager une autorité qu'il ne tenoit que du Conſeil. Avant d'agir à la rigueur contre lui, il chargea le Comte d'Ormond de l'inſtruire de la réſolution finale du Gouvernement; & de lui ordonner de ſa part de livrer le Docteur Saunders & les autres rebelles qui s'étoient réfugiés dans ſon Pays, & de remettre un de ſes châteaux, ou Aſkeaton ou Carrick-a-foyle, à la Reine, pour ſûreté de ſa bonne conduite; de ſe ſoumettre au jugement de Sa Majeſté, & du Conſeil d'Angleterre, ou du Vice-Roi & du Conſeil d'Irlande, & de contribuer à la continuation de la guerre actuelle contre ſes adhérents & les autres traîtres

dont il avoit pris le parti. Sa réponſe ſe réduiſit à des plaintes au ſujet des torts qu'il avoit reçus, & à quelques menaces de bouleverſer le Royaume, ſi on ne lui rendoit pas juſtice ; ſur quoi il fut déclaré traître, s'il ne ſe ſoumettoit au bout de vingt jours.

On choiſit à deſſein les territoires de ce Seigneur pour le théâtre de la guerre ; ce qui les expoſa à tous les ravages qu'a coutume de cauſer une armée preſſée par le beſoin. Deſmond & ſes alliés, pour ſe venger, s'emparerent de la ville d'Youghal par la connivence du Magiſtrat, la pillerent, & battirent un détachement que le Comte d'Ormond avoit envoyé pour la reprendre. Deſmond fut tellement enivré de ce ſuccès, qu'il écrivit à William Pelham, que lui & ſes alliés avoient pris la défenſe de la foi Catholique ſous la protection du Pape & du Roi d'Eſpagne, & qu'il lui conſeilloit de ſe liguer avec lui dans une cauſe ſi juſte & ſi honorable. Il écrivit la même choſe à tous les Seigneurs & Gentilshommes de Leinſter dont on ſoupçonnoit la fidélité, & ſes let-

tres eurent plus de ſuccès; car le Lord Baltinglaſs, & quelques autres Seigneurs Anglois & Irlandois, ſe déclarerent pour Rome, quoiqu'ils fuſſent hors d'état d'exciter aucun trouble conſidérable dans le diſtrict. Les démarches que fit Saunders pour augmenter le nombre de ſes partiſans, furent moins heureuſes. Les lettres qu'il écrivoit aux de Burghos de Connaught, tomberent entre les mains de Nicholas Malby, & l'inſtruiſirent à fond des deſſeins de l'ennemi.

Deſmond, qui s'étoit imprudemment engagé dans cette révolte ſans aucun plan ſuivi d'opérations, & ſans avoir fait les préparatifs néceſſaires pour s'oppoſer aux forces du Gouvernement, vit ravager impitoyablement ſon territoire, & fut obligé, après avoir été proſcrit, de ſe cacher dans ſes bois, & de ſe borner à quelques irruptions nocturnes ſur les détachements de l'armée ennemie. Ses malheureux vaſſaux périrent par l'épée, ou par la faim. Pluſieurs ayant appris que l'Amiral Winter étoit arrivé avec ordre d'uſer du droit des armes, furent le trouver,

& eurent toutes les peines du monde d'obtenir ſa protection, malgré le tableau affreux qu'ils lui firent de leurs malheurs. Les ſoldats, dit Hooker, blâmerent ſon indulgence, comme préjudiciable aux intérêts de Sa Majeſté, étant perſuadés que s'ils euſſent continué comme ils avoient commencé, ils les auroient tous pris ou exterminés. Ce même homme, après avoir accordé la vie à des malheureux qui connoiſſoient à peine d'autre devoir que celui d'obéir aveuglément à leur Chef, eut la dureté de leur ôter ſouvent le moyen de la conſerver. Hooker ajoute qu'après qu'on leur eut enlevé leurs beſtiaux, ils furent réduits à une ſi grande diſette, qu'on les vit ſuivre l'armée avec leurs femmes & leurs enfants, & prier les ſoldats de les tuer, diſant qu'ils aimoient mille fois mieux périr par l'épée, que de ſe voir expoſés à mourir de faim.

Les incidents particuliers de cette guerre ſont trop peu conſidérables pour exiger qu'on en donne le détail. Ils conſiſterent pour la plupart dans la réduction graduelle des forts

où Deſmond avoit mis de foibles garniſons. Celle de Carrick-a-foyle, conſiſtoit à-peu-près en cinquante Irlandois, & dix-neuf Eſpagnols, commandés par un Officier Italien nommé Julio. On les attaqua, & ils ſe défendirent avec beaucoup de bravoure, diſant qu'ils tenoient la place
A. D. 1580. pour le Roi d'Eſpagne. Elle fut priſe d'aſſaut, & la garniſon paſſée au fil de l'épée, à la réſerve de quelques ſoldats que l'on pendit. Julio ſubit le même ſort deux jours après. Les garniſons des autres forts abandonnerent leurs poſtes, pour ne point s'expoſer au même traitement. Deſmond, la Comteſſe ſa femme, & Saunders leur compagnon, vécurent dans des allarmes continuelles, & furent ſouvent à la veille de tomber entre les mains de leurs ennemis. James, un des freres du Comte, fut pris priſonnier, & exécuté militairement. Jean de Deſmond, & le Comte ſon frere, ſe prirent de paroles, & s'accuſerent mutuellement des malheurs qu'ils éprouvoient. La Comteſſe fut ſe jetter aux pieds du Vice-Roi, pour lui demander la grace de

ſon mari, mais elle ne put l'obtenir. Ses forces étoient trop peu conſidérables, & les poſſeſſions qu'on avoit deſſein de lui confiſquer, d'une trop vaſte étendue, pour que le Miniſtre pût la lui accorder. Son frere & le Légat Saunders réſolurent de l'abandonner, & de ſe réfugier à Leinſter avec le Lord Baltinglaſs; mais on leur ôta cette reſſource. Un parti des troupes de la Reine les ſurprit dans la nuit, arrêta pluſieurs de ceux qui les accompagnoient, & leurs Chefs ſe ſauverent. Pour comble de mortification, l'Amiral Winter refuſa l'offre que Deſmond lui fit de ſe rendre, à condition qu'il le conduiroit en Angleterre, pour qu'il pût implorer la miſéricorde de la Reine. Camden.

Ces inſurgents eurent cependant quelque lueur d'eſpérance dans l'état miſérable & abject où ils ſe trouvoient. Le Lord Juſticier fut obligé de retourner à Dublin pour remettre le Gouvernement à Arthur, Lord Grey, qu'on avoit nommé pour lui ſuccéder. Pelham, d'un autre côté, qui vouloit partager l'honneur d'appaiſer les troubles du Royaume,

ayant laiſſé le commandement des troupes de Munſter ; qui étoient à-peu-près de trois milles hommes, à Bourchier, fils du Comte de Bath, viſita la Province de Connaught, fit les diſpoſitions néceſſaires dans ce diſtrict, & avança à petites journées vers la Capitale. Dans ces entrefaites, Grey, à qui on avoit ordonné de terminer la guerre d'Irlande, ſe hâta de ſignaler ſon zele. Il n'avoit pas encore prêté ſerment, lorſqu'on eut avis qu'un des Fitz-Gerald s'étoit ligué avec le Lord Baltinglaſs, & que tous deux campoient avec un Chef d'O'Birnes dans les vallées de Glendalough; que le nombre de leurs adhérents augmentoit tous les jours, & qu'ils commettoient quantité de ravages. L'inexpérience de ce nouveau Général, jointe à l'ignorance totale du ſervice dans lequel il s'étoit engagé, augmenta l'indignation qu'on avoit conçue contre un ennemi qui avoit l'audace de braver le Gouvernement de la Reine à environ vingt-cinq milles de Dublin. Il donna ordre aux Officiers qui étoient venus le féliciter de ſon arrivée, de com-

pléter leurs compagnies, & de chaſſer ces rebelles de leur retraite. Ces vétérans, qui avoient ſervi dans les guerres d'Irlande, qui connoiſſoient la ſituation de l'ennemi, & la maniere dont ils faiſoient la guerre, reçurent cet ordre avec une ſoumiſſion honorable, & marcherent hardiment à l'attaque, quoiqu'ils ſuſſent le danger auquel ils alloient s'expoſer. Ils entrerent dans une vallée profonde & marécageuſe, entrecoupée de rochers, qui ſerpentoit irréguliérement entre des montagnes couvertes dépaiſſes forêts. Les obſtacles augmenterent à meſure qu'ils avançoient, étant obligés, tantôt de traverſer des terreins marécageux qui cédoient ſous leurs pieds, & tantôt de gravir des rochers eſcarpés; ce qui dérangeoit conſidérablement leur marche. Au milieu de cette confuſion & de cette détreſſe, l'ennemi, qui étoit en embuſcade, les canardoit à travers les bois, ſans être apperçu. Les Officiers & les ſoldats étoient tués, ſans pouvoir ſignaler leur valeur. Audley, Moore, Coſby & Pierre Carew, tous Officiers

diſtingués, furent les victimes de cette expédition téméraire. George Carew, ſon frere cadet, auroit eu le même ſort, ſi ſon oncle Wingfield, Maître de l'artillerie, ne l'eût empêché de ſuivre ſes camarades, & réſervé pour une entrepriſe plus honorable. Le Lord Grey, qui attendoit l'événement ſur une éminence voiſine, retourna avec les débris de ſes troupes dans le ſiege du Gouvernement, couvert de honte & d'ignominie.

Cette mortification fut immédiatement ſuivie d'une nouvelle qu'on reçut du Midi, qui allarma beaucoup. Le Roi d'Eſpagne n'avoit point renoncé au deſſein de ſe venger d'Eliſabeth, & d'envahir l'Irlande. Il leva des troupes pour cet effet, & l'on connoiſſoit ſi bien les machinations de l'Eſpagne, que Winter fut croiſer ſur la côte de Kerry, pour prévenir les deſcentes; mais le mauvais temps & le défaut de vivres ayant obligé cet Amiral de retourner en Angleterre, un corps de troupes compoſé de ſept cents hommes, tant Eſpagnols qu'Italiens, profita de ſon abſence pour faire une deſcente

à Smerwick. Ils avoient apporté des armes & des munitions pour cinq milles hommes, & une ſomme conſidérable d'argent, qu'ils eurent ordre de diſtribuer au Comte de Deſmond, à ſon frere Jean, & au Docteur Saunders. Ils acheverent le fort que leurs compatriotes avoient commencé, & l'appellerent le *Fort d'or*, & envoyerent des émiſſaires en Eſpagne pour donner avis de leur arrivée, & hâter l'embarquement du ſecours qu'on leur avoit promis, & qu'ils attendoient avec impatience.

Le Comte d'Ormond, qui commandoit dans Munſter, n'eut pas plutôt eu avis de cette deſcente, qu'il marcha contre les uſurpateurs; ils abandonnerent leurs poſtes, & ſe retirerent dans les bois voiſins. Ce mouvement fut ſuivi d'une eſcarmouche, dans laquelle on fit pluſieurs priſonniers, par le canal deſquels on ſut le nombre & le deſſein de l'ennemi. Les Eſpagnols ayant appris par les transfuges, que les forces d'Ormond n'étoient point auſſi grandes qu'ils ſe l'étoient imaginé, celui qui les commandoit retourna dans ſon

premier poſte, avec environ trois cents hommes. Ormond, qui n'étoit point en état d'entreprendre un ſiege, ſe contenta de bloquer la place; mais ils firent une ſortie qui l'obligea à ſe retirer à Rathkeal, où il attendit le nouveau Vice-Roi. Grey arriva immédiatement après avec huit cents hommes qu'il avoit levés à Dublin; &, ce qui ne fut pas moins important, William Winter retourna avec ſa flotte pour ſoutenir les opérations du Député. On inveſtit le fort par mer & par terre; mais avant de donner l'aſſaut, on ſomma la garniſon de ſe rendre, de dire qui ils étoient, qui les avoit envoyés, & la raiſon pour laquelle ils avoient oſé ſe fortifier dans les Etats de la Reine. Ils répondirent, ſans héſiter, qu'ils venoient de la part du Pape & du Roi d'Eſpagne, pour extirper l'héréſie, & pour ſoumettre le Pays à l'obéiſſance du Roi Philippe, à qui le Saint Pere avoit donné la ſouveraineté d'Irlande.

Cette réponſe fut ſuivie d'une ſortie vigoureuſe, dans laquelle les étrangers furent repouſſés. Winter fit dé-

barquer l'artillerie la nuit ſuivante, percer une langue de terre ſituée entre le rivage & le fort, & amener le canon; ce que l'on fit avec tant de diligence & d'activité, que ſa batterie fut achevée à la pointe du jour. Grey fit la même manœuvre du côté de terre. On ſomma de nouveau les Eſpagnols de ſe rendre, ſous promeſſe de pardon. Comme ils ignoroient leur danger & la ſituation des aſſiégeants, ils répondirent qu'ils vouloient garder leur poſte, & étendre leurs acquiſitions : ſur quoi l'on fit jouer le canon. Il n'arriva aucun ſecours d'Eſpagne, & aucun Irlandois ne parut en campagne. Le Commandant du fort, qui étoit un Italien appellé San Joſepo, fut allarmé de ce contretemps, & demanda à capituler au bout de quelques jours. Grey lui répondit avec hauteur qu'ayant à faire à des traîtres, il étoit réſolu de n'accepter aucune condition de leur part. Ils firent pluſieurs offres avantageuſes; mais Grey fut inexorable, & les Eſpagnols furent enfin obligés de ſe rendre à diſcrétion.

Ils demanderent quartier, on le

leur refuſa. Wingfield fut chargé de les déſarmer, enſuite de quoi on envoya une compagnie Angloiſe dans le fort. On réſerva les Irlandois rebelles, pour les juger prévôtalement. Le Général Italien & quelques Officiers, furent faits priſonniers de guerre, & la garniſon fut paſſée au fil de l'épée. Il eſt fâcheux pour Walter Raleigh, qu'on l'ait chargé d'une commiſſion ſi horrible & ſi déteſtable. On allegue, pour juſtifier cette ſévérité, que la garniſon étoit trop nombreuſe pour pouvoir la faire priſonniere de guerre; que les Irlandois approchoient du nombre de quinze cents hommes, qu'on manquoit de vaiſſeaux pour tranſporter les étrangers, & que les ſoldats menaçoient de ſe mutiner, ſi on les empêchoit de ſuppléer à leurs beſoins par le pillage de la place. On dit que Grey ne put s'empêcher de verſer des larmes lorſqu'il apprit cette exécution barbare, qu'Eliſabeth elle-même en fut extrêmement fâchée; mais les prétextes qu'on allégua, ne purent juſtifier cette action. Les habitants du Continent en eurent horreur; &

pour augmenter la haine qu'on avoit conçue pour la Reine & le Vice-Roi d'Irlande, les partiſans de Rome firent courir le bruit que Grey, par une perfidie & une inhumanité ſans exemple, avoit violé la promeſſe ſolemnelle qu'il avoit faite aux étrangers, de les laiſſer ſortir ſans leur faire aucun mal, & avec les honneurs de la guerre (*). Sull. Hiſt. Cath.

Le premier bruit de cette invaſion, quoique l'iſſue en eût été malheureuſe, encouragea néanmoins les mal-intentionnés dans les autres contrées de l'Irlande. Le feu de la rébellion ſe ralluma dans Connaught, parmi les tribus turbulentes de de Burgho. Dans Leinſter, Baltinglaſs

(*) L'incomparable Spencer, qui étoit Secretaire du Lord Grey, &, comme il l'aſſure lui-même, près de l'endroit où ſe paſſa cette action, s'eſt efforcé de réfuter cette calomnie. Il nie poſitivement que Grey leur ait fait aucune promeſſe, ni propoſé aucune condition à la garniſon; mais qu'il leur dit qu'ils ne devoient attendre aucun avantage des loix de la guerre & des nations, vu qu'ils ne pouvoient montrer aucune commiſſion du Roi d'Eſpagne, ni du Pape, & qu'ils étoient de leur propre aveu de ſimples aventuriers qui avoient aſſiſté des traîtres & des rebelles, avec leſquels la Reine tiendroit à déshonneur de traiter. *Spencer's View of the State of Ireland.*

& ſes aſſociés devinrent de jour en jour plus dangereux; de maniere que le Lord Grey fut obligé d'abandonner les affaires de Munſter à des Officiers ſubalternes. Le Comte d'Ormond fut nommé Préſident; Zouch, brave Officier Anglois, fut nommé Gouverneur de Kerry; & Walter Raleigh, qui avoit d'abord ſervi en Irlande, & s'étoit diſtingué dans la guerre du Midi, Commandant de Cork. La préſence du Vice-Roi ſuffit dans pluſieurs endroits pour appaiſer les troubles; & les rebelles les plus hardis de Leinſter, ſe retirerent à ſon approche : mais à peine fut-il arrivé dans la Capitale, qu'il eut avis d'une conſpiration que l'on tramoit dans le ſiege même du Gouvernement. Sullivan nous aſſure avec ſon oſtentation ordinaire, que les principaux habitants de Leinſter, outrés de l'abolition de leur ancien culte, des ſévérités qu'on exerçoit envers le Clergé, de ce qu'on ſouilloit leurs Egliſes par des cérémonies hérétiques, & des maux auxquels ils étoient tous les jours expoſés, réſolurent de s'oppoſer au torrent de l'impiété

A. D. 1581.

Hooker.

l'impiété & de la perſécution ; que le Comte de Kildare ſe chargea de s'emparer du château de Dublin, que quantité d'Anglois & d'Irlandois entrerent dans la confédération, & qu'elle fut découverte par la femme d'un des aſſociés, que la jalouſie porta à intercepter ſes lettres. Camden rapporte que pluſieurs familles nobles de Leinſter, la plupart d'origine Angloiſe, partie par attachement pour la Religion, partie par haine contre les nouveaux colons Anglois, qui les excluoient contre l'intention des loix, des charges du Gouvernement & de la Magiſtrature, formerent le complot d'arrêter le Vice-Roi & ſes domeſtiques, de ſurprendre le château de Dublin, où étoient toutes les munitions de guerre, & de paſſer tous les Anglois qui étoient dans l'Irlande, au fil de l'épée. On trouvera cette derniere circonſtance également incroyable & extravagante, pour peu que l'on faſſe attention à l'état de la nation dans ce temps-là. Hooker, Ecrivain contemporain, qui n'étoit nullement partial pour les Anglois, ne dit pas un mot de cette

conſpiration formidable, & fait ſimplement mention du deſſein qu'on avoit de s'aſſurer de la perſonne du Vice-Roi. Ce bruit devint cependant ſi général, que le Lord Grey en fut informé. On arrêta & l'on exécuta pluſieurs perſonnes, entr'autres Nugent, Garde de l'Echiquier, homme généralement eſtimé pour ſa probité & ſa bonne conduite. Malgré les preuves qu'on alléguoit de ſon crime, & malgré la promeſſe qu'on lui fit de lui accorder ſon pardon, s'il révéloit le complot, il proteſta toujours de ſon innocence: ce qui décrédita beaucoup l'adminiſtration du Lord Grey.

Le Comte de Kildare & le Lord Delvin ſon gendre furent ſoupçonnés d'être du nombre des conſpirateurs; ſur quoi on les mit ſous la garde de Wingfield, Général de l'artillerie. Le Lord Henri, fils du Comte, craignant pour la vie de ſon pere, & ſachant que Grey avoit deſſein d'exterminer toutes les familles originaires d'Angleterre, ſe réfugia dans le canton d'O'Fally, dont les habitants lui promirent de le défendre

contre ſes ennemis, & furent même à la veille de prendre les armes. Après pluſieurs tentatives pour les engager à le livrer, ils conſentirent enfin à le remettre entre les mains du Comte d'Ormond. On l'envoya en Angleterre avec ſon pere & le Lord Delvin, où ils furent entiérement juſtifiés. On blâma la précipitation avec laquelle on avoit fait exécuter Nugent & les autres coupables. On repréſenta Grey comme un homme ſanguinaire, qui avoit non-ſeulement déshonoré ſa nation & ſa Souveraine chez les nations étrangeres, mais qui lui avoit encore aliéné les cœurs de tous ſes ſujets d'Irlande par ſes cruautés réitérées. Se voyant déteſté dans ſon Gouvernement, & ſévérement blâmé en Angleterre, il ſe dégoûta de ſon emploi, & demanda inſtamment ſa démiſſion.

Les Officiers qu'on avoit envoyés dans les divers diſtricts de la Province de Munſter, ayant reçu différents renforts d'Angleterre, la gouvernerent avec beaucoup de rigueur & de ſévérité. On ſoupçonna les anciennes familles Angloiſes Catho-

tivité & la fidélité de ceux qui lui étoient attachés. Jean de Desmond son frere, ne fut pas si heureux. Zouch, qui étoit instruit de tous ses mouvements, ayant appris qu'il s'étoit mis en marche pour aller réconcilier quelques-uns de ses confédérés qui s'étoient brouillés, intercepta & investit le détachement qui l'escortoit, & fournit à son ennemi l'occasion de finir honorablement sa carriere les armes à la main.

Cet événement ne laissa plus aucune ressource à Desmond. Grey, croyant avoir entiérement appaisé la rébellion, réforma la plus grande partie des troupes qu'il avoit dans le Midi. Le Baron de Lixnaw, qu'on soupçonnoit depuis long-temps de favoriser les insurgents, irrité des maux que lui avoient causé les troupes de la Reine, profita de cette occasion, prit les armes, & chassa les garnisons qui occupoient ses châteaux. Ces troubles ne furent pas de longue durée. Un ou deux échecs réduisirent le Baron à une si grande détresse, qu'il implora la merci & la protection du Comte d'Ormond, & il ob- A. D. 1582.

tint ſon pardon d'autant plus aiſément, qu'il prétendit ne s'être porté à ces extrêmités, qu'à cauſe des oppreſſions qu'il avoit ſouffertes, & qu'on fit croire à la Reine que les raiſons qu'il alléguoit, n'étoient que trop ſouvent fondées. On ſe plaignit ſouvent à elle de la rigueur & de l'inhumanité de Grey & de ſes Officiers. On l'aſſura qu'il tyranniſoit le peuple au point, que s'il reſtoit encore quelque temps en place, elle n'exerceroit ſa ſouveraineté que ſur des cendres & des cadavres. Ces repréſentations produiſirent un ſi grand effet, qu'elle offrit le pardon à tous les rebelles qui voudroient l'accepter. Elle rappella le Lord Grey; & Loftus, Archevêque de Dublin, & Henri Wallop, Tréſorier de guerre, furent nommés Grands-Juſticiers d'Irlande.

Un pareil Gouvernement n'étoit nullement propre à ſeconder les opérations militaires; mais la guerre étoit à la veille d'être terminée. Saunders, le grand boute-feu du Midi, épuiſé de beſoin & de fatigue, mourut miſérable dans ſa retraite; & ſon ca-

davre ſervit de pâture aux animaux. Le Comte d'Ormond, qu'on avoit envoyé dans Munſter avec un nouveau corps de troupes, pénétra dans les bois où les rebelles continuoient de s'aſſembler, les chaſſa de leurs retraites, & les pourſuivit avec une activité infatigable. Le malheureux A. D.
Deſmond (qui n'avoit point été com- 1583.
pris dans la derniere amniſtie, quoiqu'il ne ceſſât d'implorer la miſéricorde de la Reine) fut chaſſé de retraite en retraite, au riſque d'être ſouvent pris, déguiſé en payſan, vivant avec eux dans les bois & les fondrieres, ſans autres vivres que ceux qu'ils vouloient bien lui procurer. Un Capitaine de ſes Gallowglaſſes, qui lui étoit reſté attaché, perdit ſa vie en défendant celle de ſon maître.

Dans l'extrêmité où il ſe trouvoit, deux cavaliers & quelques payſans enleverent quelques bœufs pour fournir à ſa ſubſiſtance. Le propriétaire ſe récria contre cette violence; ſur quoi quelques ſoldats Anglois de la garniſon coururent après eux pour tâcher de les rattraper. Ils arriverent

à l'entrée d'une vallée, dans laquelle étoit un petit bois dans lequel ils s'arrêterent pour ſe repoſer. Ayant apperçu à quelque diſtance une hutte dans laquelle il y avoit de la lumiere, un Irlandois, appellé Kelly de Morierta, qui les commandoit, ordonna à un de ſes ſoldats d'aller la reconnoître, & d'obſerver le nombre de perſonnes qui y étoient, ne doutant point que ce fût un parti de rebelles. Il apprit qu'il n'y en avoit que ſix; ſur quoi il s'avança; mais les rebelles avoient déja pris la fuite, & ils ne trouverent dedans qu'un vieillard d'un aſpect vénérable, étendu près du feu. Morierta l'aſſaillit & le bleſſa. » Epargnez-moi, s'écria-t-il, » je ſuis le Comte de Deſmond ". Kelly lui coupa la tête, & la porta au Comte d'Ormond, qui l'envoya à la Reine, qui la fit expoſer ſur le pont de Londres.

Ce fut ainſi que s'éteignit cette famille, après avoir fleuri pendant quatre ſiecles dans la ſplendeur & la magnificence, & cauſé quantité de troubles au Gouvernement. Les domaines immenſes qu'elle poſſédoit, l'in-

dépendance dont elle jouiſſoit, & les troupes nombreuſes qu'elle avoit à ſa ſolde, la porterent à affecter une ſouveraineté que le Gouvernement n'oſa lui diſputer, parce qu'il avoit ſouvent beſoin de ſon ſecours. Le dernier Comte, dont je viens de parler, fut puni de l'orgueil que lui avoient inſpiré quelques Eccléſiaſtiques fanatiques, par les malheurs que lui attira ſa révolte imprudente. Incapable de défendre par lui-même la cauſe qu'il avoit épouſée, ſes malheurs commencerent avec ſa rébellion, & ſon infatuation ne finit qu'avec ſa vie. Ses vaſtes domaines furent confiſqués au profit de la Couronne, & la Reine les employa à la réformation du Royaume d'Irlande. Deux Eccléſiaſtiques qu'il avoit envoyés en Eſpagne, arriverent avec des armes & des munitions pour ſoutenir ſa révolte, dans le moment qu'il venoit d'être tué & que ſes partiſans imploroient leur pardon, & ſe retirerent précipitamment après avoir appris cette nouvelle funeſte.

Carte Introd. à la Vie du Comte d'Ormond.

CHAPITRE III.

Le Miniſtere Anglois & le Parlement peu diſpoſés pour la réformation civile de l'Irlande. — Jean Perrot Vice-Roi. — Principal objet de ſon adminiſtration, l'étendue générale & l'exécution de la loi d'Angleterre. — Ses ſuccès dans la Province de Connaught. — Ses progrès au Midi interrompus. — Succès de ſes pratiques avec les Irlandois d'Ulſter. — Ses vaſtes projets pour l'amélioration de l'Irlande. — Rejettés en Angleterre. — Parlement à Dublin, comment compoſé. — Les Capitaines Irlandois y ſont admis ; ils s'y rendent habillés à l'Angloiſe. — Tirlough Lynnogh témoigne le déplaiſir que lui cauſe ce nouvel habillement. — Les Communes s'oppoſent à ce qu'on ſuſpende la loi de Poynings. — Eſprit de cette chambre. — Elle eſt prorogée. — On eſt menacé de nouveaux dangers dans le Nord. — Défaite des Ecoſſois. — Perrot regle la Province du Nord. — Réponſe d'un Capitaine Ecoſſois à

un Anglois qui l'avoit insulté. — Ennemis secrets de Perrot. — Son indiscrétion. — Moyens indignes qu'on employe pour indisposer la Reine contre lui. — Elle mortifie Perrot. — Il demande à être rappellé. — Il continue de gouverner avec autant de fidélité que de succès. — Réformation de Connaught. — Le Comte de Desmond & ses associés flétris par le Parlement. — Projet d'un établissement à Munster. — Défauts & abus de ce projet. — Nouveaux troubles dans la Province de Connaught. — Sévérité du Lord Président Bingham. — Perrot désapprouve sa conduite. — De Burghos se révolte à diverses repriſes. — Perrot marche vers l'Occident malgré ses instructions. — Bingham déja victorieux. — Elisabeth se lasse du Gouvernement de l'Irlande. — Envoye quelques troupes Irlandoises dans les Pays-Bas. — Quelques Irlandois qui n'avoient point acquiescé à la réformation, entrent dans son service & dans celui d'Espagne. — Ils apprennent l'art militaire. — L'exécution de la loi Anglicane odieuse dans la Province d'Ulster. — Intrigues des Ec-

cléſiaſtiques Papiſtes dans cette Province. — Caractere d'Hughes O'Nial. — Il s'inſinue dans les bonnes graces de Perrot. — Se fait aimer d'Eliſabeth, — qui lui accorde le Comté de Tirowen, & les terres qui en dépendent. — Diſcipline ſes vaſſaux. — Fait ſes préparatifs de guerre. — Le Capitaine Tirconnel extrêmement turbulent. — Son fils eſt arrêté & mis en priſon à l'aide d'un ſtratagême. — Perrot réſigne ſon Gouvernement à William Fitz-William. — Caractere de ce nouveau Gouverneur. — Une partie de la flotte d'Eſpagne échoua ſur les côtes ſeptentrionales de l'Irlande. — Effets de cet incident. — Fitz-William ſe rend dans le Nord pour enlever le tréſor des Eſpagnols. — Exemples de ſa tyrannie. — Le Comte de Tirone eſt ſoupçonné, & ſe ſauve en Angleterre. — Se ſoumet au Conſeil d'Angleterre. — Accuſé par Hughes Ne-Gavelocke. — On ne fait aucun cas de ſon accuſation. — Le fils du Capitaine Tirconnel & quelques autres priſonniers ſe ſauvent du château de Dublin. — Leur détreſſe extrême. — Le jeune O'Donnel ſe ré-

fugie dans la Province d'Ulſter. — Fitz-William s'attire la haine des autres Capitaines du Nord par ſa cruauté. — Réponſe de Macwire à ſon deſſein d'envoyer un Shériff à Fermanagh. — Tout tend à une révolte dans la Province du Nord. — Le Comte de Tirone ſe venge d'Hughes Ne-Gavelocke. — Artifice de ce Comte. — La paix rétablie dans toutes les Provinces d'Irlande. — On jouit pendant quelque temps d'une tranquillité apparente. — Fondation de l'Univerſité de Dublin.

LA mort du Comte de Deſmond & l'extinction de ſes adhérents, délivrerent pendant quelque temps l'Irlande des troubles qui l'agitoient, & fournirent une occaſion favorable de réformer ce Pays ſelon les principes de la juſtice & de la ſaine politique. Outre l'averſion qu'avoit Eliſabeth pour tous les projets qui exigeoient de la dépenſe, quelques-uns de ſes Conſeillers conçurent une jalouſie & une haine qui les rendirent inſenſibles aux troubles & aux malheurs de l'Irlande. » Si nous réfor-

Lettres de Henri Sidney à Jean Perrot.

» mions & civiliſions ce Pays, diſoient-ils, il ne tarderoit pas à acquérir de la puiſſance & des richeſſes. Ses habitants ſe ſépareroient de l'Angleterre, ou ſe donneroient à quelque Puiſſance étrangere, ou s'érigeroient peut-être en un Etat libre & indépendant. Il vaut donc mieux fermer les yeux ſur leurs déſordres; parce qu'étant foibles & déſunis, ils ne ſongeront jamais à ſe détacher de la Couronne d'Angleterre ". Henri Sidney & Jean Perrot, qui connoiſſoient parfaitement les affaires d'Irlande, & les diſpoſitions de ſes habitants, furent indignés de cette politique horrible; ce qui n'empêche pas qu'elle n'ait encore des partiſans dans le Parlement d'Angleterre.

Les intérêts de la Couronne exigeoient cependant, vu la conjoncture préſente, qu'on établît une adminiſtration active, prudente & vi-

Hooker.

goureuſe dans l'Irlande. La Province méridionale paroiſſoit être entiérement dépeuplée; & tout, à l'exception des villes, n'offroit qu'un tableau affreux de famine & de déſolation.

Il falloit partager les vaſtes diſtricts qu'on avoit confiſqués à Deſmond, à de nouveaux tenanciers, nommer des Commiſſaires pour les arpenter, convoquer un Parlement pour paſſer des bills d'atteinte, imaginer des projets pour diminuer la dépenſe annuelle de l'Irlande, dont la Reine ne pouvoit ſupporter le fardeau, & pour augmenter les revenus. On jugea donc à propos de confier le Gouvernement de ce Royaume à Jean Perrot, que tous les habitants reſpectoient à cauſe de ſa juſtice & de ſon impartialité, qui avoit long-temps étudié ſes intérêts, & dont la politique étoit généreuſe & bienfaiſante. Il prit les rênes du Gouvernement dans un temps que la guerre & les révoltes paroiſſoient être éteintes, & que le Lord Baltinglaſs, le dernier Seigneur rebelle, s'étoit retiré de déſeſpoir en Eſpagne. Le premier acte de ſon adminiſtration fut de publier une amniſtie générale, & d'aſſurer de leur pardon & de la protection de la Reine, ceux qui rentreroient dans l'obéiſſance. Le fils du Comte de Deſmond, qu'on avoit livré au Député

A. D. 1584.

Hiſt. du Gouvernement

de Jean Perrot. Londres. 1626.

de la Reine, fut envoyé à Londres pour y être élevé dans les principes de la fidélité & de la politeſſe, & le mettre en état de mériter les graces que Sa Majeſté jugeroit à propos de lui accorder.

Le principal objet de ce Vice-Roi fut de faire exécuter les loix d'Angleterre, & de ramener peu-à-peu les naturels du Pays, & les Anglois abâtardis, ſous le joug ſalutaire d'un Gouvernement équitable. Ce fut ce qui l'engagea à viſiter les différentes Provinces du Royaume, dans la vue d'intimider les mal-intentionnés, & de donner du poids aux réglements qu'il méditoit. Il commença par celle de Connaught, où les partiſans des de Burghos, gens de la lie du peuple, malgré la modération & la loyauté du Comte de Clanricard, ſe révoltoient ſans ceſſe; ce qu'ils n'oſerent faire lorſque Jean Perrot fut arrivé. Ils l'aſſurerent de leur fidélité, & les Chefs Irlandois lui renouvellerent leurs ſoumiſſions. Il leur recommanda l'obéiſſance, & leur dit qu'il avoit deſſein de diviſer leur Province en Comtés, & d'y établir des

Shériffs & d'autres Officiers, pour qu'ils puſſent jouir de tous les avantages que les loix procurent lorſqu'elles ſont bien exécutées. Ils conſentirent à recevoir ces Officiers. Il établit des Shériffs dans les ſix Comtés de Clare, Galway, Sligo, Mayo, Roſcommon & Leitrim, & donna la Préſidence de toute la Province à Richard Bingham.

Le Vice-Roi ſe rendit de là dans la Province méridionale. Il apprit en arrivant à Lymerick, qu'un corps de mille Ecoſſois étoit deſcendu ſur la côte du Nord; & que s'étant joints à leurs compatriotes, ils paroiſſoient méditer quelqu'innovation. Il retourna à Dublin, où il reçut les ſoumiſſions & le ſerment de quelques Chefs de Leinſter dont il ſe défioit, & ſe rendit dans le Nord. La préſence d'un Gouverneur renommé pour ſon courage & ſon équité, & ſur-tout pour ſon humanité envers les naturels du Pays, produiſit tout l'effet qu'on devoit s'en promettre. Les Ecoſſois qui venoient d'arriver, ſe rembarquerent; & leurs compatriotes d'Ulſter, après quelques hoſtilités infructueuſes, ſi-

Hiſt. du Gouvernement de Jean Perrot. Londres, 1626.

rent leur paix avec le Gouvernement. Les Chefs Irlandois s'empreſſerent de venir aſſurer Perrot de leur loyauté & de leur obéiſſance. Ils renouvellerent leur ſerment de fidélité, pluſieurs réſignerent leurs terres, & la Reine les leur rendit, à condition qu'ils releveroient de la Couronne d'Angleterre. Perrot, profitant de ces diſpoſitions favorables, les engagea à entretenir à leurs dépens onze cents ſoldats dans la Province, ſans qu'il en coûtât un ſol à la Reine; ce qui ſurprit les membres du Conſeil qui l'accompagnoient, & qui avoient regardé ſa démarche comme dangereuſe & impraticable. Quelques principaux Chefs Irlandois, qui avoient juſqu'alors décidé leurs procès par la voie des armes, renvoyerent la déciſion de ceux qu'ils avoient aux Tribunaux civils. Ils reconnurent tellement les avantages des loix d'Angleterre, ils témoignerent un ſi grand deſir de les adopter, que Perrot ſe propoſa de diviſer les cantons d'Ulſter, qui n'étoient point encore réformés, en ſept nouveaux Comtés, ſavoir, Ardmagh, Monaghan, Tirone; Colerain, Don-

Vie de Perrot.

negal, Fermanagh, Cavan, dans chacun desquels il établit des Shériffs, des Juges de paix, des Coroners, & d'autres Officiers.

Perrot, encouragé par le succès de ses négociations avec les Chefs les plus puissants d'Irlande, & par la tranquillité générale dont jouissoit le Royaume, conçut les projets les plus vastes pour la réformation. Il écrivit au Conseil-Privé d'Angleterre, pour l'instruire des progrès qu'il avoit faits, & de l'importance des concessions qu'il avoit obtenues. Il lui proposa de lui céder, pour trois ans, les cinquante mille livres sterling qu'il en coûtoit tous les ans à la Couronne pour maintenir sa souveraineté en Irlande, s'obligeant d'entretenir sur pied un corps de deux mille fantassins, & de quatre cents cavaliers; de fortifier sept villes d'un mille d'étendue chacune, de construire le même nombre de ponts & de forts dans des lieux convenables, de maniere à environner & à fortifier tout le Royaume par des garnisons royales, qui communiqueroient facilement les unes avec les autres. C'est

Vie de Perrot.

ce qu'il appelle *l'acquiſition la moins coûteuſe que l'Angleterre eût encore faite.* Il réitéra ſa propoſition au Parlement d'Angleterre; mais ni la Couronne, ni la légiſlation ne voulurent point y acquieſcer. L'Angleterre, dans ce temps-là, étoit pleine de crainte & de jalouſies, allarmée par des dangers inteſtins, & dans l'appréhenſion d'une invaſion étrangere. La Reine étoit laſſe des dépenſes auxquelles l'engageoit le Gouvernement d'Irlande; & loin de vouloir les augmenter, elle en eſpéroit des ſecours pour les Pays-Bas. Perrot ne put obtenir qu'une ſomme modique pour ſuppléer à la cotiſation d'Ulſter, & qu'un corps de ſix cents hommes, qu'il crut devoir incorporer avec les troupes de la même Province; de maniere que, malgré ſes bons ſervices, il fut obligé de continuer ſon adminiſtration comme il avoit commencé.

Il convoqua enſuite un Parlement qui s'aſſembla à Dublin, dans le mois d'Avril de l'an 1585. Aucun Comté du Nord, à l'exception de Cavan, n'avoit encore élu ſes Députés, &

Rot. Can. H. A. 27 Eliſ.

celui-ci fut repréſenté par deux Irlandois de la Maiſon d'O'Reily, auxquels on peut joindre, comme Irlandois réformés, Hughes Macgennis, membre pour le Comté de Down; Tirlaugh O'Brien, pour Clare; Shane Mac-Brien, pour Antrim, & deux membres pour Longford, de la famille d'O'Ferghal. Du nombre des Seigneurs ſpirituels, furent les Evêques de Clogher & de Raphoe, deux Sieges auxquels Davis prétend qu'Eliſabeth ne nomma jamais. Tirlaugh, ancien Chef de Tironè, fut du nombre des Barons temporels. Ces petites circonſtances ſervent à marquer les progrès graduels de la réformation. Rien ne flatta plus l'orgueil de Perrot, que d'avoir pu engager les anciens Chefs Irlandois, non-ſeulement à échanger leur état ſauvage pour la condition de ſujets Anglois, mais encore à ſe montrer en public avec des habits à l'Angloiſe, & à faire quelques efforts mal-adroits pour ſe conformer aux uſages de cette Cour. Ce ne fut cependant qu'avec peine qu'ils abandonnerent les leurs. Tirlaugh Lynnogh ayant été obligé,

Vie de Perrot.

dans ſa vieilleſſe, de s'habiller à la mode, en témoigna ſon mécontentement d'une maniere ſimple, mais très-ſpirituelle. » Je vous prie, Mon» ſeigneur, dit-il à Perrot, de per» mettre à mon Chapelain de m'ac» compagner avec ſon manteau à » l'Irlandoiſe : vos Anglois ſeront ſi » occupés de le voir, qu'ils ne fe» ront nullement attention à ma figu» re groteſque".

Vie de Perrot.

Rien ne marque plus la confiance que le Parlement avoit au Vice-Roi, que la permiſſion qu'il lui donna de ſuſpendre la loi de Poynings, ce que d'autres avant lui n'avoient pu obtenir. Les amis de Jean Perrot engagerent les amis qu'ils avoient dans la chambre des Communes à ne point s'y oppoſer, pour que rien ne retardât les démarches du Parlement; mais les membres du diſtrict, qui formoient ce qu'on appelle aujourd'hui le parti contraire, ne furent point d'humeur d'autoriſer le Vice-Roi à approuver les loix que le Parlement feroit. L'obſcurité dans laquelle ils vivoient, ne leur permettoit pas de reconnoître les projets

& les intentions du Député, & cette ignorance augmenta leurs ſoupçons. Il paroît par les lettres qu'ils écrivirent au Conſeil d'Angleterre, dans leſquelles ils expoſoient leurs griefs réels ou prétendus, qu'ils craignoient quelque taxe onéreuſe. Tels que fuſſent leurs motifs, ils s'oppoſerent ſi vigoureuſement au bill qui ſuſpendoit la loi de Poynings, qu'ils l'empêcherent de paſſer, malgré tous les efforts que fit la Cour. Il en fut de même de quelques autres bills. Les Communes rejetterent celui qui renouvelloit le ſubſide de treize ſchelings & quatre ſols ſur chaque ferme ou cenſe. L'eſprit de cette chambre fut tel, qu'elle refuſa d'accorder à la Reine les terres qu'on avoit confiſquées aux rebelles ſans aucune formalité judiciaire, & qu'elle déclara coupables de trahiſon ceux qui s'obſtineroient à garder leurs châteaux. On jugea à propos de ne point exécuter le bill qui mettoit un impôt ſur les vins; de maniere que cette ſeſſion turbulente dans laquelle on ne paſſa que deux actes, l'un touchant le bill d'atteinte du Lord Baltinglaſs, Cox.

& de ſes adhérents, l'autre, pour la réhabilitation d'une perſonne dont les ancêtres avoient été convaincus de crime ſous le regne d'Henri VIII,
Ir. Stat. fût ſuivie d'une prompte prorogation.

De nouvelles apparences de danger & de déſordre dans le Nord, rappellerent le Député dans cette Province. Le Roi d'Ecoſſe avoit promis de contenir les pirates, & de prévenir leurs irruptions dans Ulſter; mais il ne tint point ſa parole.
Vie de Perrot. Un petit corps, commandé par Alexandre, fils du Chef de la colonie Ecoſſoiſe, qui s'étoit établie dans Clanhuboy, fit une nouvelle deſcende; & s'étant joint à quelques Irlandois non-réformés, il infeſta les
Hiſt. du Gouvernement de Jean Perrot. garniſons du Nord. Cet incident paroiſſoit trop peu conſidérable pour exiger la préſence du Vice-Roi; mais Perrot ſavoit que le Clergé Papiſte travailloit à introduire une armée étrangere dans Ulſter; que Tirlaugh de Tirone étoit mépriſé de ſes adhérents à cauſe de ſon âge & de ſa foibleſſe, & déteſté pour s'être ſoumis au Gouvernement d'Angleterre;

re ; qu'ils lui déſobéiſſoient & l'abandonnoient ; qu'il s'étoit formé une faction dangereuſe dans ce diſtrict ; & que les fils du feu Jean O'-Nial commençoient à aſſembler leurs partiſans, & travailloient à ſe rendre indépendants du Gouvernement d'Angleterre. Comme il connoiſſoit l'inconſtance des Irlandois, & que la moindre révolte ſuffiſoit pour détruire les arrangements qu'il avoit pris dans la Province du Nord, il ſe rendit dans Ulſter. Il apprit, en arrivant, qu'on n'avoit rien à craindre des Ecoſſois, & qu'ils avoient été entiérement défaits par les troupes de la Reine. Leur Général avoit été fait priſonnier, & puni comme traître pour avoir violé le ſerment qu'il avoit fait au Gouvernement d'Angleterre. Perrot n'eut donc autre choſe à faire qu'à mander les Chefs Irlandois, & ils furent le trouver à Dungannon. Il exigea des ôtages de ceux dont la fidélité étoit ſuſpecte, & la plupart en donnerent. Il pacifia leurs querelles ; & ayant laiſſé la principale direction de la Province du Nord à Tirlaugh de Tirone, à Hughes,

Baron de Dungannon, & à Henri Bagnal, dont la famille avoit des établiſſements conſidérables dans le Nord, il retourna à Dublin, où Sorleboy, ancien Chef Ecoſſois, vint le joindre, ſe ſoumit, & renouvella ſes engagements avec le Gouvernement. Un Anglois fut aſſez brutal pour inſulter ce malheureux pere ſur le malheur de ſon fils, & pour lui montrer ſa tête, qui étoit plantée ſur un poteau : ce vieillard reſpectable la regarda de ſang froid ; & jettant un coup d'œil d'indignation ſur celui qui l'avoit inſulté : » Mon fils, lui » dit-il, avoit pluſieurs têtes ".

Hiſt. du Gouvernement de Jean Perrot.

Ni les efforts que fit Perrot, ni les ſoins qu'il ſe donna pour réformer entiérement ce Royaume, ni ſon mérite, ni ſes ſuccès, ne purent le garantir de la malice des mécontents. Il avoit toujours reſpecté les droits des nationaux, & réprimé les abus des bas Officiers ; ce qui lui attira quantité d'ennemis cachés. Comme on ſe propoſoit, dans ce temps-là, d'établir une Univerſité dans l'Irlande, il conçut le projet d'abolir la Cathédrale de St. Patrice, & d'appli-

Vie de Perrot.

quier ſes revenus à cet uſage ; ce qui lui attira le reſſentiment de Loftus, Archevêque de Dublin, & Chancelier d'Irlande, dont les intérêts ſe trouvoient attaqués. Ses ennemis donnerent à ſes actions les couleurs les plus odieuſes ; & par malheur, on écouta leurs plaintes en Angleterre, avec plus d'attention qu'elles ne le méritoient. Le mépris que l'on témoigna pour ſon projet, le porta à quelques paroles indiſcretes contre la Reine ; & après même qu'elle l'eut approuvé, il eut la foibleſſe d'attribuer ſa démarche à la crainte qu'elle avoit des Eſpagnols. On donna à ces paroles, qui n'étoient que l'effet de la paſſion, l'interprétation la plus ſiniſtre ; on les aggrava même en les rapportant. Les Seigneurs & les Gentilshommes du diſtrict, à la ſollicitation de ſes ennemis, porterent leurs plaintes à la Cour d'Angleterre, & lui témoignerent la crainte qu'ils avoient qu'il ne leur impoſât de nouvelles taxes qu'ils étoient hors d'état de ſupporter. Quelques-uns furent aſſez honnêtes gens pour ſe rétracter dans la ſuite. On employa Cox.

même la fraude & l'impoſture pour le perdre. On écrivit en Angleterre une lettre au nom de Tirlaugh Lynnogh, dans laquelle il ſe plaignoit des torts que Jean Perrot lui avoit faits. Ce Chef l'ayant ſu, & ſe reſſouvenant des bienfaits qu'il en avoit reçus, envoya un émiſſaire à Londres pour démentir cette lettre, & rendre au Député la juſtice qu'il méritoit. On produiſit une autre lettre, dans laquelle il s'agiſſoit de la protection que Perrot avoit accordée à un Prêtre Papiſte, dans laquelle il employoit les expreſſions de *notre* Royaume d'Irlande, & de *notre* château de Dublin, à laquelle Eliſabeth eut la foibleſſe d'ajouter foi.

La Reine conçut un ſi vif reſſentiment contre le Député, qu'elle oublia ſes propres intérêts. Les Provinces méridionales de l'Irlande étoient menacées d'une invaſion de la part des Eſpagnols, & cependant elle ne ceſſoit d'en retirer ſes garniſons pour les envoyer dans les Pays-Bas; & Perrot, malgré toutes ſes inſtances, ne put obtenir ni les troupes, ni les proviſions dont il

Lett. de Perrot.

avoit beſoin pour ſe garantir du danger. Il envoya à la Cour d'Angleterre un Irlandois, nommé Fenton, Secretaire d'Etat, qui connoiſſoit parfaitement le Pays, & qu'on avoit mis auprès du Député en qualité d'eſpion, & il revint avec des inſtructions pour Perrot, qui le convainquirent qu'on avoit prévenu la Reine contre ſon adminiſtration, & ſur-tout contre la maniere dont il avoit régi les revenus publics. En conſéquence de cette mortification, il écrivit à Eliſabeth dans les termes les plus humbles & les plus ſoumis, pour la prier de lui permettre de ſe rendre en Angleterre, pour juſtifier ſa conduite en ſa préſence. Il l'aſſura en même-temps qu'il ſe promettoit d'engager un nombre de Chefs Irlandois de différentes Provinces, à l'accompagner à ſa Cour; ce qui ôteroit aux Eſpagnols toute eſpérance de réuſſir en Irlande, lorſqu'ils verroient ces Seigneurs ſur leſquels ils comptoient le plus, donner de pareilles preuves de leur obéiſſance, & ſervir d'ôtages à Sa Majeſté de la fidélité de leurs vaſſaux.

Cox, ex MSS. Lamb.

Vie de Perrot.

Le mépris que l'on témoigna pour les propoſitions de Perrot, n'empêcha point qu'il ne continuât de gouverner l'Etat avec le même zele & la même fidélité que par le paſſé. On le chargea d'impoſer une cotiſation dans Connaught, à la place de celle qu'on avoit établie pour l'entretien des troupes; & il ménagea ſi bien les choſes, que les ſujets fournirent des ſommes conſidérables, & adopterent, avec des ſentiments de reconnoiſſance, les loix d'Angleterre. On propoſa, dans la ſeconde ſeſſion du Parlement, des bills d'atteinte contre le Comte de Deſmond & ſes adhérents, que l'on eut beaucoup de peine à
Cox. faire paſſer. Pour empêcher le démembrement de ſes vaſtes domaines, un des Geraldins de Munſter produiſit une donation qu'il prétendit que Deſmond lui avoit faite avant ſa rébellion. La chambre fut embarraſſée, & étoit ſur le point d'en reconnoître la validité, lorſqu'on produiſit l'original d'une aſſociation d'une date antérieure à celle de la prétendue donation, ſignée par Deſmond & ſes alliés, & ce Geral-

din, laquelle ne permit plus de douter qu'ils ne fuſſent oppoſés au gouvernement de la Reine. On pouvoit alléguer que Deſmond s'étoit ſoumis, & étoit rentré en grace depuis cette aſſociation; mais la piece fut déclarée fauſſe, & l'on paſſa les bills par leſquels Deſmond, & environ cinquante de ſes complices, furent déclarés coupables, & leurs biens & leurs honneurs confiſqués au profit de la Reine.

Eliſabeth ne trouva dès-lors plus d'obſtacle au projet favori qu'elle avoit conçu d'établir une colonie Angloiſe dans Munſter. On écrivit des lettres dans tous les Comtés d'Angleterre, par leſquelles on invitoit tous les cadets de famille à aller s'établir dans l'Irlande. On leur offrit des terres en fief, moyennant une rente annuelle de trois ſols par acre, & dans quelques endroits, de deux, à commencer au bout de trois ans, & la moitié ſeulement les trois années ſuivantes. On leur accordoit ſept ans pour compléter leur colonie. Ceux qui avoient douze mille acres, étoient tenus d'établir quatre- MS. Trin. Col. Dub.

vingt-ſix familles dans leurs domaines, & les autres à proportion. Il leur étoit défendu de recevoir aucun Irlandois pour fermier ; & on leur promettoit entr'autres avantages, d'établir un nombre ſuffiſant de garniſons ſur leurs frontieres, & de nommer des Commiſſaires pour décider leurs différends. Chriſtophe Hatton, Walter Raleigh, Thomas Norris, Warham Saintléger, George Bourchier, & d'autres Gentilshommes de la premiere diſtinction, obtinrent différentes portions de terre ; mais plus leur rang & leur crédit étoient conſidérables, plus ils négligerent les termes de leurs conceſſions. Au-lieu de compléter le nombre de ténanciers dont ils étoient convenus, la même perſonne prenoit à bail les terres de différents propriétaires, & étoit quelquefois dans la même Seigneurie, fermier, vaſſal, ou propriétaire d'un franc-fief, pour remplir le nombre de chaque dénomination. On afferma & l'on céda des terres à beaucoup d'Irlandois (*).

(*) On prétend généralement que les terres

Il y eut des endroits où on les rendit à leurs anciens propriétaires ; d'autres, où les colons uſurperent celles des habitants. Comme ils ne réſidoient point dans le pays, ils confioient leurs poſſeſſions & la défenſe de leurs colonies reſpectives à des agents ignorants, négligents ou corrompus. Ni eux, ni la Reine ne prirent aucune meſure pour les défendre. Cette négligence eut des ſuites fâcheuſes, & contribua aux déſordres qui ſurvinrent dans le Royaume.

Dans ces entrefaites, les de Burghos penſerent détruire, par leurs ex-

---

que l'on confiſqua à Deſmond à l'occaſion de ſa révolte, ſe montoient à 574628 acres. Cox, d'après les manuſcrits de Lambeth, compte 30 Seigneuries que l'on donna à divers aventuriers, & qui ſe montoient à 208098 acres. Il eſt dit dans un manuſcrit du College de la Trinité de Dublin, que le nombre de ces Seigneuries étoit de trente-trois. En ſuppoſant que les trois Seigneuries de ſurplus fuſſent d'une vaſte étendue, ce qui n'eſt pas probable, ces conceſſions monteroient à deux cents quarante-quatre mille & quatre-vingts acres. Il reſtoit donc trois cents trente mille cinq cents quarante-huit acres à reſtituer à ceux qui obtinrent leur pardon, ou aux anciens propriétaires.

cès, tous les réglements qu'on avoit faits dans Connaught. L'établiſſement des loix d'Angleterre avoit diminué leur puiſſance; & au-lieu de tyran-
Camden. niſer leurs ſujets, ils étoient gouver-
Cox. nés avec beaucoup de rigueur & de ſévérité par Richard Bingham. Les Shériffs & les autres Officiers de Juſtice, ſuivoient l'exemple du Préſident, & agiſſoient, non-ſeulement avec rigueur, mais encore avec beaucoup de hauteur. Ils entroient dans les Comtés, ſuivis de gros corps de troupes; ils pilloient les habitants, qu'ils affectoient de mépriſer; ils les épouvantoient par l'appareil de leur ſuite, & exécutoient les loix d'une maniere odieuſe & onéreuſe aux ſujets; ce qui les affermit dans l'averſion d'un ſyſtême qu'ils avoient adopté avec répugnance. Les Juges ayant fait ſommer un des de Burghos, nommé Thomas Roah, de comparoître à une ſéance qu'ils tinrent dans le Comté de Mayo, il refuſa d'obéir. Bingham donna ordre de l'arrêter, & il fut tué en ſe défendant. Deux de ſes adhérents furent pris & punis de mort; ce qui répan-

dit la terreur dans toute la tribu. Ils s'adreſſerent au Vice-Roi; & leurs repréſentations lui parurent ſi plauſibles, qu'il donna ordre à Bingham de ne point exercer dorénavant de pareilles ſévérités, ſans ſon aveu. Cette grace ne ſervit qu'à encourager les excès des de Burghos. Pendant que Bingham étoit occupé à ſoumettre un dangereux proſcrit, & un partiſan déclaré du Pape, ils s'emparerent de quelques forts, pour ſe mettre à couvert, diſoient-ils, des inſultes des Anglois. Un de ces forts étoit ſitué ſur les bords d'un lac; ils l'attaquerent par eau, & en chaſſerent la garniſon; mais craignant un ſecond aſſaut, ils l'abandonnerent, & ſe retirerent dans leurs bois, où Bingham les pourſuivit avec beaucoup de vigueur. Un de leurs Chefs, nommé Richard, frere de Thomas Roah, ſe rendit peu de temps après; mais le Prédident, ſans égard pour les ordres du Vice-Roi, le fit pendre ſur le champ. Jean Perrot, qui étoit naturellement enclin à la colere, fut tellement outré de cette conduite, qu'il écrivit à Bingham de ceſſer ſes

hoſtilités contre les de Burghos, d'accepter leurs ſoumiſſions, & de les recevoir ſous la protection du Gouvernement. Le Préſident fut obligé d'obéir; mais pour ne point compromettre ſa dignité, il engagea les inſurgents à la demander eux-mêmes dans une requête qu'il leur accorda, après l'avoir ſcellée du ſceau de la Province; & étant retourné à Dublin, il rendit compte au Conſeil de ſes procédés.

Perrot déſapprouva hautement ſa conduite, & lui cita pluſieurs occaſions dans leſquelles il avoit forcé les habitants à ſe révolter par ſa ſévérité, ſes injuſtices & ſes oppreſſions. Bingham allégua, pour ſe juſtifier, la néceſſité dont il étoit d'uſer de rigueur & de ſévérité dans un Royaume rempli de déſordres & de confuſion, l'inconſtance & la mauvaiſe foi de ſes habitants, & le danger qu'il y avoit à craindre de l'indulgence du Gouverneur actuel. Leur altercation fut violente; ils ne purent diſſimuler l'inimitié qu'ils avoient conçue l'un pour l'autre; mais Bingham eut la ſatisfaction de voir

ſa conduite & ſes ſentiments juſtifiés par l'événement. On lui écrivit que les de Burghos s'étoient révoltés avec dix fois plus de violence que jamais ; qu'ils brûloient & ravageoient le diſtrict ; qu'ils ne vouloient permettre à aucun Shériff d'entrer dans leur Pays, & qu'ils prétendoient être gouvernés par un Chef, comme dans les anciens temps ; qu'ils refuſoient de reconnoître le gouvernement de la Reine, & s'étoient déclarés pour l'Eſpagne & pour Rome. Il préſenta ces lettres avec un triomphe inſolent à Jean Perrot, qui réſolut de marcher en perſonne contre les inſurgents. Une des plus grandes mortifications qu'il reçut, fut de ne pouvoir s'engager dans aucune expédition militaire ſans la permiſſion du Conſeil-Privé, & on la lui refuſa. Bingham fut donc chargé de conduire cette guerre, & il le fit avec autant de vigueur que de ſévérité. Il fit exécuter les ôtages que les de Burghos lui avoient donnés pour ſûreté de leurs dernieres ſtipulations, avec une cruauté qu'il s'efforça de pallier en alléguant les be- Ware. Ann.

ſoins de l'Etat. Il pourſuivit les inſurgents juſques dans leurs retraires, & les avoit réduits à un état de déſeſpoir, lorſqu'un corps de deux mille pirates Ecoſſois accourut à leur ſecours. Un renfort auſſi conſidérable détermina Perrot à franchir toute contrainte, & à ſoutenir les intérêts de la Reine, malgré les inſtructions qu'elle lui avoit données. Bingham s'étoit retiré, & les rebelles ſe vantoient hautement que rien n'étoit capable de leur réſiſter. Le Député prit donc ſa route vers la Province occidentale; mais il n'étoit pas encore arrivé dans le ſiege de la révolte, qu'il apprit que Bingham y avoit mis fin, par une victoire qu'il venoit de remporter ſur les Ecoſſois.

Il la dut aux ſecours que lui procurerent les tribus Angloiſes & Irlandoiſes. La Reine s'efforça, dans les intervalles de tranquillité dont elle jouit, de diminuer les dépenſes auxquelles l'engageoit le Gouvernement de l'Irlande. Oubliant que ſes ennemis, quoique domptés, n'étoient point encore accoutumés à lui obéir, elle ne ceſſa de diminuer le nombre

des troupes qu'elle avoit en Irlande, quoiqu'il ne ſuffît pas pour défendre le Royaume. Elle envoya ſes ſoldats & ſes Officiers dans les Pays-Bas. Elle engagea quelques Irlandois à entrer à ſon ſervice; d'autres, à la ſollicitation des gens d'Egliſe, entrerent dans celui d'Eſpagne, pour ſe ſouſtraire aux dangers & aux maux auxquels ils étoient expoſés. Les beſoins de l'Etat obligerent le Député à engager ceux qui venoient de ſe ſoumettre, à prendre les armes contre les ennemis déclarés du Gouvernement, & à convertir en une milice réglée, des gens accoutumés à s'aſſembler tumultuairement au premier ordre de leurs Chefs, & à retourner au bout de quelques jours dans leurs habitations. En agiſſant de la ſorte, on dreſſa les ennemis cachés de la puiſſance Angloiſe, tant dans le continent, que dans leur propre Pays, au maniement des armes, dans un temps que l'Angleterre, malgré l'état de foibleſſe dans lequel elle ſe trouvoit, exerçoit ſa domination avec une ſévérité outrée.

Les Officiers de la Reine, établis

dans la Province du Nord, où l'on venoit d'introduire le gouvernement d'Angleterre, exerçoient les loix d'une maniere odieuſe & inſupportable. Les Shériffs achetoient leurs emplois, dépouilloient les anciens habitants de leurs biens, & les obligeoient à rechercher la protection de leurs Chefs naturels. Comme l'Etat n'avoit point de troupes dans Ulſter, on ne dut la tranquillité dont jouiſſoit la Province, qu'aux jalouſies & à la déſunion qui régnoient parmi les Irlandois. Leurs plaintes & leur mécontentements éclatoient de toutes parts, quoiqu'ils continuaſſent d'être ſoumis au Député; mais les principaux Chefs d'Irlande, malgré leurs ſoumiſſions à la Couronne, n'avoient point oublié leur ancienne indépendance; & à meſure que le Gouvernement s'affoiblit, ils furent moins attentifs à diſſimuler l'averſion qu'ils avoient pour lui. Pour augmenter la fermentation des eſprits, & ranimer l'eſpérance qu'on avoit que les choſes changeroient de face, les Eccléſiaſtiques ne ceſſoient de parler des préparatifs immenſes que faiſoit l'Eſ-

Lettre de Wallop au Comte d'Eſſex.

pagne pour envahir tout-d'un-coup l'Angleterre. Ils leur faiſoient regarder Philippe comme leur patron & leur libérateur, & les excitoient à profiter de cette occaſion pour défendre la Religion Catholique, & la liberté de leur nation (*).

Hughes, fils de feu Mathieu, Baron de Dungannon, étoit un des Seigneurs du Nord qui avoit acquis le plus d'autorité & de crédit, à cauſe des faveurs dont le Gouvernement l'avoit comblé. Il n'étoit pas d'une figure avantageuſe, mais d'un tempérament propre à ſupporter les fatigues de la guerre. Se voyant mépriſé dans ſa tribu à cauſe de l'illégitimité de ſa naiſſance, il entra de très-bonne heure au ſervice du Gouvernement d'Angleterre, & ſe ſignala Moryſon, Liv. I, ch. I.

(*) La candeur m'oblige à reconnoître que le Clergé Romain ne contribua pas unanimement aux révoltes d'Irlande. Sullivan avoue lui-même, (malgré le ſoin qu'il a de repréſenter le zele religieux de ſes compatriotes dans le jour le plus favorable,) qu'une partie conſidérable de ce Clergé leur recommanda la ſoumiſſion au Gouvernement, & s'efforça de modérer le zele des plus emportés. *Hiſt. Cath. p.* 117.

par ſon adreſſe, ſon activité & ſa valeur, dans la révolte de Deſmond. L'éducation qu'il reçut en Angleterre, jointe à la fréquentation des perſonnes en place, polit ſes mœurs avec d'autant plus de facilité, qu'il étoit naturellement ſpirituel & d'un caractere inſinuant; mais il ſut ſe déguiſer, & affecter les manieres barbares qui convenoient à un O'Nial. Il demanda au Parlement que tint Jean Perrot, d'être admis, en vertu de la conceſſion que le Roi avoit faite à ſon aïeul le Comte de Conn, à ſon pere & à ſes héritiers, au-lieu & au titre du Comte de Tirowen, de même qu'à l'héritage annexé à cette Comté. On lui accorda aiſément le titre; mais on le renvoya pour l'héritage, à la Reine, parce qu'il avoit été confiſqué au profit de la Couronne par le bill d'atteinte contre Jean O'Nial. Il s'adreſſa au Député, & il ſut ſi bien le gagner par ſes manieres inſinuantes, & ſur-tout par la promeſſe qu'il lui fit, s'il rentroit dans ſes biens, de faire une rente conſidérable à la Couronne, que Perrot lui donna des lettres de recommandation, pour

qu'il pût préſenter lui-même ſa requête à la Reine. Il employa, pour captiver Eliſabeth, tous les moyens que les flatteurs ont coutume d'employer dans de pareilles occaſions. Elle le queſtionna ſur l'état de l'Irlande. Il lui expoſa, avec tous les dehors du zele le plus ſincere, la répugnance naturelle qu'avoient ſes compatriotes d'adopter les loix & les coutumes de l'Angleterre, à cauſe de la prévention barbare qu'ils avoient en faveur des leurs; & affectant une ſollicitude particuliere pour le bonheur de ſon diſtrict, il lui fit ſentir que le moyen le plus ſûr pour introduire les loix & les mœurs Angloiſes dans la Province du Nord, étoit d'abolir le nom d'O'Nial. Cette ruſe lui réuſſit ſi bien, qu'elle lui accorda par des lettres-patentes, ſous le grand ſceau d'Angleterre, le Comté & l'héritage qui lui étoit annexé, ſans aucune redevance, avec cette ſeule clauſe, que l'on fixeroit les bornes de la Comté de Tirowen, qu'on réſerveroit deux cents quarante acres de terrein près de la riviere de Blackwater, pour y bâtir un fort; que le

A. D. 1587.

Rot. Can. H. A. 29 Eliſ.

nouveau Comte ne s'arrogeroit aucune autorité ſur les Seigneurs voiſins; qu'on aſſigneroit aux fils de Jean & de Tirlaugh O'Nial un revenu ſuffiſant pour ſubſiſter, & que Tirlaugh continueroit d'être Chef de Tirowen, avec un droit de ſupériorité ſur Mac-Guire, & O'Cahan, deux Chefs inférieurs, (ou *Uriaghts*, comme on les appelloit,) de ſon voiſinage.

Moryſon, L. I. c. 1. Hughes s'en retourna triomphant en Irlande. Perrot, quoique fâché de ce que la patente n'avoit pas paſſé par le canal ordinaire des affaires d'Irlande, & de ce qu'on ne s'étoit pas réſervé la rente, obéit néanmoins à l'ordre de la Reine, & reçut le Comte avec aſſez de reſpect. On le regarda dans Tirowen comme le favori de la Reine; & il eut ſoin d'exagérer les graces qu'il avoit reçues, & d'inſpirer à ſes vaſſaux groſſiers la plus haute idée de ſon autorité & de ſon crédit. Le vieux Tirlaugh, malgré les ſtipulations qu'on avoit faites en ſa faveur, perſuadé de ſa foibleſſe, conſentit à réſigner ſon autorité au Comte, en ſe réſervant le titre. Le Gouvernement ayant eu beſoin de

lui pour ſoumettre les mécontents de cette Province, il feignit, pour augmenter ſon crédit, le plus grand attachement pour la Couronne. Il offrit adroitement d'entretenir ſix compagnies ſur pied, pour attaquer les inſurgents qui oſeroient troubler la paix dont jouiſſoit la Province du Nord. On eut l'imprudence d'accepter ſa propoſition; de maniere que changeant tous les jours les hommes qui compoſoient ces compagnies, après qu'ils avoient appris le maniement des armes, & leur en ſubſtituant d'autres, il vint à bout de diſciplíner tous ſes vaſſaux. Sous prétexte de vouloir bâtir une maiſon, ce qu'on regardoit comme une marque de politeſſe & de ſoumiſſion, il obtint la permiſſion de faire porter à Dungannon une grande quantité de plomb pour couvrir les creneaux, qu'il eut l'adreſſe de garder pour s'en ſervir dans ſes expéditions militaires.

Cependant, le pouvoir qu'il acquit de jour en jour, le rendit ſuſpect aux Seigneurs voiſins. Mac-Mahon l'accuſa de vexer ſes vaſſaux. Mac-Guire ſe plaignit de tous les

Vie de Perrot.

deux, & ils l'accuſerent à leur tour de pluſieurs pratiques criminelles. Tirlaugh lui-même ſe plaignit de ſes déprédations. Se regardant comme Chef de ſa nation, il exerça de jour en jour plus d'autorité ſur les Seigneurs voiſins ; il pratiqua ſecretement les Ecoſſois d'Ulſter, & leur envoya des renforts conſidérables, en ſtipulant qu'ils lui en fourniroient lorſqu'il en auroit beſoin ; & feignant de ſe réconcilier avec la Tribu d'O'Cahan, qu'il avoit opprimée, il fit nourrir ſon fils dans le Pays ; ce qui étoit un gage d'union chez les Irlandois.

Vie de Perrot.

Cox. A peine eut-on inſtruit le Gouvernement de ces circonſtances ſuſpectes, qu'on reçut une nouvelle plus effrayante, ſavoir, qu'O'Donnel, Chef de Tirconnel, avoit bravé le Gouvernement d'Angleterre, & refuſé d'admettre un Shériff dans ſon diſtrict. On avoit coutume, dans ces ſortes d'occaſions, d'employer la voie des armes, pour obliger les Seigneurs déſobéiſſants à ſe ſoumettre ; mais l'Etat n'avoit point de troupes. Le Conſeil de Dublin ſe trouva dans une perplexité étrange. O'Donnel l'avoit

inſulté, & il n'oſoit uſer de ſon autorité, de peur d'allumer une guerre qu'il étoit hors d'état de ſoutenir. On propoſa divers expédients qui furent rejettés. Perrot, ravi de l'embarras de ſes Conſeillers, leur promit, s'ils vouloient s'en rapporter à lui, de ſoumettre O'Donnel & ſon fils, ſans qu'il en coûtât un ſol à la Reine, ſans aucun riſque pour ſes ſujets, ſans fouler le Pays, & ſans troubler la tranquillité publique.

Le Conſeil lui ayant permis d'exécuter ſon projet, il imagina un expédient auſſi honteux que contraire aux regles de la ſaine politique. Il chargea un Capitaine de vaiſſeau de Dublin, de charger du vin d'Eſpagne, & de ſe rendre à Donnegal, dans le Pays d'O'Donnel, de l'expoſer en vente, de témoigner toutes ſortes de politeſſes aux habitants, & de les traiter ſur ſon bord; & au cas que le vieux Chef ou ſon fils s'y rendiſſent, de les enivrer, de les enfermer dans le fond de cale, & de les conduire à Dublin. Le prétendu Marchand Eſpagnol exécuta ponctuellement ſa commiſſion, & avec ſuccès.

Les habitants ſe rendirent en foule à ſon bord pour acheter ſes vins, & profiter de ſes largeſſes. Le fils aîné d'O'Donnel & deux de ſes camarades y furent auſſi, & ſe trouverent priſonniers après avoir cuvé leur vin. On les enferma dans le château de Dublin, & Perrot ſe félicita d'avoir des ôtages pour la ſûreté & la conduite d'O'Donnel.

Hiſt. du Gouv. de Jean Perrot.

Son adminiſtration tiroit vers ſa fin. Négligé en Angleterre, privé des ſecours dont il avoit beſoin, mortifié dans pluſieurs occaſions par la Reine, calomnié par ſes ennemis, & inſulté par ſes inférieurs dans le Conſeil, il demanda ſon rappel, & pria inſtamment Eliſabeth de le délivrer d'un fardeau que la proximité de ſes ſujets Irlandois d'extraction Angloiſes lui rendoit inſupportable, & qu'il avoit provoqués ſans eſpoir de réconciliation, pour les avoir empêchés de fouler les anciens habitants. » Mon adminiſtration, lui dit-il, » n'eſt pas plus agréable aux Irlan- » dois qu'aux Anglois, & je crains » que ces derniers ne prennent plus » promptement les coutumes Irlan- » doiſes

» doiſes que les Juifs ne prirent cel-
» les des Idolâtres. Je prends mon
» Sauveur à témoin que je n'avance
» rien que de vrai à Votre Majeſ-
» té. Je ſuis las de ma place, mais
» je ne le ſerai jamais de la ſervir ".
La Reine conſentit à lui donner un ſucceſſeur ; mais comme on s'attendoit à une invaſion de la part des Eſpagnols, Perrot eut ſoin, avant que le bruit de ſon départ ſe répandît, de mander les Seigneurs & les Chefs qu'il ſoupçonnoit de favoriſer l'ennemi ; & les exhorta, vu le danger préſent, à donner des ôtages au Gouvernement, pour ſûreté de leurs diſpoſitions loyales & pacifiques. Il les convainquit de la néceſſité de cette précaution, & ils acquieſcerent à ſa demande. Il remit l'épée à William Fitz-William, lui diſant qu'il lui laiſſoit le Royaume en paix ; & que quoique ſimple particulier à l'heure qu'il étoit, il ſe faiſoit fort de ſoumettre au bout de vingt jours quelque Chef rebelle que ce fût, ſans contrainte & ſans violence. Il s'embarqua avec les acclamations de tout le monde, & ſur-tout du bas peuple, qui avoit

éprouvé les avantages de ſon adminiſtration. Le vieux Tirlaugh de Tirowen l'accompagna juſqu'au rivage en fondant en larmes.

William Fitz-William prit les rênes du Gouvernement dans un temps extrêmement favorable. La paix avoit répandu l'abondance & la proſpérité dans le Royaume; les Provinces de Connaught & de Munſter étoient gouvernées avec vigueur par Richard Bingham, & Thomas Norris, Député auprès de ſon frere Jean; les mécontentements & les pratiques ſecretes d'Ulſter étoient de nature à être appaiſés par une conduite modérée & équitable: mais malheureuſement, le nouveau Député étoit intéreſſé, & n'avoit aucune vue politique ſaine. On prétend qu'il demanda à être récompenſé des ſervices qu'il avoit rendus dans ſon adminiſtration précédente, & qu'on lui répondit, qu'il l'étoit aſſez par la place de Vice-Roi d'Irlande qu'il occupoit. Il réſolut donc, en ſe chargeant du gouvernement, d'en tirer le meilleur parti qu'il pourroit.

Le Roi d'Eſpagne ayant échoué

dans ſon entrepriſe contre l'Angleterre, dix-ſept vaiſſeaux de ſa flotte l'invincible, furent pouſſés par la tempête ſur les côtes ſituées au Nord & au Nord Oueſt de l'Irlande, avec environ cinq mille quatre cents hommes qui les montoient. Les Irlandois Moryſon, L. I. c. 1.
es accueillirent comme des freres, avec toute ſorte d'humanité. Cet incident ayant fait revivre leurs anciens préjugés, ils s'entretinrent avec es étrangers de leur grandeur paſſée, u joug ſous lequel ils gémiſſoient, c de la gloire qu'il y auroit à les en élivrer. Les Eſpagnols les encouagerent dans ces ſentiments. Ils leur xagérerent la puiſſance & la bonté e leur Souverain, & ſur-tout ſon ele pour la Religion Catholique; ils s aſſurerent de ſa protection, & s exhorterent à perſévérer dans l'aerſion louable qu'ils avoient conçue our le Gouvernement d'une Prinſſe hérétique. On ſoupçonna le omte de Tirone d'avoir conclu un aité avec les Eſpagnols, & concer- avec eux le projet d'une ſeconde vaſion. D'autres Seigneurs Irlandois ouerent leur attachement pour l'Eſ-

pagne avec moins de réſerve. Mille Eſpagnols, commandés par un Officier appellé Antoine de Leva, furent jettés ſur les terres d'O'Ruarc, Chef de Breffney, qui les reçut avec beaucoup d'hoſpitalité. Bingham voulut les attaquer, mais l'Irlandois s'y oppoſa. Il regarda cette troupe, conformément aux idées de ſes compatriotes, comme une armée conſidérable, & pria, de concert avec un Chef voiſin, Antoine de Leva, de reſter en Irlande, & de déclarer la guerre à Eliſabeth, lui repréſentant la foibleſſe de l'armée d'Irlande, les ſecours qu'il devoit attendre de ſes compatriotes, & la facilité avec laquelle il pouvoit anéantir la puiſſance Angloiſe. L'Eſpagnol, qui probablement n'avoit pas une fort haute idée de ſon nouvel allié, répondit qu'il ne pouvoit s'engager dans une pareille expédition ſans la permiſſion de ſon Souverain; mais il lui promit de retourner dans peu avec des forces qui le mettroient en état d'exécuter ſon généreux projet. Il s'embarqua; mais à peine eut-il quitté la côte d'Irlande, que le vaiſſeau coula à fond avec tous ceux qui le

Sullivan.

Cox.

nontoient. O'Ruarc fut donc abanlonné à toute la vengeance du Préident, & obligé, après quelques hoſilités, de ſe ſauver en Ecoſſe, où le Roi le fit arrêter, & l'envoya à Eliabeth, qui le fit exécuter à Londres comme traître.

Dans ces entrefaites, on fit adroiement courir le bruit que les Eſpagnols avoient laiſſé en Irlande des ommes d'argent conſidérables, & les proviſions de toute eſpece, & es avoient cachées dans les endroits où on les avoit reçues. Fitz-William, nimé par l'eſpoir de s'en emparer, lonna ordre de les chercher, & de es ſaiſir au profit de la Reine; mais n ne put les trouver; ſur quoi il narcha lui-même en perſonne dans Ulſter, dans le cœur de l'hyver, au grand détriment de l'Etat & du Pays, pour découvrir ce prétendu tréſor: nais ſoit qu'il n'exiſtât point, ſoit qu'on eût prévenu ſes recherches, il ne put venir à bout de le trouver. Quelqu'un lui ayant dit qu'Owen Mac-Toole, beau-pere du Comte de Tirone, & Jean O'Dougherty s'étoient emparés d'une partie conſidé-

Moryſon, L. I. c. 1.

rable de ces richeſſes, Fitz-William les fit arrêter ſans aucune preuve, & les fit conduire au château de Dublin par deux Officiers qu'il ſavoit être affectionnés au Gouvernement. Le premier ne ſortit de priſon qu'à l'article de la mort. On prétend que le ſecond obtint ſa liberté, moyennant une ſomme conſidérable d'argent.

Tout le monde eut horreur du traitement qu'on avoit exercé envers deux perſonnes auſſi reſpectées de leurs compatriotes. Les Irlandois bien intentionnés craignirent pour eux-mêmes, & ſe repentirent de leurs ſoumiſſions; les autres s'affermirent dans leur haine pour le Gouvernement. Le Comte de Tirone, allarmé de ſa conduite, & ſachant qu'on ſoupçonnoit la fidélité, réſolut de ſe ſouſtraire aux violences de Fitz-William, & fut ſe jetter aux pieds d'Eliſabeth pour lui renouveller les aſſurances de ſon attachement & de ſa loyauté. On le mit d'abord en priſon, parce qu'il étoit ſorti d'Irlande ſans la permiſſion du Vice-Roi; mais il affecta tant de ſoumiſſion & d'humilité,

Moryſon, L. I. c. 1.

qu'on lui pardonna, & qu'on lui permit de ſe préſenter au Conſeil-Privé, pour y donner les aſſurances qu'on exigeroit de lui. Les principales conditions qu'on lui impoſa, furent d'être fidele à la Reine; de renoncer à toute ſouveraineté & aux coutumes d'Irlande; de contribuer à l'établiſſement des loix & des coutumes d'Angleterre dans ſon diſtrict; de ne fournir aucun ſecours aux ennemis de la Reine; de n'entretenir aucune correſpondance avec les traîtres étrangers; de ne recevoir chez lui ni Prêtres ni Moines; de ne point ſe mêler des affaires eccléſiaſtiques; de ne point lever des troupes ſans la permiſſion du Gouvernement; d'entretenir ſur pied cinquante cavaliers à la ſolde de la Reine; de venir joindre ſes troupes en cas de guerre; de fournir des proviſions à la garniſon de Blackwater à un prix raiſonnable; de n'impoſer aucune taxe ſans la permiſſion du Gouvernement, & de n'exécuter aucun criminel que conformément au droit des armes. Sur les remontrances qu'il fit, on reſtreignit l'autorité des Chefs voi-

ſins, comme on venoit de limiter la ſienne. Il acquieſça à toutes ces conditions; & le Comte d'Ormond & Chriſtophe Hatton ſe rendirent garants de l'exécution de ſes promeſſes.

Sullivan. Cet accommodement n'eut pas plutôt été conclu, que les fils de Jean O'Nial, qui envioient & craignoient la puiſſance de Tirone, entreprirent de le perdre. Hughes, fils naturel de Jean, ſurnommé *Ne-Gavelocke*, ou Camden. *le Priſonnier*, parce qu'il naquit du- Moryſon. rant la captivité de ſa mere, fut chargé de ſe rendre à la Cour d'Angleterre, pour accuſer le Comte de pluſieurs Chefs de trahiſon, entr'autres d'avoir entretenu une correſpondance ſecrete avec l'Eſpagne, par le moyen des Eſpagnols qui avoient fait naufrage ſur ſes côtes. Tirone affecta de mépriſer cette accuſation. Il l'imputa à l'inimitié que ſes compatriotes avoient conçue pour lui, à cauſe de ſon attachement pour la Reine, & ajouta que cette tribu hautaine ne lui pardonneroit jamais d'avoir éteint le nom d'O'Nial. Il ſe fit donc un mérite de cette accuſation, & perſuada ſi bien le Conſeil de la

vérité de ce qu'il avançoit, qu'on n'y eut aucun égard, & qu'on lui permit de retourner en Irlande. Il renouvella la promeſſe qu'il avoit faite de remplir ſon engagement au Vice-Roi; mais lorſqu'on le preſſa d'exécuter ſon traité, il répondit qu'il craignoit de ſe brouiller avec les Seigneurs voiſins, & qu'il donneroit les ſûretés néceſſaires lorſqu'on l'exigeroit de lui; mais qu'il ne pouvoit le faire ſans eux, ſans expoſer ſon Pays à leurs déprédations, & ſans ſe mettre hors d'état de ſe défendre.

Dans ces entrefaites, le fils d'O-Donnel, que Perrot avoit eu l'adreſſe de faire arrêter, quelques-uns des O'Nials, fils de Jean, & les autres ôtages des Seigneurs du Nord, las de ſe voir enfermés dans le château de Dublin, réſolurent de ſe ſauver. Ils eſſayerent de corrompre leur garde; mais celui-ci en ayant averti le Vice-Roi, il lui ôta ſa place, & la donna à un de ſes domeſtiques; ce qui fit ſoupçonner que Fitz-William ſavoit leur deſſein, & qu'il le favoriſoit. Quoi qu'il en ſoit, les ôtages s'évaderent, & quelques-uns retour-

nerent en droiture dans leurs Pays, ſans éprouver le moindre obſtacle.

Sullivan Ann.MSS. Hughes O'Donnel, & Arthur, jeune homme de la famille d'O'Nial, ſe voyant vivement pourſuivis, ſe réfugierent chez quelques tribus Irlandoiſes, ſituées dans le voiſinage de la Capitale, & gagnerent une miſérable retraite dans le fort de l'hyver, où leurs amis, qui craignoient les troupes de la Reine, les laiſſerent lutter pendant quelques jours contre le froid & la faim; & lorſqu'ils vinrent à leur ſecours, ils trouverent le jeune O'Nial mort de faim, & Hughes O'Donnel, qui ayant perdu ſes membres de froid, déploroit la mort de ſon compagnon. On lui procura tous les ſecours néceſſaires; & après qu'il fut rétabli, il retourna dans ſon Pays, déteſtant le Gouvernement d'Angleterre qui étoit la cauſe de ſes ſouffrances. Son pere lui réſigna quelque temps après le Comté de Tirconnel; ce qui le mit en état de donner carriere à ſon reſſentiment.

Moryſon, ut ſupra. Il ſembloit que Fitz-William s'efforçoit, par ſa conduite imprudente, d'augmenter le mécontentement qui

régnoit dans la Province du Nord. Mac-Mahon, Chef du diſtrict de Monaghan, avoit cédé ſon pays à la Reine, & elle le lui avoit recédé ſous le grand ſceau d'Angleterre, pour en jouir, lui & ſes hoirs mâles, & à leur défaut, ſon frere Hughes. Etant mort ſans enfants, ce dernier hérita de ſes biens, moyennant une ſomme d'argent qu'il promit; mais ayant manqué de la payer, on le tint quelques jours en priſon dans le château de Dublin. Il fit tant cependant, que Fitz-William lui promit de le mettre en poſſeſſion de ſon héritage, & d'aller lui-même en perſonne à Monaghan. A peine y fut-il arrivé, qu'on accuſa Hughes d'être entré deux ans auparavant, à main armée, dans un diſtrict voiſin, pour exiger une rente qui lui étoit due. Ces ſortes d'actions étoient ordinaires dans les contrées d'Irlande qui n'avoient point été réformées, & reſtoient impunies; mais les loix d'Angleterre les mettoient au nombre des crimes de trahiſon. L'infortuné Mac-Mahon fut cependant jugé, condamné par des Jurés qu'on avoit choiſis, dit-on, parmi les ſol-

dats, & exécuté au bout de deux jours, pour une offenſe commiſe dans un Pays où la loi n'étoit point connue ; ce qui répandit la conſternation parmi ſes compatriotes. Ses biens furent diſtribués à Henri Bagnal & à d'autres aventuriers, du nombre deſquels étoient quatre anciens Irlandois.

La condamnation de ce Chef confirma les Irlandois dans l'averſion qu'ils avoient conçue pour un gouvernement qu'ils regardoient comme un ſyſtême odieux de tyrannie & de cruauté. Ils réſolurent unanimement de ne recevoir ni Shériffs, ni autres Officiers de Juſtice dans leurs Comtés reſpectifs. Fitz-William ayant mandé au Chef de Fermanagh le deſſein dans lequel il étoit d'envoyer un Shériff dans ſon diſtrict, Mac-Guire lui répondit, avec une ſimplicité
Davis. ſimulée : — »Votre Shériff ſera le très-
» bien venu : mais marquez-moi quel
» eſt ſon erick, afin que je puiſſe le
» lever, au cas que mes vaſſaux lui
» coupent la tête". — Les habitants du Nord ne s'étoient point encore oppoſés ouvertement au Gouverne-

ment d'Angleterre; mais ils prenoient les meſures pour le faire. Le jeune Chef de Tirconnel, pour augmenter ſon crédit, épouſa une fille du Comte de Tirone; ce qui augmenta les ſoupçons que l'Etat avoit déja conçus contre ce Comte. Il avoit trouvé le moyen de s'aſſurer de la perſonne d'Hughes Ne-Gavelocke, ſon accuſateur; & pour aſſouvir tout à la fois ſa vengeance, & empêcher qu'on ne découvrît ſes menées ſecretes, il le condamna à l'inſtant de mourir par la main du bourreau. On avoit tant de reſpect pour le nom d'O'Nial, que perſonne ne voulut prêter la main à cet office infâme, & qu'on fut obligé d'en faire venir un de dehors. L'Etat fut allarmé, & la Reine vivement offenſée de cet acte préſomptueux de violence; mais le Comte prétendit n'avoir exercé que le droit qu'il avoit de punir un traître ſelon le droit des armes. Comme le Gouvernement lui avoit accordé ſon autorité, il ſe contenta de lui ôter ſa commiſſion. Tirlaugh O'Nial ſe plaignit de ſes outrages. Henri Bagnal l'accuſa d'avoir ſéduit ſa ſœur, & de Camden.

l'avoir épouſée du vivant de ſa femme ; mais Tirone, uſant de ſa diſſimulation ordinaire, allégua pour ſe juſtifier, qu'il n'avoit contracté cette alliance avec O'Donnel, que pour l'engager à demeurer fidele au Gouvernement ; que les outrages dont Tirlaugh ſe plaignoit, étoient l'effet de ſes violences injuſtes ; qu'il étoit faux qu'il eût ſéduit la ſœur d'Henri Bagnal, qu'elle l'avoit épouſé volontairement ; & que s'étant ſéparé d'avec ſa femme, il étoit le maître de l'accepter pour épouſe. Il accuſa ſon beau-frere d'uſurper dans Ulſter une autorité incompatible avec ſes droits légitimes ; mais il pria en même-temps les Seigneurs du Conſeil de Sa Majeſté, d'engager Bagnal à ſe réconcilier avec lui, afin qu'ils puſſent, comme voiſins & alliés, agir de concert pour le ſervice du Gouvernement. Pour donner à ſes proteſtations un plus grand air de ſincérité, il conſentit à ce qu'on érigeât ſon Pays en Province, & qu'on la diviſât en Baronnies, ſelon qu'on le pratiquoit en Angleterre. Le mécontentement régnoit plus que jamais dans la Pro-

Lee's Lett. to Q. Eliz. MS. Trin. Col. Dub. Moryſon.

vince du Nord; mais on ſut ſi bien le cacher, que le Gouvernement la crut entiérement pacifiée, & tourna ſes vues ſur les autres diſtricts de l'Iſle. On engagea les habitants de Munſter à ſe cotiſer, & à fournir, pendant trois ans, un ſubſide à la Reine; ce qui lui fit eſpérer d'en obtenir un pareil dans des autres Provinces, & d'augmenter ſes revenus.

Cet intervalle de tranquillité fut marqué par un événement qui fit autant d'honneur au Gouvernement de la Reine, que de bien à l'Irlande, & qui, depuis deux ſiecles, a contribué à civiliſer un Pays dont la ſituation n'eſt pas avantageuſe; je veux dire la fondation de l'Univerſité de Dublin.

Ce fut Lech, Archevêque de cette ville, qui forma le premier ce projet l'an 1311. Il obtint, pour cet effet, une Bulle de Rome; mais la mort l'empêcha de l'exécuter. Bricknor, qui lui ſuccéda, & dont j'ai déja parlé, le reprit immédiatement après la guerre d'Ecoſſe, ſous le regne d'Edouard II; & quoique mal ſoutenu pendant trente-huit ans, cet établiſ- Ware.

ſement ne laiſſa pas de conſerver ſon nom juſqu'au regne d'Henri VII. Un Parlement d'Irlande, tenu l'an 1465, ſous le regne d'Edouard IV, ordonna d'établir une Univerſité dans la ville de Drogheda, avec les mêmes privileges & les mêmes franchiſes que celle d'Oxford; mais cet acte eut cela de commun avec les autres, qu'on l'oublia entiérement pendant le tumulte des guerres civiles.

Ware. Dès le commencement de la réformation, la difficulté de trouver des Paſteurs, l'indifférence que les Vice-Rois témoignoient pour les affaires de la Religion, le peu de ſuccès qu'eurent les meſures que l'on prit pour inſtruire le peuple & pour introduire le culte Réformé, réduiſirent inſenſiblement l'Egliſe d'Irlande à l'état le plus déplorable (*).

(*) Il paroît par la deſcription que Spencer a donnée de l'état de l'Egliſe d'Irlande, quelque temps après l'établiſſement de l'Univerſité, qu'on n'avoit pas beaucoup travaillé à l'améliorer depuis l'adminiſtration d'Henri Sidney. La lettre ſuivante que ce Miniſtre écrivit à la Reine Eliſabeth, contient un détail exact & authentique de la malheureuſe condition de

A meſure que la puiſſance de la Couronne d'Angleterre s'affermit &

---

l'Egliſe de ce Royaume dans le temps dont je parle.

HENRI SIDNEY, à la Reine ELISABETH.

MADAME,

J'ai repréſenté aux membres du Conſeil de V. M. dans pluſieurs diſcours que je leur ai adreſſés, l'état dans lequel j'ai trouvé ſon Royaume à mon arrivée, ce que j'ai vu & appris dans les différents voyages que j'y ai faits durant ſix mois conſécutifs. Je n'ai point oſé les envoyer directement à V. M., de peur qu'ils ne l'ennuyaſſent par la multitude des matieres qu'ils contiennent, & par la maniere dont je les expoſe, ne doutant point qu'on inſtruiſît V. M. de ce qu'ils contiennent d'eſſentiel.

Je m'adreſſe aujourd'hui à vous, ma très-chere Maîtreſſe, & très-honorée Souveraine, comme à la ſeule qui puiſſiez remédier aux maux de votre Royaume, & principalement à ceux de l'Egliſe, qui en eſt la partie la plus noble, & qui ſe trouve dans l'état le plus déplorable qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Je ne l'aurois jamais cru tel, ſi je ne l'avois vu moi-même, & ſi je n'avois été inſtruit de l'état particulier des Egliſes de l'Archevêché de *Meithe*, qui eſt le canton le plus fertile & le plus peuplé de ce Royaume, par M. *Hughes Bradye*, Evêque de cette ville, Miniſtre du St. Evangile, &

s'étendit, des hommes graves s'occuperent de ces maux, & chercherent

---

ſerviteur de V. M., qui, les ayant viſitées lui-même, a trouvé qu'il y avoit dans ſon Dioceſe 224 Egliſes Paroiſſiales, dont 105 étoient incorporées à divers fiefs de V. M. qu'on avoit loués ou affermés pour quatre ans à des particuliers qui en tiroient un bénéfice fort au-deſſus de la rente que V. M. en reçoit. Ces Paroiſſes n'ont ni Curés, ni Vicaires, & ſont la plupart deſſervies par des Curés à gages, parmi leſquels il n'y en a que huit qui ſavent l'Anglois. Les autres ſont des Prêtres, ou plutôt des bélîtres d'Irlandois, groſſiers, ignorants, qui ſavent à peine quelques mots de Latin, & qui, n'ayant pour ſubſiſter que les offrandes, qui ſont très-petites, s'en dédommagent ſur les Meſſes, les Obits, la Confeſſion, & autres monopoles ſemblables que V. M. a eu la prudence d'abolir. Il n'y a pas une Cure en état de pouvoir être habitée. Il y a pluſieurs endroits où les murailles des Egliſes ſont tombées, où le preſbytere eſt découvert, & qui n'ont ni portes, ni fenêtres. Il y a, dans le même Dioceſe, 52 autres Paroiſſes qui ſont un peu moins mal deſſervies que les autres par des Vicaires. Il y en a 52 autres, qui ſont le reſtant de 224, qui appartiennent à divers Seigneurs particuliers, & qui, bien qu'en meilleur état que les autres, ſont fort éloignées de celui qui leur convient. L'état de l'Egliſe étant tel que je viens de le dire dans les Dioceſes les plus peuplés, & dans les diſtricts les mieux gouvernés; V. M. peut aiſément juger ce qu'il doit être dans les autres, où la Religion ni les mœurs n'ont point été réformées. Il y a même des endroits de votre Royaume que l'on

à y remédier. Le premier expédient qui s'offrit à leur esprit, fut de met-

croiroit être habités par des Payens, & où l'on ne connoît pas même le Baptême, ainsi qu'un Prédicateur l'a dit devant moi. Je ne finirois point si je marquois à V. M. le pillage qu'ont souffert & que souffrent encore le peu d'Archevêchés & d'Evêchés qui restent, tant de la part des Prélats eux-mêmes, que de celle des Grands & de leurs voisins; mais j'ose l'assurer qu'il n'y a point de Pays Chrétien où l'Eglise soit dans un état aussi déplorable; ce qui provient de trois causes, de la ruine des Eglises, du défaut de Ministres, & de la difficulté de les faire subsister. Pour remédier à la premiere, il convient que V. M. me charge, ou tel autre qu'il lui plaira, d'examiner d'où vient que les Eglises sont en si mauvais état, & à qui en est la faute: si elle vient du district où des fermiers, de les obliger de les réparer sans délai; si la faute, pour les Eglises de vos domaines (celles-ci sont en plus mauvais état que les autres) ne vient point de ces derniers, & qu'ils ne soient point tenus de les réparer, d'ordonner qu'on employe une partie du revenu annuel des Cures à cette réparation.

Il s'agit maintenant du choix & de l'entretien des Ministres. Quant au choix, il est absolument nécessaire que ceux qui sont destinés pour les endroits où l'on n'entend point l'Anglois, soient au fait de la langue du Pays; & il sera aisé à V. M. d'en trouver dans ses Universités, d'assez bien intentionnés & d'assez zélés pour la Religion, pour remplir ces places, lorsqu'elle daignera les encourager. Je sens que cela engagera V. M. dans quelques dépenses; mais j'ose l'assurer qu'elle

tre les habitants en état d'exercer le miniſtere évangélique, ſans être

---

en ſera amplement dédommagée avant trois ans. Dans le cas où l'on ne trouveroit point de ſujets dans les Univerſités que je viens de dire, ou que leur nombre ne ſeroit pas ſuffiſant, car il en faut au moins dix ou douze pour remplir les places & les dignités de l'Egliſe, il faudroit que V. M. chargeât le Régent *d'Ecoſſe*, où j'ai appris qu'il y a pluſieurs membres de l'Egliſe Réformée qui entendent la langue Irlandoiſe, de choiſir des ſujets honnêtes, zélés & ſavants, en état de les remplir. Ils ſeroient, il eſt vrai, quelque temps à charge à V. M.; mais leurs bénéfices fourniroient bientôt à leur entretien, & elle auroit l'avantage de gagner à J. C. pluſieurs milliers d'ames qui ſeroient perdues à jamais. Quant aux Egliſes du diſtrict Anglois & de vos domaines, il ſuffit, très-vertueuſe Reine, que V. M. aſſigne pour l'entretien de leurs Miniſtres une partie des rentes que lui payent ſes fermiers. Ses revenus n'en ſouffriront pas beaucoup, & le gain qu'elle fera, ſera ineſtimable; car les baux une fois expirés, il n'eſt pas douteux qu'elle recouvrera, avec uſure, les dons qu'elle aura faits à l'Egliſe.

Je ſupplie humblement V. M. de vouloir envoyer ici trois ou quatre Eccléſiaſtiques, graves, ſavants & reſpectables, pour qu'ils puiſſent s'inſtruire par eux-mêmes du pitoyable état de cette Egliſe, & apporter au plutôt le remede convenable. Je ne vois même pas ce qui pourroit empêcher vos Officiers de s'acquitter de cette commiſſion, ſi V. M. ordonnoit aux Evêques de ſon Royaume de s'en charger à leurs frais

obligés d'aller chercher ailleurs des ſujets indignes d'exercer un emploi qu'ils acceptoient ſouvent avec répugnance. On propoſa au Parlement, l'an 1569, de rétablir l'Univerſité qu'on avoit autrefois érigée dans l'Egliſe de St. Patrice, & de fournir à ſon entretien par des contributions volontaires. Henri Sidney, homme pieux & zélé pour la réformation de l'Irlande, appuya ce projet, & offrit

---

& dépens. Ils ſont aſſez riches; & pour peu qu'ils ſoient reconnoiſſants des bontés que V. M. a pour eux, ou zélées pour l'accroiſſement du troupeau Chrétien, ils n'héſiteront pas à entreprendre les voyages néceſſaires pour cet effet, & j'aurai ſoin, de mon côté, de leur fournir les guides & les eſcortes néceſſaires. Ce qui m'oblige à prier V. M. d'en envoyer d'Angleterre, c'eſt que je ſuis également perſuadé de leur prudence & de leur impartialité.

Je ſupplie humblement V. M. d'agréer mes lettres comme l'effet de mon zele pour la réformation de votre Egliſe & de votre Royaume. Je croirois penſer fort mal, ſi je regardois leurs intérêts comme ſéparés. Je prie Dieu de tout mon cœur de vouloir accorder à V. M. un regne auſſi long & auſſi heureux que je le deſire pour le bien de ſes ſujets, &c. Du château de Dublin, le 28e. d'Avril 1576.

Je ſuis, &c.

H. SIDNEY.

même une ſomme conſidérable. On le communiqua aux Seigneurs du Conſeil d'Angleterre, & l'on pria en même-temps la Reine de vouloir bien le ſeconder; mais ſoit que les troubles qui s'éleverent dans l'Irlande, ſoit que les ſoins & les allarmes qui agitoient l'Angleterre, empêchaſſent de s'en occuper, l'exécution en fut réſervée au génie entreprenant de Jean Perrot.

Lett. de Perrot. Ce Gouverneur ſe propoſa de fonder deux Colleges à Dublin ſur le débris de la Cathédrale de St. Patrice, laquelle étant plus reſpectée que les autres Egliſes par les ſuperſtitieux, méritoit, ſelon lui, pour cette raiſon ſeule, d'être abolie. Son deſſein étoit de convertir le bâtiment en Cour de Juſtice, & d'employer les revenus annuels, qui ſe montoient à quatre mille marcs, à l'entretien des deux Séminaires, à raiſon de mille livres ſterling chaque, & le reſtant aux réparations de l'Egliſe, ou à l'augmentation des revenus de l'autre Cathédrale. Loftus, Archevêque de Dublin, s'oppoſa vivement à ce projet, parce qu'il étoit con-

traire à ſes intérêts ; & comme il n'étoit pas moins hautain que Perrot, ſon oppoſition excita entr'eux une animoſité, que la Reine crut devoir appaiſer en écrivant à tous les deux. Le Prélat, après le retour & la ruine de ſon antagoniſte, pour montrer que quoiqu'il déſapprouvât le ſyſtême de Perrot, il ne deſiroit pas moins que lui l'établiſſement d'une Univerſité, propoſa pour cet effet le Couvent de Tous les Saints, que Dermod Mac-Murchad, Roi de Leinſter, avoit fondé dans le voiſinage de Dublin, près de la côte Sud-Eſt. Cette Maiſon religieuſe ayant été abolie ſous le regne d'Henri VIII, on avoit cédé le terrein qu'elle occupoit au Maire & aux citoyens de Dublin ; ce fut à eux qu'il le demanda.

Il leur repréſenta dans deux diſcours, qu'il a eu ſoin de nous conſerver, le deſſein louable qu'avoit la Reine de fonder une Univerſité dans l'Irlande ; il inſiſta ſur les avantages qu'ils retireroient d'un pareil établiſſement dans leur voiſinage, & les exhorta à céder le terrein néceſſaire pour cet effet. » Une pareille action, leur dit-

» il, ſera agréable à Dieu, qui vous » en récompenſera amplement dans » l'autre vie; & indépendamment de » l'honneur & de l'avantage que vous » en retirerez, vous aurez celui d'é- » lever vos enfants dans les ſcien- » ces, & de les mettre en état de » contribuer à l'élévation de vos fa- » milles, & de remplir avec hon- » neur les poſtes qu'on voudra leur » confier, ſoit dans l'Egliſe, ſoit dans » l'Etat". Telles furent les raiſons dont il ſe ſervit pour engager les citoyens à lui accorder ſa demande.

* * * * * * * * * * *

Ils accepterent ſa propoſition, & lui firent préſent du Couvent & du terrein qui en dépendoit. On demanda enſuite à la Reine ſa charte royale, & des lettres d'amortiſſement pour le terrein que la ville avoit cédé. Henri Usher, & Lucas Challoner, qu'on deſtinoit à être membres de cette nouvelle Communauté, furent chargés de les ſolliciter, & revinrent avec une permiſſion en date du 29 de Décembre 1591, par laquelle la Reine les autoriſoit à fonder l'Univerſité, & leur cédoit les terres qu'elle poſſédoit

poſſédoit, & qu'elle pourroit acquérir dans la ſuite, juſqu'à la ſomme de quatre cents livres ſterlings par an. Cette permiſſion fut ſuivie d'une Charte qui érigeoit le College en Univerſité, ſous le nom de *College de la Sainte & indiviſible Trinité de la Reine Eliſabeth, près de Dublin.* Elle devoit être compoſée d'un Principal (Adam Loftus, Archevêque de Dublin); de trois membres (Henri Uſher, Lucas Challoner, & Launcelot Moyne); & de trois Profeſſeurs (Henri Lee, William Daniel, & Etienne White.) Cecil, Lord Burleigh, fut nommé Grand-Chancelier par la Charte; & toutes les élections futures à cet office, renvoyées au Principal & aux membres. Ces derniers furent chargés d'élire le Principal; ils ne devoient reſter que ſept ans en place; & l'Archevêque de Dublin, l'Evêque de Meath, le Vice-Tréſorier, le Tréſorier des Guerres, le Juge-Mage & le Maire de Dublin, furent chargés d'en faire la viſite.

Il falloit établir un fonds pour la conſtruction des bâtiments, & les autres charges inſéparables d'un pa-

reil établiſſement ; & en conſéquence, le 11 de Mars 1591, le Vice-Roi Fitz-William, & le Conſeil-Privé écrivirent des lettres circulaires aux principaux Gentilshommes de chaque Baronnie du Royaume, pour les prier de vouloir bien y contribuer. On eut à lutter contre la pauvreté du Royaume, & la répugnance des Papiſtes ; mais on poſa la premiere pierre du bâtiment deux jours après, & les étudiants y entrerent le 9 de Janvier 1593.

Le malheur du temps, & le défaut de revenus furent cauſe que la Société languit quelque temps, & courut même riſque d'être détruite ; mais ayant été ſoutenue par les ſoins & les bontés de la Reine, elle réſiſta aux orages publics, & ſes ſucceſſeurs l'éleverent à un degré de ſplendeur qui ne ſe reſſentit nullement de la foibleſſe de ſon origine. * * *
* * * * * * * * * * *

CHAPITRE IV.

Le Comte de Tirone ſoupçonné. — Accuſé par Bagnal. — Partialité de Fitz-William. — La loyauté affectée de Tirone. — Il provoque ſes compatriotes. — Prend le titre d'O'Nial. — Ruſſel Vice-Roi. — Tirone l'amuſe. — Succès & cruautés des Irlandois dans les Provinces d'Ulſter & de Connaught. — Jean Norris envoyé en Irlande pour commander les troupes de la Reine. — Hoſtilités de Tirone. — Danger qu'il court, & adreſſe avec laquelle il s'en tire. — La Reine s'abouche avec les peuples du Nord, qui conſentent à une courte treve. — L'eſprit de révolte ſe répand dans les Provinces de Leinſter & de Munſter. — Détreſſe de Norris. — Expédition infructueuſe contre les peuples du Nord. — Leur terreur, leurs pourparlers & leur ſoumiſſion. — Se repentent du traité qu'ils ont fait. — L'Eſpagne les encourage. — Norris eſt attaqué dans Connaught. — Les hoſtilités de Tirone l'obligent à retourner dans le Nord. — Soumiſſion appa-

rente de ce Comte. — Condeſcendance de la Reine. — Inſolence de Tirone. — Diſgrace & mort de Norris. — Le Lord Burgh Gouverneur en chef. — Continue la guerre avec vigueur. — Meurt ſubitement. — Ormond prend le commandement de l'armée. — Sa conférence avec Tirone. — Leur accommodement. — Les rebelles Irlandois encouragés par la conduite de la Reine. — Les hoſtilités recommencent. — Bataille de Blackwater. — Conſéquences de cette action. — Inſolence des rebelles, & détreſſe des Royaliſtes. — Le Comte d'Eſſex Vice-Roi. — Son armée formidable. — Les rebelles ne perdent point courage. — Conduite d'Eſſex. — Ses repréſentations à la Reine. — Elle lui envoye un renfort de troupes. — Il ſe diſpoſe à marcher contre les rebelles du Nord. — Défaite & mort de Conyers Clifford. — Le Comte d'Eſſex s'abouche avec Tirone. — Leur entrevue. — Treve accordée aux peuples du Nord. — Eliſabeth prend l'allarme. — Eſſex, outré de ſa conduite, hâte ſon départ & ſe préſente devant la Reine. — Les rebelles d'Irlande reprennent courage.

— Aidés par l'Eſpagne. — Encouragés par le Pape. — Il envoye un préſent à Tirone. — Ce Comte rompt la treve. — S'adreſſe à la Cour de Rome. — Bulle en faveur des rebelles d'Irlande. — Leur puiſſance. — Foibleſſe du Gouvernement. — Tirone tâche de gagner les habitants de Munſter. — Activité du Comte d'Ormond.

(*) QUOIQUE l'eſprit de mécontentement qui régnoit dans ce temps-ci parmi la plupart des Irlandois du Nord, ne les eût point encore portés à aucun acte de violence, ils ne purent cependant le cacher à la vigilance du Gouverne- A. D. 1594.

(*) Les affaires d'Irlande, depuis ce période juſqu'à la mort de la Reine Eliſabeth, ſont rapportées avec tant d'exactitude par les Auteurs contemporains & par les Auteurs qui y ont eu part, qu'il faudroit un ouvrage ſéparé pour entrer dans tous les détails; ce qui eſt un travail que l'Auteur a voulu s'épargner à ſoi-même & à ſes Lecteurs. On réduit à leur juſte valeur les incidents qui regardoient le Vice-Roi ou le Préſident de ces temps-là; & l'on ne ſauroit blâmer un Hiſtorien de ne point entrer dans tous les détails minucieux & inutiles qui les concernent.

ment. La conduite de Tirone', en particulier, lui parut équivoque & ſuſpecte. Henri Bagnal, ſon ennemi mortel, reçut quelques avis qu'il crut l'autoriſer à s'aſſurer de la perſonne du Comte. Il produiſit au Conſeil divers chefs de trahiſon contre lui, qui fixerent ſon attention. Tirone y répondit par écrit; mais Fitz-William, oubliant la bonne foi & l'impartialité que ſon poſte exigeoit de lui, envoya l'accuſation en Angleterre, ſans y joindre la réponſe.

Moryſon, L. I, c. 1. p. 29.

Ibid. p. 28, 29. Dans ces entrefaites, une créature du Vice-Roi, qui exerçoit l'emploi de Shériff dans Fermanagh, imitant l'exemple de ſes collegues, eut l'audace de vexer les habitants. Magwire, Chef de ce diſtrict, en fut tellement irrité, qu'il prit les armes, & qu'il l'eût maſſacré lui & ſes collegues, ſi Tirone n'eût intercédé pour eux, & n'avoit engagé ſes compatriotes à les laiſſer aller. Il fit valoir ce ſervice à la Cour d'Angleterre, & ſe plaignit hautement de la partialité du Vice-Roi, & de l'injuſtice de Bagnal. Il répondit à tous les chefs dont on l'accuſoit; il offrit de ſe

Lee's Lett. to Q. Eliz. MSS.

rendre en Angleterre, & de prouver ſon innocence dans un combat ſingulier avec ſon adverſaire. Les membres du Conſeil furent tellement ſatisfaits de ſes raiſons, qu'ils approuverent ſa conduite, & blâmerent le Vice-Roi de ſa partialité.

Le Comte trouva bientôt une autre occaſion de manifeſter ſa fidélité prétendue. L'outrage que Magwire avoit commis, détermina le Vice-Roi & le Conſeil à le traiter en traître. Bagnal eut ordre de l'attaquer dans Fermanagh. Bingham ſe rendit à Connaught avec les troupes de la Reine, pour s'oppoſer à ſes machinations. Il agiſſoit par les conſeils d'un nommé Macguaran, Eccléſiaſtique factieux, que le Pape avoit inveſti du titre de Prélat d'Armagh. Ce dernier s'étoit fait quelques partiſans en vertu d'une commiſſion dont il diſoit avoir été chargé par le Roi d'Eſpagne, dont il leur faiſoit eſpérer un puiſſant ſecours. Bingham pourſuivit les inſurgents avec beaucoup de vigueur; le Prêtre turbulent fut tué dans la premiere rencontre, & Magwire obligé de retourner chez Moryſon, p. 30.

lui. Le Chef de Tirconnel, & quelques Ecoſſois mercenaires, ſe liguerent avec lui contre les Anglois. Le Comte de Tirone, en bon & fidele ſujet, fut ſe ranger ſous le drapeau de Bagnal, & ſe comporta avec tant de zele dans une action où les Ecoſſois furent défaits, qu'il fut bleſſé à la cuiſſe. Cependant, malgré toute cette apparence de loyauté, ſes compatriotes avouent qu'il entretenoit correſpondance avec l'ennemi. Il étoit ſi convaincu de ſon crime, & il craignoit ſi fort Bagnal, qu'il abandonna ſubitement le camp, & ne prit plus aucune part à cette guerre. Eniſkillen, la principale fortereſſe de Magwire, fut priſe, ou, comme diſent les Hiſtoriens Irlandois, livrée à Richard Bingham; mais la garniſon Angloiſe n'y fut pas plutôt entrée, qu'O'Donnel profita du départ des troupes de la Reine, pour l'inveſtir. Ce Chef, moins prudent que Tirone, déclara ouvertement la guerre aux Anglois, envoya un Evêque Papiſte en Eſpagne, pour demander du ſecours à Philippe, & fut tellement indigné de la duplicité du Comte, qu'il

Sullivan, Hiſt. Cath. p. 129.

le menaça de le traiter comme ennemi, s'il différoit plus long-temps à s'unir à ſes compatriotes. Cette précipitation ne s'accordoit point avec la baſſe politique de Tirone. Il attendoit, pour ſe révolter, l'arrivée d'un ſecours étranger. Pour appaiſer le Chef de Tirconnel, Cormac O'Nial, ſon frere, fut le joindre avec quelques troupes. Sullivan, Hiſt. Cath. p. 134.

Quoique le Comte évitât autant qu'il pouvoit de ſe déclarer trop tôt contre le Gouvernement d'Angleterre, cependant de nouveaux incidents l'obligerent, tant pour ſon propre intérêt, que pour ſa ſûreté, à lui fournir un nouveau ſujet de plainte. Tirlaugh, qui jouiſſoit depuis ſi long-temps de la dignité de Chef de Tirone avec la permiſſion de la Cour, approchoit de ſa fin. Le Comte fut bien-aiſe d'hériter d'un titre que ſes compatriotes étoient habitués à reſpecter. Il n'avoit d'autres rivaux que les fils du feu Jean O'Nial, qui s'étoient ſauvés du château de Dublin. Il s'aſſura de leurs perſonnes; il les fit charger de chaînes, & le vieux Chef ne fut pas plutôt mort, qu'il Moryſon, L. I. p. 22.

prit le titre faſtueux de *The O'Nial.* Il ne manqua point de prétextes pour pallier ces outrages. Il allégua entr'autres choſes, qu'il ne s'étoit emparé de ce poſte, que pour empêcher que quelqu'autre moins affectionné que lui au Gouvernement d'Angleterre, ne le prévînt, & qu'il s'en démettroit dès qu'il auroit établi une bonne adminiſtration dans ſon Pays. Le Gouvernement qui connoiſſoit ſa foibleſſe actuelle, feignit d'être ſatisfait de ces apologies.

Fitz-William ayant obtenu ſon rappel, William Ruſſel, fils du Duc de Bedford, fut nommé pour remplir ſa place. Tirone, qui, pendant quelque temps, avoit affecté de craindre le Gouvernement, & s'étoit abſenté, ſe rendit à l'inſtant auprès du nouveau Gouverneur, comme ſi l'injuſtice de Fitz-William avoit été le ſeul motif de ſa crainte, ſe plaignit des maux que lui avoient cauſés les inſinuations perfides de ſes ennemis, & lui fit les proteſtations les plus affectueuſes de ſa ſoumiſſion & de ſon attachement pour la Reine. Ruſſel, qui ne connoiſſoit point ſon carac-

Moryſon, p. 32, 33.

tere, parut touché de ſa ſincérité ; mais Bagnal, qui n'ignoroit point ſes pratiques inſidieuſes, & qui le haïſſoit depuis long-temps, aſſura le Député que l'on devoit tous les déſordres du Nord aux machinations de ce Comte dangereux ; il lui fit le détail de toute ſa conduite ; il lui cita pluſieurs exemples de ſa déloyauté, & il vint tellement à bout de le perſuader, qu'on agita ſi on le feroit arrêter ou non. Ruſſel ſe déclara pour le premier parti ; mais la plupart des membres du Conſeil, ſoit par crainte, ſoit par un ſentiment d'affection pour lui, déſapprouverent cette rigueur, & Tirone fut renvoyé pour concerter de nouveaux moyens de nuire aux Miniſtres Anglois de la Reine.

Le Député fut obligé de pourſuivre les inſurgents du Nord, & d'aller ſecourir le château d'Enniskillen. Pour cet effet, ayant laiſſé au Comte d'Ormond le commandement de Leinſter, où les rebelles Irlandois commettoient mille déſordres, il prit la route de Fermanagh ; mais il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il étoit Moryſon, p. 32, 33.

arrivé trop tard. Les troupes Angloiſes qu'on avoit envoyées au ſecours de la place, avoit été entiérement défaites par O'Donnel & ſes alliés; & la garniſon qui ſe trouvoit réduite à l'extrêmité, s'étoit rendue, & avoit été maſſacrée par les Irlandois, pour ſe venger de la cruauté que Bingham avoit exercée lorſqu'il s'empara du fort. Ils pénétrerent dans Connaught avec le triomphe barbare qui eſt naturel à des vainqueurs irrités; ils commirent les ravages les plus affreux dans tous les diſtricts attachés au Gouvernement d'Angleterre; ils aſſiégerent le fort de Belleek que les Anglois occupoient; ils taillerent en pieces un détachement qui alloit à ſon ſecours, & paſſerent la garniſon, que le défaut de vivres avoit obligée de ſe rendre, au fil de l'épée. Pour comble de triomphe, O'Donnel établit pour Chef de ce diſtrict un des de Burghos, ſon aſſocié, ſous le nom de *The Mac-William*, ſans que Bingham, Préſident de Connaught, fût en état de s'oppoſer à de pareils outrages.

Sullivan, p. 135.

La Reine & ſes Miniſtres furent

allarmés de ces hoſtilités, & ſentirent la néceſſité qu'il y avoit de prendre à cœur la défenſe de l'Irlande. Les Miniſtres qu'elle avoit dans ce Pays, avoient imprudemment enflammé les eſprits des inſurgents du Nord, par des propoſitions d'accommodement, dans leſquelles ils découvrirent la foibleſſe du Gouvernement; ce qui les enhardit à faire monter leurs prétentions plus haut qu'ils n'auroient fait. La Reine feignit de déſapprouver ces conceſſions déshonorantes; mais elle ordonna ſous main au Député de traiter avec O'Donnel, & de le détacher de Tirone, qu'elle regardoit comme l'auteur de tous les troubles du Nord. Ce que la Reine fit de mieux dans cette occaſion, fut d'envoyer en Irlande deux mille ſoldats vétérans qui s'étoient diſtingués ſous Norris dans la Bretagne, & mille hommes de nouvelle levée. Ruſſel avoit eu l'imprudence de demander pour adjoint un Officier expérimenté qui pût l'aider dans une guerre qui devenoit de jour à autre plus conſidérable, ſur quoi elle donna ordre à Jean Norris de ſe rendre

Moryſon, P. 34, 35.

en Irlande. Un Officier auſſi diſtingué ne pouvoit qu'éclipſer le Député, d'autant plus qu'il étoit chargé de commander les troupes pendant ſon abſence.

Tirone fut d'autant plus effrayé de ces préparatifs, qu'il ſut que l'intention du Gouvernement étoit de faire conſtruire une chaîne de forts autour des territoires des Seigneurs d'Ulſter dont on ſe méfioit, pour les tenir en reſpect, & empêcher leurs incurſions. Ce Comte, qui connoiſſoit les diſpoſitions de ſes compatriotes, & qui ſavoit qu'il ne pouvoit les contenir que par une apparence d'activité & de valeur, réſolut de frapper quelque coup important, avant que l'ennemi eût le temps de ſe fortifier. Il ſe haſarda donc, ſous le prétexte frivole de quelques injures qu'il avoit reçues des ſoldats Anglois de Blackwater, d'attaquer leur fort, & de les en chaſſer, » avec » autant de ſoin, (dit Moryſon,) » que s'il eût chaſſé un poiſon de » ſon cœur". Agité par les remords que lui cauſoit l'outrage qu'il venoit de commettre, il écrivit au Comte

Moryſon, p. 34, 35.

A. D. 1595.

Camden.

de Kildare pour l'aigrir contre le Gouvernement, & l'engager à ſe révolter, & envoya ſes émiſſaires en Eſpagne, pour hâter le ſecours qu'il attendoit. Ayant ſu dans ces entrefaites que le Député avançoit avec des troupes, il lui écrivit pour l'aſſurer de ſa ſoumiſſion & de ſon attachement pour la Couronne; il imputoit ſa conduite paſſée à la néceſſité dans laquelle il avoit été de ſe défendre, & prioit le Général en particulier de lui rendre la juſtice qu'il méritoit, & de ne point le précipiter dans la rébellion par une perſécution injuſte. Bagnal, dont la vigilance ne s'endormoit point, eut l'adreſſe d'intercepter ſes lettres; ce qui lui fournit un prétexte pour continuer ſes hoſtilités. Les inſurgents inveſtirent le château de Monaghan, où il y avoit une garniſon Angloiſe; & les tentatives que fit Norris pour le ſecourir, produiſirent quelques eſcarmouches, dans leſquelles Tirone ſe ſignala par ſa valeur & ſon adreſſe. Un Officier Anglois, nommé Sedgrave, ayant ſu où il étoit poſté, l'attaqua à l'improviſte, & le

Moryſon, ut ſupra.

Sullivan, p. 139.

déſarçonna ; mais il eut l'adreſſe en tombant de ſaiſir ſon antagoniſte, & de le renverſer par terre. L'Anglois, qui avoit toujours l'avantage ſur lui, ſe mit en devoir de le tuer ; mais le Comte évita le coup, & lui plongea ſon poignard dans le ventre.

La Reine, qui vouloit à quelque prix que ce fût mettre fin aux troubles d'Irlande, & qui ſentoit ſa foibleſſe, ſuſpendit ces hoſtilités en s'accommodant au temps. Elle chargea Wallop, Tréſorier des guerres, & le Juge-Mage Gardiner, de traiter avec Tirone & ſes alliés, d'examiner leurs plaintes, d'écouter leurs propoſitions, & de s'accommoder avec eux. Le Chef du Nord accepta leur invitation, mais refuſa d'aller trouver les Commiſſaires à Dundalk. La conférence ſe tint en plein champ, de même que s'il eût été queſtion d'un pourparler entre deux Généraux ennemis. Tirone expoſa le premier ſes griefs : il ſe plaignit de l'injuſtice avec laquelle Bagnal uſurpoit dans Ulſter une juriſdiction incompatible avec ſes droits légitimes ; des démarches qu'il avoit faites pour le ſépa-

Moryſon, p. 36.

rer d'avec ſa femme, & lui enlever ſa dot; de la perfidie avec laquelle il avoit intercepté les lettres qu'il écrivoit à la Cour, & de mille autres injuſtices qui l'avoient forcé à prendre les armes, & à chercher la protection des ennemis de la Reine. Il demanda grace pour lui & ſes alliés; qu'on leur accordât le libre exercice de leur Religion; que Bagnal lui rendît la dot de ſa ſœur qu'il avoit fait mourir de chagrin; qu'on ne mît ni Shériffs, ni garniſons Angloiſes dans ſon pays; qu'on lui rendît ſa compagnie de cavalerie, & que tous ceux qui avoient ravagé ſon territoire lui reſtituaſſent ce qu'ils avoient pris. O'Donnel s'étendit beaucoup ſur la trahiſon de Jean Perrot, & ſur les maux qu'il avoit ſoufferts pendant ſa captivité. Il n'oublia point la ſévérité dont Fitz-William avoit uſé envers O'Toole, Mac-Mahon, & O'-Dogherty. Tous les Chefs inférieurs alléguerent auſſi leurs plaintes, & demanderent d'un commun accord de pouvoir exercer librement leur Religion, & d'être exempts de garniſons & de Shériffs. On les écouta

avec attention. On convint de la juſtice de quelques-unes de leurs raiſons, & qu'ils méritoient quelque indulgence. On leur dit qu'on ne pouvoit rien ſtatuer ſur les articles eſſentiels, qu'on ne connût les intentions de la Reine. En attendant, on propoſa de ſa part quelques conditions, dont l'objet étoit de ſuſpendre les hoſtilités, juſqu'à ce qu'on pût en venir à un accommodement raiſonnable. Ces conditions étoient que les inſurgents miſſent les armes bas, qu'ils admiſſent des Shériffs dans leur Pays, qu'ils rebâtiſſent les forts qu'ils avoient démolis, qu'ils n'inquiétaſſent point les garniſons Angloiſes, qu'ils reſtituaſſent ce qu'ils avoient pris, qu'ils déclaraſſent ſous ſerment les liaiſons qu'ils avoient avec les Puiſſances étrangeres, qu'ils demandaſſent pardon de leur rébellion actuelle, & qu'ils promiſſent ſolemnellement de ne point ſe liguer contre leur Souveraine. Ces Seigneurs hautains, jugeant des craintes & de la foibleſſe du Gouvernement par ſa condeſcendance, rejetterent ces propoſitions avec dédain, rompirent la

conférence, & ne consentirent qu'à une treve de quelques-jours.

Cette insolence des insurgents du Nord eut une influence dangereuse sur les mécontents des autres parties de l'Irlande. Le feu de la guerre se ralluma dans Connaught; & malgré tous les efforts de Richard Bingham, les Irlandois remporterent des avantages suffisants pour enflammer leur insolence. Les mécontents de Munster, encouragés secretement par les émissaires d'Ulster, commirent mille désordres. Les Chefs même de Leinster, animés par l'exemple de ceux du Nord, demanderent hautement qu'on leur rendît leur autorité & leurs possessions, & étendirent leurs outrages depuis Wexford jusqu'aux portes de Dublin. Ces désordres compliqués ne pouvoient être appaisés qu'avec le secours d'une armée; mais elle se trouvoit encore trop foible pour un pareil service, malgré le renfort qu'elle avoit reçu. Elle étoit presque toute composée d'Irlandois suspects, & mal disposés pour la cause dont ils avoient pris la défense. Les soldats Anglois étoient naturellement

Moryson, P. 37, 41.

moins robuſtes, moins actifs, moins patients, & moins endurcis à la fatigue que leurs antagoniſtes; & d'ailleurs le climat & la nourriture d'Irlande leur étoient contraires. Ils manquoient de vivres & de munitions. Leur Général, un des plus célebres de ſon ſiecle, n'ignoroit point tous ces déſavantages. Il étoit au déſeſpoir de ſe voir auſſi mal ſoutenu dans un Pays qu'il ne connoiſſoit point, & dans une eſpece de guerre qu'il n'avoit jamais faite, pas moins haſardeuſe à la vérité, mais moins honorable que celles dans leſquelles il avoit acquis tant de gloire. Il ſe voyoit en bute au Vice-Roi, qui, jaloux de ſes talents & de ſon autorité, ne cherchoit que les occaſions de le contrecarrer & de lui nuire.

Norris eut aſſez d'équité & de jugement pour s'appercevoir que les hoſtilités des Irlandois n'étoient que l'effet de l'oppreſſion qu'ils avoient ſoufferte. Voyant que le Député vouloit abſolument que l'on uſât de rigueur envers les rebelles, il fut encore plus tenté d'employer les voies de la douceur; mais il ignoroit le

danger qu'il y avoit à attaquer l'ennemi dans ſes bois & ſes marécages, à repouſſer ſes incurſions tumultueuſes, & à ſe garantir de ſes attaques ſubites & imprévues. La treve ne fut pas plutôt expirée, qu'il ſe rendit avec le Député ſur les frontieres de Tirone avec des forces ſi formidables, que le Comte rebelle abandonna le fort de Blackwater, mit le feu à la ville de Dungannon, ſans épargner ſon propre palais, détruiſit tous les villages voiſins, & ſe retira dans les bois qui couvroient alors ces cantons d'Ulſter qu'on a depuis cultivés. Pendant ces ravages, Tirone & ſes principaux aſſociés furent accuſés, ſommés, condamnés avec toutes les formalités requiſes, & déclarés traîtres; mais ils avoient tellement dévaſté le Pays, que le Vice-Roi fut obligé de s'en retourner à Dublin, après avoir mis des garniſons à Armagh & Monaghan, que l'ennemi venoit d'abandonner. Jean Norris, conformément à ſes inſtructions, reſta avec une partie de l'armée de la Reine ſur les frontieres d'Ulſter, pour pouſſer la guerre con-

tre les habitants du Nord. Le Vice-Roi marcha dans ces entrefaites contre les inſurgents de Leinſter.

L'approche de l'hyver obligea les Irlandois à reſter dans leurs retraites, & à ſuſpendre leurs opérations militaires. Aucun ennemi ne parut, & Norris jugea à propos de garder ſon poſte. Dans cet état d'inactivité, les Irlandois du Nord eurent le loiſir de réfléchir ſérieuſement ſur leur entrepriſe. L'Eſpagne, ſur laquelle ils comptoient, ne leur avoit point encore envoyé de ſecours. Ils avoient à faire à un Général expérimenté, & à une armée beaucoup plus forte qu'aucune qu'on eût encore miſe ſur pied. Ils eurent donc recours à la ruſe pour gagner du temps, en attendant l'invaſion qu'on leur avoit promiſe. Ils écrivirent à la Reine pour l'aſſurer de leur ſoumiſſion & de leur repentir. Tirone, de ſon côté, écrivit à Jean Norris les lettres les plus pathétiques & les plus touchantes. Il déplora la condition à laquelle l'avoient réduit la cruauté & l'injuſtice de ſes ennemis, & lui témoigna le deſir qu'il avoit

de rentrer dans ſon devoir. Ses repréſentations étoient ſi plauſibles & ſi inſinuantes, qu'elles confirmerent Norris dans les ſentiments de modération qu'il avoit conçus, & qu'il eut pitié de ce Seigneur infortuné. La Reine, dont l'attention étoit alors bornée aux affaires de la France & aux progrès des armes Eſpagnoles dans ce Pays, fut flatté de l'occaſion qui s'offroit d'appaiſer les troubles de l'Irlande. Elle donna pouvoir à Jean Norris & à Geoffroy Fenton, Secretaire d'Etat en Irlande, d'accorder une amniſtie à tous les rebelles qui voudroient ſe ſoumettre. A. D. 1596.

On tint un ſecond Congrès à Dundalk, où Tirone renouvella ſes proteſtations de fidélité, & implora le pardon de la Reine » ſur les genoux » de ſon cœur ", pour uſer de ſes expreſſions. Il confirma la vérité de ce qu'il avançoit par les imprécations les plus horribles. Il promit avec une facilité qui parut ſuſpecte, de ne point favoriſer les rebelles, d'admettre un Shériff dans ſon Pays, de renoncer au titre d'O'Nial, d'avouer ſon intelligence avec les Princes étrangers, Moryſon, p. 39.

de rebâtir le fort & le pont de Blackwater, de fournir des vivres à la garniſon qu'on y mettroit, de mettre bas les armes, de donner des ôtages, & de payer une amende à la Reine; & quant à ce qui regardoit l'agrandiſſement des fils de Jean O'-Nial, il conſentit de s'en rapporter à la déciſion de la Reine, après qu'on l'auroit inſtruite de leurs offenſes. O'-Donnel, Magwire, O'Ruarc, & quelques autres de ſes confédérés, accepterent les mêmes articles, & firent les mêmes ſoumiſſions. On crut la guerre du Nord finie. On promit le pardon à tous les Seigneurs qui ſe ſoumettroient, & l'on publia l'amniſtie, pour empêcher qu'on ne moleſtât les ſujets de la Reine par aucun acte d'hoſtilité.

Soit que ces conceſſions de la part des Irlandois du Nord fuſſent un ſyſtême prémédité de fraude & de perfidie, pour gagner du temps, ſoit qu'elles provinſſent de la crainte qu'ils eurent de n'obtenir aucun ſecours de l'Eſpagne, dans un temps où Philippe étoit en guerre avec la France, il eſt certain que le traité n'eut pas été plutôt conclu, que les inſurgents s'en repentirent.

repentirent. Quoique le Roi d'Eſpagne n'eût pas aſſez de troupes pour tenter l'invaſion de l'Irlande, il étoit néanmoins bien-aiſe de fomenter le mécontentement qui y régnoit, juſqu'à ce qu'il trouvât l'occaſion d'en profiter. Il envoya trois Pinaſſes ſur les côtes du Nord, chargées de munitions, & écrivit aux Chefs du Nord pour les exhorter à perſévérer dans leur généreuſe oppoſition au Gouvernement d'Agleterre, leur promettant de leur envoyer inceſſamment du ſecours. Cette nouvelle ranima le courage des Irlandois; ils furent honteux des conceſſions qu'ils avoient faites; ils ſe hâterent de la divulguer parmi leurs aſſociés, & ne chercherent plus qu'un prétexte pour violer leur traité. Tirone, avec ſa diſſimulation ordinaire, envoya cette lettre au Vice-Roi & au Conſeil, pour les convaincre de la ſincérité de ſa ſoumiſſion; mais il eut ſoin en même-temps d'annoncer l'invaſion qu'on projettoit à Pheagh Mac-Hughes, Chef de la tribu d'O'Birne, aux principaux inſurgents de Leinſter, & aux mécontents de Munſter, qu'il exhorta

Moryſ. p. 41.

Cox. Camden.

MS. Lamb. M. p. 258.

à prendre les armes, & à ſe liguer avec les habitants du Nord, pour la défenſe de la Religion Catholique de Jeſus-Chriſt.

Dans ces entrefaites, Norris, croyant avoir rétabli la paix dans Ulſter, ſe rendit à Connaught, pour appaiſer les troubles qui régnoient dans cette Province. Les mécontents s'étoient occupés de quelques forts qui appartenoient aux Anglois, & ils prirent ſi bien leurs meſures, que Bingham ne put les reprendre. Leur nombre étoit conſidérable, & leurs outrages ſi inſolents, que Norris demanda au Vice-Roi un renfort & des vivres, pour pouvoir les pourſuivre avec la vigueur néceſſaire. Ruſſel, qui étoit ravi de ſa détreſſe, lui répondit froidement que le pays étoit en état de faire ſubſiſter ſon armée, & qu'il ne pouvoit lui envoyer aucunes troupes, parce qu'il étoit obligé de marcher au Couchant. Les efforts réunis du Vice-Roi & du Général, eurent bientôt ſoumis les inſurgents de cette Province. Un ſeul château oſa réſiſter. Ruſſel, ayant ſommé le Gouverneur de ſe rendre, il répondit qu'il ne le

Moryſ. ut ſup.

Cox. Sulliv.

ſeroit point, quand même toute ſon armée ſeroit compoſée de Vice-Rois, de maniere qu'on fut obligé de le prendre d'aſſaut. Les autres furent ſe cacher, ou ſe ſoumirent, alléguant pour ſe juſtifier, que c'étoit Richard Bingham qui les avoit portés à ſe révolter par ſes oppreſſions inſupportables. Ces accuſations furent ſi générales, & ſi favorablement reçues, que Bingham ſe rendit ſans permiſſion en Angleterre pour ſe juſtifier. La Reine, loin de l'écouter, le fit mettre en priſon, d'où on l'envoya à Connaught, ſous la garde de Conyers Clifford, qui lui ſuccéda dans la Préſidence de cette Province. On nomma des Commiſſaires ſur les lieux pour l'examiner. Il fut renvoyé abſous, il rentra en faveur, & la Reine l'employa dans la ſuite. Rot. Can. A. 39. Eliſ.

Pendant que les mécontents de Connaught évitoient les troupes de la Reine, en attendant l'occaſion favorable de rentrer en campagne, les Chefs du Nord, qui ſe repentoient du traité qu'ils avoient fait, cherchoient divers prétextes pour le violer. Tirone, en particulier, ſe plaignit de quel-

ques offenſes qu'il avoit reçues, ajoutant inſolemment à la liſte de ſes griefs, que depuis la pacification de Connaught, le Gouvernement avoit perſécuté Pheagh Mac-Hughes, ſon ami & ſon allié, & d'autres inſurgents de Leinſter. Pour ſe venger de cette inſulte, le Comte harcela la garniſon Angloiſe d'Armagh, lui coupa les vivres, & inveſtit la ville, ſur-quoi Norris ſe rendit de nouveau ſur les frontieres du Nord; mais la garniſon d'Armagh capitula avant qu'il arrivât, & fut renvoyée avec tous les honneurs de la guerre. Par un effet de cette fauſſe politique dont le Général lui-même n'avoit que trop ſouvent uſé, il reçut ordre d'Angleterre de traiter de nouveau avec Tirone, & de terminer les troubles du Nord par une conférence à l'amiable. Le Comte rebelle ne s'étoit porté à ces hoſtilités, que pour tenir ſes compatriotes en haleine. On ignoroit encore le ſuccès de ſes menées dans les autres Provinces d'Irlande, de même que celui de ſes négociations avec l'Eſpagne. Il ſaiſit donc avidement l'occaſion de gagner du temps, & d'amuſer le Gou-

Cox, ex MSS. Lamb.

Sull. p. 144.

vernement d'Angleterre. Il ſe préſenta devant les Commiſſaires, en affectant beaucoup d'humilité & de réſignation ; il les aſſura de la ſincérité & de l'intégrité de ſes intentions ; il feignit de vouloir leur découvrir les pratiques ſecretes de ſes aſſociés, & leur correſpondance avec l'Eſpagne, ajoutant qu'il renonçoit à tout eſpoir de bonheur dans cette vie & dans l'autre, s'il manquoit jamais à la fidélité qu'il devoit à la Reine, pourvu qu'elle lui pardonnât, qu'elle l'admît au nombre de ſes ſujets, & qu'elle lui accordât ſa protection contre ſes ennemis. Moryſ. p. 43.

On envoya au Miniſtere d'Angleterre, un rapport de cette conférence; les Commiſſaires attendirent de nouvelles inſtructions, & l'on ſuſpendit les hoſtilités de part & d'autre. Dans ces entrefaites, Tirone diſciplina ſes troupes ; quantité d'Irlandois mécontents ſe rendirent auprès de lui, il les prit à ſon ſervice, & leur apprit le maniement des armes. Il envoya ſecretement des émiſſaires chez les Irlandois du Couchant, pour ranimer leur courage, pour concerter

avec eux un plan de rébellion avec les tribus rebelles de Leinſter, & exciter les ennemis que le Gouvernement avoit dans Munſter, à ſe venger des maux qu'ils avoient endurés, & à exterminer les nouveaux uſurMoryſ. p. 45, 46. pateurs de leur Pays. Tirone ſe fortifia de jour à autre, & s'affermit dans l'eſpoir du ſuccès, de maniere que lorſqu'on reçut les inſtructions pour la ſeconde conférence qui devoit le faire rentrer en grace, il eut recours aux prétextes dont il avoit déja uſé, A. D. 1597. ſavoir, que le Gouvernement avoit violé ſa promeſſe, qu'on n'avoit point échangé les ôtages comme on en étoit convenu, qu'on ne lui avoit donné aucun dédommagement pour le dégât qu'on avoit commis ſur ſes terres, & qu'il ne pouvoit aller joindre les Commiſſaires avec honneur, & ſans haſarder ſa perſonne. Cet artifice fut cauſe que le Gouvernement s'abaiſſa à le prier de ne point rejetter la derniere offre que la Reine vouloit bien lui faire de lui accorder ſon pardon, & de ſe réconcilier avec lui. Il répondit froidement à cela, que les Officiers de la Reine l'ayant déja trom-

pé, il n'oſoit plus ſe fier à leurs promeſſes. Que les intentions du Général étoient, à la vérité, juſtes & honnêtes; mais que le Vice-Roi s'y oppoſoit; & que Jean Norris, devant bientôt ſe démettre du commandement, ce qui obligeroit les habitants du Nord à porter leurs plaintes à un nouveau Gouverneur, dont ils ignoroient le caractere & les principes, il n'oſoit ſe flatter que cette affaire ſe terminât à ſon avantage. Il conſentit cependant à aſſigner un temps pour la conférence, qu'il ſavoit bien qu'on n'accepteroit pas, pourvu qu'on la tînt en plein champ, ce que la Reine avoit expreſſément défendu, plutôt que dans une ville murée, ce qui marqueroit une ſoumiſſion de la part des ſujets rebelles.

Ce Chef ruſé prévit d'avance l'effet que devoit produire ſa réponſe. Les Miniſtres Anglois furent étonnés & outrés qu'un Général, tel que Norris, n'eût pas remporté quelque avantage dans l'Irlande. Ils ne conſidérerent ni ſes beſoins, ni les difficultés qu'il avoit rencontrées, ni la nature du ſervice dans lequel il étoit enga-

gé. La Reine, naturellement impérieuſe, fut piquée du mauvais ſuccès des conférences qu'on avoit eues avec Tirone, & s'en prit au Général qui les avoit conſeillées. Le Comte d'Eſſex, ſon principal favori, avoit été le rival, & étoit l'ennemi de Norris; & il fit tant par ſes menées ſecretes, qu'on envoya en Irlande le Lord Burgh, Officier de mérite, avec un plein pouvoir, tant dans les affaires civiles que militaires. Il ne fut pas plutôt arrivé, que Jean Norris eut ordre de ſe rendre dans ſon Gouvernement de Munſter. Cette diſgrace lui cauſa un ſi profond chagrin, que, ſans aucune maladie apparente, il mourut ſubitement au bout de deux mois entre les bras de ſon frere.

Moryſ. p. 47, 48.

Le Lord Burgh entra dans ſon Gouvernement, pleinement perſuadé de la fauſſeté des promeſſes de Tirone, & du danger qu'il y avoit à s'y fier, de même que de l'impoſſibilité d'appaiſer les déſordres de l'Irlande par des conférences & des conceſſions ignominieuſes. Il réſolut donc, conformément à ſes inſtructions, d'agir avec beaucoup de vigueur contre les

rebelles. Il crut cependant devoir, à la priere de Tirone, accorder un mois de treve, & il profita de cet intervalle pour raſſembler ſes forces, & concerter ſes opérations. Le Comte de Kildare, le Baron de Trimbleſton, & les autres Seigneurs du diſtrict, vinrent le joindre avec leurs troupes; & comme ſon deſſein étoit de percer juſqu'au centre de la révolte du Nord, il donna ordre à Conyers Clifford de prendre la route de Connaught, & d'aller joindre le Député au fort de Blackwater. O'-Nial (c'étoit ſous ce nom que le Comte de Tirone étoit connu de ſes compatriotes,) agit de ſon côté avec la même vigueur. Il ſe retrancha avec le principal corps de ſon armée, près de la ville d'Armagh, & envoya un Anglois abâtardi, nommé Tirrel, dans Leinſter avec cinq cents hommes, pour engager les tribus rebelles à faire une diverſion dans cette Province. Les émiſſaires qu'il avoit dans Connaught, animerent les mécontents à s'oppoſer aux démarches de Conyers Clifford. Le commencement de ces hoſtilités ſembloit annoncer Sulliv. p. 146.

aux Irlandois le ſuccès le plus heureux. Un fils du Lord Trimbleſton fut détaché avec mille hommes pour attaquer Tirrel & ſon parti; mais l'expérience & l'adreſſe du Général rebelle, ſuppléerent au défaut du nombre de ſes troupes; il battit les Royaliſtes à plate couture, & envoya leur jeune Commandant priſonnier à O'Nial. Clifford, qui avançoit vers la Province du Nord, avec ſon petit corps de ſept cents hommes, ſe trouva tout-à-coup arrêté par deux mille rebelles déſeſpérés, auxquels il étoit hors d'état de réſiſter. Il fit donc ſa retraite; mais il ſe conduiſit avec tant de prudence & de ſageſſe, qu'après avoir eu ſans ceſſe l'ennemi ſur les bras pendant trente milles de marches, il rentra dans ſes quartiers ſans avoir perdu beaucoup de monde.

Moryſ. p. 50.

Le Lord Burgh, loin de ſe laiſſer abattre par ces échecs, marcha à Ulſter, & attaqua les rebelles dans leurs retranchements. Ils ſe défendirent avec beaucoup de valeur; mais les Anglois vinrent enfin à bout de les forcer. Ils prirent auſſi le fort de Black-

water, & repouſſerent les rebelles, qui tenterent de le reprendre. Le Député ayant mis une garniſon Angloiſe dans le fort, ſe rendit à Dungannon, où O'Nial faiſoit ordinairement ſa réſidence. Les Irlandois avoient eu la précaution de s'emparer des défilés, pour lui diſputer le paſſage; mais la mort ſoudaine du Lord Burgh arrêta le cours de ſes expéditions militaires. Le Comte de Kildare ſe chargea du commandement des troupes, & ſe contenta de conſerver le terrein qu'on avoit gagné; il ne ſurvécut pas long temps au Vice-Roi. Ses deux freres de lait avoient perdu la vie, en voulant le tirer des mains de l'ennemi; ce lien artificiel d'affinité lui avoit inſpiré une ſi grande affection pour eux, & ils lui avoient donné tant de preuves de leur attachement, qu'il ſuccomba ſous le poids de ſon affliction. Sulliv. p. 147.

Le Lord Burgh étant mort, comme je viens de le dire, le Conſeil confia les rênes du Gouvernement à Thomas Norris, Préſident de Munſter; mais ayant demandé ſa démiſſion, la Reine en chargea Loftus, Ar- Moryſ. p. 51.

chevêque de Dublin & Chancelier d'Irlande, & Robert Gardiner, Juge-Mage. Elle donna le commandement de l'armée au Comte d'Ormond, avec le titre de Général. Les déſordres de Leinſter étoient montés à un point, que le nouveau Général crut devoir borner ſon attention à cette Province. Il envoya Henri Bagnal ſur les frontieres d'Ulſter, pour contenir les habitants du Nord, & ſoutenir les garniſons d'Armagh & de Blackwater. O'Nial, qui avoit déja éprouvé le courage des troupes Angloiſes, eut de nouveau recours à ſes artifices ordinaires. Il témoigna une joie indicible de ce qu'on avoit confié une portion conſidérable de l'autorité au Comte d'Ormond ſon compatriote; & s'adreſſant à ce Seigneur avec ſes formules ordinaires, il déplora ſa ſituation, il lui expoſa ſes griefs, & le ſupplia de vouloir intercéder auprès de la Reine en faveur d'un coupable, dont elle ne devoit attribuer les offenſes réitérées qu'aux injures qu'on lui avoit faites. On envoya ce nouveau plan d'accommodement à la Reine, & elle chargea d'Ormond

de s'aboucher avec lui à Dundalk. Ils convinrent d'une treve de deux mois, pour donner le temps aux Seigneurs du Nord d'inſtruire la Reine de leurs griefs. Tirone promit, de ſon côté, de retirer ſes troupes de Leinſter, de n'entretenir aucune correſpondance avec l'Eſpagne, & de lui faire part des avis qu'il en recevroit; de ne commettre aucune acte d'hoſtilité, & de ne point favoriſer ceux qui voudroient rompre la treve; de donner un ſauf-conduit aux Officiers de Sa Majeſté, de fournir des vivres à la garniſon de Blackwater; & en outre, quarante bœufs pour marque de ſon obéiſſance. Ormond lui promit d'accorder aux habitants du Nord la permiſſion d'acheter des vivres dans le diſtrict Anglois, de même qu'on l'avoit accordée aux ſujets de la Reine d'en acheter dans Ulſter, de ne faire arrêter aucun de ſes aſſociés qui avoient conſenti à la treve, & d'empêcher ſes ſoldats de commettre aucune violence. Moryſ. p. 52, 53.

Pendant le cours de ces négociations, dont le récit eſt ſi ennuyeux, on tint une ſeconde conférence, dans

laquelle le Comte fut inſtruit des conditions auxquelles la Reine conſentoit à accorder ſon pardon à Tirone
Moryſ. p. 55. & à ſes vaſſaux. Elle exigeoit qu'il renouvellât publiquement ſa ſoumiſſion; qu'il ſe détachât de ſes alliés; qu'il congédiât ſes troupes, & qu'il renvoyât tous les étrangers; qu'il renonçât au titre d'O'Nial, à ſes prétendus droits & à ſes juriſdictions; qu'il réparât les dommages qu'il avoit cauſés au fort & au pont de Black-water; qu'il fournît à la garniſon les vivres dont elle auroit beſoin, à un prix modéré; qu'il découvrît ſes négociations avec l'Eſpagne; qu'il reçût un Shériff dans ſon Pays; qu'il payât une amende pour réparation de ſes offenſes; qu'il livrât tous les traîtres qui ſe réfugieroient chez lui; qu'il remît les fils de Jean O'Nial entre les mains du Comte d'Ormond; qu'il donnât ſon fils aîné en ôtage, pour ſûreté de ſa promeſſe.

Ibid. p. 56. Ces conditions mortifierent extrêmement l'orgueil de Tirone. Il examina tous ces articles; il s'oppoſa aux uns, & demanda l'explication des autres. Il refuſa de ſe détacher de ſes alliés;

à moins qu'on ne leur accordât le temps néceſſaire pour faire leurs ſoumiſſions, de peur qu'ils ne l'accuſaſſent d'abandonner leurs intérêts; il demanda un ſauf-conduit pour les étrangers qu'il renverroit. Il promit de renoncer au nom d'O'Nial, en ſe réſervant les droits attachés à la ſouveraineté de ſon Pays. Il refuſa abſolument de livrer les fils de Jean O'Nial, ſous prétexte que le Gouvernement ne lui en avoit point confié la garde. Il conſentit à recevoir un Shériff, pourvu qu'il fût du Pays, & qu'on différât quelque temps de le nommer; à livrer tous les traîtres qui s'étoient réfugiés dans Tirone, à l'exception de ceux qui s'y étoient rendus pour cauſe de Religion; mais il refuſa abſolument de donner ſon fils aîné en ôtage. Ce fut ainſi qu'il dicta lui-même les conditions auxquelles il vouloit obtenir ſon pardon. On le lui accorda à la ſollicitation du Comte d'Ormond, ſous le grand ſceau d'Angleterre; & pour confirmer l'eſpérance qu'avoient la Reine & ſes Miniſtres de rétablir promptement la paix dans l'Irlande, O'Ruarc, le principal Moryſ. p. 54.

inſurgent de Connaught, ſe ſoumit à Conyers Clifford, & s'obligea pour lui & pour ſes ſujets, d'être fidele à la Couronne.

Ces eſpérances s'évanouirent auſſi promptement qu'on les avoit conçues. La facilité avec laquelle la Reine acquieſçoit aux propoſitions d'un homme dont on avoit éprouvé tant de fois la mauvaiſe foi, rendit l'adminiſtration d'Irlande mépriſable à ſes ennemis, & encouragea d'autant plus les rebelles, qu'ils s'apperçurent qu'il ne leur en coûtoit qu'une ſoumiſſion ſimulée pour obtenir leur pardon. Tirone, avec un mépris affecté pour la grace qu'il avoit obtenue, ou plutôt extorquée, négligea les formalités néceſſaires pour rentrer dans la condition d'un ſujet fidele. Il avoit adroitement exigé une treve d'un an, dans la derniere conférence, pour donner le temps au Roi d'Eſpagne de lui envoyer du ſecours, eſpérant que la Reine ſe laſſeroit des affaires d'Irlande, qui l'empêchoient de ſuivre ſes projets favoris, & laiſſeroit dépérir ſes troupes dans un Pays où elles avoient à lutter contre l'intem-

Moryſ. p. 57.

Carte's Introd. to Life of Orm. p. 59.

périe du climat, & les fatigues inſéparables de la profeſſion des armes. Il ne put à la vérité obtenir qu'une treve de deux mois; mais il eut aſſez d'eſprit pour ſentir qu'il ne la devoit qu'au mauvais état de l'armée de d'Ormond. Il auroit probablement continué de diſſimuler, ſi on lui eût accordé ſa premiere demande; mais ayant reconnu la foibleſſe de ſon ennemi, il recommença ſes hoſtilités, ſans égard pour des promeſſes & des traités qu'il ne regardoit que comme des expédients paſſagers.

Son premier coup d'eſſai fut d'intercepter les vivres à la garniſon d'Armagh, en ſe poſtant entre cette ville & celle de Newry, où Bagnal campoit avec ſes troupes. Tirlaugh ſon frere ſervoit depuis quelque temps dans l'armée Angloiſe; & Conn, ſon fils naturel, ayant reçu quelque dégoût, avoit été joindre Bagnal. Il ſe rendit dans le Nord avec ces nouveaux guides; & prenant ſa route par un chemin détourné qu'ils lui montrerent, il jetta du ſecours dans Armagh, attaqua le camp de Tirone, & répandit le déſordre parmi ſes

Sullivan, p. 148.

troupes, ſans remporter cependant aucun avantage conſidérable. Tirone ſe retira; & comme Bagnal étoit trop foible & trop circonſpect pour oſer pouſſer ſes progrès plus loin, le Comte rebelle attaqua le fort de Black-water, qu'il regardoit comme un obſtacle aux ſiens. La place étoit mal fortifiée; mais la garniſon, qui étoit commandée par un Officier brave & expérimenté, ſurmonta facilement les efforts d'un ennemi, qui avoit moins de ſavoir que de bravoure. Tirone réſolut de les prendre par famine, mais ils ſupporterent leurs maux avec la plus grande fermeté. Le Gouvernement fut informé de leur détreſſe & du danger qui les menaçoit; & comme le Comte d'Ormond étoit occupé à contenir les tribus rebelles de Leinſter, on envoya un renfort à Bagnal, avec ordre d'aller les ſecourir. Les Hiſtoriens Irlandois nous apprennent que ſon armée étoit compoſée de quatre mille cinq cents fantaſſins, & de cinq cents cavaliers, dont la plupart étoient des vétérans Anglois, qui avoient ſervi ſous Norris tant en France qu'en Irlande, des troupes du

Moryſ. p. 58.

Sulliv. T. III. L. IV. c. 5.

diſtrict, & de pluſieurs Irlandois affectionnés au Gouvernement. Il rencontra, à trois milles du fort, l'armée du Nord, laquelle étoit compoſée des troupes de Tirone & de Tirconnel, ſous leurs Chefs reſpectifs; & de celles de Connaught, ſous les ordres de *The Mac-William*. Elle ſe montoit en tout à quatre mille hommes d'infanterie, & ſix cents de cavalerie. Les deux Généraux étoient animés l'un contre l'autre d'une haine mortelle; & les Irlandois ſuperſtitieux l'étoient par leurs Prêtres, qui les aſſuroient ſur la foi de quelques prophéties, que ce jour devoit être funeſte à l'héréſie. Leur attaque fut des plus violentes, & l'on aſſure que les diſpoſitions de Bagnal ne firent point honneur à ſa prudence. Pendant qu'on en étoit aux mains, l'exploſion accidentelle d'une quantité de poudre, mit les Royaliſtes en déroute; & pour ſurcroit de malheur, leur Général reçut un coup de fuſil au front qui l'étendit ſur la place. La victoire des habitants du Nord fut complete. Quinze cents Anglois & treize braves Officiers, furent tués ſur le champ

Camden.

Sulliv. ut ſup.

Moryſ. p. 59. de bataille. Les Hiſtoriens Anglois prétendent qu'il en eût péri un plus grand nombre, ſans la bravoure & l'adreſſe de Montague, Commandant Camden. de la cavalerie. Les Irlandois aſſurent qu'ils dûrent leur ſalut à un Chef, Sullivan. nommé O'Reily, lequel fut tué en couvrant leur retraite. Ces derniers n'eurent de leur côté, que deux cents hommes tués, & ſix cents de bleſſés, & prirent trente-quatre drapeaux. Ce qu'il y eut de plus important pour eux, fut, qu'ils enlevérent toute l'artillerie, les vivres, les munitions de l'armée de la Reine, & quantité d'armes. Le fort de Blackwater ſe rendit auſſi-tôt; & ceux des Royaliſtes, qui s'étoient retirés à Armagh, furent obligés d'évacuer la ville.

A. D. 1598. Cette victoire, quelque peu conſidérable qu'elle paroiſſe à ceux qui ne font cas que de grands événements, fut déciſive pour l'Irlande. L'illuſtre O'Nial fut regardé par-tout comme le libérateur de ſon Pays, & Sullivan. les mécontents blâmerent leur conduite paſſive, qui les avoit empêchés de prendre part à ſa gloire. Ceux d'Ulſter, qui avoient été juſqu'alors

indécis, ſe déclarerent pour leurs compatriotes. La révolte fut générale dans Connaught. Les tribus Irlandoiſes de Leinſter, qui s'étoient bornées juſqu'alors à quelques émeutes paſſageres, ſe révolterent ouvertement, & braverent le Gouvernement d'Angleterre. Le Chef O'Moore s'empara de Leix, ſon ancien patrimoine; ce qui le mit en état d'acquieſcer aux prieres de Pierre Lacy, rebelle d'extraction Angloiſe, & agent d'O'Nial, & à envoyer quelques troupes dans Munſter, pour faire révolter cette Province. Les Chefs Irlandois du Midi avoient pluſieurs ſujets de mécontentement & de plainte; & ceux dont on avoit confiſqué les terres, lors de la révolte de Deſmond, conſervoient un reſſentiment implacable contre le Gouvernement. Ceux qui avoient fondé des colonies dans le Pays, abandonnerent leurs terres, ou négligerent de remplir leurs conventions. Une foule d'Irlandois s'emparerent de leurs poſſeſſions; de maniere qu'au-lieu de deux mille combattants, on ne trouva que deux cents Anglois en état de porter les

Moryſon, p. 62.

armes, la premiere fois que les rebelles entrerent dans Munſter. Le Préſident Thomas Norris fut obligé de ſe retirer à Cork, & O'Moore le harcela dans ſa retraite. Le feu de la révolte s'alluma à l'inſtant, & ſe répandit dans la Province du Midi. Les Seigneurs de Lixnaw, de Fermoy, de Mountgarret & de Cahir, ſe liguerent avec les tribus Irlandoiſes contre la Reine. Les Geraldins, connus ſous les titres chimériques de *Knight of the Walley*, & de *White Knight*, entrerent dans la révolte; & pour donner plus de poids à leur parti, James, neveu de l'infortuné Gerald, fut ſolemnellement inveſti par les agents de Tirone du titre de Comte de Deſmond, à condition que ce Comté & les terres qu'il recouvreroit dans la ſuite, releveroient de *The O'Nial*. Les rebelles n'ayant plus d'ennemi en tête, commirent les excès les plus affreux & les plus abominables, ſur-tout envers les colons Anglois, qui aimerent mieux abandonner leurs habitations, que de ſe défendre; de maniere qu'elles devinrent la proie de leurs ennemis.

Sullivan, p. 157, 158.

Moryſon, p. 61, 62.

Rien n'étoit plus déplorable que la condition actuelle du Gouvernement d'Angleterre. Les Royaliſtes étoient bloqués dans les Villes, & obligés de ſe tenir ſur la défenſive; continuellement harcelés & inſultés par leur ennemi, qui, maître de la campagne, ravageoit & pilloit impunément tout ce qui ſe trouvoit ſur ſes pas. Le Chef de Tirone, qui s'attribuoit l'honneur de ce déſordre, envoya au Roi d'Eſpagne des émiſſaires qui exagérerent ſes ſuccès, l'aſſurerent de ſon attachement, & le prierent de lui fournir le ſecours dont il avoit beſoin pour achever un ouvrage qu'il avoit ſi heureuſement commencé. Il pouſſa même l'inſolence juſqu'à faire au Comte d'Ormond de nouvelles offres de ſoumiſſion. Ce dernier écrivit pluſieurs fois à la Cour pour lui repréſenter l'état critique des affaires d'Irlande, & le beſoin qu'il avoit d'un renfort de troupes. La Reine, qui étoit plus laſſe du fardeau qu'elle portoit, que jalouſe de la proſpérité de ſes domaines d'Irlanne, blâma d'Ormond de ne s'être pas chargé de la guerre du Nord, au- Cox.

lieu d'en confier la conduite à Henri Bagnal, & lui ordonna de purger ſon armée des Irlandois qui s'y trouvoient. Elle nomma Richard Bingham Maréchal d'Irlande ; & celui-ci étant mort ſubitement, elle chargea Samuel Bagnal de conduire deux mille hommes dans ce Royaume. On s'étoit propoſé de les mettre en garniſon à Loughfoyle, ſur les frontieres des rebelles du Nord ; mais on jugea à propos de les poſter dans Leinſter, pour fortifier le cœur du Royaume.

Il s'en falloit beaucoup qu'un pareil renfort fût proportionné aux beſoins preſſants de l'Irlande. Pendant que ce Pays n'étoit qu'une ſcene de troubles & de déſordres, le Roi d'Ecoſſe écrivit à Eliſabeth que Philippe, Roi d'Eſpagne, ſe diſpoſoit à envahir ſes domaines ; qu'il avoit levé quarante mille hommes pour faire une deſcente en Angleterre, & qu'il devoit en envoyer douze mille autres en Irlande au ſecours des rebelles. La conſervation de ce Royaume étoit devenue un objet ſérieux d'attention pour la Cour ; & elle étoit

Rymer, T. XVI, p. 336.

ſi

ſi perſuadée du danger & de la futilité de tous les expédients paſſagers, que l'on convint unanimement qu'il n'y avoit qu'une armée formidable & qu'un Général expérimenté, qui puſſent garantir le Royaume d'Irlande des ennemis de la Couronne.

Le Comte d'Eſſex captivoit depuis quelque temps la Reine par les charmes de ſa perſonne & de ſa converſation; & quoique dans un Conſeil qu'on avoit tenu ſur les affaires d'Irlande, il l'eût obligée par ſes procédés hautains à un coup d'éclat qui marquoit aſſez le reſſentiment qu'elle avoit de l'inſulte qu'il lui avoit faite, il étoit cependant rentré en grace, & il n'y avoit aucun Seigneur en Angleterre qui fût plus chéri du peuple & plus aimé de ſa Souveraine. La mort du Lord Burleigh le délivra du ſeul rival qui eût part à ſa confiance; mais elle ne le garantit point de l'envie des Courtiſans ambitieux, qui n'oſant l'attaquer ouvertement, s'efforçoient de donner à toutes ſes actions les interprétations les plus ſiniſtres. La Reine ayant propoſé dans le Conſeil de donner le Camden.

Gouvernement de l'Irlande à Blount, Lord Mountjoy, Eſſex s'y oppoſa vivement. Il objecta que ce Seigneur n'entendoit pas aſſez bien la guerre, pour le charger d'un emploi auſſi important; que la vie ſtudieuſe & retirée qu'il menoit, étoit incompatible avec la vigueur & l'activité qu'exigeoit la conduite d'une armée. Il invectiva hautement contre la conduite de ceux qui avoient commandé les troupes de la Reine en Irlande. » Il » les blâma de s'être laiſſé amuſer » par des ouvertures & des promeſ- » ſes inſidieuſes; d'avoir négligé de » porter le coup déciſif au chef de » la révolte; & qu'au-lieu de mettre » des garniſons dans le Nord, qui » auroient tenu les rebelles de la » Province dans une agitation & une » détreſſe perpétuelle, ils avoient » fait périr les troupes de la Reine » dans des expéditions inutiles, ſans » aucune gloire pour eux, & ſans » aucun avantage pour la Couron- » ne ". Il obſerva que la conduite de la guerre d'Irlande demandoit un Général brave & expérimenté, qui réunît en lui les talents & la naiſ-

ſance, & qui ayant la confiance de ſa maîtreſſe, fût en état de braver les factions, & de ſe faire craindre & reſpecter. Il déſigna ſi parfaitement ſon caractere, & donna ſi bien à connoître le deſir qu'il avoit d'obtenir le Gouvernement de l'Irlande, que ſes amis & ſes ennemis concoururent unanimement à le lui procurer. Soit qu'il crût ſon crédit aſſez bien établi auprès de la Reine pour ne pas craindre qu'une abſence de quelque temps pût l'affoiblir, & qu'il voulût ſatisfaire la paſſion qu'il avoit pour la gloire militaire, ſoit qu'il écoutât ſes créatures, qui, dans l'ardeur de leur attachement, lui perſuadoient qu'il avoit droit de ſuccéder à la Couronne, & qu'il ſouhaitât d'être à la tête d'une armée pour le faire valoir, il eſt certain qu'il reçut la propoſition que lui fit la Cour de ſe charger des affaires d'Irlande, avec une modeſtie affectée dont perſonne ne fut la dupe. Ses amis ſe flatterent de le voir revenir, après une courte abſence, avec plus de gloire, de crédit & d'autorité qu'il n'en avoit; ſes ennemis eſpérerent qu'étant éloigné

de la Cour, Eliſabeth oublieroit aiſément ſes bonnes qualités, & ne ſe ſouviendroit que de ſon orgueil & de ſes excès. S'ils ſe fuſſent méfiés de la fidélité de ce Seigneur, ils auroient dû par devoir s'oppoſer à ce qu'on le plaçât à la tête d'une armée ; mais comme ils n'avoient d'autre objet que de donner carriere à ſon orgueil & à ſa témérité, & de le rendre auteur de ſa ruine, ils ſeconderent la flatterie de ſes amis & la partialité de la Reine, & engagerent de concert Eſſex à ſe charger du gouvernement de l'Irlande. On lui accorda ſa patente avec le titre de Vice-Roi, & un pouvoir fort au-deſſus de celui dont ſes prédéceſſeurs avoient joui. On lui permit de pardonner tous les crimes de trahiſon, même ceux qui regardoient la perſonne de la Reine ; de dépoſer les Officiers, de diſpoſer des emplois, & de faire la guerre comme il le jugeroit à propos. On lui donna une armée de vingt mille hommes ; on n'en avoit point encore vu de ſi forte dans l'Irlande, & les étrangers cru-

Rymer, T. XVI, p. 66.

rent que rien ne ſeroit capable de lui réſiſter.

Ces préparatifs formidables n'effrayerent point les inſurgents d'Irlande. Ils profiterent, au contraire, de cette occaſion pour affermir les mécontents dans la haine qu'ils avoient conçue pour le Gouvernement d'Angleterre, & pour perſuader à ceux qui chanceloient, que leur ſalut dépendoit entiérement de leur union avec leurs compatriotes. » Nous a- Camden.
» vons, leur dirent-ils, ſouvent expoſé nos griefs au Trône, ſans
» avoir pu obtenir juſtice. On a violé les traités, & reçu nos ſoumiſſions, ſans tenir les promeſſes
» qu'on nous avoit faites; on nous
» a enlevé nos biens, & tyranniſé
» nos conſciences; & comme ſi cela
» ne ſuffiſoit pas, nos oppreſſeurs ſe
» diſpoſent à exterminer des malheureux qui ont défendu leur liberté, & à ériger une domination tyrannique ſur ceux qui prennent le
» titre de ſujets d'Angleterre, & qui
» ſont aſſez aveugles pour ne pas
» s'appercevoir que la cauſe dont il eſt
» queſtion intéreſſe toute la nation".

L'allarme fut ſi grande en Irlande, que la Reine crut devoir publier un édit qui portoit, qu'elle n'avoit nullement deſſein d'attenter à la liberté d'un Pays où elle avoit un ſi grand nombre de ſujets fideles; qu'elle ne ſe propoſoit de faire la guerre qu'aux rebelles, & qu'elle étoit dans l'intention de pardonner à tous ceux qui ſe ſoumettroient & lui donneroient des preuves de leur repentir.

A. D. 1599. Cependant, ces clameurs factieuſes produiſirent tant d'effet, & l'opiniâtreté des inſurgents fut telle, que lorſqu'Eſſex arriva à Dublin, avec toute la pompe d'un héros qui vole à la victoire, il apprit que l'armée combinée des rebelles étoit de beaucoup ſupérieure à la ſienne, & compoſée de ſoldats plus robuſtes, plus endurcis à la fatigue, & mieux diſciplinés que ſes nouvelles levées : que le Comte de Tirone ayant tenu un conſeil de guerre à ſon arrivée, avoit réſolu de s'oppoſer dans le Nord aux forces de la Reine avec un corps de ſix mille hommes, pendant qu'O'Donnel ſe porteroit dans Connaught avec quatre mille autres; que

Moryſon, p. 77.

les rebelles de Munſter s'étoient obligés par ſerment à défendre la cauſe commune ; qu'aucun inſurgent n'avoit daigné ſe ſoumettre & demander pardon, & que les ſujets qui ne s'étoient point encore révoltés, donnoient des ſignes manifeſtes de mécontentement & de répugnance pour le ſervice de la Reine, & entretenoient dans pluſieurs endroits correſpondance avec les rebelles.

Dans ces circonſtances allarmantes, le Comte commença ſon adminiſtration de maniere à confirmer le ſoupçon qu'on avoit eu, qu'il n'avoit eu d'autre vue en l'acceptant que d'acquérir plus de crédit & d'autorité. Sans égard pour les inſtructions de la Reine, il donna le commandement de la cavalerie au Comte de Southampton, ſon ami intime, & le continua dans ſa place malgré ſes remontrances. Il prodigua pareillement l'ordre de la Chevalerie, dont on faiſoit beaucoup de cas dans ce temps-là, à tous ceux qu'il crut pouvoir affectionner à ſes intérêts. On lui avoit expreſſément ordonné, conformément à l'avis qu'il avoit donné au Camden. Moryſon.

Conſeil, d'attaquer directement les rebelles du Nord, & de mettre des garniſons à Loughfoyle & à Ballyſhannon, pour les bloquer de tous côtés; mais les Conſeillers-privés d'Irlande, dont la plupart étoient intéreſſés aux nouvelles plantations de Munſter, l'engagerent à voler au ſecours de cette Province; il ſe rendit à leur avis, & marcha au Midi. En traverſant Leinſter, il eut la mortification d'être battu pluſieurs fois par O'Moore, chef de Leix. Les Hiſtoriens Anglois ne font aucune mention de ces incidents; mais les Irlandois prétendent que leurs compatriotes attaquerent ſon arriere-garde, & lui tuerent beaucoup d'Officiers, & que les ſoldats emporterent une ſi grande quantité de plumets, que l'on appella l'endroit où cette action s'étoit donnée, le Pas des Plumets (*the Paſs of Plumes*). Il n'arriva à ſa deſtination que pour aſſiéger un château qui appartenoit au Seigneur de Cahir; mais il trouva tant d'oppoſition de la part du Comte titulaire de Deſmond, qu'il ne s'en rendit maître qu'au bout de dix jours.

Sullivan, p. 163.

Les ennemis étoient ſi aſſurés de leur fait, malgré l'infériorité de leur nombre, qu'ils réſolurent d'abandonner tous à la fois leurs retraites, & d'attaquer différents corps de ſon armée; mais leur projet échoua par la méſintelligence des Chefs, de maniere qu'Eſſex traverſa tranquillement la Province, & épuiſa inutilement ſes forces pour courir après les rebelles.

Dans ces entrefaites, les inſurgents du Nord ſe conduiſirent avec autant d'adreſſe que de vigueur. Le Chef de Tirone ne négligea rien pour raſſurer ſes adhérents, & empêcher qu'on ne les ſéduiſît. Il poſta des détachements ſur les paſſages de Loughfoyle & de Ballyshannon, pour empêcher les garniſons Angloiſes de s'en emparer. Il reçut des munitions d'Eſpagne; & de concert avec O'Donnel, il prit à ſa ſolde un corps conſidérable d'inſulaires Ecoſſois, compoſé de neuf mille fantaſſins, & de quatorze cents cavaliers. Il choiſit un poſte avantageux entre Dundalk & Newry, où il ſe retrancha avec ſon principal corps, réſolu de livrer bataille à l'ennemi s'il ſe préſentoit. Les Moryſon, p. 78, 79.

rebelles de Leinſter, quoiqu'inférieurs en nombte, mépriſerent leur ennemi. Environ ſix cents hommes des troupes de la Reine furent attaqués par la tribu d'O'Byrne; mais au-lieu de ſe défendre courageuſement, ils furent tout-à-coup ſaiſis d'une terreur panique, qui hâta leur défaite. Eſſex retourna à Leinſter avec les débris de ſon armée, fit décimer les ſoldats, caſſa les Officiers, & fit exécuter les plus coupables.

Les échecs qu'il avoit reçus, & les fauſſes démarches qu'il avoit faites, fournirent à ſes ennemis un nouveau ſujet de triomphe. Les eſpérances flatteuſes que la Reine avoit conçues de ſon favori s'évanouirent, & l'on uſa de toutes ſortes d'artifices pour aigrir ſon reſſentiment. Le Comte écrivit de Munſter à la Reine dans des termes différents de ceux que ſa préſomption lui avoit dictés en Angleterre. Il lui repréſenta la ſupériorité de l'ennemi, le mécontentement général des habitants, qu'il prétendit être l'effet de l'averſion qu'ils avoient pour la Religion & le Gouvernement d'Angleterre; il lui indi-

Moryſon, p. 80.

qua divers moyens pour ruiner les rebelles, dont un entr'autres étoit de chaſſer les Prêtres qui fomentoient leur révolte. Il lui conſeilla, ſi elle vouloit augmenter le parti qu'elle avoit en Irlande, de cacher le deſſein qu'elle avoit d'y introduire le Gouvernement d'Angleterre, juſqu'à ce qu'elle les eût mis hors d'état de lui réſiſter; de garder les côtes, de mettre de bonnes garniſons dans les Villes, & d'empêcher qu'on ne fournît des vivres & des munitions aux rebelles. Comparant enſuite les avantages & les déſavantages de l'Etat, il conclut, que quoique les rebelles ſoient ſupérieurs en nombre, plus robuſtes & mieux diſciplinés, cependant, comme la Reine eſt maîtreſſe des villes & de la campagne, qu'elle a de braves Officiers, qu'elle peut leur couper les vivres, & dévaſter la campagne, elle ne ſauroit manquer de remporter la victoire; mais que cela demandoit des ſoins, de la dépenſe & du temps. Il finiſſoit par ſe plaindre des cabales de ſes ennemis, & des impreſſions qu'elles avoient faites ſur l'eſprit de la Rei-

ne, qu'il aſſuroit avec les expreſſions les plus fortes, de ſa fidélité & de ſon attachement pour ſon ſervice.

La Reine répondit à cette lettre par une ſévere réprimande au ſujet de ſon expédition du Midi, & lui ordonna expreſſément d'agir contre les inſurgents du Nord. Le Comte prit l'avis du Conſeil d'Irlande, & promit de marcher immédiatement contre Tirone. Ses dépêches furent à peine parties, qu'il écrivit à la Reine qu'il étoit obligé de faire une expédition dans Leix & dans O'Fally, pour appaiſer les troubles de Leinſter, & qu'il avoit beſoin pour pouvoir agir contre les rebelles du Nord, d'un renfort de deux mille hommes. Une pareille demande ſurprit & confondit la Reine. Les ennemis du Comte d'Eſſex furent d'avis qu'on ne devoit lui refuſer aucun des moyens qui pouvoient aſſurer le ſuccès de ſes armes, & l'engagerent à lui envoyer le renfort qu'il demandoit. Eſſex fit ſes préparatifs pour ſon expédition du Nord.

Moryſon, p. 86.

Le Préſident Conyers Clifford eut ordre de marcher à Beleek pour faire

Ibid. p. 87.

une diverſion de ce côté, pendant qu'Eſſex attaqueroit le gros des rebelles. Il obéit, & ſe mit en marche avec quinze cents hommes d'infanterie, & environ deux cents de cavalerie. O'Ruarc, un des Chefs rebelles, ſe mit en embuſcade avec deux cents hommes, l'attaqua à l'improviſte dans un lieu montagneux & coupé, mit ſa troupe en déroute, & lui tua cent & vingt hommes, du nombre deſquels furent Clifford & quelques Officiers, & rentra dans ſes bois, après avoir remporté la victoire. Cette perte fut peu de choſe, comparée avec l'impreſſion qu'elle fit ſur les ſoldats Anglois. Les nouvelles levées refuſerent de marcher dans un Pays inconnu, où elles étoient ſans ceſſe expoſées à être ſurpriſes, & il en déſerta quantité. Les Royaliſtes Irlandois mépriſerent leur Général, & furent rejoindre leurs compatriotes. Eſſex écrivit en Angleterre que le nombre des troupes qui lui reſtoit, ne ſe montoit qu'à quatre mille hommes effectifs; qu'il étoit néceſſairement obligé de ſuſpendre ſes expéditions, & que les troupes qu'il

Moryſon, p. 90.

pouvoit conduire ſur les frontieres d'Ulſter, n'étoit que de trois mille cinq cents fantaſſins, & de trois cents cavaliers. Pour juſtifier ſa conduite, il joignit à ſes lettres une atteſtation ſignée de ſes principaux Officiers.

Ce fut avec ces forces que le Comte ſe rendit ſur les frontieres du Nord. Tirone, qui indépendamment du ſecours qu'il attendoit d'Eſpagne, ſavoit que le moyen le plus ſûr de ruiner l'armée de la Reine, étoit de traîner la guerre en longueur, eut recours à ſes artifices ordinaires. Il ſe rendit avec ſes troupes à quelque diſtance du camp d'Eſſex, & lui envoya demander une entrevue. Il lui fit répondre qu'il iroit le joindre le lendemain matin à la tête de ſon armée. Il réitéra ſa demande, l'aſſurant qu'il vouloit ſe réconcilier avec la Reine; ſur quoi il lui indiqua un gué près de la principale Ville de la Comté de Louth, pour rendez-vous. Il y avoit un nommé Thomas Lee, qui avoit ſervi pendant quelques années dans les guerres d'Irlande avec honneur, qui étoit la créature du Comte, & l'ami intime de Tirone.

Moryſon, p. 89.

MS. Trin. Col. Dub.

Il écrivit, l'an 1594, à la Reine, pour ſe plaindre des torts que lui avoit cauſé ce Seigneur, & l'aſſurer de la ſincérité de ſes ſentiments. Ce même homme eut la veille de la conférence un pourparler avec les deux Généraux; ce qui n'échappa point aux ennemis du Comte d'Eſſex, parce qu'ils avoient des eſpions dans ſon camp. Ce qui augmenta encore plus leurs ſoupçons, fut que le Comte eut une conférence tête-à-tête avec Tirone. Le Chef du Nord joignoit à beaucoup d'eſprit, un caractere flatteur & inſinuant. Eſſex s'étant avancé ſur le bord de la riviere pour recevoir ſes propoſitions, le Comte ſe jetta à la nage avec ſon cheval, comme s'il eût été impatient de venir ſe jetter aux pieds du Vice-Roi. Il lui expoſa ſes griefs avec une humilité ſimulée, & peut-être l'écouta-t-il avec partialité. Comme il connoiſſoit à fond le caractere d'Eſſex, il l'engagea inſenſiblement dans une converſation, dans laquelle le Vice-Roi eut l'imprudence de lui communiquer quelques projets chimériques que ſon ambition lui avoit dictés. Il eſt du moins Camden.

certain que Tirone lui promit, s'il vouloit ſuivre ſes conſeils, de le rendre un des plus grands Seigneurs d'Irlande ; & que peu de temps après cette conférence, il dit à ſes Officiers, qu'il s'éleveroit dans peu de nouveaux troubles en Angleterre, qui l'obligeroient à s'y rendre. Après que cette entrevue eut duré un temps aſſez conſidérable, Eſſex donna ordre à Southampton & à cinq autres Officiers de venir le joindre. Tirone, de ſon côté, fit appeller ſon frere Cormac, & un pareil nombre de ſes partiſans.

La conférence s'ouvrit dans les formes, avec un nombre ſuffiſant de témoins de part & d'autre. Tirone expoſa de nouveau les griefs qui avoient porté les habitants du Nord à prendre les armes, & propoſa les conditions auxquelles ils conſentoient de rentrer dans l'obéiſſance. Ces conditions étoient, une amniſtie générale, le libre exercice de la Religion, la reſtitution de leurs terres, & l'exemption du Gouvernement d'Angleterre. Eſſex promit de les communiquer à la Reine, & on l'accuſa

Moryſon, p. 90.

même de l'avoir assuré qu'il l'engageroit à y consentir, parce qu'elles lui paroissoient justes & raisonnables. Dans ces entrefaites, on convint d'une treve de six semaines, qu'on renouvelleroit de temps à autre pour le même terme, avec permission à chaque parti de recommencer la guerre, après en avoir averti quatorze jours d'avance; & à cette condition, que si quelque confédéré refusoit d'acquiescer à cette convention, il seroit permis au Vice-Roi de le poursuivre comme il jugeroit à propos.

Un pareil accommodement, fait avec un ennemi perfide & insidieux, n'étoit pas nécessaire pour compléter la mortification de la Reine, & le triomphe des ennemis de son favori. Elle n'imputa point la démarche futile & honteuse du Comte à un défaut d'esprit; elle craignit quelque projet clandestin. Elle reconnut l'imprudence qu'elle avoit eue de provoquer un Seigneur hautain & ambitieux, & de lui confier ensuite une autorité qui le mettoit en état de lui nuire. On l'ouit se plaindre de ce qu'Essex avoit Camden.

formé des deſſeins contraires à ce qu'il devoit à ſa Souveraine & à ſa patrie. Quoique tentée de le rappeller, elle n'oſa cependant pas heurter de front un homme auſſi impétueux. Elle ſe contenta (ſans ſavoir encore la treve qu'on avoit conclue avec les habitants du Nord) d'écrire au Gouverneur d'Irlande & au Conſeil, une lettre, dans laquelle elle blâmoit la conduite du Comte, dans des termes qui marquoient ſon indignation & ſon reſſentiment. Chaque mot fut un poignard qui perça le cœur du Comte; & comme il imputoit le tout à la méchanceté de ſes ennemis, il éclata en menaces les plus extravagantes qu'il ſoit poſſible d'imaginer.

Moryſon, p. 91.

Son projet n'étoit autre (il s'en étoit occupé pendant quelque temps) que de marcher en Angleterre avec l'élite de ſon armée, & de ſe venger de ſes ennemis par la voie des armes, perſuadé qu'il y trouveroit quantité de partiſans, & que dans un Royaume qui fourmilloit de mécontents, ceux qui n'aimoient point perſonnellement le Comte d'Eſſex, viendroient ſe ranger ſous ſes drapeaux

Camden.

dans l'eſpoir d'une innovation. Les eſpions qu'il avoit auprès de lui, donnerent avis de ſon deſſein à la Cour. Un bruit qu'on répandit adroitement, que le Roi d'Eſpagne méditoit une invaſion en Angleterre, fournit un prétexte pour lever ſix mille hommes dans Londres, dont trois mille furent deſtinés pour garder la perſonne de la Reine; mais les nouvelles qu'on reçut d'Irlande ayant été plus favorables, on congédia ces nouvelles levées. Les ſages conſeils du Comte de Southampton, l'ami intime d'Eſſex, & de Chriſtophe Blunt, qui avoit épouſé ſa mere, ſervirent à calmer le premier tranſport de ſon reſſentiment. Ils lui repréſenterent l'énormité, l'injuſtice & la déloyauté de ſon deſſein, & l'engagerent à prendre des meſures plus honnêtes. Il avoit eu la précaution, peu de temps après ſon arrivée en Irlande, d'obtenir un écrit de la Reine, par lequel elle l'autoriſoit à retourner en Angleterre, lorſqu'il le jugeroit à propos, ſans attendre de nouveaux ordres, & de déléguer ſon Gouvernement à deux Juges-Mages, pourvu

Rot. Can. H. 41 Eliſ.

toutefois que le Royaume fût pacifié, afin qu'on n'eût aucun danger à craindre de ſon abſence ; ce qu'on lui recommanda expreſſément, ſous peine d'en répondre. Il réſolut donc de ſe prévaloir de cette permiſſion, quoique la Reine lui eût expreſſément ordonné, par ſes dernieres lettres, de vaquer aux affaires de ſon Gouvernement. Il ſe reſſouvint que le Comte de Leinſter étoit retourné ſans permiſſion des Pays-Bas, qu'il avoit fait ſa paix avec la Reine, & confondu ſes ennemis ; & il crut pouvoir imiter impunément ſon exemple. Il partit donc avec quelques Gentilshommes de ſa ſuite, après avoir laiſſé le gouvernement au Chancelier Loftus, & à George Carew. Il ſe rendit à la Cour avant qu'on ſût ſon arrivée, perça les appartements tout couvert de ſueur & de pouſſiere ; & étant entré dans la chambre à coucher de la Reine, qui étoit à ſa toilette, il ſe jetta à ſes genoux, & lui baiſa la main. L'émotion que ſa vue lui cauſa fut telle, qu'elle ne fit aucune attention à ſa faute, & qu'elle le reçut gracieuſement ; mais après que ſon

Win-wood.

orgueil ſe fut réveillé, & que la réflexion lui fut venue, elle enviſagea ſa conduite ſous une autre face, & elle lui ordonna les arrêts dans ſa chambre, juſqu'à ce qu'elle l'eût inſtruit de ſa volonté. Elle ordonna à ſon Conſeil de l'examiner ; & n'ayant point été ſatisfait de ſa conduite, on chargea le Garde du grand ſceau de veiller ſur lui. Camden.

Je ne ſuivrai point cet infortuné Seigneur parmi toutes les viciſſitudes de ſa fortune juſqu'à ſa cataſtrophe funeſte, & je me bornerai à l'Irlande & à l'effet que ſon départ produiſit ſur les troubles de ce Royaume. Rien n'encouragea plus les inſurgents d'Irlande à la révolte, que le bonheur qu'ils eurent de réſiſter à une armée auſſi forte que celle du Comte d'Eſſex, étant perſuadés que l'Angleterre ne feroit jamais plus un effort auſſi formidable pour les ſoumettre. Tirone, qui avoit traité d'égal à égal avec le Général de la Reine, reconnut ſon autorité, porta ſes vues plus loin, & continua de marcher dans le ſentier qu'il crut lui faire le plus d'honneur. A peine le Comte d'Eſſex

fut-il arrivé en Angleterre, qu'on reçut un nouveau ſecours d'argent & de munitions d'Eſpagne, & de nouvelles aſſurances que les Irlandois du Nord ne tarderoient pas à recevoir un renfort conſidérable de ce Pays.

Moryſon, p. 102. Sullivan, p. 167. Un Prêtre Eſpagnol, nommé Dom Mattheo Oviedo, à qui le Pape avoit conféré le titre d'Archevêque de Dublin, arriva avec ce ſecours; & pour marque de l'affection paternelle & du reſpect extraordinaire du Pontife pour le Prince d'Ulſter, (c'eſt le titre qu'il donnoit à Tirone) il lui préſenta de ſa part un plumet bénit, que le St. Pere aſſuroit gravement être de plumes de phénix.

Tirone, flatté de cette marque d'attention, ſe déclara le champion de la Sainte Foi, & compta tellement ſur le ſuccès de ſes armes, qu'il r commença ſes hoſtilités auſſi-tôt après que la treve fut expirée. Les Royaliſtes, qui étoient hors d'état de lui réſiſter, ſe récrierent hautement contre la violation du traité. Il répondit froidement qu'il les avoit ſuffiſamment inſtruits de ſes intentions, & qu'il ne pouvoit ſe rétracter, parce

Moryſon, p. 101.

qu'il avoit envoyé ſes confédérés dans les différentes Provinces du Royaume, pour recommencer la guerre. Carte's. Introd. p. 60. Le Comte d'Ormond, qui commandoit l'armée, s'oppoſa aux rebelles du Nord, avec le peu de troupes qu'il put lever. Tirone demanda un pourparler; & après quelques menaces arrogantes, qui ne demeurerent point ſans replique, il renouvella la treve pour un mois. Dans cet intervalle, le Chef rebelle, dont le crédit augmentoit tous les jours, adreſſa un manifeſte (*) à tous ſes compatriotes, MS. Trin. Col. Dub.

(*) Il étoit conçu dans les termes ſuivants :

„ Me livrant au penchant naturel que j'ai pour tous mes compatriotes, j'ai uſé envers vous de toutes les bontés poſſibles, tant à cauſe que vous profeſſez la Religion Catholique, que parce que je ſuis naturellement porté à vous aimer. Ces raiſons m'ont empêché juſqu'ici de vous faire violence, eſpérant que vous réfléchiriez dans la ſuite ſur le malheureux état auquel votre Pays eſt réduit, & ſur l'obligation tyrannique qu'on vous impoſe, de ſoutenir les ennemis de Dieu & de votre patrie, en vous engageant dans des guerres qui tendent viſiblement à la propagation de l'héréſie ".

„ Mais voyant que vous perſiſtez opiniâtrement dans votre conduite, je me ſens forcé,

pour les exhorter à abandonner la cauſe honteuſe de l'héréſie qu'ils avoient

---

malgré l'amour que j'ai pour vous, d'uſer de ſévérité à votre égard, puiſque ni ma patience, ni les victoires qu'il a plu à Dieu de m'accorder, n'ont pu produire aucun changement dans vos conſciences".

„ Conſidérant néanmoins les malheurs qui vous menacent, ſi vous perſiſtez dans l'état damnable dans lequel vous avez vécu juſqu'ici, je veux bien, par pitié pour vous & par pure commiſération, vous exhorter à vous liguer avec moi contre les ennemis de Dieu & de votre patrie. Si vous refuſez de le faire, j'employerai tous mes efforts, non-ſeulement pour vous dépouiller de vos biens, mais encore de vos terres, parce que vous contribuez aux guerres que l'on fait contre la foi Catholique. Que ſi, au contraire, vous vous liguez avec moi, je vous promets, ſur ma conſcience, de prendre votre défenſe, d'extirper l'héréſie, de faire fleurir la Religion Catholique, & de délivrer votre Pays de cette quantité de meurtres, de ces maximes politiques déteſtables qu'on a employées juſqu'ici pour gouverner ce Royaume, & l'entretenir dans l'obſcurité, l'ignorance, la barbarie, & qui lui ont attiré une infinité de maux, dont le récit ne pourroit que vous affliger".

„ Guidé par des motifs auſſi louables aux yeux des hommes, & auſſi méritoires devant Dieu, que l'on doit principalement enviſager dans toutes choſes, je me crois obligé en conſcience, puiſqu'il lui a plu m'accorder quelque pouvoir, d'employer

voient ſi long-temps ſoutenue, ou du moins à s'y oppoſer ; à prendre

---

d'employer tous les moyens poſſibles, pour ramener ce malheureux Pays ſous le joug de la foi Catholique ; ce que je ne ſaurois faire, ſi vous ne me ſecondez. Je proteſte que je n'envahirai ni vos biens, ni vos terres, ſi vous m'aidez ; mais, qu'au contraire, j'étendrai vos privileges & vos franchiſes auſſi loin qu'il me ſera poſſible. Je vous jure ſur mon ſalut, que le ſeul objet que je me propoſe dans cette guerre, eſt d'établir la foi Catholique dans ce Pays ; & une preuve de la vérité de ce que j'avance, eſt que j'ai rejetté toutes les propoſitions qu'on m'a faites, lorſqu'on m'a refuſé celle-ci. J'ai proteſté mille fois, & je proteſte encore aujourd'hui, que ſi l'on m'offroit le Royaume d'Irlande à condition de n'être point Catholique, je refuſerois de l'accepter ".

„ Quelques perſonnes qui paſſent pour être Catholiques, pour cacher leur mauvaiſe conſcience ſous le voile d'une ignorance affectée, feignent d'ignorer la bonté de mes intentions, & prétendent mal-à-propos que je n'ai pour objet dans mes guerres que des vues particulieres, & qu'il n'a jamais été queſtion de Religion dans les différents traités que j'ai faits avec le Gouvernement de la Reine ; mais cette opinion eſt démentie par le principal article du traité que j'ai fait avec le Comte d'Ormond, Général des troupes de la Reine en Irlande, & que j'ai appris depuis qu'on avoit eu la méchanceté de ſupprimer ".

„ D'autres prétendent non-ſeulement que mes guerres ſont injuſtes, mais encore qu'elles n'ont pour objet que des vues perſonnelles, ce qui

les armes, & à s'unir avec lui pour la défenſe de leur Pays, & ſur-tout

---

eſt évidemment faux, puiſque perſonne n'ignore que c'eſt pour la Religion ſeule que je les ai entrepriſes, & que je les continue encore. Si je n'ai pas d'abord manifeſté le motif qui me faiſoit agir, c'eſt que je me ſuis méfié de mes propres forces, & que j'ai craint que la cauſe Catholique ne reçût quelque échec qui eût fourni matiere de triomphe aux Hérétiques ".

„ Quantité de Catholiques prétendent être obligés d'obéir à la Reine comme à leur Souveraine légitime; en quoi ils ſe trompent, vu qu'elle a perdu les Royaumes, les domaines & les poſſeſſions qui pouvoient lui appartenir d'ailleurs, & qu'étant réduite à l'état de ſimple particuliere, perſonne n'eſt plus obligée de lui obéir; d'autant plus que Sa Sainteté a dégagé ſes ſujets de leur ſerment de fidélité, l'ayant excommuniée comme Hérétique. Cette ſentence d'excommunication eſt irrévocable, quoique quelques Catholiques prétendent le contraire pour des raiſons particulieres, parce qu'elle a été donnée pour crime d'héréſie, & que le crime ſubſiſte toujours. Il ſeroit ridicule que Sa Sainteté la révoquât en faveur d'une perſonne qui non-ſeulement perſiſte dans l'héréſie, mais qui perſécute encore les Catholiques ".

„ On peut à la vérité l'avoir mitigée en faveur des Catholiques qui étoient dans l'impuiſſance de lui réſiſter; mais cela n'a lieu que dans les matieres civiles, & non dans celles qui tendent à favoriſer l'héréſie. Je vous conjure donc, mes chers compatriotes, par ce zele que vous témoignez pour l'exaltation de la foi Catholique, & pour l'extirpation de l'héréſie, de réfléchir

de la Religion Catholique, pour laquelle il combattoit, & qui lui étoit ſi chere, qu'aucun intérêt perſonnel ne le porteroit jamais à abandonner ſes intérêts ſacrés. Un pélerinage qu'il fit à la Sainte Croix de Tipperary, donna au peuple une haute idée de ſa piété, & lui fournit l'occaſion de

Sullivan, p. 167.

ſur l'état déplorable auquel votre Pays eſt réduit. Uniſſons nos efforts pour garantir ce Royaume de la contagion dont il eſt menacé, ſi Dieu ne vient à ſon ſecours. Imitez l'exemple de la France, ce Royaume Chrétien & Catholique, dont les ſujets ont combattu ſi long-temps pour la défenſe de la Foi Catholique contre leur Roi légitime, & l'ont enfin obligé à l'embraſſer, & à ſe ſoumettre au Siege Apoſtolique de Rome. Nous aurons infailliblement le même ſuccès, ſi nous employons les mêmes efforts".

„ Quant à moi, je proteſte devant Dieu & ſur mon ſalut, qu'on m'a ſouvent offert des conditions qu'aucun homme jaloux de ſes intérêts n'auroit refuſées; mais comme je n'ai en vue que le bien public & le ſalut de vos ames, je continuerai la guerre juſqu'à ce que cette Religion ſoit généralement établie dans l'Irlande".

„ Je prie le Tout-Puiſſant de toucher vos cœurs endurcis, de façon que vous préfériez le bien de votre Pays à votre intérêt perſonnel".

Dunaveagh, le 15 de Novembre. 1599.

O'NEALE".

E. MSS. Epiſ. Sterne. Bibl. Trin. Col. Dub.

s'aboucher avec ſes aſſociés du Midi. Le Comte titulaire de Deſmond, dont l'orgueil augmentoit avec le crédit de ſon patron, & étoit enflammé par ſes ſuccès, écrivit une lettre au Roi d'Eſpagne, pleine d'invectives contre le gouvernement de la Reine, qu'il diſoit être pire que celui de Pharaon & de Néron; il exagéroit ſes exploits, & le bonheur qu'il avoit eu de chaſſer les Anglois de la Province du Midi, & de ramener la Nobleſſe de Munſter ſous ſon obéiſſance & ſous celle de l'Egliſe; il le prioit de lui envoyer des troupes & des munitions, pour qu'il pût réduire les villes dans leſquelles ſes ennemis s'étoient réfugiés. On adreſſa une autre lettre au Pape Clément, qui étoit probablement de la compoſition d'un Eccléſiaſtique, ſignée par O'Nial, Deſmond, Macarthy-More (*) &

Pacat. Hib. p. 142.

Ibid. p. 178.

(*) Macarthy-More, ou le Grand, étoit le titre dont on ſe ſervoit pour déſigner le Chef de cette tribu Irlandoiſe. On l'avoit accordé à un bâtard du Comte de Macarthy; mais Tirone le dépoſa, & donna ſa place à Florent Macarthy, qu'il ſavoit être plus dévoué & plus attaché à ſes intérêts. *Pacat. Hib. p. 20. Ed. Lond. 1633.*

Dermod Macarthy. Elle ne reſpiroit d'un bout à l'autre que la piété & le zele. Proſternés devant le Pere des eſprits ſur la terre, ils imploroient la compaſſion & le ſecours dont ſes enfants ſpirituels avoient beſoin pour ſoumettre les ennemis de leur Sion, qui s'oppoſoient à ce qu'ils bâtiſſent les murailles de leur Jéruſalem. Ils prioient inſtamment Sa Sainteté de leur envoyer des Paſteurs ſavants & pieux pour gouverner leur Egliſe affligée, lui promettant de les chérir & de les protéger; de renouveller la ſentence d'excommunication que ſes prédéceſſeurs avoient fulminée contre Eliſabeth; ce qui mettroit ſes fideles ſujets en état de défendre avec plus de ſuccès ſon Royaume d'Irlande. En réponſe à cette requête, le Pape ſe contenta de publier une bulle, par laquelle il accordoit au Prince Hughes O'Nial, & à tous ſes confédérés & aſſiſtants, les mêmes indulgences qu'à ceux qui faiſoient la guerre aux Turcs pour recouvrer la Terre-Sainte.

Pendant que les inſurgents travailloient à aliéner l'eſprit de ceux qui

étoient encore attachés à la Reine, & ſe préparoient à recommencer la guerre dans l'eſpoir du ſuccès, le courage des Royaliſtes diminuoit de jour en jour. Pour comble de malheur pour eux, deux de leurs plus braves Officiers, Warham Saintléger & Thomas Norris, furent tués dans deux rencontres; ce qui les obligea à ſe tenir quelque temps ſur la défenſive. Ormond ne négligea rien pour mettre les forts & les garniſons en état de défenſe, & pour raſſembler ſes forces. Il repréſenta au Miniſtre le danger qu'il couroit, & le preſſa de lui envoyer un renfort, avant que les rebelles fuſſent en état d'envahir le diſtrict. Il ſe rendit à Munſter dès que la treve fut expirée; il fit échouer les deſſeins de Tirone, & remporta quelque avantage ſur ſes confédérés.

Cox.

Carte ut ſupra.

CHAPITRE V.

Le Lord Mountjoy, Gouverneur en chef. — Les Irlandois le mépriſent. — Tirone eſt ſurpris dans Munſter. — Il ſe ſauve, & ſe retire dans les Provinces du Nord. — George Carew, Lord-Préſident de Munſter, accompagne le Comte d'Ormond dans une conférence qu'il a avec O'Moore. — Ormond eſt pris par les rebelles, qui deviennent de jour en jour plus inſolents. — Jalouſies & ſoupçons des amis du Gouvernement. — Conditions propoſées, pour l'élargiſſement d'Ormond. — Mountjoy les rejette. — Ses opérations dans Ulſter. — Leur influence. — Les rebelles de Leinſter, harcelés de toutes parts, ſe trouvent dans la plus grande détreſſe. — La Province d'Ulſter ravagée. — Tirone eſt harcelé, réduit aux abois, & abandonné de ſes troupes. — Les progrès de Mountjoy interrompus par des avis qu'on reçoit d'Angleterre. — Ses craintes ſe diſſipent. — Il ſeme la diviſion parmi les habitants du Nord. — Intercepte les convois des

rebelles. — On les empêche de recevoir des vivres du dehors, au moyen d'une nouvelle monnoie que l'on fabrique. — Les ſoldats de la Reine s'appauvriſſent. — La Reine approuve la conduite de Mountjoy. — Cauſes du mécontentement & de la révolte de Munſter. — Chefs & préparatifs des rebelles. — Meſures que prend Carew pour déconcerter leur projet. — Le Comte titulaire de Deſmond eſt pris & relâché. — Progrès de Carew. — Détreſſe des rebelles. — James, fils du Comte rebelle de Deſmond, eſt envoyé en Irlande. — Arrive à Kilmallock. — Pluſieurs rebelles de Munſter ſe ſoumettent. — On fait courir le bruit que les Eſpagnols vont faire une deſcente en Irlande. — Effets qu'il produit. — Le Comte titulaire de Déſmond eſt pris & livré à Carew. — Le deſſein des Eſpagnols ſe confirme. — Précautions que prend Carew. — Arrivée de la flotte Eſpagnole dans le port de Kinſale. — Mountjoy & Carew ſe rendent à Corke. — Le temps n'eſt point favorable au débarquement des Eſpagnols. — Non plus que le lieu. — Les Eſpagnols ſe ſéparent. — Dom

Juan d'Aguila eſt aſſiégé dans Kinſale. — Les habitants du Nord ſe mettent en marche pour le ſecourir. — Carew ne peut les intercepter. — Les Royaliſtes reçoivent un renfort. — Progrès du ſiege. — Réponſe de Dom Juan à la ſommation du Vice-Roi. — Six vaiſſeaux Eſpagnols arrivent à Caſtelhaven. — Révolte générale en Irlande. — L'Amiral Leviſton eſt repouſſé. — Détreſſe des aſſiégeants. — Tirone propoſe un expédient pour les réduire. — Don Juan l'engage à les attaquer. — Les confédérés Irlandois ſont défaits. — O'Donnel & Tirone prennent la fuite. — Dom Juan traite avec le Vice-Roi. — Montre autant de grandeur d'ame que de mépris pour les Irlandois. — On conclut la capitulation fort à propos. — Les Eſpagnols rendent leurs poſtes. — O'Sullivan ſe rend maître de Dunboy. — Carew attaque le château d'emblée. — Le Gouverneur Irlandois ſe défend juſqu'au dernier moment. — La guerre recommence dans Munſter, avec autant d'animoſité que de cruauté. — Terminée par Carew. — Mountjoy pourſuit les habitants du Nord. — Etat

affreux des rebelles. — Tirone demande pardon. — On accepte ſes propoſitions. — Irréſolution de la Reine. — Ses inſtructions contradictoires. — Mountjoy conclut le traité avec Tirone. — Sa ſoumiſſion au Vice-Roi. — Qu'il renouvelle ſur l'avis de la mort d'Eliſabeth, à Jacques ſon ſucceſſeur.

Feb. A.D. 1599-60. N. S. Camden.

CHARLES Blunt, Lord Mountjoy, à qui la Reine avoit accordé la Vice-Royauté d'Irlande, prit les rênes du Gouvernement dans le temps que Tirone, Chef des inſurgents d'Irlande, étoit occupé dans Munſter à s'aſſurer de ſes aſſociés, à exiger des ôtages de ceux dont la fidélité lui étoit ſuſpecte, à continuer ſa correſpondance avec les Puiſſances étrangeres, & à concerter le plan de ſes opérations futures; l'armée du Comte d'Eſſex ſe trouvoit réduite à quatorze mille hommes d'infanterie, & douze cents de cavalerie, qu'on avoit diſtribués dans différentes Provinces de l'Iſle; mais comment des ſoldats épuiſés par la maladie, rébutés par leurs mauvais ſuccès, pouvoient-ils réſiſter à des rebelles dont le nombre aug-

Moryſon, Liv. I, C. I, p. 101, 118.

mentoit tous les jours, & dont la cauſe étoit ſecretement favoriſée par ceux mêmes qui paroiſſoient les plus attachés au Gouvernement ? Le Vice-Roi arriva à Dublin, ſans parade & ſans pompe. Les Irlandois, naturellement groſſiers & féroces, confondant la politeſſe des mœurs avec la molleſſe, conçurent une ſi mauvaiſe opinion de ſes talents militaires, que Tirone ſe félicita d'avoir à faire à un Général qui préféroit *un déjeûné au gain d'une bataille.* Il paroît même que la Reine ne lui confia cet emploi qu'avec une eſpece de défiance ; car elle laiſſa le commandement de l'armée au Comte d'Ormond, & mit toute ſa confiance dans George Carew, dont elle connoiſſoit l'expérience & la capacité, & le nomma Préſident de Munſter. Moryſon, p. 180. Ibid. p. 132.

Les inſtructions qu'elle donna à Mountjoy, furent les mêmes qu'Eſſex avoit malheureuſement négligées ; ſavoir, de mettre des garniſons à Loughfoyle & à Ballyshannon, pour pouvoir attaquer les rebelles d'Ulſter, lorſque l'occaſion ſe préſenteroit ; d'en mettre d'autres à Armagh,

à Blackwater, & dans les autres quartiers les plus expoſés à leurs irruptions, afin de bloquer les habitants du Nord, de les retenir chez eux, & de leur couper les vivres, ou, s'ils perçoient dans d'autres diſtricts, de pouvoir s'emparer de leurs terres & de leurs effets. Ormond écrivit au Vice-Roi le lendemain de ſon arrivée, que Tirone étoit entré à la tête d'un corps de troupes conſidérable dans la partie occidentale de Munſter; que les troupes des Comtes de Thomond & de Clanricard, celles des Commiſſaires qui exerçoient l'office du Préſident de Munſter en attendant l'arrivée de Carew, & celles qu'il commandoit lui-même, étoient poſtées de maniere qu'il ne pouvoit ſe retirer que par la frontiere occidentale du diſtrict, & que, s'il vouloit y conduire ſes troupes, il ne pouvoit manquer de le couper & de le battre. En conſéquence de ces avis, Mountjoy marcha à Molingar, où, après avoir attendu l'ennemi pendant quelque temps, & s'être laiſſé amuſer par différents bruits, il apprit enfin que Tirone avoit paſſé la riviere d'Inny,

Moryſ. p. 1:5, 132.

& avoit gagné le Nord avec une précipitation qui marquoit la peur qu'il avoit des Royaliſtes, & que ſon armée n'étoit point auſſi forte qu'on l'avoit dit. Une pareille retraite fit ſoupçonner au Gouverneur, de la trahiſon ou de la négligence de la part de ceux qui étoient chargés d'épier ſes mouvements. On lui dit que le Comte de Clanricard étoit d'intelligence avec Tirone, & qu'il n'attendoit que le retour du Lord Dunkelling ſon fils, d'Angleterre, pour ſe déclarer ouvertement en faveur des rebelles; mais un incident imprévu fixa ſes ſoupçons ſur un homme de plus grande conſéquence. Moryſ. p. 133.

George Carew étant allé dans ſon Gouvernement de Munſter, fut loger à Kilkenny chez le Comte d'Ormond, lequel lui dit qu'il devoit s'aboucher le lendemain matin avec O'Moore, le principal rebelle de Leinſter, & l'invita avec le Comte de Thomond, qui l'accompagnoit, à aſſiſter à cette conférence. Ils lui promirent de s'y rendre, à condition que le Comte les feroit eſcorter par deux cents de ſes cavaliers, auxquels ſe Pacat. Hib. p. 24.

joindroient les cent que le Préſident avoit à ſa ſuite. Ormond répondit que cette précaution étoit inutile; & ayant donné ordre à ſa troupe de faire halte à deux milles du rendez-vous, il ne prit avec lui que dix-ſept ſoldats. O'Moore vint le joindre avec une compagnie de piquiers, après avoir poſté dans un bois voiſin un corps de cinq cents fantaſſins & de vingt cavaliers, avec ordre de ſe rendre auprès de lui au premier ſignal. Carew, qui ſe méfioit de la ſituation du lieu, des circonſtances, & de la conduite de l'ennemi, preſſa le Comte d'Ormond de ſe retirer; mais après avoir long-temps conféré avec O'Moore ſans pouvoir s'accorder, il demanda à parler à un Jéſuite nommé Archer, qui paſſoit pour un boute-feu. Pendant qu'il converſoit avec lui, la troupe du rebelle inveſtit ſa compagnie, & ſe ſaiſit du Comte. Carew & Thomond percerent à travers, & ſe ſauverent avec beaucoup de peine & de danger. Ormond reſta priſonnier, ſans que les ſoldats oſaſſent entreprendre de le délivrer.

Cet événement ranima le courage des rebelles ; mais les partiſans du Gouvernement ſoupçonnerent qu'un homme, qui s'étoit juſqu'alors conduit avec beaucoup de prudence, ne pouvoit avoir donné dans ce piege, à moins que de vouloir ſe livrer volontairement entre les mains des rebelles. On prétendit qu'il avoit eu plusieurs conférences ſecretes avec Tirone, & qu'il en avoit même reçu pluſieurs lettres ; que ſes ſoldats avoient un commerce journalier avec les rebelles, & paroiſſoient très-mécontents du ſervice de la Reine ; qu'ils alloient profiter de l'abſence de leur Général pour ſe quitter, & que peut-être même le Comte les engageroit à prendre les armes contre elle. Mountjoy ne fut peut-être pas fâché de l'éloignement d'un rival qui lui enlevoit une partie de ſon autorité, & ne ſe mit pas trop en peine de cet événement, eſpérant qu'il engageroit la Reine à lui envoyer un renfort d'Angleterre. O'Moore lui propoſa, peu de temps après, les conditions auxquelles il conſentoit à relâcher le Comte. Il exigeoit que Sa

Moryſon, p. 145.

Ib. p. 148.

Majeſté retirât ſes garniſons de ſon territoire de Leix, & lui promit ſous caution de ne plus y en envoyer; ou ſinon, qu'elle évacuât O'Fally; qu'elle le prît lui & ſes partiſans ſous ſa protection pendant ſix ſemaines, & que, durant cet intervalle, on ne commît aucune hoſtilité contre les confédérés d'Ulſter. Mountjoy rejetta ces propoſitions inſolentes, & continua ſes opérations militaires.

Moryſon, p. 150.

On avoit déja envoyé pluſieurs détachements à Dundalk, Ardee, Kells, Newry, Carlinford, pour tenir les rebelles du Nord en reſpect, & les confiner dans leur territoire. Henri Dowkra, brave Officier Anglois, fut envoyé avec quatre mille hommes à Loughſoyle, & cette précaution étoit d'autant plus néceſſaire, qu'on n'avoit pu mettre de garniſon à Ballyshannon. Après avoir pourvu à la ſûreté de Leinſter, & envoyé des vivres aux garniſons Angloiſes de Leix & d'O'Fally, en dépit de l'oppoſition d'O'Moore, Mountjoy ſe rendit dans le Nord pour favoriſer la deſcente de Dowkra, en détournant l'attention de Tirone. Il trouva ce Chef

Ib. p. 141.

Ib. p. 151.

retranché entre Newry & Armagh, pour lui disputer le passage. Il l'attaqua ; & après quelque résistance, il obligea les rebelles à rentrer dans leurs bois avec plus de honte que de perte. Pour couronner ce succès, il apprit qu'Henri Dowkra, après quelque légere opposition, avoit effectué sa descente à Loughfoyle, & étoit occupé à fortifier la ville de Derry. Moryf. p. 154.

Le pouvoir & le crédit des Chefs Irlandois n'étoient fondés que sur l'opinion. La retraite honteuse de Tirone de Munster, l'échec qu'il avoit reçu dans le combat avec le Vice-Roi, & l'établissement des Anglois à Loughfoyle, furent des événements qui firent de fortes impressions sur l'esprit inconstant des Irlandois. Quantité se rendirent auprès de Dowkra ; quelques-uns de leurs principaux partisans implorerent la protection du Vice-Roi. Arthur O'Nial, fils du feu Tirlaugh Lynnogh, offrit de se soumettre, dans l'espoir d'être investi du titre & de la Comté de Tirone. Un des O'Donnels, appellé Nial *Garruff*, ou le *Furieux*, demanda la Capitainerie de Tirconnel, pour prix Ib. p. 155. Ib. p. 156.

de ſa déſertion. Tous n'obtinrent pas leurs demandes; mais on leur en accorda aſſez pour les retenir ſous l'obéiſſance du Gouvernement.

Mountjoy ſe rendit des frontieres du Nord dans Leinſter, pour ſoumettre les tribus rebelles de cette Province. Il raſſura les bien intentionnés, & épouvanta les inſurgents par le ſuccès de ſes excurſions. Il pourſuivit Tirrel & O'Moore juſqu'à Leix, où ce dernier fut tué dans un combat avec les troupes Angloiſes. Ce Chef avoit conſenti quelque temps auparavant à relâcher le Comte d'Ormond, moyennant qu'il donnât des ôtages pour ſûreté du payement de ſa rançon, qui ſe montoit fort haut. Le Vice-Roi eut le bonheur, dans cette expédition, d'engager ceux qui le gardoient à le lui livrer, moyennant la promeſſe qu'il leur fit de les protéger, & de leur obtenir leur pardon. Les rebelles de Leinſter, n'ayant plus rien à craindre des Royaliſtes, qu'ils avoient obligés à s'enfermer dans leurs places, avoient cultivé leurs terres & introduit le bon ordre & l'abondance dans leurs diſ-

Moryſ. p. 178.

Ib. p. 179.

tricts ; mais ils ſe trouverent expoſés dans cette occaſion-ci à tous les ravages que les troupes de la Reine jugerent à propos d'y commettre. Les ſoldats, encouragés par l'exemple de leurs Officiers, couperent le bled en herbe avec leurs épées, pour ôter aux malheureux habitants tout moyen de ſubſiſter. On jugea que la famine étoit l'expédient le plus prompt pour les réduire, & de-là vint que le Vice-Roi ne fut point fâché du dégât que ſes troupes commirent dans les cantons les plus affectionnés pour le Gouvernement. Moryſ. p. 157.

On employa le même expédient, tout fâcheux qu'il étoit, dans les Provinces du Nord. Arthur Chicheſter, Gouverneur de Carricfergus, dévaſta vingt milles de Pays, & en fit un déſert. Samuel Bagnal, qui commandoit la garniſon de Newry, imita ſon exemple, & ravagea toutes les terres des environs. Toutes les garniſons Angloiſes ne s'occuperent tous les jours qu'à piller & ravager le Pays ; ce qui affoiblit beaucoup la puiſſance de Tirone. Les habitants ne purent ni cultiver ni enſemencer Ib. p. 180.

leurs terres ; & lorſque l'hyver fut venu, le Vice-Roi ſe porta de nouveau ſur leurs frontieres. Il chaſſa Tirone de ſes retranchements, & les démolit. La garniſon Angloiſe d'Armagh ayant été obligée d'abandonner ſon poſte, faute de pouvoir ſubſiſter, bâtit un nouveau fort à huit milles de cette Ville, auquel elle donna le nom de *Mount-Norris*, en l'honneur du Général à qui elle étoit redevable de ſes connoiſſances dans l'art militaire. L'ennemi s'efforça tous les jours d'interrompre ſon ouvrage ; mais il fut toujours repouſſé avec perte. Le dernier effort que fit Tirone, fut de s'oppoſer à ſon retour par Callingford ; mais il fut de nouveau repouſſé avec une perte conſidérable ; de maniere que la réputation dont ce Chef jouiſſoit depuis ſi long-temps parmi ſes compatriotes barbares, s'évanouit au point qu'ils l'abandonnerent, & vinrent implorer la merci & le pardon du Gouvernement.

Moryſon, L. III. p. 138.

Ibid. L. I. p. 190.

Ibid. L. I. p. 192.

Pendant que Mountjoy continuoit la guerre en Irlande, avec la prudence & le ſuccès que je viens de

dire, il ſurvint en Angleterre des incidents qui penſerent interrompre ſes progrès. Le malheureux Comte d'Eſſex ayant rempli la meſure de ſes égarements, avoit été condamné comme criminel de haute trahiſon, & obligé de découvrir ſes complices. Le Vice-Roi, ſon ami, qui, lors de ſa diſgrace, avoit défendu avec tant de zele ſa conduite en Irlande, fut du nombre de ceux qu'il dit avoir ſu ſes menées ſecretes. Cette accuſation, quoique vague, allarma Mountjoy. Il demanda inſtamment ſon rappel, » quoique réſolu, comme il le » diſoit lui-même, de ne point mettre ſon col ſous le tranchant de la » langue du Procureur de la Reine ", & ſe mit en devoir de paſſer en France; mais les ſervices qu'il avoit rendus, & ceux qu'on attendoit encore de lui, l'emporterent ſur les ſoupçons qu'on avoit de ſa déloyauté; de ſorte que la Reine lui laiſſa le commandement, & lui écrivit pour lui apprendre la mort du Comte d'Eſſex, l'aſſurant que la ſeule conſolation qu'elle eût dans ſon chagrin, étoit de pouvoir compter ſur

Camden.

Moryſon, Liv. I. p. 134.

Ib. p. 205.

Ib. p. 208.

ſon attachement & ſur ſa fidélité. Sous prétexte de le prémunir contre la déloyauté cachée de quelques Officiers qui devoient leur avancement au Comte d'Eſſex, elle lui donna adroitement à entendre qu'elle étoit prête à pardonner à tous ceux qu'il avoit engagés à prendre part à ſa révolte par ſes careſſes & ſes proteſtations d'amitié. Quant à ſon rappel, elle lui répondit avec une affection ſimulée, qu'elle le prioit de le différer juſqu'à ce que les bruits qui couroient d'une invaſion prochaine, fuſſent diſſipés, lui promettant de le lui accorder l'hyver ſuivant, & de l'employer auprès de ſa perſonne.

Moryſon, Liv. I. p. 112. Mountjoy, ainſi délivré de ſes craintes, procéda contre les rebelles avec ſa vigueur ordinaire. Il avoit ranimé le courage des ſoldats en les engageant dans différentes actions, dans leſquelles ils avoient toujours

Ib. p. 114. eu du ſuccès. Au-lieu d'une guerre générale, qui obligeoit à des promptes levées, dont les rebelles étoient avertis de bonne heure, ce qui leur donnoit le temps de ſe retirer juſqu'à ce que l'orage fût diſſipé, il les

attaqua par petits détachements, & les tint dans des allarmes continuelles. Il reçut avec précaution & dignité ceux qui voulurent ſe ſoumettre, & ne viola jamais la parole qu'il leur avoit donnée; ce qui les encouragea non-ſeulement à abandonner les rebelles, mais encore à s'engager au ſervice de la Reine; mais moins attentif à l'humanité qu'à la politique, il expoſa toujours les ſoldats Irlandois dans les poſtes les plus dangereux, & où il y avoit le plus de fatigue, afin, diſoit-il à la Reine, de diminuer le nombre de ſes ennemis cachés. Il les encouragea cependant, & accorda diverſes graces à leurs Chefs, lorſqu'il fut aſſuré de leur fidélité. Un Irlandois de la tribu de Magwire fut inveſti des terres & de la Capitainerie de Fermanagh, préférablement à un partiſan de Tirone; & Nial Garruff obtint la conceſſion de Tirconnel, avec une réſerve de huit mille acres de terre autour de Ballyshannon. Ces méthodes de déſunir les rebelles du Nord ne plurent point aux Miniſtres Anglois, & ne leur parurent point auſſi effi-

Moryſon, Liv. I. p. 287.

Ib. p. 198.

caces que de leur couper les vivres, & de les empêcher de recevoir des munitions. Les dévaſtations qu'avoient faites les garniſons Angloiſes, les menaçoient déja de la famine, & l'on employa un moyen extraordinaire pour les y réduire, qui influa eſſentiellement ſur tout le Royaume.

Pacat. Hib. p. 149.

La dépenſe qu'avoit occaſionné la guerre d'Irlande ſe montoit annuellement à quatre ou cinq cents mille livres ſterling, dont une grande partie avoit paſſé entre les mains de Tirone & de ſes alliés, par le pillage, le trafic, l'achat des proviſions, &c.; ce qui les mettoit en état de tirer du continent des armes, des munitions & des proviſions, & de faire la guerre à la Reine à ſes propres dépens. Pour remédier à cet inconvénient, & diminuer la dépenſe qu'occaſionnoit l'entretien de l'armée royale, on fit conſentir la Reine, quoiqu'avec répugnance, à envoyer en Irlande une monnoye de bas alloy, à laquelle on donna la même valeur qu'à celle d'Angleterre, avec défenſe d'y en porter d'autre; & l'on décria les eſpeces courantes.

On

On établit par le même édit un change dans pluſieurs Villes d'Angleterre & d'Irlande, où les ſujets des deux Royaumes pouvoient échanger leurs eſpeces monnoyées, moyennant un ſcheling de perte par livre ſur celles d'Irlande. Cet expédient augmenta la détreſſe des rebelles, parce que cet argent étant évalué plus haut qu'il ne valoit, ils ne pouvoient s'en ſervir pour acheter des vivres dans les Pays étrangers que pour ſa valeur intrinſeque. Comme les marchands augmenterent en conſéquence le prix de leurs marchandiſes, & que les rebelles & les étrangers fabriquerent quantité de ces eſpeces, cet échange n'eut bientôt plus lieu ; » ce qui, » comme Moryſon l'obſerve, mé- » contenta les ſoldats de la Reine, & » les réduiſit à la mendicité. Les Tré- » ſoriers & les payeurs furent les » ſeuls qui profiterent de cette in- » vention ". Moryſon, Liv. I, p. 208.

Mountjoy n'eut pas plutôt appris cette démarche, qu'il craignit, avec juſte raiſon, que les ſoldats ne ſe mutinaſſent lorſqu'ils ſeroient inſtruits de la diminution qu'on avoit faite à

leur paye, & qu'il réſolut de ne point les laiſſer oiſifs. Il ſe rendit donc ſur les frontieres du Nord, où il renforça les garniſons, & reçut les ſoumiſſions des rebelles, ſans entreprendre aucune expédition; ce qui tint Tirone dans des allarmes continuelles. La Reine fut ſi contente de ces ſervices, qu'elle le chargea d'en faire ſes remerciments aux Officiers & aux ſoldats. De nouveaux incidents le rappellerent dans la Province du Midi. Comme cette partie de l'Irlande va maintenant devenir le théâtre de la guerre, il convient de ſuivre les événements pied à pied, & d'examiner la conduite que tint George Carew dans ſa préſidence de Munſter.

Moryſon, Liv. I, p. 258.

Ib. p. 260.

Les ſujets de mécontentement qu'alléguerent les inſurgents de cette Province, étoient à-peu-près les mêmes que ceux qui cauſerent tant de déſordres dans les autres contrées de l'Irlande; ſavoir, la taxe ſur les terres, qu'on n'avoit point abolie dans le temps marqué; les extorſions des Shériffs; la facilité avec laquelle les Jurés condamnoient les perſonnes ſuſpectes ſur la plus légere apparence;

Pacat. Hib. p. 145, 146.

ſes exécutions des perſonnes innocentes ; les moyens extraordinaires qu'on employoit pour s'emparer de leurs titres & de leurs biens (*) ;

(*) Quoique le Clergé étranger & les émiſſaires du Pape ayent pu engager les ſujets à s'oppoſer aux loix pénales, il eſt cependant certain, & tous les Ecrivains Catholiques conviennent, lorſqu'il eſt de leur intérêt de le faire, que ces loix ne furent point exécutées à la rigueur ſous le regne d'Eliſabeth.

Le ſerment de ſuprématie, qui conſiſtoit à reconnoître la juriſdiction du Roi ſur tous ſes ſujets & dans toutes les cauſes eccléſiaſtiques & civiles, & à renoncer à toute puiſſance & juriſdiction étrangere, fut accepté ſans répugnance par tous les Chefs Irlandois au commencement de ſon regne, comme cela paroît par pluſieurs de leurs traités de ſoumiſſion, juſqu'au temps que les partiſans de Rome enſeignerent à des gens tels que le rebelle Baltinglaſs, cette objection triviale & puérile, qu'*une femme incapable de recevoir les ordres ſacrés*, ne pouvoit exiger la ſuprématie dans les choſes de la Religion. (Voyez Cox. p. 367.) Il paroît même par différents actes, qu'on n'exigea ce ſerment que des Officiers & des Magiſtrats, & qu'on ſe contenta de ſuſpendre de leurs offices ceux qui refuſerent de le prêter.

L'acte qui obligeoit d'aſſiſter à l'office réformé, ſous peine d'un ſcheling d'amende pour ceux qui s'abſenteroient, fut exactement obſervé par les Papiſtes juſqu'au temps que la Reine fut excommuniée, & que les Jéſuites eurent l'adreſſe de créer quantité de récuſants.

l'exécution rigoureuſe des loix pénales contre les récuſants, & l'intru-

---

Les remontrants d'Irlande prétendirent, l'an 1644, qu'on ne l'avoit point exécuté ſous ce regne ; mais leurs antagoniſtes leur répondirent qu'ils n'étoient point récuſants, & que tous les Catholiques Romains fréquentoient les Egliſes établies. Quoique ce que les uns & les autres alleguent ne ſoit pas exactement vrai, il eſt cependant certain que la loi ſubſiſta toujours, mais qu'elle ne fut pas exactement obſervée. En effet, ç'auroit été une imprudence & un défaut de politique de la part du Gouvernement, de faire exécuter ces loix pénales, vu que ſon objet étoit d'abolir la ſeule langue dont on pouvoit ſe ſervir pour inſtruire le peuple ; car il manquoit d'Egliſes & de Miniſtres, & la plupart étoient d'une ignorance ſcandaleuſe. Les effets de la ſuperſtition ſont vraiment déplorables, & on ne peut réfléchir ſans horreur ſur les principes qu'inculquoient & les pratiques qu'autoriſoient les agents que le Pape avoit envoyés en Irlande pour fomenter les troubles qui l'agitoient. On doit encore plus plaindre un peuple dénué d'inſtruction, & abandonné à l'influence de quelques zélateurs factieux & ſanguinaires. Malgré la ſévérité dont on uſoit dans ce temps-là, Eliſabeth n'étoit pas aſſez peu inſtruite pour exiger qu'on adoptât aveuglément les établiſſements religieux qu'elle feroit en Irlande, parce qu'elle le vouloit ainſi. Les Irlandois mécontents qui ſe ſoumirent au Gouvernement, ayant demandé la permiſſion d'exercer librement leur Religion, elle chargea ſes Miniſtres de leur promettre de ſa part

sion des colons Anglois. Mais quelles que fussent les causes publiques

---

toute l'indulgence qu'ils pouvoient desirer, à l'exception d'une tolérance expresse & formelle. » Arthur O'Nial, disent les membres » du Conseil au Vice-Roi Mountjoy, (Moryson, V. I, p. 155.) a fait plusieurs demandes, une entr'autres *qui concerne la Religion*, » & la Reine s'y est prêtée, étant persuadée » que c'est l'ignorance plutôt que la présomption qui la lui a dictée. *Elle a chargé son* » *Député de lui dire, qu'elle ne prétendoit contraindre personne en Irlande pour cause de Religion*, » *& d'acquiescer à sa demande*, quoiqu'elle n'y » soit point obligée par aucun traité. »

On établit cependant à Dublin dans le mois de Novembre 1593 une commission pour examiner & réformer les abus qu'on avoit commis contre les actes de la deuxieme année d'Elisabeth. Il paroît encore qu'une des instructions qu'on donna aux Gouverneurs provinciaux d'Irlande fut » d'engager les sujets » par les voies qu'ils jugeroient à propos, & » sur-tout par leur exemple, d'observer les » ordres qu'on avoit donnés touchant le service divin; --- de se conformer exactement » au service de l'Eglise établie dans le Royaume par le Parlement, ou par telle autre autorité que ce fût; --- d'exécuter tous les » statuts de ce Royaume, & d'exiger exactement les amendes, &c. » Cependant, toutes les fois que les Ministres de la Reine se prévalurent de ces instructions & de ces commissions pour pousser trop loin leur autorité, la Cour d'Angleterre s'y opposa, & leur enjoignit expressément de tenir une conduite

qu'on alléguoit, les principaux Chefs avoient leurs vues & des motifs par-

---

plus modérée. — » D'autant, dit le Vice-Roi » Mountjoy aux membres du Conſeil d'Angle» terre, qu'il a plu à vos Grandeurs de m'*ordon*» *ner par vos dernieres lettres, d'uſer de modération* » *dans ce qui concerne la Religion*, j'ai pris la li» berté, avant que je les euſſes reçues, de » conſeiller à ſes Miniſtres d'aller bride en » main dans ces ſortes de matieres. Nous nous » ſommes occupés des moyens qu'il conve» noit d'employer pour annuller ce qui a été » fait, ſans cependant donner trop d'encou» ragement ni aux uns ni aux autres, parce » qu'on craignoit qu'on n'employât dans le » reſte du Royaume les mêmes moyens dont » on s'étoit ſervi à Dublin. Le conſeil que » vous me donnez ne ſauroit être plus ſage, » & toute autre méthode auroit nui au deſ» ſein que nous avons de réformer la Reli» gion. Je crois cependant qu'on ne peut em» ployer trop d'exactitude lorſqu'il s'agit de » nous réformer nous-mêmes, & de réformer » les abus de notre Clergé, & de notre diſ» cipline, & de répandre la vérité de l'Evan» gile dans ce Royaume *par la voie de la dou*» *ceur, ni punir trop ſévérement ceux dont l'eſprit* » *ſéditieux s'efforce d'introduire des pratiques étran*» *geres. Je ſuis d'avis qu'on ne doit admettre les* » *principaux Magiſtrats qu'après leur avoir fait prê*» *ter ſerment d'obéiſſance, ni leur permettre de s'ab*» *ſenter du ſervice divin; mais qu'il faut aller bride* » *en main lorſqu'il s'agit de punir pour cauſe de* » *Religion, des ſujets qui font profeſſion d'être fideles* » *à Sa Majeſté, lorſqu'on ne peut les convaincre du* » *contraire*". (Moryſ. V. I, p. 278.)

ticuliers pour s'engager dans la révolte. Le Gouvernement avoit élevé Florent Mac-Arthy pour l'oppoſer à Daniel, Chef factieux dont il ſe méfioit, & l'avoit envoyé à Munſter, ſous l'adminiſtration du Comte d'Eſſex avec la conceſſion du Comté de Deſmond, qui avoit autrefois appartenu à ſes ancêtres ; mais ſon inſolence & ſes cruautés ayant obligé les Seigneurs voiſins à ſoutenir les prétentions de Daniel, Florent ſe ligua avec Tirone, dans l'eſpoir qu'il l'aideroit à recouvrer ſes terres, après l'avoir reconnu pour Chef ſous le nom de Mac-Arthy-More. Si cette tribu avoit été bien unie, il eût été d'autant plus formidable, qu'il avoit trois mille vaſſaux en état de porter les armes. James Fitz-Thomas, Comte titulaire de Deſmond, que les Royaliſtes appelloient par dériſion *the Suggan earl*, (le Comte de Paille) avoit révendiqué les biens & les titres de Gerald auſſi-tôt après ſa mort ; mais prévoyant que le Gouvernement d'Irlande n'appuyeroit point ſes prétentions, à cauſe que la Reine protégeoit James, fils de ce fameux re-

Pacat. Hib. p. 160.

Ib. p. 72.

Ib. p. 72.

Ibid. p. 139, 140.

belle, il tâcha d'attirer à ſon parti ſon frere Jean Fitz-Thomas, & l'actif Pierre Lacy. Sa conduite fut ſi ſuſpecte, que Thomas Norris le fit mettre en priſon. Ayant eu le bonheur de ſe ſauver, il ſe réfugia chez Tirone, qui le créa Comte de Deſmond; ce qui lui procura quantité de partiſans dans Munſter. Pour aſſurer davantage le ſuccès de leur révolte, deux Chefs, ſavoir Redmond de Burgh, & Dermod O'Connor, leverent dans Connaught deux corps de mercenaires, dont le nombre ſe montoit à cinq mille hommes.

Pacat. Hib. p. 32.

Ibid. Carew, en entrant dans ſon Gouvernement, fut allarmé, avec juſte raiſon, du rapport qu'on lui fit de l'état de la Province méridionale. On l'aſſura qu'indépendamment des rebelles, les Villes fourmilloient de mécontents; que les Eccléſiaſtiques Papiſtes ne négligeoient rien pour ſéduire les ignorants, & que ceux que la terreur de leurs cenſures ſpirituelles ne pouvoient engager à ſe révolter, n'oſoient donner aucun ſecours aux Royaliſtes, de peur de les encourir. Carew n'avoit avec lui pour

faire tête aux rebelles, & contenir les ennemis cachés du Gouvernement, que trois mille fantaſſins & deux cents cinquante cavaliers ; ce qui ne ſuffiſoit point pour réſiſter à l'ennemi, en ſuppoſant qu'il fût bien uni. Heureuſement, l'armée des rebelles, quoique formidable en apparence, étoit compoſée de pluſieurs corps commandés par différents Chefs indépendants, dont chacun avoit des vues particulieres, jaloux l'un de l'autre, qui n'étoient retenus par aucune autorité ſupérieure, & qui n'agiſſoient par aucun principe national ni religieux. Les Irlandois s'étoient ſi peu civiliſés, & les Anglois d'origine s'étoient tellement abâtardis depuis le commencement du treizieme ſiecle, que les mœurs de ces inſurgents méridionaux ne différoient en rien de celles qu'ils avoient lorſque les Anglois entrerent dans ce Royaume. Carew ſe fixa à Cork, étudia les caracteres & les différents intérêts de ſes ennemis, & ſe convainquit bientôt, que le moyen le plus efficace pour les réduire, étoit de les déſunir & de leur rendre leurs alliés ſuſpects.

Patat. Hib. p. 34. Il fit courir le bruit qu'il alloit les attaquer & ravager leur Pays ; ſur quoi les Chefs des diſtricts voiſins prirent l'allarme, & vinrent ſe ſoumettre à la Reine. Florent Mac-Arthy venoit d'être battu par un Officier Anglois, & fut tellement mortifié de cet échec, qu'il s'aboucha avec Carew, & promit de garder la neutralité. Le Préſident prévit qu'elle ne ſeroit pas de longue durée ; mais il y conſentit, parce qu'elle étoit utile à ſon deſſein. Les Chefs avec leſquels il avoit à faire, étoient le Comte titulaire de Deſmond, qui commandoit les troupes provinciales, & O'Connor, qui étoit à la tête des
Ib. p. 36. mercenaires. Il n'oſoit ſe flatter de gagner le premier, parce qu'il avoit réſolu de ne point renoncer à la Comté de Deſmond, & que la Reine étoit également déterminée à ne la lui point céder. O'Connor étoit un ſoldat de fortune, toujours prêt à ſe ranger du parti le plus avantageux. Il avoit épouſé la fille du feu Comte de Deſmond, & ſa femme avoit ſi bien ſu lui faire valoir cette alliance, qu'elle le gouvernoit entiérement. L'éduca-

tion qu'elle avoit reçue, lui avoit inſpiré de l'amour pour le Gouvernement d'Angleterre. Elle s'intéreſſoit pour ſon frere, & haïſſoit l'uſurpateur de ſon titre; & elle ſut ſi bien ménager ſon mari, qu'elle le fit conſentir à livrer le Comte titulaire au Préſident pour une ſomme d'argent.

Ces méthodes de faire la guerre, quoique néceſſaires, n'étoient pas les plus honnêtes; mais Carew en employa encore de plus honteuſes. Un nommé Nugent, domeſtique de Thomas Norris, ayant paſſé chez les rebelles, avoit gagné leur confiance par les ſervices qu'il leur avoit rendus. Le repentir l'ayant pris, il vint trouver le Préſident, & lui promit, s'il vouloit lui accorder ſon pardon, de le défaire du Comte titulaire, ou de ſon frere Jean. Comme on avoit déja formé un complot contre le premier, & que ſa mort auroit ſuſcité de nouveaux compétiteurs pour ſon titre, il lui ordonna de procéder contre Jean. Il prit ſon temps pour l'aſſaſſiner; mais dans le moment qu'il pointoit ſon piſtolet, il fut arrêté, & condamné à mourir. Il déclara étant

Pacat. Hib. p. 38.

Ib. p. 45.

ſur l'échafaud, que pluſieurs autres perſonnes avoient fait au Préſident la même promeſſe que lui. Cet aveu fit une telle impreſſion ſur ces freres, qu'ils vécurent dès ce moment dans des tranſes continuelles, & n'oſerent ni coucher dans la même chambre, ni ſe montrer à la tête de leurs troupes. Pour augmenter leur trouble, Redmond de Burg, qui revendiquoit les terres & la Seigneurie de Leitrim, & à qui l'on faiſoit eſpérer que le Préſident appuyeroit ſes prétentions, abandonna leur ſervice avec cinq cents mercénaires.

Pacat. Hib. p. 46.

Ib. p. 38.

Il ne s'agiſſoit plus que d'exécuter le projet qu'O'Connor avoit formé de s'aſſurer du Comte de *Suggan*, & c'eſt à quoi ſe borna toute l'attention du Préſident. Dans le temps que ſes Officiers s'attendoient à une action d'éclat, il diſtribua tout-à-coup ſes troupes dans différentes garniſons, pour inſpirer de la confiance aux rebelles, & engager leurs Chefs à diviſer les leurs. On écrivit une lettre ſuppoſée de la part de Carew à James Fitz-Thomas, par laquelle le Préſident le remercioit des ſervices qu'il

Ib. p. 51, 52.

avoit rendus à l'Etat, & l'exhortoit à lui livrer Dermot O'Connor vif ou mort. Dermot, muni de cette lettre, qu'il diſoit avoir interceptée, demanda une entrevue à Fitz-James, & l'arrêta comme traître de la part d'O'Nial. Il produiſit la lettre pour preuve de ſon crime, & le fit conduire avec quelques-uns de ſes compagnons dans un château voiſin dont il avoit le commandement, d'où il écrivit au Préſident pour l'informer de ſon ſuccès, & le prier de lui donner la récompenſe qu'il lui avoit promiſe : mais avant que Carew eût le temps d'aller recevoir ſon priſonnier, Jean Fitz-Thomas & Pierre Lacy, qui ſe doutoient du deſſein d'O'Connor, raſſemblerent leurs partiſans, & firent délivrer le Comte titulaire. Pacat. Hib. p. 56.

Ce contre-temps, loin de décourager Carew, ne ſervit qu'à l'animer d'avantage à pouſſer ſes opérations militaires contre un ennemi que des ſoupçons mutuels avoient diviſé. Il prit le principal château du Chevalier de la Vallée, malgré la bravoure de ceux qui le défendoient, & fit quelques autres exploits ſemblables Ib. p. 62-83.

en préſence même de l'ennemi. Deux mille cinq cents des mercenaires de Connaught, allarmés de ſes progrès, & déſeſpérant de la cauſe dans laquelle ils s'étoient engagés, demanderent la permiſſion de retourner dans leur Pays, & on la leur accorda au bout de quelque temps. Il pénétra dans Kerry, où il prit le château du Seigneur de Lixnaw, qui en mourut de chagrin, laiſſant un fils qui ne haïſſoit pas moins les Anglois que lui, mais qui fut cependant obligé de ſe ſoumettre, & d'implorer la protection du Gouvernement. Il dévaſta entiérement tous les diſtricts des rebelles, & les réduiſit à une ſi grande détreſſe, que ces défenſeurs de la foi prierent le St. Siege de les abſoudre du péché qu'ils commettoient en ſe ſoumettant à un Gouvernement hérétique, & de leur permettre de rentrer dans l'obéiſſance qu'ils lui devoient. Pour comble de confuſion, la garniſon de Kilmallock attaqua le Comte titulaire, & mit tellement ſes troupes en déſordre, que Jean, ſon frere, fut obligé de ſe réfugier chez Tirone, & Pierre Lacy d'aller ten-

ter fortune dans la guerre d'Ulſter.

Long-temps avant que le Comte titulaire eût été réduit à cette détreſſe, les Miniſtres d'Angleterre & le Préſident avoient travaillé de concert à lui donner un rival dans Munſter. C'eſt dans cette vue que la Reine avoit pris ſoin de l'éducation de James, fils du Comte rebelle de Deſmond, pendant qu'il étoit priſonnier dans la Tour. Perſuadé que ſa préſence en Irlande aliéneroit de Fitz-Thomas les anciens ſerviteurs de ſa Maiſon, elle lui donna audience; elle le proclama Comte de Deſmond, & l'envoya à Munſter avec une patente par laquelle elle le rétabliſſoit dans les honneurs & les titres de ſa famille, mais qu'elle donna ordre au Préſident de lui remettre ou de garder, ſelon qu'il le jugeroit à propos pour les intérêts du jeune Comte. Les Seigneurs de cette Province, dont l'autorité avoit été éclipſée par celle de la Maiſon de Deſmond, craignoient beaucoup plus l'élévation de James qu'ils ne la ſouhaitoient. Les colons Anglois furent allarmés de ſon arrivée, & craignirent qu'il ne ren-

Pacat. Hib. p. 85--90.

Ib. p. 91; 92.

trât tôt ou tard dans les biens de ſon pere ; & James lui-même, qui avoit mené une vie retirée, étoit peu propre à captiver l'eſprit de ſes fougueux compatriotes, & à ſe mêler de leurs factions & de leurs intrigues. Son arrivée ne laiſſa pas cependant que d'augmenter les craintes des mécontents. Le Préſident, pour s'aſſurer de ſon crédit, lui permit de faire un voyage dans le Comté de Lymerick, avec quelques perſonnes affidées. Il fut reçu à Kilmallock avec des démonſtrations de joie inexprimables ; les rues, les portes, les fenêtres, les toîts étoient remplis d'une foule prodigieuſe de peuple, qui s'empreſſoit de voir l'héritier d'une famille illuſtre, qu'il avoit toujours chérie & reſpectée. La preſſe étoit ſi grande, que les gardes qui l'accompagnoient avoient toutes les peines du monde à écarter ceux qui s'approchoient pour lui faire la révérence. L'Egliſe où il fut le lendemain matin pour aſſiſter au ſervice divin, étoit remplie d'une foule prodigieuſe d'habitants qui s'y étoient rendus pour le voir ; mais tous blâmoient hautement ſon inten-

tion exécrable, & lui repréſentoient l'impiété & le danger qu'il y avoit à adopter un culte hérétique. Le jeune Comte, qui n'entendoit point leur langue, acheva tranquillement ſes dévotions; mais il fut inſulté à ſon retour, & accablé de malédictions; après quoi la foule ſe retira, & perſonne ne daigna l'accompagner.

Ce contre-temps fut d'autant moins affligeant, que les rebelles de Munſter étoient dans ce temps-là réduits à une détreſſe extrême. Ils formerent le projet de faire venir des troupes d'Ulſter & de Connaught, pour aller au ſecours du Comte titulaire, & recommencer la guerre dans le Midi; mais le Vice-Roi avoit ſi bien pris ſes précautions, que Tirone étoit hors d'état de leur en fournir aucun. Raymond de Burgh, qui leur avoit promis de ſe liguer avec eux, leur manqua de parole, ſe flattant que Carew lui feroit obtenir la Seigneurie de Leitrim. Ils ne pouvoient attendre aucun ſervice de Dermod O'-Connor, parce que ce Chef avoit été fait priſonnier dans une querelle particuliere avec un homme de ſa tri- Pacat. Hib. p. 102.

Pacat. Hib. p. 103. bu, & condamné à la mort. Mac-Arthy-More ne pouvoit les aider que de ſes conſeils, & n'oſoit le faire, parce qu'il avoit été obligé depuis peu de renouveller ſes ſoumiſſions & ſon ſerment de fidélité au Vice-Roi. Leur Comte *Suggan* aimoit mieux mener une vie errante & vagabonde, plutôt que de ſe mettre entre les mains des confédérés, ſur l'attachement deſquels il ne pouvoit compter, n'y en ayant pas un qui ne fût capable de le livrer à l'enne-
Ib. p. 105. mi pour obtenir ſa grace. Les malheureux débris de l'armée des rebelles, ne trouvant plus ni vivres ni aſyle, ſe réfugierent dans les territoires du Comte d'Ormond, d'où on les eut bientôt chaſſés. La préſidence de George Carew ne reſſembloit en rien à un Gouvernement militaire; il tenoit ſes aſſiſes, & la juſtice étoit adminiſtrée avec beaucoup d'exacti-
Ib. p. 116. tude & de régularité. La Reine conſentit à pardonner à tous les rebelles du Midi qu'elle nommeroit au
Ib. p. 121. Vice-Roi, à l'exception de James & de Jean Fitz-Thomas, de Pierce Lacy, du Chevalier de la Vallée & du

Baron de Lixnau. Quatre mille personnes accepterent ſon offre, de maniere que Carew, qui n'avoit plus d'ennemi à craindre, réſolut d'envoyer mille hommes de ſes troupes au Vice-Roi. Pacat. Hib. p. 117.

Telle étoit la ſituation de la Province du Midi, lorſqu'on répandit le bruit que le ſecours d'Eſpagne, que les mécontents attendoient depuis ſi long-temps, alloit s'embarquer, & que Munſter devoit être la ſcene de cette invaſion. Oviedo, Archevêque Eſpagnol de Dublin, & d'autres Eccléſiaſtiques factieux, avoient répandu cette nouvelle dans tous les diſtricts rebelles, & mettoient tout en œuvre pour animer & raſſurer les Chefs de la rébellion. Ils remirent une lettre du Pape à O'Nial, Général de l'armée Catholique, (c'étoit le titre que le St. Pere lui donnoit) remplie de bénédictions pour lui & pour tous ceux de ſes adhérents, *qui n'avoient point fléchi le genou devant Baal*; mais qui avoient vaillamment combattu pour la foi. Ce Chef, raſſuré par la promeſſe du ſecours de l'Eſpagne, tint ſes Conſeils, encouragea Ib. p. 170. Ib. p. 369.

ſes aſſociés, envoya ſes émiſſaires aux Seigneurs mécontents, les exhortant à recevoir leurs alliés étrangers, & à employer plus que jamais leurs forces & leur courage contre la *bête payenne*, (c'étoit l'expreſſion dont il ſe ſervoit dans une de ſes lettres qu'on intercepta.) Le principal objet qu'il ſe propoſoit, étoit de rallumer la guerre dans la Province du Midi; mais outre les ſages diſpoſitions que le Préſident avoit faites, pour mettre Connaught à l'abri de toute irruption, un nouvel incident ſervit à confondre les rebelles, & à faire échouer le deſſein qu'ils avoient de troubler la paix dont la Province de Munſter jouiſſoit.

Pacat. Hib. p. 122.

Ib. p. 135. Il n'y avoit point d'homme un peu diſtingué dans cette Province, que George Carew n'eût pratiqué pour l'engager à arrêter le Comte titulaire de Deſmond, qui, comme je l'ai dit ci-deſſus, étoit réduit à mener une vie errante & vagabonde. On l'avoit leurré de quantité de promeſſes qu'on n'avoit jamais tenues, & l'on avoit une ſi grande affection pour ce Seigneur infortuné, que perſonne ne

vouloit ſe charger d'une action ſi odieuſe. Il arriva enfin par haſard, que quelques ſoldats du Lord Barry pourſuivirent des voleurs juſques dans un bois où il étoit caché avec quelques perſonnes de ſa ſuite. James Fitz-Thomas, les voyant approcher, ſe leva à l'inſtant de table; & ſes compagnons le firent évader, au riſque & péril de leur vie. On le reconnut à un manteau qu'il avoit laiſſé. Les ſoldats le pourſuivirent; mais comme ils n'avoient pas apparemment eu deſſein de l'arrêter, il ſe réfugia ſur les terres du Chevalier Blanc (White Knight.) Barry, qui étoit ennemi de ce Chef, ravi de trouver cette occaſion de lui nuire, fut trouver le Préſident, lui fit valoir la volonté qu'il avoit eue d'arrêter James, & imputa le contretemps qu'il avoit éprouvé, à la négligence & à la perfidie du Chef voiſin & de ſes ſoldats. Le Chevalier Blanc, qui s'étoit ſoumis, & que le Gouvernement avoit pris ſous ſa protection, eut ordre de ſe rendre chez le Préſident, qui lui fit une ſévere réprimande, & lui dit

que s'étant engagé pour ſes ſoldats auſſi-bien que pour lui, il payeroit de ſa vie & de ſes biens la faute qu'ils avoient commiſe. Le Chef, piqué d'un reproche qu'il n'avoit point mérité, & allarmé du danger qu'il couroit, lui promit de faire tous ſes efforts pour arrêter le Comte titulaire. Quelques-uns de ſes adhérents le conduiſirent à une grotte, dans laquelle il trouva le malheureux fugitif, déſarmé & hors d'état de faire aucune réſiſtance, & on l'envoya lié & garroté au Préſident. Pour mettre la Reine en état de confiſquer ſes biens ſans un acte du Parlement, il fut auſſi-tôt jugé, convaincu, & condamné comme coupable de trahiſon; mais comme ſa mort eût pu engager ſon frere Jean, ou quelqu'autre idole de ſa tribu, à prendre le titre de Deſmond, on lui ſauva la vie; & Carew recommanda à la Reine de le faire enfermer dans la Tour de Londres.

Pacat. Hib. p. 139.

Dans ces entrefaites, la nouvelle d'une invaſion de la part de l'Eſpagne, ſe confirma tous les jours de plus en plus; & le Comte titulaire

Ib. p. 159.

la donna pour certaine. Quelques transfuges assurerent avec la même confiance, que les principaux insurgents du Nord & leurs associés, avoient tenu conseil avec Oviedo, pour convenir de l'endroit où il convenoit que les Espagnols débarquassent; que Pierre Lacy avoit été d'avis qu'ils s'emparassent d'abord de Limerick, comme plus proche de Connaught, de Leinster & d'Ulster, où les Anglois pouvoient jetter du secours; que Mac-Arthy-More vouloit, au contraire, que le débarquement se fît à Cork, la résidence du Président, où étoient ses magasins de vivres & de munitions, parce que la ville n'étant point fortifiée, ils trouveroient moins de résistance qu'ailleurs; que le voisinage des Espagnols encourageroit les principaux Seigneurs de Munster à se déclarer contre le Gouvernement d'Angleterre, & qu'ils n'oseroient temporiser, de crainte qu'on ne ravageât leurs Pays. Ils ajouterent que son avis avoit prévalu, & que les Espagnols devoient faire leur descente à Cork. Carew ne crut pas devoir négliger cet avis; Pacat. Hib. P. 179.

il le communiqua à la Cour d'Angleterre, & lui demanda un renfort de ſix mille hommes. Comme il avoit des preuves certaines des pratiques ſecretes de Florent Mac-Arthy, qui étoit le ſeul qu'il eût à craindre dans ſa Province, il crut être en droit de le faire arrêter & conduire en Angleterre, avec le Comte titulaire de Deſmond. Il fit auſſi arrêter quelques autres Chefs de la même tribu. Un d'entr'eux juſtifia ſes ſoupçons par la franchiſe de ſa réponſe. Comme il faiſoit à Carew mille proteſtations pour le convaincre de ſon attachement pour le Gouvernement: » Que » feriez-vous, lui demanda-t-il, ſi » les Eſpagnols entroient dans le » Pays? — Dans ce cas, reprit l'Irlan- » dois, je vous conſeillerois de ne » vous fier ni à moi, ni à aucun de » ceux qui paroiſſent être les plus dé- » voués à votre ſervice".

Pacat. Hib. p. 161.

On fut enfin convaincu du deſſein qu'avoit l'Eſpagne de ſoutenir les inſurgents d'Irlande, quoique la Reine & ſes Miniſtres en euſſent long-temps douté; car on eut avis qu'on avoit apperçu au Nord du cap de Finiſterre

Ib. p. 189.

te, une flotte de cinquante vaiſſeaux, dont dix-ſept étoient de haut-bord. On envoya auſſi-tôt deux mille hommes en Irlande, & on en leva trois mille autres pour le ſervice de Munſter. Le Vice-Roi & le Préſident ſe rendirent à Leinſter, pour conſulter enſemble ſur le parti qu'il convenoit de prendre dans cette circonſtance critique. La jalouſie que Mountjoy avoit conçue contre le Préſident, qu'il prétendoit s'arroger trop d'autorité, & empiéter ſur ſon gouvernement, faillit diviſer ces deux Chefs, dans un temps où leur union étoit la plus néceſſaire. Il avoit écrit à George Carew une lettre pleine de reproches; mais avant que ce dernier la reçût, le Vice-Roi ayant reconnu ſon erreur, lui en écrivit une ſeconde pour lui demander excuſe, de maniere qu'ils ſe réconcilierent, & agirent de concert pour l'intérêt de la cauſe commune. Le Préſident avoit toujours été d'avis de défendre la ville de Corck contre les uſurpateurs; & l'on ſe ſut bon gré de l'avoir ſuivi: car Charles Wilmot, qui y commandoit en ſon abſence, lui manda

Pacat. Hib. p. 185.

que la flotte d'Eſpagne étoit à la veille d'entrer dans le port. On lui marqua par un autre courier, que le vent ayant baiſſé, elle avoit viré de bord, & avoit été mouiller dans le port de Kinſale. On conſeilla au Vice-Roi de retourner à Dublin, pour y raſſembler ſes forces, & lever les vivres & les munitions dont on avoit beſoin pour ſoutenir la guerre du Midi; mais Carew repréſenta qu'une pareille conduite montreroit la foibleſſe de l'Etat, & encourageroit les mécontents à ſe révolter; qu'il valoit mieux donner le commandement des troupes à des Officiers; & qu'à l'aide des précautions qu'il avoit priſes, il y avoit aſſez de vivres dans les magaſins de Cork pour nourrir l'armée pendant deux ou trois mois. Cet avis prévalut, & Mountjoy ſe rendit à Cork, comme s'il avoit eu deſſein d'attaquer l'ennemi.

Pacat. Hib. p. 196.

Les Eſpagnols différerent trop longtemps l'expédition qu'ils méditoient pour ſe venger de ce qu'Eliſabeth avoit envoyé du ſecours aux habitants des Pays-Bas. S'ils fuſſent débarqués en Irlande dans le temps que

les insurgents du Nord étoient dans le fort de leurs succès, & que tout le Royaume étoit mécontent, la puissance Angloise, dont les fondements étoient déja ébranlés, n'auroit pu résister un moment à cette invasion; mais dans la conjoncture actuelle, les habitants du Nord étoient bloqués dans leur district, abattus par leurs défaites, & épuisés par la famine. Les insurgents de Leinster étoient entiérement jubjugués. Ceux de Connaught s'étoient tellement affoiblis par les expéditions inutiles qu'ils avoient faites dans les Provinces du Nord & du Midi, que la seule présence de l'ennemi suffisoit pour obliger ceux qui restoient à se cacher dans des lieux inaccessibles. Les rebelles de Munster avoient été réduits; leurs principaux Chefs avoient été faits prisonniers, & quantité de leurs partisans avoient péri dans différentes rencontres; & pour comble de malheur pour eux, Pierre Lacy venoit d'être tué sur les frontieres d'Ulster. J'ajouterai que l'endroit que les Espagnols choisirent pour faire leur descente, n'étoit nullement propre à exciter

Moryson, Liv. II. p. 272.

de grands troubles en Irlande. La Province étoit ſoumiſe, éloignée de celle du Nord, qui ſeule pouvoit lui fournir du ſecours ; la ville foible, & hors d'état de ſe défendre. Les Officiers de la Reine étoient généralement perſuadés que Sligo étoit le lieu de leur deſtination. S'ils euſſent débarqué dans cet endroit, ils auroient pu aiſément fortifier la ville, recevoir du ſecours par mer, & ſe joindre aux rebelles ; & indépendamment de la beauté & de la bonté du Pays, ils auroient pu pénétrer dans Munſter & dans le cœur du Royaume, & dans les cantons d'Ulſter, où les Royaliſtes n'avoient aucune garniſon à leur oppoſer. Quoi qu'il en ſoit, la néceſſité dans laquelle on ſe trouva de dégarnir les frontieres du Nord, procura à Tirone la liberté d'aller au ſecours de ſes alliés étrangers. On crut, & avec raiſon, que quantité d'ennemis cachés du Gouvernement ſe déclareroient pour eux ; & que nombre d'Irlandois, qui ne vivoient que de leur épée, & qui pouvoient encore ſe procurer des partiſans, à la faveur de leurs noms &

Moryſon, Liv. II, p. 292.

Ib. p. 324.

de leurs alliances, accepteroient leur paye. Le Vice-Roi n'avoit pour s'oppoſer à cette confédération, qu'une armée égale à celle des uſurpateurs, ſavoir, de ſix mille hommes.

Pendant qu'une partie de la flotte d'Eſpagne étoit pouſſée par la tempête à Baltimore, le gros de l'armée que commandoit Dom Juan d'Aquila, Général de l'expédition, entra dans le port de Kinſale ſans aucune réſiſtance; ce qui obligea la garniſon Angloiſe à ſe retirer. Il envoya des émiſſaires dans le Nord pour notifier ſon arrivée, & preſſer Tirone & O'Donnel, qui l'avoient invité à deſcendre en Irlande, de venir joindre ſans délai leurs alliés. Oviedo & d'autres Eccléſiaſtiques les accompagnerent pour ébranler la fidélité des habitants par leurs exhortations & leurs cenſures ſpirituelles. Ils prodiguerent les promeſſes aux Irlandois; ils publierent les invectives les plus ameres contre le gouvernement hérétique d'une Reine excommuniée, & exhorterent tous les enfants fideles de l'Egliſe à ſe liguer avec ceux qui étoient venus pour rétablir leur Pays & leur

Sept. A. D. 1601. Pacat. Hib. p. 197.

Ib. p. 200.

Religion, & les garantir de leur perdition, tant dans ce monde-ci que dans l'autre ; mais en dépit de ces exhortations pathétiques, les habitants de Munſter étoient ſi éloignés de vouloir s'engager dans une nouvelle révolte, qu'auſſi-tôt après l'arrivée du Vice-Roi à Cork, pluſieurs de leurs Chefs vinrent l'aſſurer de leur fidélité, & d'autres reſterent neutres en attendant l'événement incertain de cette guerre. Les Irlandois s'efforcerent de juſtifier une conduite auſſi indigne des défenſeurs de l'Egliſe, & l'imputerent au procédé dédaigneux de Dom Juan. Daniel O'Sullivan, Chef de Beare & de Bantry, rapporte qu'il propoſa à ce Général de lui amener un renfort de mille hommes, s'il vouloit lui fournir des armes, & qu'il lui répondit qu'elles étoient à bord du Vice-Amiral qui avoit débarqué à Baltimore, & cela d'un ton ſi froid & ſi mépriſant, qu'il découragea entiérement ſes compatriotes. Il y a cependant lieu de croire que les ſages précautions de George Carew eurent plus d'effet que l'orgueil de Dom Juan.

O'Sulliv. Hiſt. Cath. p. 175.

Les Eſpagnols, qui étoient venus dans l'eſpérance de trouver tout le Royaume à leur dévotion, ſe trouverent enfermés dans une ville mal fortifiée, ſans aucun ſecours des naturels du Pays, & aſſiégés par les troupes de la Reine.

Ils firent pluſieurs ſorties que l'on repouſſa avec beaucoup de vigueur. Pacat. Hib. p. 205. Le Vice-Roi aſſiégea le château de Rincorran, ſitué ſur la riviere de Kinſale, à un demi-mille de la ville, dont la ſituation étoit extrêmement incommode aux vaiſſeaux Anglois; ce qui avoit engagé les Eſpagnols à s'en emparer. Les aſſiégés ſe défendirent avec beaucoup d'opiniâtreté; mais ils furent enfin obligés de ſe rendre. Les travaux étoient déja avancés, lorſqu'on apprit que l'armée du Nord étoit en pleine marche pour ſe joindre aux Eſpagnols; qu'O'Donnel, à la tête d'une armée compoſée des troupes de Connaught & de Leinſter, étoit entré dans les Etats d'Ormond, & que Tirone le ſuivoit avec l'élite des forces d'Ulſter. On partagea l'armée Royale en deux corps, dont l'un reſta avec le Vice-Roi pour Ib. p. 210.

continuer le ſiege, & l'autre marcha contre le Chef de Tirconnel ſous les ordres du Préſident de Munſter. Carew, quoique parfaitement au fait du Pays, ſe chargea à contre-cœur de cette expédition. Quoiqu'il ſuivît les rebelles de près, il ne put cependant être inſtruit ni de leur ſituation, ni de leurs mouvements dans un Pays auſſi affectionné à leur cauſe. Ils ſe tinrent dans les bois & les marais; & lorſque la gelée fut venue, ils traverſerent une montagne dont les chemins étoient impraticables dans toute autre ſaiſon de l'année, & pénétrerent dans Munſter; ce qui obligea le Préſident à s'en retourner à Kinſale, ſans avoir rien fait. Pour dédommager le Vice-Roi de ce contre-temps, Chriſtophe St. Laurent vint le joindre avec quelques troupes du diſtrict; le Comte de Clanricard arriva avec un autre corps de troupes; le Comte de Thomond, autre zélé Royaliſte, qu'on avoit envoyé en Angleterre, lui amena un renfort de mille hommes. Deux mille hommes d'infanterie & quelques-uns de cavalerie, débarquerent à Waterford. Richard

Pacat. Hib. p. 214.

Leviſton, un des Amiraux de la Reine, arriva à Corke avec dix vaiſſeaux de guerre, deux mille hommes d'infanterie, & des munitions. Ces renforts furent très-avantageux à une petite armée, dont une partie étoit compoſée de ſoldats Provinciaux, qu'on avoit levés dans les villes, plutôt dans le deſſein de prévenir leur révolte, que dans celui de tirer parti de leur ſervice. On attendit cependant pour donner l'aſſaut à la ville, que la garniſon fût affoiblie par l'épée & la maladie. On prit le fort de Caſtlepark, qui étoit ſitué dans une iſle vis-à-vis de Rincorran. Les aſſiégeants continuerent de pouſſer leurs travaux, malgré les efforts que firent les Eſpagnols pour les retarder; mais lorſqu'on les ſomma de ſe rendre, ils répondirent qu'ils tenoient la place pour le Chriſt & le Roi d'Eſpagne, & qu'ils ne la livreroient à qui que ce fût. Dom Juan ne ſe contenta point de cette réponſe, & envoya propoſer au Vice-Roi, de décider leur querelle par un combat ſingulier.

Pacat. Hib. p. 216.

Ib. p. 219.

Moryſon, Liv. II. p. 24.

Les habitants de Munſter, qui s'é-

toient ſoumis & avoient obtenu leur pardon, avoient gardé juſques alors une parfaite neutralité, & n'avoient oſé confier leur fortune à l'événement incertain d'un ſiege, que les Eſpagnols avoient de la peine à ſoutenir. Dans ces entrefaites, ſix vaiſſeaux Eſpagnols arriverent à Caſtelhaven avec deux mille hommes de troupes, des vivres, de l'artillerie & des munitions. Ils étoient partis de Groyne avec ſix autres vaiſſeaux que la tempête avoit ſéparés; & l'on ſut qu'il devoit en arriver d'autres, parce le Roi d'Eſpagne avoit réſolu de pouſſer la guerre en Irlande, d'une maniere digne de ſa couronne & de ſa dignité. O'Donnel ſe joignit à l'inſtant à ces nouveaux uſurpateurs; Tirone entra dans Munſter, pour être plus à portée d'agir. Les tribus mécontentes, s'imaginant que le temps de leur délivrance étoit arrivé, leverent le maſque toutes à la fois; tous les Irlandois, & pluſieurs Anglois de Kerry & de Deſmond, tous ceux de Kinſale & de Limerick, en tirant vers le Couchant, ſe déclarerent pour les Eſpagnols. O'Driſcal, Seigneur d'un fort

Pacat. Hib. p. 224.

de Caſtlehaven, qui commandoit le port, le livra à ſes ennemis. Un de ſes parents les mit en poſſeſſion des châteaux qu'il avoit à Baltimore, & de l'iſle d'Innisherken. Daniel O'Sullivan, épris du même zele, leur livra le fort de Dunboy, que commandoit Berehaven. Ce nouveau renfort mit d'Aquila en état de mettre des garniſons dans ces différents poſtes. Il répandit l'argent à pleines mains parmi les rebelles; il leur donna des emplois, & prit pluſieurs de leurs partiſans à ſa ſolde. L'Amiral Leviſton, qu'on avoit envoyé à Caſtlehaven, après avoir brûlé & coulé à fond quelques vaiſſeaux Eſpagnols, ſe trouva expoſé, à cauſe du vent contraire, à une batterie dreſſée ſur le rivage, qui cauſa beaucoup de ravage ſur ſon bord, & s'en retourna à Kinſale dans un état ſi pitoyable, que l'ennemi eut tout lieu de ſe glorifier de cet avantage. Sull. Hiſt. Cath. p. 176.

Pour augmenter la détreſſe des aſſiégeants, Tirone, à la tête de l'armée du Nord, vint ſe poſter à ſix milles de leur camp, & leur coupa la communication avec Cork. Inveſtis

& aſſiégés par leurs ennemis, les Royaliſtes ne purent plus aller au fourrage, les vivres leur manquerent; les ſoldats, épuiſés par la faim, le froid & la fatigue, mouroient dans leurs poſtes; quantité déſerterent, & on ne put les remplacer à cauſe de la difficulté qu'il y avoit à recevoir du renfort. Il n'étoit plus queſtion pour compléter la ruine d'une petite armée, dont dépendoit le ſalut du Royaume, ſi-non que les Irlandois gardaſſent leur poſte. Tirone le ſavoit, & les Hiſtoriens nous aſſurent qu'il s'oppoſa à ce qu'on leur livrât bataille, étant convaincu qu'ils ne pouvoient ſe ſauver que par un coup de déſeſpoir, & qu'ils périroient immanquablement de froid & de faim, ſans qu'il fût beſoin de tirer l'épée. Dom Juan, ébloui par l'eſpoir de remporter la victoire, envoya prier Tirone & O'Donnel d'avancer vers le camp ennemi, les aſſurant que les Anglois étoient tellement affoiblis, qu'ils ne pouvoient défendre tout au plus que le tiers de leurs travaux, & qu'il ſuffiſoit de les attaquer pour remporter ſur eux une victoire com-

Moryſon, Liv. II, p. 29, 30.

Sulliv. p. 177.

Pacat. Hib. p. 227.

plete. Pluſieurs Chefs Irlandois adopterent avidement ſon ſentiment ; & Tirone, qui ſavoit le défaut d'union & de ſubordination qui régnoit parmi ſes troupes, avança à contre-cœur vers le camp des Anglois.

Pendant que le Préſident continuoit le ſiege, le Vice-Roi, à la tête de douze cents fantaſſins & de quatre cents cavaliers, marcha contre les rebelles. Les Eſpagnols, qui ne s'étoient point attendus à cette démarche, n'oſerent ſortir de la place, de maniere que les Anglois n'eurent à faire qu'avec un ſeul ennemi. On avoit eu ſoin de poſter des corps-de-garde ſur toutes les avenues de la place. Les ennemis furent tellement effrayés des diſpoſitions du Vice-Roi, & ſi perſuadés de leur foibleſſe, que les Irlandois confédérés, qui ne s'étoient occupés pendant la marche que du traitement qu'ils feroient à leurs priſonniers, s'enfuirent à vau-deroute, dès qu'ils virent approcher les troupes Angloiſes. On les pourſuivit ; ils firent halte, & préſenterent bataille. Le Comte de Clanricard & Wingfield, Maréchal de l'armée,

Pacat. Hib. p. 235.

chargerent la cavalerie, qui avoit couvert leur retraite ; & après quelque légere réſiſtance, ce corps, qui étoit compoſé des Chefs du Nord & d'autres Irlandois de diſtinction, prit la fuite ; ce qui répandit la terreur parmi leurs aſſociés. L'avant-garde que Tirrel commandoit, fit quelque réſiſtance ; mais elle prit auſſi la fuite, & laiſſa les Eſpagnols de Caſtlehaven ſous l'épée de l'ennemi. Tous périrent ſur le champ de bataille, à l'exception de quelques-uns qui furent faits priſonniers avec Ocampo leur Général. Le principal corps que commandoit Tirone, fut battu avec la même facilité ; & l'arriere-garde, où étoit O'Donnel, s'enfuit ſans tirer un ſeul coup. Il y eut dans cette déroute douze cents hommes de tués & huit cents de bleſſés du côté de l'ennemi ; les Anglois n'eurent de leur côté qu'un Cornette de tué, & quelques ſoldats de bleſſés.

Pacat. Hib. p. 235.

Sull. Hiſt. Cath. p. 179.

Ce fut ainſi que l'orage, qui menaçoit l'armée Royale, fut diſſipé par une victoire importante, qui ne coûta preſque rien à remporter. Les Hiſtoriens Irlandois, choqués de la con-

duite puſillanime de leurs compatriotes, aſſurent qu'après cette malheureuſe terreur panique de ſes troupes, Tirone conſeilla à ſes alliés de tenir la campagne; mais que quelques-uns refuſerent de le faire, ſous prétexte que leur préſence étoit néceſſaire dans leur Pays. Les Irlandois abandonnerent leur Général les uns après les autres; & Tirone, accablé de ſa diſgrace, s'en retourna dans ſon diſtrict avec les débris de ſes partiſans.

Dom Juan, qui avoit tiré ſes alliés Irlandois d'un poſte où ils auroient pu lui rendre un ſervice effectif, pour les mener en campagne contre un ennemi auquel ils étoient hors d'état de réſiſter, avoit jugé d'eux par les mœurs & les principes des peuples civiliſés, & n'avoit jamais ſoupçonné que Tirone fût ſi aiſément battu. Il prit les ſalves de mouſqueterie & d'artillerie que les Anglois faiſoient en l'honneur de la victoire qu'ils venoient de remporter, pour un ſignal de l'arrivée de l'armée Irlandoiſe, & il ſortit de la ville; mais ayant reconnu les drapeaux Eſpagnols que les ſoldats Anglois portoient en triomphe, & que

Moryſon; Liv. II. p. 52.

les aſſiégeants ſe préparoient à les recevoir, il ſe retira pleinement convaincu qu'une pareille défaite n'étoit que l'effet de la trahiſon de Tirone & de ſes alliés. Tranſporté de rage & d'indignation, il demanda un pourparler au Vice-Roi, & le pria de lui envoyer quelques Officiers qu'il pût inſtruire des conditions auxquelles il conſentoit de rendre la ville. On lui députa un Officier Anglois, nommé William Godolphin, auquel il dit, avec ſa gravité Eſpagnole, qu'il étoit auſſi flatté d'avoir trouvé dans le Vice-Roi un antagoniſte puiſſant & honorable, que honteux de s'être fié à un allié foible, barbare & perfide. Que le reſpect qu'il avoit pour le premier, & ſon mépris pour le ſecond, l'engageoient à en venir à un accommodement, pourvu qu'il fût tel qu'il convenoit à des hommes que la néceſſité n'obligeoit point à ſe rendre, qui comptoient ſur leurs forces & ſur le ſecours de leur Souverain, & qui aimoient mieux périr mille fois, plutôt que de commetre une lâcheté.

Pacat. Hib. p. 241.

On lui répondit qu'on vouloit bien, pour prévenir l'effuſion du ſang hu-

main, ſe prêter à une capitulation, pourvu que les conditions répondiſſent aux avantages que les troupes de la Reine venoient de remporter. Ces conditions étoient, qu'il rendroit au Vice-Roi toutes les places dont il s'étoit emparé; que l'on tranſporteroit ſes troupes en Eſpagne à ſes fraix & dépens ſur des vaiſſeaux qu'on lui permettroit de freter; qu'elles s'obligeroient de ne point porter les armes contre la Reine d'Angleterre, avant que d'avoir débarqué dans quelque port d'Eſpagne; qu'on les traiteroit en amis pendant qu'elles ſeroient dans l'Irlande; que Dom Juan y reſteroit juſqu'à ce qu'elles fuſſent toutes embarquées, & qu'il livreroit au Vice-Roi ſa caiſſe militaire, ſon artillerie, ſes munitions, & tous les transfuges.

Ce dernier article révolta l'orgueil de Dom Juan, & il le rejetta avec dédain. Il fit dire au Vice-Roi, que s'il n'avoit point d'autre propoſition à lui faire, il pouvoit reprendre les armes; que quand même les Eſpagnols n'occuperoient que le ſeul poſte de Baltimore, ils étoient en état de

le défendre contre une armée de dix mille hommes, en attendant qu'il leur vînt du ſecours d'Eſpagne, & qu'il ſe flattoit de pouvoir conſerver les ſiens; qu'il n'ignoroit point que les Anglois étoient bons ſoldats, & qu'ils étoient commandés par des Officiers braves & expérimentés; mais qu'il en étoit mort quantité de froid, de fatigue & de maladie; qu'il avoit à ſes ordres deux mille ſoldats endurcis au climat, avec des proviſions pour trois mois; qu'il étoit aſſuré de recevoir du ſecours dans peu, qu'il attendroit alors le Vice-Roi ſur la breche, & qu'il étoit ſûr de coucher cinq cents de ſes ſoldats ſur la place. » En un mot, continue Dom » Juan, le Roi mon maître m'a en» voyé au ſecours des Comtes d'O'» Nial & O'Donnel, comptant ſur » la promeſſe qu'ils lui avoient faite, » de venir joindre ſes troupes dès » qu'elles ſeroient arrivées. J'ai ſou» tenu tout le poids des armes du » Vice-Roi, j'ai vu leurs troupes aſ» ſemblées à deux milles de Kinſale, » & je comptois qu'ayant été ren» forcées par pluſieurs compagnies

» Eſpagnoles, ils viendroient m'aider à forcer votre camp; mais ils ſe ſont laiſſé battre par une poignée d'hommes, & ſe ſont diſperſés dans différentes parties du monde; O'Donnel s'eſt ſauvé en Eſpagne, O'Nial dans le canton le plus reculé d'Ulſter, & ni l'un ni l'autre n'exiſtent plus. Je me ſuis donc prêté à cet accommodement pour épargner à mon maître le ſoin de ſecourir un peuple dont la foibleſſe eſt telle, qu'il eſt obligé de ſupporter ſeul tout le poids de la guerre, & ſi perfide, qu'il paye ſes plus grands bienfaits d'ingratitude ".

Une ſérieuſe attention ſur l'état de l'armée Royale, le riſque qu'il y avoit à prendre la Ville d'aſſaut, la crainte d'une révolte générale, l'avantage de recouvrer tout-à-la-fois pluſieurs places, dont on ne pouvoit s'emparer qu'avec beaucoup de peine & du temps, l'appréhenſion dans laquelle on étoit d'un nouveau ſecours d'Eſpagne, déterminerent Mountjoy à ne point inſiſter ſur cet article; & pour mettre le comble à la mortification

Pacat. Hib. p. 244.

Ib. p. 263.

des ennemis du Gouvernement, la capitulation fut conclue dans le temps que le Roi d'Eſpagne, ainſi qu'on l'apprit par des lettres qu'on intercepta, peu touché de la défaite de ſes alliés d'Irlande, ſe préparoit à envoyer de nouveaux renforts dans ce Royaume, & à pouſſer la guerre avec plus de vigueur que jamais. La ville de Kinſale ſe rendit au Vice-Roi. Caſtlehaven, après une réſiſtance inutile de la part d'O'Driſcal, Chef Irlandois, capitula auſſi. Les Eſpagnols rendirent Baltimore & d'autres poſtes qu'ils occupoient. Ils alloient pareillement livrer Dunboy, & le fort de Berehaven, lorſque Daniel O'-Sullivan, qui avoit confié la garde de ce poſte imprenable aux Eſpagnols, indigné de la capitulation, & de ce qu'on oſoit le dépouiller de ce qui lui appartenoit, ſurprit le fort, déſarma la garniſon Eſpagnole, s'empara de l'artillerie & des munitions, réſolu de le défendre contre les Anglois, & menaça, à la ſollicitation de quelques Eccléſiaſtiques factieux, de rallumer le flambeau de la guerre dans Munſter. Dom Juan, piqué de

Pacat. Hib. p. 268, 269.

cet événement, offrit de prendre Dunboy avant ſon départ; mais le Vice-Roi lui dit que les troupes de la Reine auroient ſoin de châtier les rebelles.

Les partiſans du Gouvernement, qui connoiſſoient la force & la ſituation de Dunboy, & la difficulté qu'il y avoit d'en faire les approches, voulurent diſſuader le Préſident de l'aſſiéger, de crainte qu'il n'échouât dans ſon entrepriſe; mais Carew, qui appréhendoit une ſeconde invaſion de la part de l'Eſpagne, réſolut de ſurmonter cet obſtacle, & de chaſſer les rebelles de ce poſte. Il envoya par mer ſes troupes & ſes munitions à Dunboy. Tirrel & O'Sullivan, qui voulurent s'y oppoſer, furent battus, le château fut attaqué avec fureur, & défendu avec courage par des ſoldats animés par les exhortations de leurs Prêtres, & convaincus que les aſſiégeants les traiteroient avec toute la ſévérité que méritoient des rebelles. Les Anglois gagnerent enfin le haut du rempart, malgré le feu de la garniſon. Magaghaghan, qui défendoit la place, ſe ſentant bleſſé à

Pacat. Hib. p. 291.

Ib. p. 305.

Ib. p. 318.

mort, voulut mettre le feu à quelques barils de poudre, pour faire périr tout-à-la-fois ſes amis & ſes ennemis; mais on l'en empêcha, & les aſſiégeants démolirent le château.

Le bruit que l'on répandit à deſſein d'une ſeconde invaſion de la part de l'Eſpagne, entretint le mécontentement des habitants de Munſter, malgré les avantages réitérés des Royaliſtes, & les calamités affreuſes que les inſurgents avoient éprouvées. Pendant que les uns & les autres ſuccomboient ſous les horreurs de la famine & de la dévaſtation, Owen Mac-Eaggan, Vicaire Apoſtolique du Pape dans les Provinces méridionales, & les autres partiſans de l'Egliſe Romaine, lancerent les foudres de l'excommunication contre tous ceux qui prendroient les armes en faveur de l'héréſie, & qui épargneroient les ſcélérats qui combattroient pour le Gouvernement d'Angleterre. Les inſurgents égorgeoient ceux qui tomboient entre leurs mains comme ennemis de la foi; les Royaliſtes pendoient les premiers comme rebelles, & ce fut ainſi

Pacat. Hib. p. 362-391.

que les débris des insurgents du Midi & les détachements qu'on leur opposoit, continuerent de se faire la guerre avec un acharnement & une animosité dont on a peu d'exemple. Terrassés & confondus par les dispositions judicieuses de Carew, qui prenoit leurs forts, ravageoit leurs terres, & dont les garnisons les tenoient dans une crainte continuelle, ils se soumirent à la merci du Gouvernement, ou s'enfuirent dans d'autres cantons de l'Irlande, pour se délivrer des maux qui les accabloient. O'Sullivan voulut se réfugier chez Tirone; & ayant été attaqué dans sa retraite par un détachement Anglois, il rebrousſa chemin, tomba sur lui en désespéré, tua l'Officier qui le commandoit, & le mit en déroute; mais il ne retira d'autre avantage de ce succès, que celui de pouvoir continuer sa marche. Mac-Eaggan fut tué dans une autre escarmouche, pendant qu'il animoit les troupes avec une épée dans une main, & un bréviaire dans l'autre. La réduction graduelle des Chefs de la révolte, procura enfin à la Province

un repos qui lui donna le loiſir de réfléchir ſur ſes malheurs.

Le Vice-Roi pouſſa la guerre avec la même vigueur contre Tirone & les rebelles du Nord. Il ſerra le Comte de ſi près, qu'il mit le feu à ſa ville de Dungannon. Il bâtit deux nouveaux forts, l'un contigu à l'ancien fort de Blackwater, mais dans une ſituation plus commode; l'autre ſur les bords de Loughneagh, ou du lac Sidney, comme on l'appelloit, environ à cinq milles de Dungannon; de maniere qu'il chaſſa Tirone de ſon territoire. Il appella le premier Charlemont, & le ſecond Mountjoy, de ſon nom & de ſon titre. Secondé par Arthur Chicheſter & Henri Dowkra, il tint les rebelles dans une terreur & dans une détreſſe continuelle, & diſpoſa ſes forces de maniere qu'il fut en état de prévenir leurs hoſtilités, & de les raſſembler à temps pour s'oppoſer à une invaſion étrangere. Les maux que les Irlandois éprouverent à cauſe du voiſinage des troupes de la Reine, qui leur avoient coupé les vivres, toucherent leurs perſécuteurs. Pluſieurs milliers d'habitants

Moryſon, L. III. p. 150, 151.

Ib. p. 200.

bitants moururent de faim; les grands chemins & les diſtricts étoient jonchés de cadavres. Les reſſources qu'ils employerent pour appaiſer leur faim, étoient mille fois plus affreuſes que la mort même. Tirone étoit tous les jours abandonné de quelques-uns de ſes partiſans. Les fils de Jean O'Nial s'étant ſauvés de leur priſon, vinrent ſe jetter aux pieds du Vice-Roi; & ce qui fut encore plus mortifiant pour les rebelles, Roderic, frere d'Hughes O'Donnel, qui, après la fuite de ce Chef, avoit pris le commandement de ſa tribu, implora la protection du Gouvernement, qui le reçut favorablement, tant pour diminuer les forces des rebelles, que pour balancer la puiſſance de Nial Garruff, qui avoit à la vérité rempli ſes engagements, mais qui s'étoit rendu inſupportable par ſon orgueil & ſes demandes outrées.

Moryſon, L. III, p. 191.

Ibid. p. 231, 232.

Dans cette extrêmité, Tirone fit des propoſitions d'accommodement beaucoup plus ſinceres que les précédentes, parce qu'il fut plus vivement touché des malheurs qu'il avoit attirés ſur lui & ſur ſes compatrio-

tes. La dépenſe qu'occaſionnoit la guerre d'Irlande, le deſir qu'avoit le Miniſtere d'Angleterre de la terminer, & la crainte d'une ſeconde invaſion de la part de l'Eſpagne, déterminerent Mountjoy à s'y prêter. Mais la Reine lui défendit abſolument de recevoir ce traître ſous d'autre condition, que celle de ſe ſoumettre à ſa merci, à l'exception de ſa vie; & elle ſe rétracta même dans la ſuite, pour s'oppoſer au ſentiment de ſon Conſeil. Robert Cecil dit au Vice-Roi que la ſévérité de la Reine ne provenoit que de la réflexion qu'elle avoit faite ſur l'inſolence avec laquelle Tirone avoit rejetté ſes premieres offres; mais qu'elle lui permettoit de conclure l'accommodement, pourvu que Tirone agît avec ſincérité. On agita beaucoup dans le cabinet d'Angleterre, la maniere dont on devoit traiter ce rebelle; & les différentes inſtructions qu'on envoya là-deſſus au Vice-Roi, prouvent que l'eſprit d'Eliſabeth avoit beaucoup baiſſé dans ce dernier période de ſon regne. Oubliant les premiers ordres qu'elle avoit donnés, elle écrivit à Mountjoy

Moryſon, L. III, p. 153.

Ib. p. 178.

Ib. p. 157.

Ib. p. 292.

de promettre la vie au Comte. Elle étendit ſes pouvoirs quelques jours après, & lui permit de l'aſſurer de ſa vie, de ſa liberté & de ſon pardon. Elle lui écrivit enſuite d'accorder au Comte ſon pardon ſous le titre de Baron de Dungannon, ou de tel autre qu'il lui plairoit. Le Miniſtere d'Angleterre connoiſſoit ſi peu le caractere des Irlandois, qu'il ne réfléchit point que le titre du Comte de Tirone dégradoit le Chef dans l'eſtime de ſes partiſans; qu'il l'avoit depuis long-temps rejetté avec mépris, pour adopter celui d'O'Nial. Pendant que Mountjoy ne ſavoit à quoi s'en tenir, à cauſe des différentes inſtructions qu'il recevoit, il reçut avis de la maladie de la Reine, & peu de temps après, la confirmation de ſa mort. Il étoit à craindre que cet événement excitât une fermentation dangereuſe dans l'eſprit des Irlandois. Pour prévenir tout délai, il conclut un accommodement avec Tirone, en vertu de la commiſſion que la Reine lui avoit donnée, ſans attendre d'autre inſtruction ultérieure. William Godolphin fut trouver

le Comte avec un ſauf-conduit, & lui conſeilla, pour prévenir ſa ruine totale, d'aller trouver le Vice-Roi, & d'accepter les conditions honorables qu'il étoit chargé de lui accorder, de crainte qu'on ne les révoquât.

Tirone eût regardé autrefois de pareilles avances, comme une preuve de la crainte & de la foibleſſe du Gouvernement; mais il étoit actuellement réduit dans un état réel d'humiliation. Il fut trouver le Vice-Roi à Mellifont, lequel le reçut avec la dignité convenable au repréſentant d'une Souveraine offenſée. Il ſe jetta à ſes genoux, & implora ſa miſéricorde avec un air pénétré de reſpect & de détreſſe. Il ſigna ſa ſoumiſſion, qui étoit conçue dans les termes les plus amples & les plus formels. Il implora la clémence de la Reine, & demanda humblement à rentrer dans le rang de ſujet, dont il s'étoit rendu indigne. Il renonça entiérement au nom d'O'Nial, à ſes prérogatives & à ſa prétendue autorité; il promit de ne reconnoître d'autre puiſſance que celle de la Couronne d'An-

Moryſon, Liv. III, p. 300.

gleterre ; il renonça à ſes prétentions ſur quelques terres que ce fût, à l'exception de celles qui lui ſeroient accordées par des lettres-patentes, & promit de concourir avec l'Etat à abolir toutes les coutumes barbares qui régnoient parmi ſes compatriotes, & à en introduire de plus civiliſées. Le Vice-Roi lui promit de la part de la Reine ſon pardon & celui de ſes aſſociés ; de le rétablir dans ſes honneurs & ſes dignités, & de lui faire obtenir de nouvelles lettres-patentes pour ſes terres, à l'exception de quelques portions réſervées pour quelques Chefs qui étoient rentrés en grace, & pour l'uſage des garniſons Angloiſes ; à quoi il conſentit ſans la moindre difficulté. Cette affaire importante ayant été ainſi terminée, Tirone accompagna le Vice-Roi à Dublin, où ayant appris la mort de la Reine Eliſabeth, il répandit, à ce qu'on prétend, un tortent de larmes, tant il étoit pénétré de reconnoiſſance pour une Princeſſe qui avoit uſé d'une ſi grande clémence à ſon égard. Il y a cependant plus d'apparence que ſa triſteſſe ne provint

que de ſa ſoumiſſion précipitée. En effet, s'il l'eût retardée de quelques jours, il auroit conſervé ſa réputation parmi ſes compatriotes, & recommencé la guerre avec un avantage conſidérable ; ou au pis aller, il s'en ſeroit fait un mérite auprès de ſon nouveau Souverain. Comme il ne pouvoit reculer, il renouvella ſa ſoumiſſion dans la forme qu'on lui avoit preſcrite ; & il écrivit, par le conſeil du Vice-Roi, une lettre au Roi d'Eſpagne, pour lui notifier qu'il étoit rentré dans ſon devoir, & le prier de lui renvoyer ſon fils, qui étoit à la Cour d'Eſpagne. Tous les inſurgents ſe ſoumirent, & obtinrent leur pardon. Il y en eut pluſieurs qui paſſerent dans le continent, qui entrerent au ſervice de cette derniere Couronne, & qui conſerverent avec tout l'orgueil de leur famille, un reſſentiment implacable contre la nation Angloiſe.

Pacat. Hib. p. 314.

Sullivan.

(*) L'horreur de la famine & la

(*) On ne peut ſoupçonner d'exagération ce qu'on rapporte des maux que la famine occaſionna dans les cantons de l'Irlande qui

déſolation qu'une ſuite continuelle de guerres avoit occaſionnée dans l'Irlande, fut un peu adoucie par le rétabliſſement de la paix. L'honneur de ſoumettre entiérement les ennemis de la Couronne d'Angleterre, après une conteſtation de 440 ans, étoit réſervée aux armes d'Eliſabeth;

étoient les plus expoſés aux calamités de la guerre, lorſqu'on réfléchit ſur les effets que produiſirent ces troubles civils dans la ville même de Dublin. J'ai vu un tarif du prix que coûtoient les vivres dans cette ville, l'an 1602, ſigné par le Maire Jean Tirrel, par lequel il paroit,

Que huit boiſſeaux de froment coupés, qui valoient 36 ſchelings, ſe vendirent 9 livres ſterling.

Le gruau d'orge, 43 ſchelings le barril, au-lieu de 10 qu'il valoit auparavant.

Le gruau d'avoine, 22 ſchelings le barril, au-lieu de 5.

Les pois, 40 ſchelings le picotin, au-lieu de 5.

Le barril d'avoine, 20 ſchelings, au-lieu de 3 ſchelings 4 ſols.

Un bœuf, 8 livres ſterling, au-lieu de 26 ſchelings & 8 ſols.

Un mouton, qui valoit 3 ſchelings, 26.

Un veau, 29 ſchelings, au-lieu de 10.

Un agneau, 6 ſchelings, au-lieu qu'il ne valoit que 12 ſols.

Un cochon, 30 ſchelings, au-lieu de 8.

mais elle ne l'acquit qu'avec du temps, de la difficulté & du danger. Il reſtoit encore un ouvrage plus glorieux à faire : c'étoit de réformer un Royaume dont les guerres civiles avoient banni depuis long-temps la politeſſe & les bonnes mœurs.

CHAPITRE VI.

La Religion n'eut aucune part aux troubles qui arriverent ſous le regne d'Eliſabeth. — Parti Papiſte de ce regne. — Son principe & ſa conduite. — Sentence des Univerſités d'Eſpagne. — Effets de l'animoſité des Papiſtes à l'avénement de Jacques à la Couronne. — Inſolence des habitants de Cork & de Waterford. — Conduite vigoureuſe de Mountjoy. — Les Villes du Midi intimidées. — Acte d'oubli & d'indemnité. — Graces accordées à Tirone & à O'Donnel. — Carew & Chicheſter hâtent les progrès de la réformation. — Tainiſtry & Gravelkind raſées. — Commiſſion de grace, — exécutée avec précaution. — Menées des Eccléſiaſtiques Papiſtes. — Proclamation contre le Clergé récuſant. — Exécution des loix pénales. — Ses effets. — Jugement de Lalor. — Conſpiration & fuite des Comtes de Tirone & de Tirconnel, favorables aux deſſeins de Jacques. — O'Dogherty ſe révolte. — Cruautés qu'il exerce. — Sa mort. —

Le Roi s'empare des Comtés d'Ulſter par droit d'aubaine. — Jacques veut y envoyer des colonies. — Il charge de ce ſoin Arthur Chicheſter. — Projet au ſujet des peuplades du Nord. — On rectifie les erreurs de la Reine Eliſabeth. — Aventuriers. — Diſtribution des terres. — La ville de Londres s'intéreſſe à ces établiſſements. — Inſtitutions de l'ordre des Baronnets. — On pourvoit à l'entretien du Clergé & de l'Univerſité. — L'exécution du projet ne répond point à l'idée qu'on s'en étoit faite.

A. D. 1603. LES défenſeurs de la cauſe du Papiſme, qui attribuent les troubles qui régnerent ſous la Reine Eliſabeth au zele des Irlandois pour la Religion Romaine, démentent avec ſi peu de ménagement les faits les mieux atteſtés, qu'ils ne méritent pas qu'on prenne la peine de les réfuter. Ceux qu'ils nous repréſentent comme des Macchabées, qui combattoient avec un zele déſintéreſſé pour la défenſe de la Religion, n'en connoiſſoient aucune. Le Comte de Deſmond lui-même étoit ſi indifférent à cet égard,

qu'il étoit toujours prêt à adopter le genre du culte que le Gouvernement d'Angleterre jugeoit à propos de lui preſcrire. Lorſque le Comte de Tirone prétexta la Religion pour motif de ſa révolte, on connoiſſoit ſi bien ſes vues & ſes principes, qu'on traita ſon hypocriſie avec le mépris qu'elle méritoit. » Te pendre, lui dit » le Comte d'Eſſex, plutôt que de » ſouffrir que l'on porte aucune at- » teinte à ta Religion. Tu la con- » nois auſſi peu que mon cheval ". Moryſon, Liv. I, p. 168.

Les émiſſaires de Rome s'efforcerent de répandre le poiſon de la rancune religieuſe avec tant de ſuccès, & enſeignerent ſous ce regne des doctrines ſi odieuſes, qu'on ne peut s'empêcher de les regarder avec horreur. Voyant que quantité de Catholiques ſoutenoient avec beaucoup de fermeté & de vigueur le Gouvernement auquel ils avoient fait ſerment d'être ſoumis, & que pluſieurs Eccléſiaſtiques inculquoient les doctrines de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion au Magiſtrat civil, ils firent tous leurs efforts pour les combattre & les réfuter. Ils dirent au peuple, que dans Sullivan, Hiſt. Cath. p. 117 & alib.

les cas où ils ne pouvoient réſiſter ; le Pape leur permettoit de ſe ſoumettre à une Princeſſe excommuniée & à un Gouvernement hérétique ; mais que lorſqu'il s'agiſſoit de défendre la foi, c'étoit une impiété & un crime damnable de ne point lever le maſque de cette ſoumiſſion ſimulée. Que lorſque les inſurgents avoient pris les armes contre la puiſſance Angloiſe, par ordre du Pape, c'étoit renoncer à ſon ſalut éternel, que de ne point épouſer une cauſe auſſi glorieuſe, & de ſe ranger du côté du Gouvernement. On répandit des bulles en Irlande pour appuyer ces principes, dont les Eccléſiaſtiques modérés firent voir la fauſſeté. On produiſit les déciſions des Univerſités d'Eſpagne pour décréditer cette oppoſition. Celles de Valladolid & Salamanque menacerent de la vengeance du Tout-Puiſſant ceux qui refuſeroient de ſe liguer avec Tirone ; mais le décret de ces Docteurs mépriſables arriva trop tard : Tirone s'étoit déja ſoumis.

Ce fut ainſi que ſe forma dans l'Irlande un parti de Papiſtes factieux,

que la vigueur du gouvernement d'Eliſabeth & le ſuccès de ſes armes avoient contenu ; mais que les émiſſaires de Rome animoient en cachette. Exécutoit-on les loix contre les récuſants, ils crioient contre la perſécution ; le Gouvernement les traitoit-ils avec douceur, ils ſe rioient de ſes craintes, ils affectoient de mépriſer ſa politique inſidieuſe. Jacques Ier. ne fut pas plutôt monté ſur le trône, qu'ils encouragerent dans pluſieurs endroits leurs partiſans, en aſſurant que le nouveau Monarque alloit rétablir la Religion Romaine ; ils ſoutinrent dans d'autres le droit de ſucceſſion de l'Infante, & enſeignerent à leurs diſciples ignorants qu'il n'y avoit de Souverain légitime que celui que le Pape avoit établi, & qui avoit juré de défendre la Religion Catholique. Les effets de ces inſinuations peſtilentielles furent tels, que pluſieurs villes de Leinſter, & preſque toutes celles de Munſter réclamerent contre les loix pénales, & entreprirent de rétablir la Religion Romaine dans toute ſa ſplendeur. Las de ne pouvoir l'exercer publique-

Sull. Hiſt. Cath. p. 117 & alib.

Moryſon, Liv. II, p. 321. p. 333.

ment, ils chaſſerent les Miniſtres Réformés de leurs Egliſes; ils s'emparerent des maiſons religieuſes qu'on avoit converties en des uſages civils; ils érigerent des croix; ils célébrerent la Meſſe avec beaucoup de pompe, & leurs Prêtres firent des proceſſions, revêtus de leurs habits ſacerdotaux.

Ceux de Cork furent les plus factieux & les plus turbulents. Un d'entr'eux prétendit avoir reçu de Rome la commiſſion de Légat, & les citoyens le reconnurent pour tel. Leurs Magiſtrats réfuſerent au commencement de reconnoître le Roi, & demanderent du temps *pour s'informer qui il étoit.* On leur dit qu'il avoit déja été proclamé à Dublin, à quoi ils répondirent froidement, que *Simnel l'avoit été pareillement dans la même ville.* N'oſant cependant pas s'oppoſer plus long-temps à l'autorité, ils publierent au bout de quelques jours leurs franchiſes; ils les firent ſignifier à Mountjoy, & demanderent que le fort d'Halbowling, qu'on avoit bâti ſous le dernier regne, pour garantir la ville des invaſions, fût remis entre les mains de leur Maire

Moryſon, Vol. II, p. 322.

Cox, Vol. II, p. 4.

& de leurs citoyens. Les Commiſſaires qui exerçoient l'office de Préſident de Munſter, depuis le départ de George Carew, & les Officiers de l'armée, furent allarmés, avec juſte raiſon, de leurs extravagances, & réſolurent de fortifier tous les poſtes des environs de Cork pour tenir les habitants en reſpect; ce qu'ils ne purent exécuter qu'avec beaucoup de peine & bien du ſang répandu. Les habitants répondirent inſolemment aux remontrances du Vice-Roi; & quant à l'article de Religion, ils alléguerent, pour juſtifier les inſultes qu'ils avoient commiſes, *qu'ils ne faiſoient qu'exercer en public une Religion qu'on leur avoit permis d'exercer en cachette, & que comme leurs prieres publiques faiſoient foi de leur fidélité envers le Roi, ils étoient également obligés de manifeſter celle dont ils étoient tenus envers Dieu, & qu'ils ne manqueroient jamais à un pareil devoir.* Moryſon, V. II, p. 330.

Cet eſprit de ſédition qui régnoit dans les Provinces du Midi, allarma d'autant plus le Gouvernement, qu'il s'occupoit dans ce temps-là à délivrer la nation des maux qu'une ſuite

continuelle de guerres lui avoit cauſés. Mountjoy ſe rendit auſſi-tôt dans Munſter à la tête de l'armée Royale. Les habitants de Waterford lui fermerent les portes de leur ville, & lui montrerent une charte du Roi Jean, qui les exemptoit de loger des gens de guerre. Deux Eccléſiaſtiques, revêtus de leurs habits ſacerdotaux, Sullivan. & précédés d'une croix, allerent trouver le Vice-Roi dans ſon camp, & lui dirent d'un ton inſolent, que les habitants de Waterford ne pouvoient en conſcience obéir à un Prince qui perſécutoit la Religion Catholique (*). Il eut la complaiſance de les

„ (*) Le Doct. White, accompagné d'un jeune „ Dominicain, ſe rendit au camp, avec un „ crucifix à la main; & ayant eu l'imprudence „ de le montrer aux ſoldats, on eut toutes les „ peines du monde d'empêcher qu'ils ne les „ maltraitaſſent; ils le remirent dans leurs „ poches, mais ils furent également révoltés „ des habits de leur ordre. Le Doct. White „ avoit un habit noir & un bonnet pointu; le „ frere étoit vêtu d'un froc de laine blanche. „ White étant entré dans la tente du Vice-„ Roi, eut la hardieſſe d'avancer pluſieurs pro-„ poſitions dangereuſes & erronnées, pour „ prouver que les habitants avoient eu droit „ de réformer la Religion ſans l'aveu du Gou-

écouter, & profita de la connoiſſance qu'il avoit de la théologie, pour leur prouver que les Peres de l'Egliſe n'avoient jamais ſoutenu la doctrine qu'ils avançoient; mais il traita les habitants avec la ſévérité qu'on devoit attendre d'un Gouverneur irrité. *Il les menaça de tirer l'épée du Roi Jacques, & de couper par morceaux la charte du Roi Jean*, de raſer leur ville juſqu'aux fondements, & d'y ſemer du ſel; & ſes menaces produiſirent l'effet qu'il en attendoit. Ils ouvrirent leurs portes, ils prêterent ſerment de fidélité, & renoncerent à toute juriſdiction étrangere; après quoi il mit une garniſon dans leur ville, pour empêcher qu'ils ne commiſſent

„ vernement. Son Eccellence les réfuta plus „ ſavamment qu'on ne l'attendoit d'un laïque. „ White ayant cité un paſſage de St. Auguſtin, „ pour prouver ce qu'il avançoit, le Vice- „ Roi, qui avoit le livre dans ſa tente, l'ou- „ vrit, & fit voir à la compagnie qu'il avoit „ cité faux. Le paſſage s'y trouvoit à la vérité; „ mais St. Auguſtin ne le rapportoit que pour „ avoir occaſion de le réfuter dans le chapitre „ ſuivant. White fut décontenancé, & les ha- „ bitants honteux de ſa bévue ". *Moriſon, Liv. III, ch. II, p. 336.*

à l'avenir de pareilles inſolences.

Moryſon, V. II, p. 341.

Caſhel, Clonmel, Limerick, & d'autres villes qui s'étoient déclarées pour le libre exercice du Papiſme, furent intimidées par le courage de Mountjoy, & ſe ſoumirent également. Cork étoit inveſti par les troupes du Midi; mais le Vice-Roi ne parut pas plutôt, que les habitants lui ouvrirent les portes, & ſe rendirent à diſcrétion. Quelques agents inférieurs de la révolte furent exécutés prévôtalement. Mead, Greffier de la ville, & le principal boute-feu, fut jugé & abſous, parce que ſon Juré le favoriſa. On rappella aux autres leur déſobéiſſance, les moyens violents qu'ils avoient employés pour établir la Religion Romaine, l'audace qu'ils avoient eue de s'emparer des magaſins du Roi, d'attaquer ſes troupes, & de tuer ſes ſujets; mais on uſa d'indulgence envers eux, ſur la promeſſe qu'ils firent de prêter ſerment de fidélité au Roi, de renoncer à toute juriſdiction étrangere, & l'on mit garniſon chez eux, ainſi qu'on l'avoit fait dans les autres villes, pour les contenir dans leur devoir.

Après avoir ainſi arrêté les entrepriſes factieuſes des habitants du Midi, le Gouvernement eut le loiſir de chercher des expédients pour guérir les plaies de la diſcorde civile, & éteindre les reſtes du déſordre & de l'animoſité. Les rebelles s'étoient ſoumis; mais on comprit que le Royaume ne jouiroit jamais d'une tranquillité parfaite juſqu'à ce qu'on eût guéri leur crainte, & qu'on les eût garantis du châtiment que méritoient ceux qui avoient eu part à la révolte générale. On publia pour cet effet ſous le grand ſceau, un *acte d'oubli & d'indemnité*, par lequel on pardonnoit toutes les offenſes contre la Couronne & contre les particuliers qu'on avoit commiſes avant l'avénement du Roi, ſans qu'il en fût jamais queſtion. Le Roi prit auſſi ſous ſa protection tous les *Yomans* Irlandois qui étoient autrefois ſoumis à la tyrannie de leurs Chefs, ſans pouvoir attendre aucune juſtice de la Couronne. Cette ordonnance ſalutaire fut le dernier acte d'une adminiſtration qui fit tant d'honneur à Mountjoy. Il fut nommé Vice-Roi d'Irlande; mais on lui permit de

Davis.

Moryſon.

nommer George Carew ſon Lieutenant, & il s'en retourna en Angleterre avec le Comte de Tirone & Roderic O'Donnel, le frere & le rival de Nial Garruff, dont l'inſolence devint ſi odieuſe, que le Gouvernement ſe fit un devoir de favoriſer ſon compétiteur. Le Roi reçut ces deux Chefs avec des marques diſtinguées de faveur : Roderic, par les bons offices de Mountjoy, fut créé Comte de Tirconnel; Tirone fut confirmé dans ſes biens & ſes honneurs; mais la populace avoit conçu tant d'averſion pour un homme dont la révolte avoit cauſé la perte de tant d'honnêtes gens, qu'il n'oſa jamais voyager ſans une forte eſcorte (*).

Moryſon, Vol. II. p. 345.

(*) La maniere gracieuſe dont Tirone fut reçu, fit croire à ſes compatriotes & à ſes aſſociés, que le Roi avoit les mêmes idées qu'eux de leur puiſſance & de leur crédit, qu'il les craignoit, & n'oſeroit leur refuſer leur demande. Ils chargerent les amis qu'ils avoient à la Cour d'Angleterre, d'une requête, dans laquelle ils demandoient au Roi la permiſſion d'exercer la Religion Catholique Romaine. Quels que fuſſent les principes de Jacques, une pareille demande étoit indiſcrete & hors de ſaiſon. Elle détermina le Roi à être plus

Le Miniſtere, après avoir rétabli la tranquillité publique, procéda à donner de l'étendue aux loix, & à l'établiſſement de la juſtice publique. Durant la courte adminiſtration de Carew, on envoya des Shériffs dans les Comtés de Tirconnel & de Tirone, & des Juges ambulants dans la Province du Nord. » Cette viſite, » dit Jean Davis, un de ces Juges, » ne fut pas du goût des Seigneurs » Irlandois; mais elle plut beaucoup » au bas peuple, qui, quoique groſ- » ſier & barbare, ſentit bientôt la » différence qu'il y avoit entre la ty- » rannie & l'oppreſſion ſous laquelle » il gémiſſoit autrefois, & la juſti- » ce & la protection dont il eſpéroit » de jouir dorénavant". Arthur Chi- A. D. 1604. cheſter, qui ſuccéda à Carew, pouſſa encore plus loin l'ouvrage de la réformation. Il ſoumit au Gouvernement la tribu dangereuſe d'O'Byrnes, qui avoit harcelé pendant pluſieurs ſiecles la Capitale par ſes révoltes;

---

circonſpect avec les Seigneurs Irlandois, & moins prodigue de ſes graces & de ſes bienfaits. *Cox, è MSS. Lamb.*

il appaiſa ſes querelles ; il convertit ſon territoire en un Comté Anglois ; il établit des aſſiſes dans la Province de Connaught, & rétablit le département de Munſter, qui avoit été interrompu pendant deux cents ans.

Davis's Reports. Le Banc du Roi abolit les anciennes coutumes de *Tainiſtry* & de *Gavelkind*, & régla la ſucceſſion des biens ſelon le droit coutumier d'Angleterre. En échange de la juriſdiction de Brehon, les Irlandois furent inveſtis de tous les privileges de ſujets, & admis à tous les bénéfices des loix d'Angleterre. Les ſujets furent ſouſtraits à la tyrannie de leurs Chefs, & l'on apprit aux anciens naturels à reſpecter le Gouvernement d'Angleterre, qui ne reſſembloit en rien à ce fantôme de juſtice qu'on exerçoit autrefois chez eux, mais dans lequel tout étoit conduit ſans partialité, ſans oppreſſion & ſans impunité.

La ſeconde démarche néceſſaire pour pacifier le Royaume, fut de régler les droits des individus, & d'aſſurer l'état & les biens des habitants.

Davis View. On avoit fait, dans la douzieme an-

née du regne d'Eliſabeth, une loi qui autoriſoit le Vice-Roi à accepter, à rendre & accorder de nouveau les terres aux *Yomans* Irlandois. Il n'y en eut qu'un petit nombre qui réſignerent les leurs; & ces derniers obtinrent des diſtricts entiers, au préjudice des tribus inférieures, qui furent par-là abandonnées à la tyrannie & aux exactions de leur Chef, qui étoit le ſeul qui eût un franc-fief, & le ſeul tenancier de la Couronne, dans un diſtrict étendu, habité par ſes eſclaves. D'autres, qui avoient refuſé de réſigner leurs terres, furent néanmoins conſtitués Chefs de leurs diſtricts, par lettres-patentes, & abuſerent de l'autorité Royale pour opprimer leurs vaſſaux. Jacques tint une conduite plus généreuſe & plus équitable. Il publia ſous le grand ſceau d'Angleterre, une *Commiſſion de grace*, comme on l'appelloit, pour mettre les ſujets d'Irlande à l'abri des prétentions de la Couronne. Il autoriſa le Vice-Roi à accepter les démiſſions des Seigneurs Irlandois, dont la tenure étoit précaire, & à leur rendre leurs terres ſous un titre plus

légal & plus ſûr. Pluſieurs ſaiſirent cette occaſion pour convertir leur tenure actuelle à vie, en un fief qu'ils pouvoient laiſſer à leurs enfants. D'autres, qui craignoient les ſuites de leur derniere trahiſon, furent ravis de recevoir leurs poſſeſſions par une nouvelle inveſtiture, de maniere que la commiſſion produiſit à l'inſtant une ceſſion générale. On n'accorda aucune Capitainerie par lettres-patentes; on n'établit aucun prétendu Officier de Juſtice dans les diſtricts éloignés pour exercer une Seigneurie Irlandoiſe ſur les malheureux ſujets, & l'on reçut toutes les démiſſions avec beaucoup de précaution. On s'informa exactement de l'étendue & des limites de la terre qu'on prétendoit appartenir au Seigneur qui la réſignoit à la Couronne, de ſon domaine propre, des terres que poſſédoient ſes fermiers & ſes vaſſaux, des droits & des impôts qu'elles payoient, que l'on évalua à une certaine ſomme par an. Le Seigneur, par ſa nouvelle patente, ne fut inveſti que des terres qui lui appartenoient en propre. Ses vaſſaux furent confirmés dans leurs

leurs mouvances, moyennant une rente annuelle que l'on fixa, au-lieu des exactions vagues dont on avoit coutume d'uſer en Irlande. Les bâtiments, la plantation, la culture & la politeſſe furent les ſuites de ces réglements. Les villes commerçantes & les corporations ſuivirent bientôt l'exemple de ces Seigneurs ; elles rendirent leurs anciennes chartes, & en prirent de nouvelles, qu'on accompagna des réglements & des priviléges qui contribuerent à les rendre ſoumis à la Couronne, & à favoriſer le commerce. Carte. Orm. Liv. I. p. 14.

Mais les progrès de ces plans de réformation, de même que leurs effets, furent malheureuſement interrompus & retardés par la méchanceté de la faction religieuſe. Ce n'étoit point ſans raiſon que le corps des Catholiques d'Irlande, qui étoit très-nombreux, comptoit ſur la faveur & la partialité du nouveau Roi pour leur communion. Les émiſſaires que la Cour de Rome envoyoit continuellement dans ce Royaume ne manquoient pas de les inſtruire de ſa correſpondance avec le Pape, pendant

qu'il étoit Roi d'Ecoſſe, & de l'attente dans laquelle on étoit de ſa converſion. Les ſentiments qu'il témoigna pour le Papiſme, dans le premier Parlement qu'il tint, ne furent qu'une répétition de ceux qu'il avoit avoués dans d'autres occaſions. On eut ſoin de répandre & d'exagérer à un peuple crédule, qui étoit trop éloigné pour ſavoir la vérité, les expreſſions de tendreſſe dont il s'étoit ſervi en parlant de la *Mere-Egliſe*, & de l'inſtruire de ſes intentions ſecretes. Les Eccléſiaſtiques Papiſtes cabalerent ouvertement avec les partiſans qu'ils avoient dans différents cantons du Royaume. Ils menacerent de la vengeance de leur autorité ſpirituelle tous ceux qui adopteroient le culte établi, ou qui diſſimuleroient les principes dans leſquels ils avoient été élevés. On répara les Abbayes, les Monaſteres & les Egliſes, & l'on y célébra publiquement l'office divin dans pluſieurs endroits du Royaume. Le Clergé Papiſte fut encore plus loin; & avec une inſolence qu'aucun principe religieux ne ſauroit excuſer, il attaqua l'adminiſtration civile; il revit

Diſc. du Roi Jacq. au Parlement.

Cox, Vol. II. p. 10.

les procès qui avoient été jugés dans les tribunaux, & enjoignit au peuple, sous peine de damnation, d'obéir à ses décisions plutôt qu'à celles de la loi.

Le Roi Jacques, quoique prévenu pour les dogmes de l'Eglise Romaine, abhorroit néanmoins ceux qui accordoient au Pape une autorité souveraine, & ce qu'il appelloit » un droit » civil Impérial sur les Rois & les » Empereurs, qu'il étoit le maître de » détrôner à son gré", & qui, sous prétexte de religion, commettoient les actions les plus infâmes. Quels que fussent ses sentiments intérieurs, il fut obligé de garder quelque ménagement avec les Puritains, qui le soupçonnoient de pencher pour le Papisme. Ce fut ce qui l'obligea à publier un édit en Angleterre, qui ordonnoit à tous les Jésuites, à tous les Prêtres qui avoient été ordonnés par une Puissance étrangere, de sortir du Royaume. Il en donna un autre en Irlande, qui enjoignoit à tout le Clergé Papiste de vuider le Royaume dans un temps limité, à moins qu'ils ne se conformassent aux loix du Pays.

Disc. du Roi Jacq. au Parlement.

Cox, Vol. II. p. 10.

Cette ordonnance, qui fut exécutée avec la même douceur dans les deux Royaumes, irrita les Eccléſiaſtiques Irlandois, au-lieu de les intimider. Ceux qui exerçoient une domination tyrannique ſur les conſciences des hommes, la repréſenterent comme un exemple horrible de perſécution.

A. D. 1605. Le Vice-Roi & le Conſeil eurent des preuves de la hardieſſe de ces récuſants, qui les obligerent à ſe tenir ſur leur garde. Ils renouvellerent les ſtatuts que l'on bravoit avec tant d'inſolence, & ils enjoignirent aux Magiſtrats & aux principaux habitants de Dublin, de fréquenter les Egliſes établies. Leurs ordres & leurs remontrances ne ſervirent qu'à les rendre plus opiniâtres; ſur quoi on les mit en priſon, & on les condamna à une amende. Toutes les anciennes familles Angloiſes du diſtrict prirent l'allarme, & ſe récrierent hautement contre la ſévérité de ces procédés. Ils nierent la légalité d'une ſentence qui infligeoit de pareils châtiments, & prétendirent que l'acte de la ſeconde année de la Reine Eliſabeth ayant fixé le châtiment du crime de

Chicheſter's State Letter's. MSS. Trin. Col. Dub.

non-conformité, on ne pouvoit, ſans violer les loix, étendre la peine au-delà de ce que portoit le ſtatut. Ils ſe rendirent en foule au Conſeil pour demander le libre exercice de leur Religion le jour même qu'on eut avis de la conſpiration que les Papiſtes avoient formée, de faire ſauter les deux chambres du Parlement avec de la poudre à canon. Cette circonſtance renouvella les ſoupçons des Miniſtres du Roi, & leur fit craindre quelque intelligence entre les conſpirateurs d'Angleterre & les Papiſtes d'Irlande. Les principaux ſuppliants furent envoyés en priſon au château de Dublin, & Patrick Barnevall, leur agent principal, fut envoyé en Angleterre, par ordre du Roi.

Pendant ces conteſtations, on arrêta en conſéquence de l'édit du Roi, un vil Eccléſiaſtique Papiſte, nommé Lalor; ce qui augmenta les clameurs & le mécontentement de ſes partiſans. Il avoit exercé l'office de Vicaire-Général dans pluſieurs Dioceſes de Leinſter, en vertu d'une commiſſion de la Cour de Rome; mais la crainte agit ſi fort ſur cette miſérable idole du Papiſme, qu'il recon-

Chicheſter's State Letter's MS. Trin. Col. Dub. A. D. 1606.

Davis's Reports, caſe of premunire.

nut, ſous la foi du ſerment, l'illégalité de ſon office, qu'il renonça à toute juriſdiction étrangere, & reconnut la ſuprématie du Roi, de la maniere la plus ample. Ses partiſans furent ſcandaliſés de ces conceſſions, & il les rétracta en cachette. Le Gouvernement en fut inſtruit, & il eut recours à une équivoque futile. Il avoua à ſes amis qu'il n'avoit jamais reconnu la ſuprématie du Roi dans les cauſes ſpirituelles, & il diſoit vrai; car il employa dans ſa confeſſion le mot *Eccléſiaſtique.* On lui fit ſon procès, en vertu du ſtatut de *premunire* de la ſeizieme année du regne de Richard Second, pour le convaincre que les dernieres déclarations touchant la ſuprématie du Roi, n'étoient qu'une aſſertion des anciens droits conſtitutionnels de la Couronne. Il fut condamné; mais il ne paroît pas qu'on ait exécuté ſa ſentence. Les Conſeillers de Jacques recommanderent au Vice-Roi de gagner les récuſants par les voies de l'inſtruction & de l'exhortation. Le zele d'Arthur Chicheſter finit par où il auroit dû commencer, je veux dire,

Chicheſt. Stat. Lett. MS.

par réformer le Clergé établi, par veiller ſur ſa conduite, & par faire traduire la Bible & les prieres publiques en Irlandois, pour les mettre à la portée des ignorants.

La hardieſſe avec laquelle les récuſants avoient demandé la tolérance de leur Religion, l'aſſiduité, l'animoſité apparente & l'inſolence de leur parti, & la réflexion qu'on fit ſur l'influence des émiſſaires du Pape, & ſur les troubles qu'ils avoient excités ſous le dernier regne, tinrent le Gouvernement dans des allarmes continuelles, & autoriſerent les bruits qui couroient d'une conſpiration & d'une révolte. On gliſſa une lettre dans la chambre du Conſeil-Privé, dans laquelle il étoit parlé d'un projet de révolte formé par les Comtes de Tirone, de Tirconnel, & d'autres Seigneurs & Gentilshommes Irlandois du Nord, qui attendoient, diſoit-on, un ſecours d'Eſpagne & de Bruxelles, pour ſurprendre le château de Dublin, & aſſaſſiner le Vice-Roi & le Conſeil. Il paroît extraordinaire que les habitants du Nord, qui ſe reſſentoient encore du châti- Cox, ex MS. Lamb.

ment que leur avoit attiré leur derniere révolte, dont le crédit étoit conſidérablement diminué, qui venoient depuis peu de ſe réconcilier avec le Gouvernement, & de rentrer dans leurs biens & leurs dignités, ayent pu s'expoſer auſſi imprudemment au péril d'une nouvelle rébellion. Il eſt néanmoins certain, qu'à la premiere allarme du Gouvernement, Tirone & Tirconnel paſſerent dans le continent, & abandonnerent leurs vaſtes poſſeſ-
Sullivan. ſions à la merci de la Couronne. Les Hiſtoriens Catholiques aſſurent, mais ſans aucune vraiſemblance, qu'ils furent ſéduits par un homme de la famille de Saint-Laurent, avec lequel ils avoient eu pluſieurs conférences ſecretes, & qui les dénonça au Vice-Roi (*). S'il étoit vrai qu'on eût uſé

(*) Il eſt parlé de cette fuite extraordinaire de Tirone, qui fit tant de bruit en Angleterre, dans un Traité de Carleton, Evêque de Chicheſter, intitulé · *Thankfull Remembrance of God's Mercies, &c.* L'Auteur rapporte, d'après l'Evêque de Meath, que Mountgomery, Evêque d'Armagh, eut une conteſtation avec Tirone, au ſujet de quelques terres que celui-ci lui avoit uſurpées. O'Cahan, qui étoit Irlandois, & une créature du Comte, connoiſſoit

d'artifice & de trahiſon pour les rendre coupables aux yeux du Gouvernement, il leur étoit aiſé de publier quelques mémoires pour ſe juſtifier pendant le ſéjour qu'ils firent en Eſpagne & à Rome, où ils furent accueillis & protégés; mais comme il ne l'ont pas fait, il y a tout lieu de croire qu'ils conſpirerent contre le Gouvernement d'Angleterre, & qu'ils voulurent ſe faire un mérite auprès de ceux de leur communion, d'avoir ſacrifié leurs honneurs & leurs biens, à la liberté de leur Pays & aux intérêts de la Religion.

---

ces terres, & étoit par conſéquent plus en état qu'un autre de les découvrir au Primat, & de ſoutenir ſes droits. Il offrit ſes ſervices à l'Archevêque, & lui promit ſolemnellement d'appuyer ſes prétentions. Là-deſſus Mountgomery intenta procès à Tirone, & le fit citer devant le Conſeil-Privé. Ayant ſu qu'il avoit eu pluſieurs conférences avec le Prélat, & ne doutant point qu'il ne l'eût inſtruit de ſes machinations, il conclut qu'on avoit découvert ſes deſſeins, & qu'on ne lui avoit intenté ce procès que pour avoir un prétexte de le livrer au Gouvernement. Ses complices eurent la même crainte, & prirent la fuite, au moyen de quoi on découvrit la trahiſon qu'O'Cahan avoit eu la prudence de tenir ſecrete.

Rien ne pouvoit être plus favorable au deſir que Jacques avoit de réformer l'Irlande en y introduiſant les loix & les coutumes d'Angleterre, que la témérité & la fuite précipitée de ces Seigneurs du Nord. Il devint maître par-là de la plus grande & de la plus précieuſe partie d'Ulſter; ce qui lui ouvrit un vaſte champ pour exercer la politique dans laquelle il ſe piquoit d'exceller. Pour tirer au plutôt tout l'avantage poſſible de cet incident, on envoya des Juges dans les Comtés de Tirone & de Tirconnel; on fit arrêter & exécuter quelques-uns des conſpirateurs, & les deux Comtes, avec quelques autres fugitifs d'un moindre rang, furent condamnés par contumace, conformément au droit coutumier. Pour prévenir les clameurs des agents du Pape, qui auroient pu blâmer la ſévérité dont on avoit uſé envers ces Seigneurs, à cauſe de leur attachement pour la Religion Catholique, le Roi publia une Déclaration (*) par

Cox, ex MS. Lamb.

A. D. 1607.

(*) Cette Déclaration ſe trouve parmi les

laquelle il prouva qu'ils n'avoient aucun ſujet de ſe plaindre, ni de crain-

---

MSS. de la Bibliotheque de Lambeth, M. N°. 617, p. 96, d'après leſquels je l'ai copiée.

DE PAR LE ROI.

Déclaration au ſujet des Comtes de Tirone & de Tirconnel.

Sachant que c'eſt une choſe commune & naturelle à toutes perſonnes de quelque condition qu'elles ſoient, de parler & de juger diverſement de tous les accidents qui arrivent, & que la fuite des Comtes de Tirone & de Tirconnel, & de quelques autres de leurs adhérents hors des contrées du Nord de notre Royaume d'Irlande, ne peut que fournir matiere à leur entretien, nous avons jugé à propos de publier ce qui en eſt, pour qu'on puiſſe en juger plus pertinemment. Si nous agiſſons de la ſorte, c'eſt moins par égard pour leurs perſonnes, dont l'origine n'a rien que de bas & d'ignoble, que pour prévenir tout ce qui pourroit ternir la réputation de cette amitié qui doit naturellement ſubſiſter entre nous & les autres Princes. Je ne doute point que les titres & les dignités dont ils ſont revêtus, ne leur procurent, de la part des Princes & des Etats étrangers, les égards & les politeſſes qu'on a coutume d'avoir pour des étrangers qui tiennent un rang diſtingué dans le monde; mais, après que nous les aurons fait connoître, nous eſpérons de nos amis & de nos voiſins, les procédés compatibles avec les loix de l'honneur & de l'amitié, & de la conduite

dre qu'on procédât contre eux pour cauſe de Religion; que leurs mœurs

---

de nos ſujets envers eux, le devoir & l'obéiſſance qu'exigent d'eux les liens indiſſolubles de la nature & de la fidélité, promettant de leur en tenir compte. Nous déclarons d'abord que les perſonnes ſuſdites ne poſſedent point leurs titres & leurs domaines par droit d'héritage, mais par une pure grace de la feue Reine notre ſœur, de glorieuſe mémoire, & de Nous, & que certaines raiſons d'Etat nous les ont fait préférer à d'autres qui valoient infiniment plus qu'eux par leur qualité & leur naiſſance, & qui étoient plus dignes des honneurs que nous leur avons conférés. Nous déclarons en ſecond lieu, qu'il eſt notoire à Nous, à notre Conſeil & à notre Député, & la choſe paroîtra à tout le monde auſſi claire que le ſoleil, que le principal motif qui les a porté à prendre la fuite, a été la frayeur que leur cauſoit la connoiſſance de leur crime. Comme nous avons appris qu'ils publient par-tout, pour effacer la honte & l'infamie dont ils ſe ſont couverts, qu'ils ont abandonné leur Pays pour cauſe de Religion; ce qui eſt un manteau dont pluſieurs perſonnes ſe ſervent de nos jours pour cacher leurs mauvais deſſeins, & qu'ils alleguent pour prétexte les injuſtices que nous leur avons faites, lorſqu'ils ont eu quelques droits à diſcuter avec Nous, ou avec nos ſujets, nous avons jugé à propos d'en dire un mot.

Quoique je n'aye pas beſoin de beaucoup d'arguments pour confirmer tout ce qu'on dit de la corruption & de la perfidie des perſonnes dont je parle, vu que leurs crimes ſont

étoient ſi barbares & ſi oppoſées au Chriſtianiſme, qu'on auroit tort de

---

encore préſents à la mémoire des hommes, & qu'ils ſe ſont déclarés eux-mêmes des monſtres de nature, non-ſeulement en s'écartant de l'obéiſſance qu'ils devoient à leur Souverain, mais en vendant encore leur propre Pays aux ennemis déclarés des Couronnes d'Angleterre & d'Irlande, cependant, pour montrer l'abſurdité & la fauſſeté de ce qu'ils alleguent, je proteſte ici que je ne les ai jamais moleſtés pour cauſe de Religion. Comme ils faiſoient profeſſion de regarder l'aſſaſſinat comme une choſe indifférente, & le mariage comme une choſe inutile, & ne connoiſſoient d'autre gloire que celle qu'on acquiert en foulant & opprimant les ſujets, j'aurois eu tort de les moleſter pour cauſe de Religion, avant de ſavoir s'ils en profeſſoient quelqu'une.

Quant à la ſeconde partie de leur excuſe, je déclare que, quoiqu'ils ne doivent tout ce qu'ils poſſedent qu'à leur ſoumiſſion, il n'a jamais été queſtion de leurs droits & de leurs poſſeſſions, que je ne les aye favoriſés préférablement à leurs compétiteurs, ſi ce n'eſt dans le cas où je me ſuis apperçu qu'ils cherchoient à ſe rendre plus puiſſants que moi, à ſe ſouſtraire à toute autorité, & à uſurper une puiſſance illégitime ſur ceux de mes ſujets qui étoient établis dans leurs Etats, qui valoient mieux qu'eux, & qui refuſoient abſolument de la reconnoître.

Après vous avoir inſtruit de l'état & de la conduite de ces perſonnes, j'ajouterai, & elles ne ſauroient le nier en juſtice, qu'avant d'abandonner notre Royaume, elles ſe ſont

vouloir les aſtreindre à quelque Religion que ce fût, juſqu'à ce qu'on ſût qu'ils en avoient une; mais qu'ils avoient excité des ſéditions & des révoltes, demandé du ſecours aux

---

non-ſeulement efforcées d'y exciter des troubles & des ſéditions; mais qu'elles ont encore chargé des Prêtres & d'autres perſonnes d'aſſurer les Etats & les Princes étrangers, qu'au cas qu'ils euſſent deſſein d'envahir ce Royaume, ils ſe feroient un devoir de ſe joindre à eux pour leur en faciliter la conquête. Je ne dois point oublier, que, ſous prétexte de vouloir s'affranchir du Gouvernement d'Angleterre, elles avoient réſolu d'exterminer tous les ſujets originaires de ce Royaume. Ce projet leur avoit été inſpiré par les Prêtres & les Jéſuites, dont la principale occupation eſt d'engager les ſujets à ſe révolter contre leurs Souverains; mais heureuſement ils n'eurent pas le ſuccès qu'ils s'étoient promis. Je ſuis donc perſuadé que lorſqu'on peſera attentivement toutes les circonſtances contenues dans cette Déclaration, elles ſuffiront pour détruire les fauſſetés & les impoſtures, que ces créatures mépriſables, perfides & ingrates, ont débitées pour noircir ma conduite, & que les Princes n'auront pas plus d'égard pour eux qu'ils ne voudroient que nous en euſſions nous-mêmes pour des ſujets rebelles qui ſe ſeroient ſouſtraits à leur obéiſſance.

Donnée dans notre Palais de Weſtminſter, le 15e. jour de Novembre, la 5e. de notre regne d'Angleterre, de France & d'Irlande.

VIVE LE ROI.

Puiſſances étrangeres, & que, ſous prétexte de vouloir ſecouer le joug du Gouvernement d'Angleterre, ils ne viſoient rien moins qu'à exterminer tous les ſujets du Roi qui étoient originaires d'Angleterre.

Quelsque fuſſent les avantages qu'on ſe promettoit des démarches perfides des habitants du Nord, les projets du Roi & de ſes Miniſtres furent ſuſpendus pendant quelque temps par une rébellion réelle & effective qui n'eut aucune ſuite. Cahir O'Dogherty, (il avoit reçu l'honneur de la Chevalerie) Seigneur d'Innishowen & du diſtrict adjacent, cédant à la fougue de ſa jeuneſſe & aux préjugés dont il étoit imbu, réſolut de ſe rendre indépendant, & de braver le Gouvernement d'Angleterre. Henri Dowckra, qui, ſous le regne précédent, avoit établi une garniſon Angloiſe à Loughfoyle, donna le Gouvernement de Derry à George Paulet, & celui du fort de Culmore à un Officier Anglois nommé Hart. O'Dogherty affecta de témoigner beaucoup d'amitié à Hart; & l'ayant un jour invité chez lui, il le menaça de le tuer, Cox, ex MSS. Lamb.

s'il ne lui livroit ſur le champ le fort de Culmore. L'Officier Anglois rejetta ſa propoſition avec dédain, quoique pluſieurs ſcélérats, qui étoient entrés dans la chambre, lui tinſſent le poignard ſur la gorge. Heureuſement pour lui, ſa femme & celle d'O'Dogherty entrerent dans ce moment; mais le Chef Irlandois intimida tellement ſon hôteſſe par ſes menaces, qu'elle conſentit à le ſuivre à Culmore, & le mit en poſſeſſion du fort, par le moyen d'un menſonge qu'elle fit à la garniſon. Elle & ſon mari eurent la vie ſauve; mais ſon frere & toute la garniſon furent maſſacrés par les Irlandois. Leur Chef, dans ſon triomphe brutal, attaqua la ville & le fort de Derry, s'en empara, après une foible réſiſtance, & fit paſſer la garniſon & Paulet, qui la commandoit, au fil de l'épée, pour ſe venger, dit-on, de certaines paroles piquantes qu'il avoit lâchées dans une diſpute qu'il avoit eu avec lui. Après avoir pillé la Ville, & y avoir mis le feu, les Irlandois attaquerent d'autres forts que les Anglois occupoient, de maniere que la révolte

A. D. 1608.

augmenta ; mais malgré les ſecours qu'O'Dogherty attendoit des Puiſſances étrangeres & de ſes compatriotes, le Gouvernement vint à bout d'intimider les rebelles, & de les faire rentrer dans leur devoir. Wingfield, Maréchal de l'armée, marcha contre eux avec un corps de troupes conſidérable ; ſur quoi leur garniſon mit le feu à Culmore, & ſe retira ; mais Sullivan. O'Dogherty continua la guerre, ſelon la méthode de ſes compatriotes, & harcela ſon ennemi par différentes eſcarmouches. Fier de quelques avantages qu'il avoit remportés, il oſa ſortir de ſes bois, & préſenter bataille au Vice-Roi qui étoit accouru au ſecours de Wingfield ; mais un coup de canon mit tout-à-la-fois fin à ſa vie & à la révolte qu'il avoit excitée & ſoutenue pendant cinq mois conſécutifs. Ses adhérents ſe diſperſerent de côté & d'autre, & ceux qui tomberent entre les mains des Royaliſtes, furent punis de mort par une ſévérité néceſſaire.

Ces efforts réitérés des Irlandois, pour laſſer un Gouvernement qu'ils ne pouvoient eſpérer de ſubjuguer,

ne ſervit qu'à confirmer leur ſujétion. Leurs conſpirations & leurs révoltes procurerent à la Couronne une vaſte étendue de Pays, dans le Nord, qui comprenoit ſix Comtés, Tirconnel, qu'on appelle aujourd'hui Donnegal, Tirone, Derry, Fermanagh, Cavan & Armagh; ce qui faiſoit environ cinq cents mille acres. Ce Pays qui étoit rempli de bois qui ſervoient d'aſyle aux brigands & aux rebelles, avoit été dévaſté par la guerre & la famine, & fût devenu un déſert, ſi le Gouvernement d'Angleterre n'eût interpoſé ſon autorité. Jacques, qui faiſoit conſiſter ſa gloire dans les arts qui ſont le fruit de la paix, réſolut de diſpoſer de ces terres de maniere à procurer à ceux qui les habitoient tous les avantages de la paix & de l'agriculture. La poſtérité a rendu juſtice à ſes vues, & l'Irlande lui eſt redevable de la proſpérité & de la tranquillité dont elle jouit.

Jacques n'ignoroit point les fautes que ſon prédéceſſeur avoit commiſes dans l'établiſſement de la colonie de Munſter, & comprit toute l'importance du projet qu'il méditoit. Il

agit avec mûre délibération, il prit des informations, il conſulta & engagea des perſonnes intelligentes & expérimentées à lui communiquer leurs idées. Celles de Bacon ſur ce ſujet auroient été plus préciſes & plus exactes, ſi ce grand homme eût mieux connu l'état de l'Irlande. Celui qui donna les meilleurs conſeils dans cette occaſion importante, fut Arthur Chicheſter, Vice-Roi d'Irlande. Il avoit de la capacité, du jugement, de la fermeté & de l'expérience; il s'étoit diſtingué par ſes ſervices, tant dans la guerre que dans la paix; & ce qui étoit d'une plus grande conſéquence, perſonne ne connoiſſoit mieux que lui les territoires qui avoient beſoin de colonies, l'état des habitants, leurs caracteres, leurs expectations & leurs prétentions, & n'étoit par conſéquent plus en état de donner un projet là-deſſus & de l'exécuter. Il fit lever le plan des Comtés où l'on avoit deſſein d'établir des colonies; il décrivit l'état de chacune; il marqua les endroits où l'on pouvoit bâtir des villes & des châteaux, les caracteres des Chefs Irlandois, la maniere dont

Carte, Vie d'Orm. p. 15.

on devoit les traiter, le génie & les circonſtances des anciens habitants, les droits des nouveaux acquéreurs, les prétentions des uns & des autres, les obſtacles qu'avoient rencontré les premiers colons, & les moyens de les lever.

Carte, Vie d'Orm. p. 15.

On réſolut ſur ſon avis que les perſonnes auxquelles on aſſigneroit des terres, ſeroient ou de nouveaux entrepreneurs Anglois, & ſur-tout des Ecoſſois qui ſeroient vraiſemblablement bien-aiſes de paſſer à peu de fraix dans un Pays plus fertile que le leur, ou des *Servitors*, comme on les appelloit, c'eſt-à-dire des hommes qui avoient ſervi quelque temps en Irlande dans des emplois civils ou militaires; ou des Chefs ou des habitants Irlandois. On comprit dans cette derniere claſſe ceux même qui avoient eu part à la rébellion de Tirone, & qui étoient mécontents du Gouvernement. On les traita avec beaucoup d'indulgence pour les gagner par la douceur. On leur permit de prendre des fermiers & des domeſtiques du même Pays & de la même Religion qu'eux, au-lieu qu'on

obligea les autres colons de reconnoître ſous la foi du ſerment la ſuprématie du Roi. On permit aux *Servitors* de prendre des tenanciers Irlandois ou Anglois, à l'exception des récuſants; les entrepreneurs Anglois furent aſtreints aux Anglois & aux Ecoſſois. Orders for planting Ulſter, Harris's Hibernica.

Les colonies qu'on établit ſous Eliſabeth étoient compoſées d'Irlandois & d'Anglois, dans la folle croyance que ces derniers contribueroient à civiliſer les autres, & à les rendre plus induſtrieux; mais on reconnut dans la ſuite que cela ne ſervoit qu'à rendre les Irlandois jaloux des avantages de leurs voiſins, & qu'ils ne les fréquentoient que dans l'intention de les voler, & d'attenter ſur leur vie. On jugea donc à propos de les établir dans des quartiers ſéparés; mais en choiſiſſant ces ſituations, on eut ſoin d'éviter les fautes dans leſquelles on étoit autrefois tombé. Les premiers colons qui s'établirent dans l'Irlande, avoient été ſéduits par la beauté du diſtrict, des plaines & pays découverts. Ils y établirent leurs châteaux & leurs demeures, & oblige- Carte; Orm.

rent les naturels du Pays à ſe retirer dans les bois & les montagnes, qui furent autant de fortereſſes où ils enfermoient leur butin. Ils y vivoient inconnus, ignorant l'agriculture, & ne vivant que de lait de vache. Ce fut-là qu'ils ſe multiplierent, qu'ils tinrent leurs aſſemblées, & qu'ils comploterent contre l'État. Pour prévenir ces inconvénients, on aſſigna aux Irlandois du Nord les Pays de plaines, afin que leurs voiſins puſſent veiller ſur eux, & les habituer inſenſiblement à l'agriculture & aux arts méchaniques; aux aventuriers Bretons, les lieux forts d'aſſiette; & aux *Servitors* ceux qui étoient les plus expoſés, & dont le Gouvernement avoit intérêt de s'aſſurer; mais pour les ſoulager, on leur accorda des gardes & des proviſions, en attendant que la tranquillité fût entiérement rétablie dans le Pays.

L'Irlande avoit ſouffert pendant pluſieurs ſiecles des conceſſions énormes & des privileges qu'on avoit accordés à des Seigneurs particuliers, au détriment de l'adminiſtration civile. On avoit même accordé, ſous

le dernier regne, à des protégés, des portions de terre qu'ils étoient hors d'état de cultiver; mais selon le nouveau ſyſtême, on partagea les terres où l'on vouloit établir des colonies en trois parties. Les plus grandes étoient de deux mille acres d'Angleterre, les plus petites de mille, & les moyennes de quinze cents. La moitié des aubaines de chaque Comté fut aſſignée aux plus petites, & l'autre moitié partagée entre les deux autres. Les diſtributions générales étant ainſi fixées, pour prévenir toute diſpute entre les entrepreneurs, on tira au ſort les établiſſements qu'ils devoient avoir dans chaque diſtrict.

Project for diviſion of eſcheated landes in Ulſter. Harris's Hibernica.

On aſſigna des terres à tous, pour en jouir eux & leurs héritiers. Ceux qui avoient deux mille acres de terrein relevoient immédiatement du Roi; ceux qui en avoient quinze cents, les tenoient avec redevance de ſervir le Roi dans ſes guerres; & ceux qui n'en avoient que mille, moyennant un impôt ſur chaque feu. Les premiers étoient tenus de bâtir un château & d'enclore une baſſe-cour, ou *bawn*, comme on l'appel-

Orders for the planters of Ulſter. Ibid.

loit, dans l'eſpace de quatre ans; les ſeconds, d'achever une maiſon & une baſſe-cour au bout de deux; & les troiſiemes, d'enclore une baſſe-cour; car on regardoit cette eſpece de fortification, toute imparfaite qu'elle étoit, comme une défenſe conſidérable contre les incurſions des Irlandois. Les premiers s'obligerent d'établir dans leurs terres, dans l'eſpace de trois ans, quarante-huit Anglois ou Ecoſſois, qu'on devoit réduire à vingt familles; d'avoir un domaine de ſix cents acres dans leurs terres; quatre fermiers dont chacun auroit cent vingt acres; ſix fermiers à bail, ſur le pied de cent acres chacun; & pour les autres reſtantes, huit familles de laboureurs, d'ouvriers & de manants, & les autres à proportion. Tous étoient obligés, pendant cinq ans, à compter de la date de leurs patentes, de réſider dans leurs terres, ſoit en perſonne, ſoit par des agents approuvés par l'Etat, & de ſe pourvoir de la quantité d'armes néceſſaire pour leur défenſe. Il étoit défendu aux Bretons & aux *Servitors* d'aliéner leurs terres à des Irlandois, ni

ni d'en céder aucune portion à quiconque refuſeroit de prêter ſerment au Gouvernement. Ils devoient les affermer, moyennant une rente fixe pour vingt-un ans au moins; il falloit que les maiſons de leurs tenanciers fuſſent bâties à l'Angloiſe, & contiguës les unes aux autres, de maniere qu'elles formaſſent des villes & des villages. On leur permit de bâtir des métairies, de tenir Cour fonciere, & de créer des tenures. Les naturels du Pays, à qui l'on donna des terres à titre de fief abſolu, pour être tenus en roture, obtinrent les mêmes privileges. On leur enjoignit de bailler leurs terres à une rente fixe, & pour le même terme que les autres entrepreneurs, de ne point vexer leurs tenanciers, d'abolir la coutume qu'ils avoient d'errer d'un lieu à l'autre avec leurs troupeaux, à la façon des anciens Scythes, pour chercher des pâturages, de les contraindre à ſe fixer dans les villes, & à cultiver les terres. La Couronne ſe réſerva une rente annuelle ſur toutes les terres, ſavoir de ſix ſchelings huit ſols pour chaque ſoixante acres

d'Angleterre, des entrepreneurs Bretons; de dix ſchelings pour les *Servitors*, & de treize ſchelings quatre ſols pour les naturels du Pays. On les exempta pour deux ans de cette taxe, à l'exception des naturels, qui n'étoient point aſſujettis aux fraix de tranſport.

Ce qui accrédita principalement cette entrepriſe, fut la part qu'y prit la ville de Londres. Le Roi fut perſuadé, ainſi qu'il le dit lui-même : » Que lorſque ſes ennemis apprendroient que la fameuſe ville de Londres avoit un pied en Irlande, ils ne regarderoient plus ce Royaume comme la porte de derriere de l'Angleterre & de l'Ecoſſe ". On fit à la corporation des conceſſions conſidérables dans le Comté de Derry, ou London-Derry, (ce fut le nouveau nom que l'on donna à la Comté & à ſa Capitale.) Elle s'engagea à employer vingt mille livres ſterlings à la plantation, à bâtir les villes de Derry & de Colrain, & convint des privileges dont elle avoit beſoin pour faire reſpecter ſes établiſſements. Comme il falloit

Letter of Sir T. Philips.

Cox, Vol. II, p. 16.

des forces ſuffiſantes pour ſoutenir cette colonie naiſſante, le Roi, pour ſubvenir à la dépenſe, ou du moins ſous ce prétexte, inſtitua l'ordre des Baronnets, qui étoit une dignité héréditaire, qu'il conféra à un nombre de perſonnes qui n'excédoit pas deux cents, dont chacune, en recevant ſa patente, étoit obligé de payer à l'Echiquier une ſomme ſuffiſante pour entretenir, pendant trois ans, trente hommes dans Ulſter, ſur le pied de huit ſols de paye par jour. Selden.

A peine eut-on diſtribué ces terres aux différents impétrants, que le Clergé en réclama une portion conſidérable, comme lui appartenant en propre (*). Celles des Evêchés du Carte, Orm. p. 17, 18.

(*) Le Clergé les réclama ſous le titre de *Termon*, *Corbe*, & *Herenach*. Les inſtitutions eccléſiaſtiques n'éprouverent aucune altération dans les Provinces ſeptentrionales de l'Irlande, qui n'avoient point encore été ſoumiſes, & où le Pape diſpoſoit encore des dignités eccléſiaſtiques. Le Gouvernement d'Angleterre n'entendoit point du tout la ſignification de ces termes, & chargea les Jurés de s'informer de ce qu'ils vouloient dire. Jean Davis examina la nature des terres appellées *Termon*, & des perſonnes appellées *Corbes*

Nord avoient tellement ſouffert des uſurpations des Seigneurs & des pré-

---

& *Herenachs*, & il paroît par ſa lettre au Lord Salisbury, que l'on trouve parmi les Manuſcrits du College de la Trinité de Dublin, que ces termes n'étoient uſités qu'en Irlande. Le ſavant Jacques Usher fut plus heureux dans ſes recherches; il examina leur nature & leur origine, & montra la conformité qu'il y avoit entre les inſtitutions eccléſiaſtiques d'Irlande, & celles des autres contrées de l'Europe. On trouve l'original de ce traité parmi les pieces relatives aux affaires d'Irlande.

En voici la ſubſtance, en omettant les autorités que l'Auteur cite.

Un homme qui fondoit anciennement une Egliſe, étoit obligé d'aſſigner une certaine quantité de terres pour l'entretien des Miniſtres qui la deſſervoient. Il falloit encore, avant qu'on en fît la dédicace, qu'il remît à l'Evêque l'acte de ſa donation; & la diſpoſition de ces terres appartenoit entiérement à ce dernier.

En conſéquence de cette donation, ces terres étoient exemptes de toutes charges temporelles, & jouiſſoient, en tant que conſacrées à Dieu, de toutes les autres immunités; ce qui leur fit donner le nom de *Tearmuin* ou *Termon*, c'eſt-à-dire de *terres privilégiées*. Elles étoient occupées par des Laïques, tant payſans que tenanciers, qui les cultivoient, tant pour eux & leurs familles, que pour l'uſage de l'Egliſe, & on les appelloit *Fermiers eccléſiaſtiques. Servi & homines eccleſiaſtici.*

On établit dans chaque Egliſe, pour percevoir & diſpoſer de ces rentes, un *Économe*

tentions des impétrants, qu'elles pouvoient à peine ſuffire à l'entretien des

---

ou *Archidiaere*, appellé par les Irlandois *Eireinneach* ou *Herenach.* » J'entends ſous ce nom, » dit l'Auteur, les anciens *Archidiaconi*, qui » étoient inférieurs en dignité aux *Presbyte-* » *ri*, & non point les Archidiacres ſubordon- » nés à l'Evêque; les *Herenachs* étoient du » nombre de ces *Archidiaconi*; il y en avoit » dans tous les Dioceſes; & autant que j'ai pu » l'apprendre, ils recevoient la premiere ton- » ſure & le Diaconat; mais ils ne parvenoient » jamais à la Prêtriſe ".

Ces *Herenachs* étoient gouvernés par un Officier appellé *Corbe*, *Corbah* & *Comhurba*, que l'Auteur croit être le même que le *Chorepiſcopus*, ou *Archipresbyter.* Le Clergé d'Irlande l'appelloit en Latin, *Plebanus*, *quià plebi Eccleſiaſticæ matricis Eccleſiæ præfuit.* Il obſerve que le nom *Comhurba* eſt très-fréquent dans les anciennes Annales d'Irlande. Je remarquerai cependant, ſans bleſſer le reſpect que je dois à cet illuſtre Prélat, que ce mot eſt employé dans un autre ſens dans ces Annales, & ſignifie le *Prélat* même, ou le *ſucceſſeur* du premier Saint Irlandois qui gouverna le Dioceſe. Par exemple, le *Comhurba de St. Patrice*, eſt l'Archevêque actuel d'Armagh; le *Comhurba de Kiaran*, l'Evêque de Clonmacnoiſe. C'eſt la ſignification que Colgan donne à ce mot dans ſa *Trias Thaumaturga.*

Les *Herenachs*, qui étoient ſous la direction des *Corbes* ou *Chorepiſcopi*, réſidoient dans les terres *Termon*, & leurs revenus étoient employés à l'entretien de l'Evêque, du bas Clergé, à réparer les Egliſes, & à exercer l'hoſ-

gens de mérite, & que le Clergé paroiſſial étoit dans l'état le plus déplorable. La plupart des Egliſes ou avoient été détruites dans les dernieres guerres, ou étoient tombées en ruine. Les bénéfices étoient peu conſidérables; les Evêques ſe les approprioient honteuſement à titre de Commende ou de Sequeſtre, ou les conféroient à des ſujets auſſi mépriſables que leurs revenus. Les fideles étoient entiérement abandonnés à eux-mêmes, & il y avoit pluſieurs années qu'on ne célébroit plus l'office divin dans aucune Egliſe paroiſſiale d'Ulſter, excepté dans les grandes Villes. Pour remédier à ces abus, & pourvoir à l'inſtruction d'un peuple plongé dans une ignorance déplorable, le Roi ordonna de reſtituer toutes les terres eccléſiaſtiques à leurs Sie-

---

pitalité, ſelon la diſtribution qu'on en faiſoit dans chaque Dioceſe. Ils avoient la liberté de ſe marier; de maniere que leur office & leur dignité, de même que les émoluments qui y étoient attachés, paſſoient ſouvent à leurs enfants, leſquels compoſoient une tribu qui ſe chargeoit de la régie des terres qui lui étoient aſſignées.

gés & à leurs Egliſes reſpectives, & de regarder comme telles celles dont les Evêques avoient autrefois reçu des rentes ou des penſions; de s'accommoder avec les impétrants ſur l'emplacement des Egliſes Cathédrales, les réſidences des Evêques & des Dignitaires, & ſur les autres terres eccléſiaſtiques, & de leur donner un équivalent s'ils s'accommodoient à l'amiable, ſous peine de perdre leurs patentes, comme ayant trompé le Roi, & de reſtituer à l'Egliſe ce qu'ils avoient pris.

Pour ſubvenir à l'entretien du bas Clergé, on obligea les Evêques à ſe démettre des bénéfices inféodés, & à laiſſer les dixmes que leur payoient les Paroiſſes, à leurs deſſervants reſpectifs; mais le Roi les en dédommagea amplement, de ſes propres terres. On érigea en Paroiſſe chaque portion de terre qu'on avoit aſſignée aux impétrants, & l'on y bâtit une Egliſe. On aſſigna aux deſſervants, outre leurs dixmes & leur caſuel, des glebes de ſoixante, quatre-vingt-dix, & de cent vingt acres chacune, à proportion de l'étendue de leurs Pa-

roiſſes. On fonda des écoles gratuites dans les principales villes ; on céda à l'Univerſité de Dublin pluſieurs terres conſidérables, & le patronnage de ſix Paroiſſes, trois grandes & trois moyennes, dans chaque Comté.

Tel fut le plan général de cette fameuſe colonie du Nord, qui fit tant d'honneur au Roi, & tant de bien au Royaume d'Irlande. On s'apperçut immédiatement de ſes effets ſalutaires ; mais ſon exécution ne répondit point à l'idée primitive. Les édifices avancerent très-lentement ; on ne put trouver un nombre ſuffiſant de tenanciers Bretons ; les naturels du Pays offrirent des rentes plus fortes, & on les reçut dans les diſtricts d'où on avoit eu deſſein de les exclure. On accuſa les habitants de Londres d'en être la cauſe. Ils s'en rapporterent à des agents indolents & intéreſſés, qui favoriſerent cette intruſion dangereuſe. On reconnut dans la ſuite les conſéquences funeſtes de cette erreur. On eut ſoin néanmoins pour le préſent d'envoyer dans les Comtés du Nord quantité de ſujets

Pynnar's Survey.

Philips's Letter.

fideles & induſtrieux; les colons améliorerent le Pays, & bâtirent pluſieurs Villes. Le Roi, pour encourager leur induſtrie, & accélérer l'exécution de ſon projet, incorpora pluſieurs de ces Villes, & leur donna le droit d'envoyer des Députés au Parlement d'Irlande, droit qu'elles eurent bientôt occaſion de faire valoir.

CHAPITRE VII.

Jacques approuve l'adminiſtration de Chicheſter. — Les délateurs & les loix pénales occaſionnent beaucoup de mécontentement en Irlande. — Caractere des récuſants & des Puritains. — Le deſſein que Jacques forme de convoquer un Parlement en Irlande, allarme les récuſants. — Adreſſe des Seigneurs du diſtrict. — Ménagement des élections. — Inſolence & mutinerie du parti récuſant. — Diſputes lors de l'ouverture du Parlement. — Sur le choix d'un Orateur. — Opiniâtreté des récuſants. — La modération de Chicheſter déplait aux Puritains. — Agents du parti récuſant, & l'adreſſe qu'ils préſentent au Roi. — Maniere dont il reçoit les Agents. — Preuves de leur confiance. — Chicheſter eſt ſommé de retourner en Angleterre. — Réponſe finale du Roi à la requête des récuſants. — Seſſion du Parlement d'Irlande. — Diſpoſitions favorables des recuſants & de l'adminiſtration. — Les loix, les ſubſi-

des favorablement reçus. — Le Synode de Dublin. — Les articles de la Religion compilés par Usher. — On prévient une conſpiration. — On forme le deſſein d'envoyer des colonies dans pluſieurs Comtés de Leinſter. — Le peuple mécontent de l'adminiſtration d'Olivier St. Jean. — On envoye des Commiſſaires de Londres pour s'informer de l'état de l'Irlande. — St. Jean eſt rappellé & récompenſé. — — Le Lord Faulkland Gouverneur en chef. — Usher offenſe les récuſants.

JACQUES fut ſi flatté des progrès de ſes plans de réformation, & de la conduite de ſon Vice-Roi d'Irlande, que, ſe livrant à ſon penchant généreux pour ſes favoris, il inveſtit Arthur Chicheſter du territoire d'Innishowen, & de toutes les terres qui avoient appartenu à O'Dogherty; ce qui formoit une étendue de Pays plus conſidérable qu'aucune qu'on eût accordée aux entrepreneurs du Nord. L'adminiſtration de ce Gouverneur fut active, vigilante, prudente & ferme, & telle que l'exigeoit un Pays qui goûtoit à peine les douceurs de

la paix & du bon ordre, & qui étoit plein de factieux & de mécontents. On avoit caché & ſouſtrait, durant les premiers troubles, quantité de terres à la Couronne. Les aventuriers, encouragés par les donations que faiſoit l'Etat, & par la facilité avec laquelle on s'enrichiſſoit dans l'Irlande, fouillerent les regiſtres publics, découvrirent ces terres, en dépouillerent les anciens habitants, ou les obligerent à compoſer avec eux. Ils en obtinrent une portion, ou on les récompenſa d'une autre maniere. Cela donna lieu à quantité d'abus dont on s'apperçut dans la ſuite; mais on ſe plaignit ſur-tout des loix pénales qu'on avoit faites contre les récuſants.

Carte, Orm.

L'amende hebdomadaire qu'on avoit impoſée à ceux qui n'aſſiſtoient point au ſervice divin, ne fut jamais exigée à la rigueur, ni avec exactitude. La loi ne fut exécutée que dans le Comté de Dublin; & Chicheſter aſſure poſitivement, que le produit annuel de ces amendes, n'excédoit pas la ſomme de quatorze ou quinze livres ſterling. Les pauvres promet-

Chicheſter's State Letters, MS. Trin. Col. Dub.

toient d'obéir, & on les tenoit quittes des arrérages : les riches qui paſſoient pour récuſants, avoient trop de crédit chez leurs compatriotes, pour que les Jurés oſaſſent faire un rapport contre eux ; & dans les cas où leurs rapports ſe trouvoient faux, & qu'on les citoit à la Chambre étoilée (*), (on l'appelloit auſſi quelquefois la Chambre du Château,) la ſévérité dont on uſoit envers eux, ne ſervoit qu'à augmenter la clameur publique. Les peines auxquelles les récuſants étoient expoſés, ne furent pas le plus grand grief dont on ſe plaignit : les perſonnes de rang, de fortune & à talents, furent encore plus outrées de l'incapacité légale à laquelle les expoſoit le crime de non-conformité. Perſonne ne pouvoit poſſéder ni emploi ni charge, qu'on n'eût préalablement prêté le ſerment de ſuprématie. Perſonne ne pouvoit obtenir aucun grade dans une Univerſité, ni être mis en poſſeſſion de ſes terres, ni faire hom- Carte.

(*) Cour de juſtice extraordinaire qui fut abolie l'an 1641, ſous le regne de Charles Ier.

mage au Roi pour entrer en poſſeſſion de ſes biens, ſans avoir prêté ce ſerment. Aucun Pair, ni aucun ſujet conſtitué en dignité qui refuſoit d'y ſouſcrire, ne pouvoit obtenir le grade de Conſeiller-Privé, ni avoir part dans l'adminiſtration du Gouvernement, ni exercer l'office de Magiſtrat & de Juge de paix. Les Avocats récuſants, qui formoient un corps conſidérable, ne pouvoient ni plaider, ni exercer aucune charge de judicature. Quoique ces loix ne fuſſent point exécutées à la rigueur, & qu'il y eut quantité de Magiſtrats, de Juges de paix & d'Avocats, dont on n'exigeoit ce ſerment que dans les cas où le Gouvernement avoit à ſe plaindre d'eux, cependant, ni les Anglois originaires, ni les naturels du Pays, ne purent ſouffrir de devoir à une connivence précaire des privileges qu'ils croyoient leur être dus de droit. Il y avoit long-temps que les Seigneurs & les principaux habitants du Royaume ſe plaignoient du mépris avec lequel le Gouvernement les traitoit, & ils furent ſurtout outrés qu'on les aſſujettît à des

clauſes qui les mettoient hors d'état de parvenir aux charges & aux dignités.

Les hommes que leur Religion expoſe à des torts conſidérables dans la ſociété, doivent examiner avec ſoin leurs principes, de peur de ſacrifier leurs intérêts & ceux de leur poſtérité à une vaine illuſion; mais l'indolence & la ſoumiſſion à laquelle les erreurs du Papiſme avoient réduit les eſprits, & la honte d'abandonner leur communion, empêcherent ceux dont je parle de ſe conformer au Gouvernement & à la Liturgie de l'Egliſe Anglicane. Unis par leurs opinions & leurs intérêts, ils formoient un parti nombreux, & d'autant plus dangereux, que, ſans oſer ſe révolter ouvertement, ils cabaloient en cachette contre l'adminiſtration, dans le temps même qu'ils feignoient de lui être affectionnés. Les Royaliſtes s'apperçurent du danger. Pluſieurs paſſerent en Irlande, malgré la crainte qu'ils avoient des habitants; d'autres qui avoient adopté les ſentiments des Puritains, ſe déclarerent contre le Papiſme & con-

tre ceux qui le profeſſoient. Il eſt preſque impoſſible que la différence de Religion n'engendre de l'averſion & de la rancune, à moins que les hommes ne ſoient entiérement pénétrés du véritable eſprit du Chriſtianiſme, ou qu'ils ne regardent la Religion que comme un inſtrument politique, & qu'ils ne ſoient parvenus à ce degré d'indifférence pour elle, qu'on qualifie de nos jours du nom de Philoſophie. On ne doit point s'attendre, ſuivant le cours ordinaire des choſes, que les premiers de ces principes ayent jamais un plein effet; & l'on ne connoiſſoit pas alors les ſeconds. Les ſectes & les ſyſtêmes de Religion étoient regardés comme des objets de la derniere importance. Les Réformés regardoient avec horreur les fauteurs de l'idolâtrie & les partiſans de l'Ante-Chriſt; les Catholiques Romains invectivoient de leur côté contre l'héréſie & l'apoſtaſie, les Miniſtres aveugles de Satan & les enfants de perdition.

MSS. Lamb. T. T. fol. 23-47. Le Vice-Roi craignit, avec juſte raiſon, les ſuites de cette diſſention, & inſiſta ſur la néceſſité d'augmen-

ter l'autorité du Gouvernement dans un Pays où elle étoit ſouvent négligée, & quelquefois inſultée. Pour appuyer les meſures qu'on avoit priſes pour réformer les abus, pour appaiſer les plaintes mal fondées, & mettre l'adminiſtration à couvert des entrepriſes des mutins & des mal-intentionnés, on crut devoir convoquer un Parlement en Irlande. Il y avoit vingt-ſept ans qu'on n'en avoit point tenu, à cauſe des troubles dont le Royaume avoit été agité; & les changements eſſentiels qu'on avoit faits depuis dans l'état de ce Pays, ſembloient promettre beaucoup de crédit à cette aſſemblée légiſlative. Dix-ſept Comtés de plus, quantité de nouveaux bourgs, dont le Vice-Roi augmentoit tous les jours le nombre en vertu de la commiſſion que le Roi lui avoit donnée, annonçoient un projet de repréſentation générale de la part des habitants, ſoit d'extraction Angloiſe, ſoit colons Bretons, ſoit Irlandois naturels, laquelle devoit avoir pour objet des loix avantageuſes pour eux & pour leur poſtérité. On publia l'intention qu'avoit

le Roi de convoquer cette aſſemblée ; & l'on invita les ſujets à expoſer leurs griefs, & à propoſer les moyens qui pouvoient contribuer au bien public.

La nouveauté de ce deſſein, & la nature de l'aſſemblée qu'on devoit convoquer, réveillerent les craintes des récuſants, dont le parti étoit très-nombreux. Ils comprirent qu'on ne pouvoit convoquer un Parlement après une ſi longue vacance, que pour quelque objet important ; ils ignoroient ſa nature, & ils ne pouvoient l'apprendre du Vice-Roi. Ils prévirent qu'un nombre de nouveaux bourgs, peu conſidérables par eux-mêmes, & la plupart trop pauvres pour fournir aux gages de leurs Députés, ne manqueroient pas d'adopter les vues du Gouvernement, & de prendre ſes intérêts à cœur ; qu'une pareille augmentation de puiſſance le mettroit en état d'agir arbitrairement, & de ſuivre ce que ſes paſſions & ſon reſſentiment lui dicteroient ; qu'on ne manqueroit pas de ſévir avec plus de vigueur contre ceux qui refuſoient d'abandonner la communion Romaine, & de faire contre

A. D. 1612.

eux de nouvelles loix pénales, ou du moins de renouveller celles qui exiſtoient. Le parti étoit trop animé, & trop convaincu de ſes forces, pour attendre l'événement avec une ſoumiſſion aveugle. On ne ſut pas plutôt l'intention qu'avoit le Roi de convoquer un Parlement en Irlande, que ſix Seigneurs des plus diſtingués du Royaume, ſavoir, Gormanſton, Slane, Kileen, Trimbleſton, Dunſany & Lowth, adreſſerent une lettre au Roi, dans laquelle ils lui témoignoient la crainte qu'ils avoient d'un Parlement qui n'avoit pas daigné leur faire part, non plus qu'aux autres Gentilshommes du Pays, des loix qu'il devoit faire, de la création des nouveaux bourgs, & de l'exécution rigoureuſe des loix pénales. Ils lui repréſentoient que des meſures auſſi dures & auſſi exorbitantes dans l'opinion générale des ſujets d'Irlande, ne tendoient qu'à encourager les mécontents, & qu'à occaſionner de nouveaux troubles; qu'elles donneroient occaſion aux rebelles de diffamer ſon gouvernement dans les Cours étrangeres. Ils le prioient de

différer la création des nouveaux bourgs, juſqu'à ce que le temps & le trafic les euſſent augmentés au point de pouvoir être incorporés; l'aſſurant que s'il lui plaiſoit de révoquer les loix pénales, il tranquilliſeroit leurs eſprits, & les trouveroit toujours ſoumis à ſes ordres.

(*) Cette requête étoit conçue dans

(*) Les Lecteurs, ceux du moins qui étudient l'Hiſtoire de l'Irlande, ſeront ſûrement bien-aiſes de connoître cette lettre. La voici d'après le manuſcrit de Lambeth.

Très-renommé & très-redoutable Souverain,

Le ſoin reſpectueux que nous avons de l'honneur de Votre Majeſté, & l'obligation que notre devoir nous impoſe, ne permettent point à la Nobleſſe de cette partie du Royaume d'Irlande, qu'on appelle communément le diſtrict Anglois, de garder le ſilence ſur ce qui intéreſſe l'honneur de votre Perſonne royale, la réputation de votre heureux gouvernement, & le bien & la tranquillité de vos Etats. Nous prenons donc la liberté de lui préſenter cette requête avec d'autant plus de confiance, que la Nobleſſe de ce Royaume s'eſt fait un devoir d'inſtruire les illuſtres ancêtres de V. M. de ce qui intéreſſoit leur ſervice & le bien de l'Etat.

Nous venons d'apprendre qu'il a plu à V. M. de convoquer un Parlement dans ce Royaume; mais on ne nous a point inſtruits des matieres qu'on devoit y traiter; quoique nous

des termes trop hardis & trop peu reſpectueux, pour ne pas déplaire à

ſoyons du Grand-Conſeil du Royaume, & ce Conſeil même, qui, ſuivant le ſtatut d'Henri VII, doit, conjointement avec le Gouverneur de ce Royaume, vous communiquer les actes qu'on doit y paſſer. Rien n'eſt plus injuſte que d'en exclure ceux qui, par leur état & leur réſidence, ſont, après V. M., plus en état que d'autres de connoître ce qui convient aux intérêts de leur Souverain & de leur Pays.

Nous ſommes fermement perſuadés que V. M. étant inſtruite de ce qui ſe paſſe, ces réglements ne peuvent que s'accorder avec le bien de ſes ſujets & du Royaume, puiſqu'elle a daigné les examiner elle-même; mais la conduite que l'on tient, & dont tout le monde eſt inſtruit, donne lieu de craindre que cette quantité de corporations que l'on crée dans des lieux qui ne valent guere plus que les plus pauvres villages, & dans le Pays le plus pauvre de la Chrétienté, n'ayent d'autre but que d'impoſer, par le moyen d'un petit nombre de membres choiſis, à vos ſujets, des loix pénales, rigoureuſes, contraires au but qu'on s'eſt propoſé en établiſſant les Parlements, qui n'eſt autre que d'empêcher qu'on faſſe d'autres loix que celles qu'ils auront approuvées eux-mêmes.

Les ſujets de V. M, trouvent mauvais que l'on dépoſe les Magiſtrats des villes & des bourgs du Royaume qui refuſent de reconnoître ſa ſuprématie dans les cauſes ſpirituelles & eccléſiaſtiques, quoiqu'ils faſſent profeſſion de vous être fideles, & qu'ils reconnoiſſent votre juriſdiction & votre autorité. Cette loi, dont on uſoit avec tant de ménagement du temps de

un Prince accoutumé à la flatterie la plus abjecte ; auſſi Jacques la traita-

---

la Reine Eliſabeth votre ſœur, de glorieuſe mémoire, s'étend aujourd'hui ſous l'heureux regne de V. M. dans les cantons les plus reculés du Royaume, effraye & inquiete d'autant plus l'eſprit de vos fideles ſujets, qu'ils voyent qu'on s'en ſert pour exclure des emplois ceux qui ſont le plus en état de les exercer, & les donner à des gens de bas alloi, ſans talents & ſans capacité. Nous laiſſons à la ſageſſe de V. M. le ſoin d'examiner s'il eſt de l'intérêt de l'Etat, que des mal-intentionnés (nous ſouhaiterions qu'il n'y en eût aucun) ſe repaiſſent de l'eſpoir d'un mécontentement général, & que des rebelles qui ſe ſont expatriés, en prennent occaſion de noircir l'honneur & l'intégrité de ſon Gouvernement, en expoſant dans tous les Pays, Royaumes & Etats, & en inculquant aux Rois & aux Princes étrangers, l'infamie (c'eſt le terme dont ils ſe ſervent) d'une pareille conduite. Nous ſupplions donc humblement V. M. de ne point autoriſer la mauvaiſe méthode qu'on a priſe, d'ériger en villes & en corporations de malheureux villages compoſés de quelques pauvres chaumieres, & d'ordonner que l'on ceſſe d'en créer, juſqu'à ce que le trafic & le commerce ayent mis ces lieux en état d'être incorporés. Nous la prions encore de ſe contenter du ſervice des Députés que les principaux diſtricts envoyent au Parlement, & de vouloir bien ordonner à celui-ci, pour diſſiper les craintes, & appaiſer le mécontentement de vos ſujets, d'uſer de la modération dont vos illuſtres prédéceſſeurs ont uſé dans un cas pareil à celui-ci, & d'abolir les

t-il d'hardie & d'insolente, malgré les compliments dont ils l'avoient assaisonnée pour adoucir ce qu'elle avoit de dur. Le Vice-Roi continua d'augmenter les nouveaux bourgs jusqu'au nombre de quarante ; mais il y en eut plusieurs qu'il différa d'incorporer, jusqu'à ce qu'on eût reçu l'ordre de convoquer le Parlement.

---

loix qui gênent leurs consciences. Une pareille conduite tranquillisera leurs esprits, & les affermira dans la fidélité qu'ils vous ont vouée.

Nous espérons de la probité que V. M. a montrée jusqu'ici dans sa conduite, de ses lumieres transcendantes dans les choses qui concernent l'Etat & le Gouvernement, de la modération & de la prudence qu'a eue son Président, de ne point user de ces moyens extraordinaires pour effectuer la réunion des deux Royaumes, qu'elle voudra bien peser & prendre en bonne part ce que nous avons l'honneur de lui représenter, & nous accorder la grace que nous osons lui demander. Nous sommes en l'attendant, & nous serons toujours, de Votre Majesté,

Les très-humbles & très-obéissants sujets,

GORMANSTON.
CHR. SLANE.
KILEEN.
ROB TRIMBLETTSTOWN.
PAT. DUNSANY.
MAC. LOWTH.

Dublin, le 25 de Nov. 1612.

Il fut d'autant plus néceſſaire d'affermir l'intérêt du Gouvernement d'Irlande, que les récuſants employoient tous les efforts imaginables pour fortifier leur parti. Ils envoyerent des agents dans toutes les Provinces pour appuyer les élections de leurs amis, & d'implorer le ſecours des perſonnes qualifiées dans ce temps orageux. Le Clergé prêcha la cauſe de la Religion, & menaça d'excommunication tous ceux qui oſeroient donner leurs voix contre les partiſans de la Sainte Egliſe Romaine. Il pouſſa les choſes plus loin auprès du vulgaire ignorant : il l'aſſura que Tirone faiſoit ſes préparatifs pour envahir le Royaume, & l'encouragea à perſiſter dans ſa Religion, lui promettant qu'elle ne tarderoit pas à triompher de ſes ennemis. Les Avocats récuſants pratiquerent les gens de plus haut étage. Ils employerent les promeſſes, les menaces, la crainte, les ſerments d'aſſociation, & tous les ſtratagêmes de la politique & de la faction, pour gagner ceux qui pouvoient leur être utiles dans les élections; & leurs cabales eurent tant de ſuccès, que la plupart

Carte. Orm.

plupart des Conſeillers-privés qui aſpiroient à être Duputés, furent rejettés pour faire place aux Avocats les plus factieux & les plus turbulents qui ſe préſenterent.

Les récuſants triompherent de ce ſuccès, & ne douterent plus de leur ſupériorité dans les Communes. Les principaux de leur parti firent leur entrée à Dublin, avec beaucoup de pompe & de magnificence. Ils étoient eſcortés par cent & deux cents ſoldats, comme s'ils avoient eu deſſein d'uſer de violence, ou d'épouvanter leurs antagoniſtes, pendant qu'ils affectoient de craindre. Ils s'oppoſerent à ce qu'on tînt la ſéance dans le château de Dublin, de crainte de la poudre qui étoit dans les magaſins, & parce que le Vice-Roi ayant ſes Gardes à ſa diſpoſition, il pouvoit gêner la liberté de leurs ſuffrages. Leur colere augmenta ſur-tout, lorſqu'ils s'apperçurent que leur nombre n'étoit point auſſi conſidérable qu'ils l'avoient cru. Deux cents trente-deux de leurs membres avoient été admis; ſix étoient abſents, & parmi ceux qui reſtoient, cent & vingt-cinq é-

Carte. A. D. 1613. MSS. Lamb. C. fol. 20.

toient Proteſtants, & cent & un du parti récuſant. La Chambre haute étoit compoſée de ſeize Barons laïques, de vingt-cinq Prélats Proteſtants, de cinq Vicomtes & de quatre Comtes, dont la plupart étoient amis de l'adminiſtration. Les premiers membres furent les ſeuls que l'on admit dans leurs chambres; mais on leur défendit de ſe préſenter avec des armes. Après le diſcours ordinaire de la part du Trône, on leur ordonna d'élire leur Orateur. Les compétiteurs à cet office, furent Jean Davis, Procureur-Général d'Irlande, qui étoit recommandé par le Roi, & Jean Everard, récuſant d'un caractere reſpectable, qui avoit été Juge du Banc du Roi, & qui, s'étant démis de ſa place plutôt que de prêter ſerment, avoit obtenu une penſion. Le parti qui le ſoutenoit prétendit qu'avant de procéder à l'élection d'un Orateur, il falloit décider à qui elle appartenoit; qu'on avoit incorporé contre les loix pluſieurs nouveaux bourgs, qui avoient élu pour membres des gens qui ne pouvoient l'être, qui n'y réſidoient, & ne les connoiſſoient point.

Qu'il falloit donc commencer par exclure ceux dont l'élection étoit illégale, & renvoyer l'élection de l'Orateur aux membres des Communes, à qui ſeuls elle appartenoit de droit. On répondit à cela que c'étoit un uſage conſtant dans les Parlements, de procéder avant toutes choſes à l'élection d'un Orateur, & qu'enſuite les Comités s'aſſembloient pour examiner les élections, & décider ſi elles étoient légitimes ou non.

La diſpute fut des plus violentes. Olivier St. Jean, Grand-Maître de l'Artillerie, pour en prévenir les ſuites, fit obſerver à l'aſſemblée que ces ſortes de conteſtations devoient ſe décider à la pluralité des voix, & que la coutume étoit que ceux qui tenoient l'affirmative ſortiſſent de la chambre, & que ceux qui tenoient la négative gardaſſent leurs places. Il pria donc ceux qui avoient donné leurs voix à Jean Davis, de le ſuivre dans l'anti-chambre, & le plus grand nombre s'y rendit. Les récuſants, voyant leurs antagoniſtes abſents, s'imaginerent que, formant le plus grand nombre de membres légals, ils étoient

MSS. Lamb. C. fol. 20.

en droit de procéder à l'élection, & inſtalerent d'une commune voix Everard en qualité d'Orateur. Les Royaliſtes, à leur retour, ſe récrierent contre cet outrage, prétendirent que Davis avoit été légitimement élu, & voulurent chaſſer ſon compétiteur de ſa place; mais leurs antagoniſtes s'y étant oppoſés, ils aſſirent leur Orateur ſur les genoux d'Everard. Cette ſcene de tumulte & de confuſion ſe termina par la ſéparation des récuſants, qui refuſerent d'accepter Jean Davis pour Orateur, de reconnoître la légalité de ſon élection, & d'adhérer aux procédés d'une aſſemblée auſſi illégale, auſſi violente, & auſſi arbitraire. On les ſomma de faire leur devoir; ils s'en excuſerent ſur le danger que couroient leurs perſonnes, & prierent le Vice-Roi de leur montrer en vertu de quoi il les avoit aſſemblés; de produire les conceſſions & les chartes des nouvelles corporations, & la maniere dont les élections avoient été faites. Ils refuſerent abſolument de faire leur ſervice, ſur quoi leurs antagoniſtes préſenterent Jean Davis au Vice-Roi, pour qu'il le reconnût. Les Sei-

gneurs récuſants ſuivirent l'exemple des Communes; ils ſe récrierent contre les nouvelles corporations, ils affecterent de douter que le Vice-Roi eût ordre de convoquer un Parlement, refuſerent d'y aſſiſter juſqu'à ce que le différend qu'on avoit avec les Communes fût terminé, & demanderent la permiſſion d'envoyer des agents en Angleterre; pour inſtruire le Roi de leurs griefs.

La violence de cette oppoſition, la joie & les menaces ſéditieuſes des récuſants, la déclaration qu'ils firent de s'oppoſer aux tentatives que l'on feroit contre leurs amis par la voie des armes, leur agitation & leurs cabales, le nombre de leurs adhérents, & les clameurs du peuple en faveur de leur cauſe, allarmerent le Gouvernement avec d'autant plus de raiſon, que les forces militaires du Royaume ne conſiſtoient alors qu'en dix-ſept cents hommes d'infanterie & deux cents de cavalerie, & que les troubles de la Capitale étoient à la veille de dégénérer en une révolte ouverte. Chicheſter crut devoir agir avec modération & avec prudence. Carte, Orm.

Il publia un édit, il ſomma les Seigneurs récuſants, chacun en particulier, de ſe rendre à leur devoir; il leur promit de s'aboucher avec leurs antagoniſtes, de les engager à s'unir aux autres membres de chaque chambre, ou du moins à reconnoître le titre du Roi, les aſſurant qu'on ne propoſeroit point d'autre bill pour le préſent. Il leur conſeilla de renvoyer la déciſion de leur différend à un Comité; & voyant qu'ils continuoient de s'obſtiner, au-lieu de faire arrêter les plus ſéditieux, il ſe contenta de proroger le Parlement, pour donner le temps à la paſſion des deux partis de ſe calmer.

Carte, Orm. Cette conduite, que la prudence avoit dictée, & qui étoit la ſeule qui convînt de tenir dans cette conjoncture, déplut néanmoins aux Puritains. Ils ſe rappellerent l'indulgence dont on avoit uſé envers les rebelles dans la diſtribution des terres d'Ulſter, & la douceur avec laquelle on avoit traité les récuſants, depuis la réduction finale du Royaume; & voyant que Chicheſter continuoit d'agir avec la même modération, ils l'accuſerent

de ne ſavoir pas gouverner un peuple mutin & turbulent, & de ne pas exercer ſon autorité avec la vigueur néceſſaire. Le Conſeil-Privé murmura tout bas. On allégua qu'à l'avénement du Roi Jacques, les ennemis de la Couronne (on appelloit généralement ainſi tous ceux qui s'oppoſoient aux meſures de l'adminiſtration d'Irlande,) étoient tellement épuiſés, qu'on auroit pu, en exécutant les loix, établir une uniformité de ſentiment parmi le peuple; mais que l'imprudence qu'on avoit eue d'accorder aux rebelles des graces qu'ils n'avoient point méritées, de conniver à leurs aſſemblées & à leurs conſpirations, avoit donné occaſion aux Irlandois d'entretenir correſpondance avec des traîtres étrangers, & de recevoir chez eux des Prêtres & des Jéſuites, qui les rendoient opiniâtres dans leur Religion, & les portoient à ſe révolter dans l'eſpoir de recouvrer l'autorité tyrannique qu'ils avoient anciennement exercée ſur leurs inférieurs. Ils attribuerent à cette imprudence la puiſſance & la confiance actuelle des Papiſtes, leurs extrava-

gances énormes, & le danger qu'on avoit à craindre de leur eſprit ſéditieux.

Ces plaintes firent peu d'impreſſion ſur Chicheſter, parce qu'il connoiſſoit le caractere du Roi, & le penchant qu'il avoit pour les meſures modérées & pacifiques; mais pendant qu'il continuoit d'agir avec douceur, les oppoſants employerent tous leurs efforts pour ſoutenir leur cauſe. Ils ne ſe furent pas plutôt ſéparés, que les Seigneurs récuſants & les membres des Communes écrivirent (*) au

(*) La Lettre des Lords au Roi finiſſoit par ce qu'il appelloit, avec juſte raiſon, une menace de révolte, exprimée avec moins de ménagement que dans la premiere qu'ils lui écrivirent.

» Ce n'eſt qu'en conſidération de ce que notre devoir nous impoſe, que nous nous chargeons d'inſtruire V. M. du mécontentement » général qu'ont occaſionné les moyens étranges & inouis qu'on employe. Ils ſont tels, » que ſi les rebelles qui ſe ſont expatriés en » profitent pour porter à la révolte les mécontents qui ſont ici, & dont le nombre eſt » conſidérable à cauſe des colonies qu'on a » établies, & qu'on ſe propoſe d'établir encore, » & que ces derniers ſe procurent le ſecours » de quelque Etat & de quelque Puiſſance

Roi & au Conſeil d'Angleterre, pour ſe plaindre du tort que leur cauſoient les nouveaux bourgs qu'on avoit incorporés avec une partialité honteuſe, & qui étoient repréſentés par des Procureurs, des Greffiers, & des domeſtiques du Vice-Roi; de la violence qu'on avoit faite à Everard, qui avoit été élu Orateur par la pluralité des Députés. Ils prioient le Roi de vouloir écouter leurs agents, l'aſſurant qu'ils conſentoient à perdre ſes bonnes graces, s'ils lui accuſoient faux. Des gens piqués depuis longtemps de la partialité du Gouvernement pour de nouveaux venus, qui leur étoient inférieurs, qui ſe plai-

---

„ étrangere, laquelle peut le leur accorder par „ commiſération pour les maux qu'ils ſouf- „ frent; il eſt à craindre, quelque puiſſante „ que ſoit V. M., qu'ils ne cauſent la ruine „ de leurs auteurs, un déſordre & une confu- „ ſion générale; qu'ils n'épuiſent vos tréſors, „ & qu'ils ne réduiſent vos fideles ſujets à une „ pauvreté, dont nous reſſentons encore les „ effets, & qu'ils n'attirent enfin ſur le Pays „ ce déluge de maux & de calamités, que les „ troubles, les guerres civiles & les diſſentions „ entraînent après elles dans un Etat déchiré „ par les factions ".

gnoient d'être exclus des emplois publics, d'être *vilipendés*, (c'eſt ainſi qu'ils s'exprimoient) *mépriſés & déſhonorés par ceux qu'on avoit mis en place*, engagés dans une cauſe qui intéreſſoit le public, ſoutenus par leurs adhérents, & encouragés par le Clergé, ne pouvoient manquer d'être réſolus, actifs & infatigables. Ils envoyerent auſſi-tôt leurs agents à la Cour d'Angleterre, pour demander ſatisfaction de leurs griefs. Ils choiſirent pour cet effet les Lords Gormanſton & Fermoy, Jacques Gough, Huſſey, Lutterel, Talbot, tous fauteurs zélés de leur parti, & ſe cotiſerent tous pour ſubvenir aux fraix de leur députation. Chicheſter s'efforça inutilement d'empêcher cette contribution, tout le monde s'y prêta volontairement. Les agents partirent dans une eſpece de triomphe, & le Vice-Roi envoya de ſon côté le Comte de Thomond, Jean Denham, Juge-Mage du Banc du Roi, & Olivier St. Jean, pour traverſer leurs menées.

Petition of Irish agents. MSS. Lamb.

Heureuſement pour les agents Irlandois, Talbot & Lutterel furent envoyés priſonniers, le premier à la

Tour, & le ſecond à Fleet, à cauſe de la conduite inſolente qu'ils avoient tenue, ou qu'ils tinrent dans cette rencontre. Jacques écouta néanmoins leurs plaintes, & avec d'autant plus d'attention, qu'ils proteſterent ſolemnellement que ni le Pape, ni aucun Potentat que ce fût, ne pouvoit le dépouiller de ſa Couronne & de ſes Royaumes, ni commettre une action auſſi horrible & auſſi déteſtable, que celle d'attenter ſur ſa vie, qu'ils étoient prêts à défendre en bons & fideles ſujets. L'indulgence & les proteſtations d'équité avec leſquelles ils furent reçus dans pluſieurs audiences, leur inſpira la plus grande confiance de réuſſir dans leur deſſein. Ils ne ſe bornerent point à ce qui s'étoit paſſé dans le Parlement. Ils préſenterent au Roi dix-neuf articles de griefs dans l'adminiſtration militaire & civile d'Irlande, qu'ils le prierent de vouloir bien réparer, le ſuppliant d'envoyer des Commiſſaires impartiaux dans ce Royaume, pour s'informer des faits qu'ils alléguoient. Il ſe rendit à leur demande, de maniere que les récuſants ne douterent plus de réuſſir, & MSS. Lamb. C. p. 20, &c.

attendirent avec impatience la réponſe finale du Monarque. Quelques-uns des agents à la Cour d'Angleterre accompagnerent les Commiſſaires en Irlande, & furent ſuivis par Jacques Gough, qui débarqua à Waterford, & fit courir le bruit que le Roi l'avoit chargé d'aſſurer ſes ſujets d'Irlande, qu'il leur accorderoit la liberté de conſcience, pourvu qu'ils ne reçuſſent point de Prêtres qui prétendroient que le Pape avoit le droit de dépoſer les Rois. On ſut auſſi-tôt dans la Capitale que Gough étoit chargé d'une commiſſion auprès du Vice-Roi; ſur quoi Chicheſter ſomma les principaux récuſants de ſe rendre chez lui, pour être témoins de ce qu'elle portoit. Gough, profitant apparemment de quelques expreſſions dont le Roi s'étoit ſervi, déclara hardiment que Sa Majeſté l'avoit chargé d'aſſurer ſes compatriotes de ce qu'il leur avoit déja dit, & d'inſtruire le Vice-Roi de ſa volonté. Jacques avoit juré, ſous peine de malédiction pour lui & ſa poſtérité, de ne jamais accorder de tolérance aux Catholiques Romains; il avoit ordonné dans plu-

Carte, Orm.

ſieurs occaſions au Vice-Roi d'Irlande, d'exiger le ſerment de ſes ſujets, & de faire exécuter les loix pénales; de maniere que Chicheſter crut être en droit de nier ce que Gough avoit avancé. Il l'accuſa publiquement de menſonge; & pour confondre les récuſants & les intimider par une apparence de vigueur, dans un temps où l'Etat étoit menacé de conſpirations & de révoltes, il ſuivit l'avis du Conſeil, & fit enfermer Jacques Gough dans le château de Dublin.

Les récuſants ne témoignerent aucun reſſentiment de cette ſévérité, parce qu'ils eſpérerent d'en avoir bientôt raiſon. Le Vice-Roi eut ordre de ſe rendre à la Cour d'Angleterre; ce qu'ils regarderent comme le prélude de ſa diſgrace. Jones, le Chancelier, & le Maréchal Wingfield, les nouveaux Juges-Mages, continuerent de gouverner avec d'autant plus de facilité, que la ſcene des affaires d'Irlande étoit à la Cour d'Angleterre, & que les mécontents ſe flattoient de voir triompher leurs agents. Jacques, que Chicheſter avoit déja mis au fait de ce qui ſe paſſoit

en Irlande, permit enfin aux récuſants de plaider leur cauſe au Conſeil. Elle fut diſcutée pluſieurs fois avec beaucoup d'attention & de patience. De quatorze admiſſions au Parlement dont ils ſe plaignirent, deux, ſavoir celles des Bourgeois de Kildare & de Carew, furent déclarées illégales; & les membres de ces Bourgs, qu'on avoit créés avant d'avoir reçu l'ordre, incapable de ſiéger; mais le Roi déclara leurs plaintes ſur les autres articles fauſſes & mal-fondées. Ce Prince exagéra dans un long diſcours, conçu dans ſon ſtyle ordinaire, ſa juſtice & ſon impartialité, blâma hautement l'orgueil & l'arrogance de leur premiere requête, & dit que malgré la confiance de ces *récuſants Parlementaires*, (il les appelloit ainſi par dériſion) il n'y avoit pas une ſeule de leurs plaintes qui fût conſtatée; qu'il ne trouvoit rien de fautif dans le Gouvernement, » à moins, » ajouta-t-il, avec une raillerie pro» fâne, que vous ne vouliez que le » Royaume d'Irlande reſſemble à ce» lui du Ciel ". Il blâma ſévérement leur oppoſition, & la préſomption

Cox, ex MS. Lamb.

avec laquelle ils avoient osé révoquer en doute le pouvoir qu'il avoit de créer de nouveaux bourgs, & la sagesse qui avoit dirigé son choix. Il convint néanmoins avoir été informé, non point par des agents, mais par d'autres, de quelques abus que les Officiers subalternes avoient commis dans leurs districts, mais qu'il auroit soin d'y remédier, parce qu'il aimoit ses sujets d'Irlande, comme Roi d'Angleterre, dont la Couronne étoit depuis long-temps en possession de leur Pays, & comme Roi d'Ecosse : » Car les anciens Rois d'Ecosse, » dit-il, descendent de ceux d'Irlan» de, & vous ne devez pas douter » qu'étant Roi d'Ecosse, je ne sois » extrêmement enclin à vous soula» ger ". Il s'étendit beaucoup sur le soin qu'il avoit eu d'empêcher qu'on ne proposât, dans le dernier Parlement d'Irlande, aucun acte onéreux à ses sujets ; & il protesta gravement, » qu'il s'étoit plus occupé des bills » qu'il avoit passés, que de ceux du » Parlement d'Angleterre ". Il loua beaucoup la conduite du Vice-Roi ; & s'adressant aux Députés d'Irlande :

» Vous vous êtes fort mal comportés, leur dit-il, dans le Parlement; » votre conduite eſt inexcuſable, » & mériteroit un châtiment exemplaire : je veux bien l'oublier en » faveur de votre ſoumiſſion; mais » je ne vous la pardonne point juſqu'à ce que vous vous ſoyez mieux » comportés dans ce Parlement. Ce » n'eſt que par votre obéiſſance au » Vice-Roi, & par votre bonne conduite que vous pouvez réparer vos » fautes paſſées, & mériter ma protection & mon amitié ".

A. D. 1614. Telle fut l'iſſue de cette longue conteſtation. Les plaintes des récuſants furent toutes rejettées avec des expreſſions de douceur & d'indulgence, & leur validité ayant été décidée par l'autorité à laquelle ils avoient appellé, ils furent obligés d'aſſiſter au Parlement qu'on avoit convoqué, après pluſieurs prorogations. Ils s'aſſemblerent très-mécontents, après avoir pris des meſures pour ſuſpendre le cours des affaires nationales. Il s'éleva une diſpute dans la Chambre haute au ſujet de la préſéance de deux Pairs, ſavoir, de Slane & de Kerry,

qui donna lieu à un long examen & à des diſcuſſions ennuyeuſes. Les Communes propoſerent d'examiner les admiſſions diſputées, parce que le Roi ne s'étoit pas ſuffiſamment expliqué ſur cet article, & exigerent qu'on leur communiquât la lettre que ce Prince avoit écrite au Vice-Roi. Les voix furent à-peu-près égales de part & d'autre. Les récuſants formoient un corps ſi conſidérable, que leurs partiſans en tirerent vanité, & étoient ſur le point de s'y oppoſer ; mais heureuſement, Chicheſter vint à bout de concilier les eſprits, parce qu'il y avoit dans leur parti des perſonnes prudentes & modérées. Jean Everard, pour qui ils avoient beaucoup de déférence, recommanda inſtamment à ſes amis d'agir de concert avec le Gouvernement, dans tout ce qui concernoit l'intérêt & l'honneur de la nation, & de mériter l'indulgence qu'on avoit eue pour eux par une conduite ſoumiſe & paiſible. On renvoya l'article des élections, qui avoit occaſionné tant de débats, à un Comité particulier, compoſé de membres des deux par-

Journ. des Commun. d'Irlande, 1614, 1615.

tis, lequel, après avoir examiné la choſe, convint, avec le conſentement de la chambre, de ſuſpendre l'examen de ce qui regardoit les élections, pour ne point interrompre le cours des affaires publiques, & cette réſolution fut approuvée dans la ſeſſion ſuivante.

Les Communes éprouverent de la part du Gouvernement une modération proportionnée à leur diſpoſition pacifique. On n'exécuta aucune des loix qu'on avoit faites contre les Profeſſeurs du Papiſme. On avoit exclu du barreau pluſieurs Avocats, qui avoient refuſé de reconnoître la ſuprématie du Roi. Les Communes demanderent qu'on leur permît d'exercer leur fonction, & reçurent une réponſe, qui, ſans être déciſive, ne laiſſa pas que de leur être favorable. On remit l'affaire ſur le tapis. Un de leurs membres leur repréſenta que ces Avocats étoient corrompus dans leurs jugements, & qu'on ne devoit point ſouffrir qu'ils corrompiſſent les autres. Ses raiſons n'ayant point paru convainquantes, & ayant refuſé de ſe rétracter, on le mit en priſon. Les

Journ. des Commun. d'Irlande, 1614, 1615.

récuſants étoient trop puiſſants, & témoignoient trop de candeur & trop d'affection pour le Gouvernement, pour qu'il convînt de les provoquer mal-à-propos; & de-là vint qu'Olivier St. Jean ayant propoſé d'ordonner que l'on fêtât le cinq de Novembre, on n'oſa rejetter ouvertement ſon avis, mais on laiſſa tomber le bill dans l'oubli.

Cette amitié mutuelle des différentes parties, fut cauſe que les loix que l'on fit dans ces ſeſſions n'éprouverent preſque point de difficulté. Les Chambres paſſerent de concert un acte par lequel elles reconnoiſſoient le titre du Roi à la Couronne, dans lequel elles rendoient témoignage à la bonté de ſon Gouvernement, & au zele qu'il avoit montré pour les intérêts des habitants d'Irlande, en rétabliſſant la paix & le bon ordre parmi eux, en les confirmant dans leurs biens par divers actes de bienveillance, & particuliérement pour la colonie qu'il avoit établie dans les terres d'Ulſter, qui lui étoient échues par droit d'aubaine. Jean Everard propoſa aux Communes un bill d'atteinte

Irish Stat. 11, 12, 13, 14. Jac. I.

contre les Comtes de Tirone & de Tirconnel, Cahir O'Dogherty, & quelques autres conſpirateurs & rebelles, & il paſſa tout d'une voix. On révoqua tous les anciens ſtatuts qu'on avoit fait autrefois contre les Irlandois, en tant qu'ennemi, par leſquels il étoit ordonné aux Anglois de n'avoir aucun commerce, & de ne contracter aucune liaiſon avec eux, & de les traiter comme eſpions lorſqu'ils entreroient dans leur territoire. On annulla pareillement ceux qui défendoient d'appeller les Ecoſſois, & de contracter des mariages avec eux, parce que le Roi avoit pris tous les habitants du Royaume ſous ſa protection, qu'on les regardoit comme des ſujets fideles du même Monarque, & que toutes les diſtinctions odieuſes avoient été bannies par la réunion de l'Angleterre, de l'Ecoſſe & de l'Irlande ſous la même Couronne impériale.

On confirma l'édit du Roi par un acte de pardon général & d'oubli; & le Parlement termina ſes ſéances par un bill de ſubſide, qui accordoit au Roi & à ſes ſucceſſeurs, deux

ſchelings & huit ſols par livre ſur les biens des ſujets, dont la valeur étoit de trois livres ſterling & au-deſſus; le double de cette ſomme ſur ceux des aubaines, & quatre ſchelings par livre ſur les biens de la valeur de vingt livres ſterling & au-deſſus. Jacques fut ſi touché du zele & de l'empreſſement avec lequel on lui avoit accordé ce ſubſide, qu'il écrivit au Vice-Roi une lettre de remerciment. » Je m'apperçois clairement, » lui diſoit-il, que les difficultés que » vous avez éprouvées dans la te- » nue de mon Parlement, n'ont été » que l'effet de l'ignorance & des er- » reurs qu'a occaſionnées l'oubli de » ces ſortes d'aſſemblées. Je veux » donc qu'il n'en ſoit plus queſtion, » & je ſuis ſi flatté de cette preuve » d'obéiſſance de la part de mes ſu- » jets, que je vous ordonne de les » aſſurer que je ne mets aucune dif- » férence entr'eux & ceux de mes » autres Royaumes, & que je veil- » lerai à leur bonheur & à leur proſ- » périté, avec le même ſoin que s'il » s'agiſſoit de la conſervation de ma » perſonne ".

Les récuſants voulurent partager le mérite d'un bill auſſi agréable au Roi. Ils furent indignés du bruit que l'on fit courir qu'ils avoient voulu s'y oppoſer. Ils demanderent même inſtamment qu'on adoucît pendant quelque temps les loix pénales de la Reine Eliſabeth, promettant, ſi on leur accordoit cette grace, d'accorder deux, trois & quatre ſubſides au Roi, s'il les demandoit. Leurs ſollicitations auprès du Parlement, & les pratiques de leurs agents en Angleterre, ne produiſirent d'autre effet qu'une exécution générale, prudente & modérée de ces ſtatuts. Le Gouvernement d'Irlande les réſerva comme un frein à la turbulence d'un parti remuant. Les Puritains frémirent de l'indulgence que l'on avoit pour les Papiſtes. Jacques ſe félicita de l'adreſſe avec laquelle il avoit étouffé les factions qui régnoient dans l'Irlande. Il étoit venu à bout d'abolir toutes les diſtinctions odieuſes, & de réunir tous les différents habitants de ce Royaume en un corps; mais les naturels, ſoit qu'ils fuſſent d'origine Irlandoiſe ou Angloiſe, ſe

Journ. des Commun. d'Irlande, ut ſup.

trouvoient toujours par quelques anciens ſtatuts, dans l'incapacité d'exercer certains emplois dans l'Etat, & deſiroient avec impatience d'être délivrés d'une incapacité plus odieuſe qu'onéreuſe. On recommanda au Vice-Roi pluſieurs loix qu'on jugea néceſſaires au bonheur du Royaume; mais les déſordres avec leſquels ce Parlement avoit commencé, annoncerent de la part des Communes un eſprit dont on avoit tout à craindre. Le bill de ſubſide avoit paſſé; ce qui confirma les craintes que les membres avoient conçues. Le Parlement fut diſſous lorſqu'on s'y attendoit le moins.

Pendant que cette aſſemblée s'occupoit à régler les affaires civiles d'Irlande, le Clergé s'aſſembla à Dublin, pour dreſſer une confeſſion de foi. Le Docteur Jacques Usher s'étoit déja diſtingué par ſes talents & ſa capacité, & ce fut à lui que l'on confia cette tâche importante. L'étude aſſidue qu'il avoit faite des ouvrages des Théologiens étrangers, lui avoit inſpiré des ſentiments conformes à ceux des Calviniſtes. La confeſſion qu'il Cox. A. D. 1615.

dreſſa contenoit cent & quatre articles, dans leſquels étoient compris preſque littéralement les neufs dont on étoit convenu à Lambeth, l'an 1595, & qu'Eliſabeth & Jacques avoient déſapprouvés. Un formulaire auſſi long devoit néceſſairement contenir quantité de déciſions minucieuſes, & même des explications dangereuſes de ce que l'Ecriture-Sainte nous a révélé. Il manifeſta ſon zele contre le Papiſme par le nom d'Ante-Chriſt qu'il donnoit au Pape, à l'exemple des Réformés de France. Sans égard pour les ſentiments du Roi Jacques, il déclara dans un article, que l'on devoit entiérement conſacrer le Dimanche au ſervice de Dieu. Le Synode adopta ſa confeſſion, & le Vice-Roi la ratifia. On voulut prévenir le Roi contre le compilateur de ces articles, dont pluſieurs étoient contraires à ſes principes; mais Usher eut l'adreſſe de ſe garantir des inſinuations de ſes ennemis; & Jacques étoit ſi convaincu de ſa piété & de ſon érudition, qu'il le promut peu de temps après à l'Evêché de Meath.

La protection & la ſûreté qu'on avoit

avoit accordées aux anciens naturels par ces actes qui les admettoient au nombre des ſujets, & leur procuroient les avantages des loix d'Angleterre, promettoient les effets les plus ſalutaires; mais un ouvrage auſſi important & auſſi difficile que celui de civiliſer tout un peuple, demandoit du temps & de l'attention. Les Irlandois joignoient à leur ignorance & à leur groſſiéreté naturelles, un attachement opiniâtre pour les mœurs de leurs ancêtres; & leurs Seigneurs & leurs Chefs ne comprirent jamais qu'il leur étoit plus avantageux d'avoir de petites terres à perpétuité, que de vaſtes domaines dont la propriété finiſſoit avec leur vie. Ceux du Nord furent ſi mortifiés de la diminution de leur fortune, & de la proſpérité de leurs nouveaux voiſins, qu'ils mépriſoient parce qu'ils ne deſcendoient pas de Princes Irlandois, que pluſieurs formerent le projet de ſe révolter, de s'emparer des forts que les Anglois avoient dans leur Province, & d'exterminer tous les colons Bretons. La conſpiration fut découverte, & les principaux chefs fu-

rent arrêtés, condamnés & exécutés.

L'allarme fut trop peu conſidérable, & trop promptement appaiſée, pour interrompre le projet que le Roi avoit formé d'introduire la politeſſe & l'induſtrie en Irlande, & d'aſſurer l'intérêt du Gouvernement. Encouragé par le ſuccès de la grande colonie du Nord, & par l'approbation que lui avoit donnée le Parlement d'Irlande, il réſolut d'exécuter les mêmes plans dans les autres diſtricts de l'Iſle où il n'y avoit point encore d'établiſſement. Les cantons maritimes de Leinſter, entre Dublin & Waterford, étoient habités depuis pluſieurs ſiecles par des tribus Irlandoiſes puiſſantes, qui avoit tenu le Gouvernement d'Angleterre dans des allarmes continuelles, & harcelé ſes troupes par des irruptions perpétuelles. On découvrit qu'il y avoit entre Arcklow & Slane, ſoixante-ſix mille acres de terrein qui appartenoient à la Couronne. Jacques réſolut d'en céder ſeize mille cinq cents près de la mer à une colonie Angloiſe, & de partager le reſte aux anciens propriétaires, aux mêmes

Carte, Orm.

conditions qu'aux colons d'Ulſter.

Les Comtés de Leitrim, de Long-ford, de Weſtmeath, & celles de King & de Queen, demandoient un réglement particulier, à cauſe de leur ſituation & de leurs circonſtances. Naturellement fortes, & d'un accès difficile, elles fourniſſoient dans le centre de l'Iſle une retraite ſûre aux anciens habitants, leſquels, entêtés de leurs coutumes barbares, paſſoient l'hyver dans leurs chaumieres, & erroient l'été avec leurs troupeaux dans les montagnes. Les inſurgents de Connaught & d'Ulſter traverſoient ordinairement ces diſtricts pour ſe rendre dans le territoire des Anglois. Ils avoient ſervi de paſſage à Tirone & à ſes troupes pour pénétrer dans Munſter, & d'aſyle après ſa retraite honteuſe de Kinſale. Ils offroient, en temps de paix, aux voleurs un refuge, d'où ils bravoient les Miniſtres de la juſtice, & où ils vivoient indépendants au mépris des loix, à la faveur des bois, des marais & des montagnes dont ils étoient environnés. Pour parvenir à ſoumettre & civiliſer ces barbares, on examina le Carte, Orm.

droit que le Roi avoit ſur leurs terres. On trouva qu'une partie avoit été anciennement occupée par des colons Anglois, que les habitants en avoient chaſſés pendant les troubles du Royaume, & dont la Couronne s'étoit emparée pour cauſe d'abſence; & que d'autres avoient été confiſquées pour crime de rébellion. Jacques crut donc être autoriſé à diſtribuer trois cents quatre-vingt-cinq mille acres de terrein dans ces Comtés à différents propriétaires, & dans des proportions qui contribuaſſent au bien, à la ſûreté, au commerce des habitants, & à les rendre plus ſociables. Les portions de terrein que l'on céda de nouveau à perpétuité aux anciens habitants, en réconcilierent pluſieurs avec ce nouveau projet de colonie, lequel fut entiérement exécuté lorſque Chicheſter fut créé Baron de Belfaſt, rappellé en Angleterre, & remplacé par Olivier St. Jean.

A. D. 1616.

Cox, ex MSS. Lamb.

L'adminiſtration de ce nouveau Gouverneur fut troublée par différentes clameurs & divers mécontentements. Il s'étoit conduit dans le dernier Parlement de maniere à donner

lieu de croire qu'il haïſſoit mortellement le Papiſme; mais ſoit qu'il fût provoqué par l'inſolence des récuſants, ſoit que ſon naturel & ſes principes le diſpoſaſſent à les traiter avec moins d'indulgence qu'il n'avoit fait par le paſſé, il ne tarda pas à faire exécuter à la rigueur les loix pénales. Il bannit par un édit les Moines Papiſtes, cette claſſe d'hommes dangereux, qui ayant été élevés dans les Séminaires étrangers, s'étoient gliſſés dans l'Irlande, avec des diſpoſitions peu favorables au Gouvernement. Cet acte de rigueur fut très-avantageux aux pauvres, que ces frelons oiſifs, factieux & inutiles fouloient impunément. Ce qui indiſpoſa le plus le public contre lui, fut qu'il exigea le ſerment de ſuprématie des Magiſtrats & des Officiers de juſtice. La ville de Waterford s'étoit opiniâtrée à ne choiſir pour Magiſtrats que des récuſants. Ces derniers ayant refuſé de prêter ce ſerment, & montré dans pluſieurs occaſions de l'averſion pour les conformiſtes, on fit ſaiſir les libertés & les revenus de la ville, pour la punir des mauvais A. D. 1617.

ſervices qu'elle avoit ſouvent rendus à l'Etat. Cette rigueur provoqua les partiſans que la Cour de Rome avoit dans les Pays étrangers. Ils blâmerent hautement la conduite de St. Jean ; ils l'accuſerent de fouler les ſujets, d'en exiger de nouveaux impôts, & de remplir les priſons de malheureux confeſſeurs de la foi.

Ce qui nuiſit le plus au nouveau Gouverneur, fut l'offenſe qu'il fit, avec plus de zele que de prudence, à quelques hommes en place. Ils s'étoient emparés de quelques terres de l'Egliſe, qu'ils eſpéroient de garder à la faveur de leur puiſſance & de leur crédit. St. Jean connoiſſoit le mauvais état du Clergé, & eut aſſez de courage pour s'oppoſer à ces uſurpateurs. Ils ſe ligueren avec les Papiſtes pour noircir ſa conduite. Ils s'en plaignirent au Roi, & le prierent de nommer des Commiſſaires pour s'informer de l'état de l'Irlande, & des abus de l'adminiſtration. Jacques avoit à ſe plaindre de la conduite de Diggs, de Crew, de Rich, de Perrot, & de quelques autres membres factieux des Communes d'An-

gleterre, & il ſaiſit cette occaſion pour les mortifier & les éloigner. Il leur donna ordre de ſe rendre en Irlande, pour régler certaines affaires relatives à ſon ſervice dans ce Royaume. Les ennemis de St. Jean prétendirent que la commiſſion ne pouvoit avoir ſon effet, tant qu'il tiendroit les rênes du gouvernement. On lui donna le Lord Faulkland pour ſucceſſeur; & ſur les inſtances réitérées du Conſeil d'Irlande, le Député fut obligé de réſigner ſon autorité à deux Juges-Mages, en attendant l'arrivée du nouveau Vice-Roi. Pour dédommager de ces mortifications réitérées un ſerviteur, non-ſeulement innocent, mais plein de mérite, le Roi créa quelque temps après St. Jean Vicomte Grandiſon d'Irlande, Baron Trogoſe d'Highworth en Angleterre, Grand-Tréſorier d'Irlande, & Conſeiller-privé des deux Royaumes. Rymer, T. XVII, p. 358. A. D. 1621.

Les récuſants triompherent du rappel de St. Jean. Il affecterent de le regarder comme une condamnation de la ſévérité qu'il avoit exercée contre eux; & encouragerent leurs partiſans à attendre plus d'indulgence de

la part de ſon ſucceſſeur. La hardieſſe avec laquelle ils érigerent des Abbayes, l'inſolence avec laquelle ils dépouillerent les Egliſes de leur culte, allarmerent le Clergé Réformé. Usher, le membre le plus diſtingué de cet ordre, & dont les ſentiments avoient le plus de poids, fut nommé pour prêcher devant le Lord Faulkland à ſon arrivée, & ſaiſit cette occaſion pour l'exhorter à contenir les Catholiques Romains dans les bornes de la décence & de la modération, ou du moins à prévenir leur inſolence & leurs outrages. Cette nouvelle doctrine anima & aigrit encore plus les récuſants. Ils prirent occaſion du texte de ſon ſermon : *Ce n'eſt pas en vain qu'il porte l'épée*, pour invectiver contre lui comme contre un perſécuteur, qui vouloit qu'on exterminât tous ceux qui refuſoient de ſe conformer à la Religion établie ; & la clameur qu'excita cet incident trivial fut ſi générale, que le Prélat fut obligé de prouver, dans un autre ſermon, l'équité & la douceur de ſes intentions. Les talents d'Uſher furent très-utiles au Gouverne-

Cox. Vie d'Usher. A. D. 1622.

ment pendant ces disputes religieuses. Il prouva, avec autant de force que d'éloquence, la nature & la justice du serment de suprématie, lorsque les Magistrats furent cités à la Chambre étoilée pour crime de non-conformité ; mais les raisons ni les preuves ne purent vaincre l'opiniâtreté d'un parti nombreux, puissant & accrédité.

Fin du Tome quatrieme.

VAI 1537552

142 B31